This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

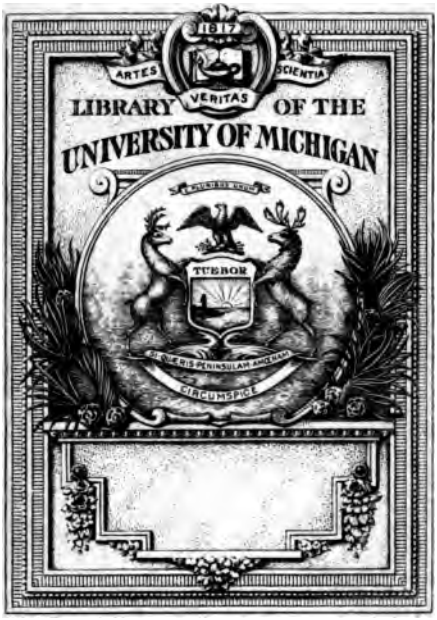
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Année 1816. .. 25ème Volume

Janvier.

Le 1er. } (Les) Visites Bourgeoises = m.m. Désaugiers, Moreau et Gent
Le 25 } (Le) Revenant .... m.m. Joseph Pain et Dupin.

Février.

le 8. } Flore et Zephyre .... m.m. Eugène Scribe et Delestre Poirson.
le 22. } L'original de Pourceaugnac .... m. Dumersan.

Mars.

le 12. (Les) Gardes marine ..... m.m. Dieulafoi et Gersin.

Mai.

le 13. m. Sans-gêne .... m.m. Désaugiers et Gentil.

Juin.

le 28. (Le) Dix sept Juin ..... m.m. Désaugiers et Gentil.

Juillet

le 25. Farinelli ..... m.m. Dupin et Eugène Scribe

Août.

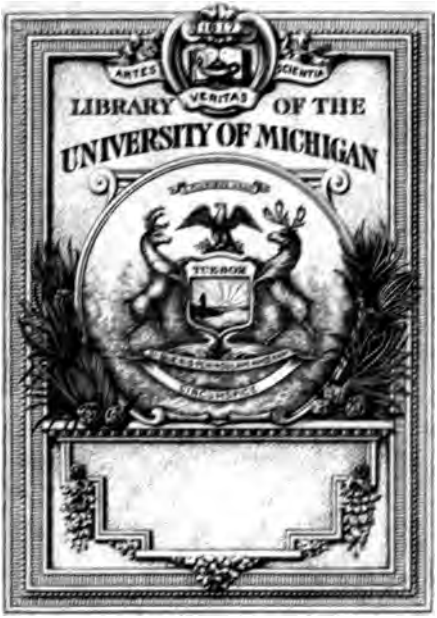
Le 24. (La) Rosière de Hartwell ... m.m. Dartois, achille Dartois et

Octobre.

Le 9. } Le Tambour et la vivandière ... m. Gabriel
le 22. } Gusman D'alfarache .... m.m. Dupin et Eugène Sc
le 31. } Les montagnes Russes .... m.m. Scribe, Dupin et Delestre

Décembre.

Le 3. } Sans Gêne chez lui ... m. Dieulafoi et Gersin.
le 16. } Le Comte Ory .... m.m. Eugène Scribe et Delestre P



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Année 1816. — 25.ème Volume.

Janvier.

Le 1.er (Les) Visites Bourgeoises — m.m. Désaugiers, Marcau et Gentil.
Le 25 (Le) Revenant ..... m.m. Joseph Pain et Dupin.

Février.

le 8. (Flore et Zéphyre ..... m.m. Eugène Scribe et Adolphe Poirson.
le 22. (L'original de Pourceaugnac ..... m. Damoreau.

Mars.

le 12. (Les) Gardes Marine ..... m.m. Dieulafoi et Gersin.

Mai.

le 13. m. Sans-gêne ..... m.m. Désaugiers et Gentil.

Juin.

le 28. (Le) Dix-sept Juin ..... m.m. Désaugiers et Gentil.

Juillet

le 25. Farinelli ..... m.m. Dupin et Eugène Scribe.

Août.

Le 24. (La) Rosière de Hartwell ... m.m. Vanloit, Achille Vanloit et [illegible]

Octobre.

Le 9. (Le Tambour et la Vivandière ..... m. Gabriel
Le 22. [illegible] D'Alfarache [illegible] Dupin et Eugène Scribe
Le 31. [illegible] Rustes [illegible] Dupin et Octobre [illegible]

Décembre

[illegible] Gersin.
[illegible]

IMPRIMERIE DE Mme. Ve. PERRONNEAU,
quai des Augustins, no. 39.

Théâtre du Vaudeville

LES VISITES BOURGEOISES,

OU

LE DEHORS ET LE DEDANS;

PETITE ESQUISSE D'UN GRAND TABLEAU,

EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS;

Marc-Antoine Madeleine

PAR MM. DESAUGIERS, MOREAU ET GENTIL.

REPRÉSENTÉ pour la première fois à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 1er. janvier 1816.

A PARIS,

Chez ROSA, libraire, au Cabinet littéraire, grand'cour du Palais-Royal, et rue Montesquieu, no. 7.

1816.

PERSONNAGES.

M. DUFIN, propriétaire de la maison, et chef dans une administration.	M. Fontenay.
CHARLES, neveu de M. Dufin, capitaine de la garde nationale.	M. Isambert.
Mme. D'HERVIEUX, locataire.	Mme. Bodin.
CONSTANCE, fille de Mme. d'Hervieux. . .	Mlle. Minette.
M. DE SAINT-ELME.	M. Henry.
Mme. DE SAINT-ELME	Mme. Hervey.
M. DUROULEAU. } M. TRICOT. . . . } cousins de M. Dufin. M. CANELLE. . . }	M. Chapelle. M. Fichet. M. René.
M. PATIENT, surnuméraire.	M. Edouard.
M. BOUQUINARD. . . } Mme. BOUQUINARD. } portiers.	M. Hyppolite. Mme. Duchaume.
M. CRIQUET, gendre de Bouquinard	M. Joly.
Mme. CRIQUET, fille de Bouquinard. . . .	Mme. Le Noble.
Une Marchande d'oranges.	Mlle. Betsi.
Une poissarde.	Mme. St.-Aulèle.
Un Tambour-maître.	M. Séveste.
BLAISE, domestique de M. Dufin.	M. Guénée.
THÉRÈSE, servante de Mme. d'Hervieux. .	Mlle. Virginie.
M. GÉRARD.	M. Justin.
Mme. GÉRARD.	Mlle. Chapelle aînée.
M. BELAIR.	M. Carle.
Mme. MAILLOT.	Mlle. Thérèse.
COCO, fils de M. Criquet.	La petite Gougibus.
LOLOTTE, fille de Criquet.	La petite Chapelle.

Poissardes.

Tambours et Fifres de la garde nationale.

Habitans de la rue des Singes.

La Scène est à Paris.

Ord. by
Souv. Dram. Fl. Rom. Dept
12-23-33

LES VISITES BOURGEOISES,

OU

LE DEHORS ET LE DEDANS,

PETITE ESQUISSE D'UN GRAND TABLEAU,

EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente l'intérieur d'une cour, la loge du portier est à droite des spectateurs; dans le fond, à gauche, est une pompe; sur le troisième plan, du même côté, est la porte cochère que l'on ouvre, en tirant le cordon de la loge du portier, derrière la loge est un escalier qui conduit au premier, où l'on voit l'intérieur de deux appartemens séparés par un palier, d'où part un escalier visible qui conduit aux étages supérieurs de la maison.*)

M. et Mme. BOUQUINARD (*portiers*).

(*Au lever de la toile, Mad. Bouquinard est assise, et occupée à faire son café; tandis que son mari se rase devant un petit miroir qui est accroché en dehors de la loge.*)

BOUQUINARD.

Hé bien, ma p'tite femme, v'là donc encore une fois l'jour des étrennes r'venu ?

Mme. BOUQUINARD.

Oui, vantez-vous-en : joli commencement d'année !

BOUQUINARD.

Hé bien, un moment donc; est-ce que la journée est passée, à huit heures du matin ?

Mme. BOUQUINARD.

Me l'avez-vous seulement souhaitée bonne et heureuse ?

BOUQUINARD.

Une minute, j'vais t'embrasser, quand ma barbe s'ra faite.

Mme. BOUQUINARD.

C'est ben heureux !

BOUQUINARD.

De quoi te plains-tu ?

AIR *du verre.*

N'as-tu pas toujours, mon enfant,
Entendu dire, d'puis qu't'es née ;
Que c'qu'on fit le premier de l'an,
On le fera toute l'année ?
Mais je n'puis te l'dissimuler :
J'sens qu'ton étrenn' s'rait ben plus belle,
Si j'pouvais me renouveller,
Chaqu'fois que l'an se renouvelle.

Mme. BOUQUINARD.

Heureusement au défaut des tiennes, j'en reçois d'autres.

BOUQUINARD.

Qu'est-ce que cela veut dire, madame Bouquinard ?

Mme. BOUQUINARD.

Est-ce que c'n'est pas aujourd'hui que les locataires vont délier les cordons de la bourse ?

BOUQUINARD.

A la bonne heure comme ça ; ah ! ça, mais dis donc, mon chou, qu'est-ce que nous f'rons d'tout c't'argent là ?

Mme. BOUQUINARD.

C'que nous en f'rons ? Tu en es déja embarrassé, toi ? Est-ce que j'nons pas nos enfans et nos p'tits enfans ?

BOUQUINARD.

T'as raison ; ça sera pour leurs étrennes, et du-restant je t'acheterai un caraco.

Mme. BOUQUINARD.

Et moi, je te donnerai une perruque ; car t'en a une qui montre joliment la corde.

BOUQUINARD.

Quoiqu'ça l'œil de poudre que j'y ons mis n'laiss'pas que d'l'avoir un peu rafistolée.

Mme. BOUQUINARD.

Oui, mais en parlant d'ça, dépêche-toi d'achever ta toilette, parce que v'là l'heure des visites qui approche.

BOUQUINARD.

Bah ! tout le monde dort encore dans la rue des

Singes. Quelle heure qu'il est donc ? (*il tire une montre ancienne*) déja huit heures et demie! Vite mon habit et ma cravatte ; diable !

Mme. BOUQUINARD.

Les v'là. (*Elle l'habille.*) A propos d'habit, as-tu fini l'habit d'uniforme de monsieur Charles ?

BOUQUINARD.

Il n'y avait plus que les pattes à mettre, et j'y avons mis hier la dernière main ; il l'a.

Mme. BOUQUINARD.

C'est que, vois-tu ? étant officier de la garde nationale, il faut qu'il aille faire sa visite à son chef de légion.

BOUQUINARD.

Tu vas voir que j'aurais manqué de parole au neveu de mon propriétaire ; et un jour comme celui-ci encore..... où c'que.... (*Il tend la main.*) C'est pourtant drôle, quand j'y pense, ces ricochets d'visites qu'on fait aujourd'hui.

Mme. BOUQUINARD.

C'est vrai que c'est un jour où tout le monde est chez les autres.

AIR *de la Catacoua.*

On court par la pluie et la neige,
Du Roule au faubourg Saint-Germain ;
Et l'on fait le même manége,
Du Marais au quartier d'Antin.
Sûr de n'trouver personne,
On sonne ;

Puis à la bonne
On dit comm'ça ?
« Eh ! quoi déjà
« Il n'est plus là ! »
Puis on s'en va,
Heureux de c'malheur-là :
Tout l'monde
S'poursuit à la ronde,
Et c'est à qui s'attrapera.

(*On frappe.*)

On y va.

BOUQUINARD (*prenant un cordon pour passer sa manche*).

Tire l'cordon, ma femme. (*On frappe encore.*)

Mde. BOUQINARD.

Tu vois bien que je suis occupée.

BOUQUINARD.

Et moi aussi ; mais c'est p't-être une étrenne.

(*Ensemble, l'habit à moitié passé.*)

Voyons, voyons. (*Ils vont tirer le cordon..*)

SCÈNE II.

Les précédens, THÉRÈSE.

THÉRÈSE (*un panier sous le bras*).

Est-ce que vous y pensez, vous autres, de m'laisser comme ça morfondre à la porte par l'humidité qu'il fait ?

THÉRÈSE.

Elle s'ostine à ne rien donner pour l'entretien d'la pompe et l'éclairage de l'escalier.

Mme. BOUQUINARD.

Il n'veut pas qu'on casse d'bois dans la cour, parce qu'il dit, dit-il, que quand on fend une bûche, ça lui fend la tête.

BOUQUINARD.

Ça c'est vrai qu'il y a queuqu'fois dans c'te maison un charivari qui met toute la rue des Singes sens dessus dessous.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

La locatair' d'la mansarde
Dès l'matin appell' son chat;
Plus loin la sevreuse bat
Des marmots à voix criarde :
Tandis qu'au d'sous à grand bruit,
Un domestiqu' bat l'habit
De son maître qu'il maudit.
Au troisième, au s'cond on crie,
On se chamaille au premier :
Du haut, en bas d'l'escalier,
La paix, la bonne harmonie
Sont réduits zà s'réfugier
Dans la loge du portier.

THÉRÈSE.

Le fait est que sans l'voisinage de M. Blaise, qu'est un bon garçon, il y a longtems qu'j'aurais demandé mon compte.

BOUQUINARD.

Oui! eh ben, voulez-vous que j'vous dise une chose, moi? c'est que si je n'avais pas craint d'être dans la rue, il y a longtems que j'aurais quitté ma porte.

THÉRÈSE.

Chut! plus bas.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

C'est aujourd'hui l'jour des étrennes,
Et nous d'vons être plus r'tenus:
J'n'ai pas encor recu les miennes.

BOUQUINARD.

Ni moi non plus.

Mme. BOUQUINARD.

Ni moi non plus.

THÉRÈSE.

C'est l'instant d'être,
Avec son maître,
Intelligent,
Prévenant, obligeant,
D' chanter sa louange,
D' l'app'ler un ange
Qu'on aim' si bien,
Qu'on l' servirait pour rien;
Nous pouvons ben un' matinée
En parler avantageus' ment,
Puisqu' pour en parler autrement,
(*On frappe.*)
J'ons tout l'reste d' l'année. (*ter.*)

(*On frappe.*)

On frappe, j' vous laisse. (*Elle monte au premier, chez sa maîtresse.*)

SCÈNE III.

BOUQUINARD, Mme. BOUQUINARD (*en bas*), THÉRÈSE (*en haut chez Mad. d'Hervieux*), BLAISE (*en haut, chez M. Dufin, occupé à frotter l'appartement*).

BOUQUINARD (*allant tirer le cordon*).

V'là la procession qui commence, c'té fois-ci ça sera p't-être pour queuq' chose. (*A sa femme.*) Mets-toi à balayer l'escalier, parce que tu s'ras sus l'pas, sage. (*Il tire le cordon ; personne n'entre.*)

Mme. BOUQUINARD.

T'as raison, ça aura l'air d'un hasard. (*Elle prend son balai et se place sur l'escalier.*)

BOUQUINARD (*voyant qu'on n'entre pas*).

Entrez-donc, c'est ouvert. (*Il va voir à la porte, et l'on entend un bruit de sabots, comme d'enfans qui courent.*) Que diable est-ce que c'est donc ? (*Mettant la tête à la porte en dehors.*) Attends, attends, j'vous vois, p'tits polissons.

Mme. BOUQUINARD (*sur l'escalier*).

Qu'est-ce que t'as donc, not' homme ?

BOUQUINARD.

C'est encore les enfans d'la fruitière; ils n'en font pas d'autres. (*Regardant encore à la porte.*) V'nez-y, v'nez-y, j'vous donnnerai vos étrennes.

Mme. BOUQUINARD (*allant poser le balai*).

C'était bien la peine de me déranger! (*Ils se mettent tous deux aux occupations de leur ménage, et Bouquinard achève sa toilette.*)

BLAISE.

Dépêchons-nous, les visites vont venir.

THÉRÈSE.

L'joli jour, que le jour de l'an! c'est la fête des enfans et des bonnes.

BOUQUINARD (*qui a fini sa toilette*).

Me v'là à c't'heure en état de r'cevoir tout l'monde;

AIR *du vaudeville d'une Nuit au corps-de-garde.*

Quand j'entends l'marteau d'la porte,
L'jour de l'an,
Faire pan, pan, pan, pan,
J' dis v'là queuqu' chos' qu'on m'apporte,
Et ça m' chatouill' l'âme et l' tympan. (*bis.*)

C' n'est morgué pas sans d' bonn' causes
Qu' les étrennes sont d' mon goût:
On a besoin de tant d' choses,
Lorsque l'on n'a rien du tout!

(*On frappe. Un particulier vient mettre sa carte chez le portier, et sort.*)

M. et Mme. BOUQUINARD.

Quand j'entends, etc.

Mme. BOUQUINARD.

L's étrenn', quand j'étais d'moiselle,
Pleuvaient chez nous, Dieu merci!
Mais à c't' heur' j' n'ons pas mêm' celle
D' la barbe de mon mari.

(*On frappe. Un particulier entre, parle au portier à voix basse et monte.*)

M. et Mme. BOUQUINARD et BLAISE.

Quand j'entends, etc.

BLAISE.

A ma Thérèse, et pour cause,
Je n' pouvons pas donner d' l'or;
Mais j' voudrais lui offrir quequ' chose
Qu'ell' n' connaîtrait pas encor.

(*On frappe; même jeu.*)

M. et Mme. BOUQUINARD, BLAISE, THÉRÈSE.

Quand j'entends, etc.

THÉRÈSE.

Mon Dieu! comm' mil huit cent seize
M'a donc paru long à v'nir!
Je n' sais pas c' que m' donn'ra Blaise,
Mais j' voudrais déja l'tenir!

(*On frappe.*)

TOUS.

Quand j'entends, etc.

SCÈNE IV.

Les précédens, M. et Mad. GÉRARD (*en bas*); CHARLES, BLAISE (*chez M. Dufin*); CONSTANCE, THÉRÈSE (*chez Mad. d'Hervieux*).

M. et Mde. BOUQUINARD (*aux étrangers*).

BLAISE (*à Charles*), THÉRÈSE (*à Constance*).

AIR : *Tu vas changer de fortune et d'emploi.*

J'ons ben l'honneur
D' vous souhaiter d' tout not' cœur
Bon jour, bon an, bonn' santé, bonne chance;
Et puiss' cent ans d'existence et d' bonheur,
D' vos vertus êtr' la récompense !

CHARLES (*donnant de l'argent à Blaise*).

Voilà pour toi.

BLAISE.

Jarni! l'joli cadeau!

CONSTANCE (*à Thérèse, lui donnant un paquet*).

Vois ce qu'il y a là dedans.

THÉRÈSE.

Mes étrennes! oh! ma bonne maîtresse!

BOUQUINARD (*à Monsieur et Madame Gérard*).

Qui qu'vous d'mandez, Monsieur, Madame?

Mde. GÉRARD.

La sevreuse d'enfans, Madame Maillot.

BOUQUINARD.

Au cintième, la porte à droite dans l'colidor, un paillasson à la porte.

(*M. et Mad. Gérard montent.*)

SCÈNE V.

Les mêmes, excepté M. et Mad. GÉRARD.

THÉRÈSE (*déployant l'étoffe que Constance lui a donnée*).

Oh ! la belle robe que ça va m'faire !

BOUQUINARD.

N'avoir pas encore étrenné à 9 heures et demie, c'est guignonnant !

Mde. BOUQUINARD.

N'faut pas désespérer, j'sommes toujours surs des locataires.

THÉRÈSE (*à Constance*).

Mamzelle, j'sommes reconnaissante, et j'ons aussi vos étrennes à vous donner.

CONSTANCE.

A moi !

BLAISE (*à Charles*).

Monsieur, je ne suis pas ingrat, et j'ai aussi un cadeau à vous faire.

CHARLES.

Tu plaisantes.

THÉRÈSE (*remettant un billet à Constance*).

T'nez, c'est de Monsieur Charles.

BLAISE (*remettant un billet à Charles*).

T'nez, c'est de Mademoiselle Constance.

CHARLES et CONSTANCE.

Donnes-donc vîte.

CONSTANCE (*après avoir lu*).

Charles m'annonce que son oncle doit nous inviter à dîner chez lui. Quel singulier hasard !

CHARLES.

Constance m'écrit que sa mère doit nous inviter à dîner chez elle. Quelle heureuse rencontre !

CHARLES et CONSTANCE.

AIR *du vaudeville des Gascons.*

Le charme heureux du jour de l'an
Chasse la peine,
Éteint la haine ;
Chacun cède au joyeux élan
Que vient donner le jour de l'an.

CHARLES.

Puisque la paix est un devoir
Que nous prescrit cette journée,
Que d'époux ne devraient se voir
Que le premier jour de l'année !

CONSTANCE et CHARLES.

Le charme heureux, etc.

Mme. D'HERVIEUX (*appelant*).

Constance, Thérèse ?

CONSTANCE et THÉRÈSE.

Me voici, ma mère.

Nous voici, Madame.

CONSTANCE (*à part*).

Cachons bien cette lettre. (*Elle la met dans son corset, et rentre avec Thérèse*).

SCÈNE VI.

CHARLES, BLAISE.

CHARLES (*à Blaise*).

Sais-tu si Madame d'Hervieux est levée?

BLAISE.

Non, Monsieur, je n'l'ai pas encore entendue crier; il faut croire qu'elle dort.

CHARLES.

Et Constance?

BLAISE.

Oh! elle, depuis qu'elle vous connaît, elle ne dort pas la nuit, jugez donc le jour!

CHARLES.

Tâchons de lui parler: d'ailleurs si sa mère me voit, elle croira que je suis venu pour elle, j'en serai quitte pour une embrassade dont j'espère que Constance me dédommagera.

AIR : *Mon galoubet.*

Le jour de l'an (*bis.*)
Permet une ruse innocente,
Et pour appaiser la maman,
Je lui dirai qu'elle est charmante....
Il est tout simple que l'on mente
Le jour de l'an. (*ter.*)

BLAISE.

Le jour de l'an, (*bis.*)
Ah ! quel beau jour pour un' cher' mère
Qu'on n'embrass' pas journellement !
Et l'moyen de n' pas être fière
D'un compliment qu'on n' s'entend faire
Que l'jour de l'an ! (*ter.*)

CHARLES.

Viens vîte m'habiller. (*Charles rentre pour passer son uniforme, et faire sa visite.*)

(*On frappe.*)

SCÈNE VII.

DUROULEAU, CANELLE, TRICOT (*tous trois cousins de M. Dufin*), BOUQUINARD, sa femme.

LES TROIS COUSINS.

AIR : *Voilà, mon cousin, l'allure.*

Nous d' mandons m'sieur Dufin,
Not' cousin,
Est-ce ici qu'il habite ?

BOUQUINARD.

Oui.

DUROULEAU.

J'ons trouvé son gîte,
A la fin ;
J'on cru qu' j'serions en ch'min
Jusqu'à demain
Pour faire au cousin,
Visite
Ce matin,
Pour faire au cousin,
Visite.

(*Aux deux autres.*)

Avant de monter, interrogeons le portier; ces gens-là savent tout ce qui se passe, et nous saurons si le cousin est aussi riche qu'on nous l'a dit.

TRICOT.

Tu as raison. Dites donc, portier, quel homme est-ce que monsieur Dufin ?

BOUQUINARD.

Comment ! vous n'connaissez pas votr' cousin.

DUROULEAU.

Non, il n'a pas été toujours heureux, et nous avons craint de le gêner en venant le voir.

CANELLE (*au portier*).

On dit qu' c'est un riche propriétaire que mon' cousin ?

BOUQUINARD.

J'crois bien : dans la rue de Singes il peut s'flatter hardiment d'être le premier.

TRICOT.

Cette maison-ci est à lui ?

BOUQUINARD.

Comme vous dites.

DUROULEAU.

Ce bon cousin !

(*Pendant le couplet suivant, Bouquinard va de l'un à l'autre cousin en tendant la main, et demandant les étrennes à mesure qu'il chante.*)

AIR *du Sorcier.*

Combien a-t-il de locataires?

BOUQUINARD.

Il en a dix. (*à Durouleau*) J'ai ben l'honneur...

TRICOT.

Et pas d'enfans?

BOUQUINARD (*de même*).

Ni d'sœurs, ni d'frères...

(*S'interrompant.*)

(*à Tricot*) De vous souhaiter de tout not' cœur...

CANELLE.

A-t'i queuqu' ferme?

BOUQUINARD (*de même*).

Une, à Sarcelle...

(*S'interrompant.*)

(*à Canelle.*) L'accomplissement d' tous vos vœux.

DUROULEAU.

Et des n'veux?

BOUQUINARD.

Rien que deux,
(*Tous les trois.*)
Qu' c'est heureux !

DUROULEAU.

Et la maison, combien vaut-elle ?

BOUQUINARD.

Quatre ou cinq mille francs par an.

LES TROIS COUSINS.

Le bon parent ! (*4 fois.*)

M. et Mme. BOUQUINARD.

Les bons parens ! (*4 fois.*)

DUROULEAU.

Montons le voir.

BOUQUINARD.

Au premier, la porte à gauche, un pied de biche la sonnette. (*Les cousins montent chez M. Dufin.*) (*Les regardant aller.*) Les ladres ! c'est pourtant es parens, ça !

AIR : *Le premier du mois de janvier.*

Ayez d's écus l' premier d' janvier,
Les cousins vous pleuv' par millier ;
Ils vous souhaitons, les bons apôtres !
Bon jour, bon an..., puis s' dis' tout bas :
A condition qu'il ne s' ra pas
Accompagné de plusieurs autres.

(*Bouquinard et sa femme rentrent dans la loge.*)

SCÈNE VIII.

Les trois cousins, *en haut* (*sonnant*), BLAISE.

BLAISE (*sortant de la chambre de M. Dufin*).

On y va. (*Il ouvre.*)

DUROULEAU.

M. Dufin ?

BLAISE.

L'oncle ou le neveu ?

TRICOT.

Tous les deux, nous sommes leurs parens, et nous venons....

BLAISE.

Ah ! messieurs, j'ai ben l'honneur de vous la souhaiter.....

CANELLE.

Merci, mon ami ; nous pareillement.

BLAISE.

Ben obligé.

DUROULEAU.

Il n'y a pas d'quoi.

BLAISE.

C'est vrai..... qui annoncerai-je à monsieur ?

DUROULEAU.

Son cousin Durouleau, le pâtissier.

TRICOT.

Son cousin Tricot, bonnetier.

CONSTANCE.

AIR : *L'Amour est un dieu volage.*

De nos parens la querelle
N'a pas refroidi mon cœur.

DUROULEAU.

(*Aux deux autres, leur montrant les variations du thermomètre.*)

V'là c' qui marqu' la grand' chaleur,

CHARLES.

Et pour prix de mon ardeur,
Bientôt votre amant fidèle
Va former un nœud sacré...

TRICOT.

C'est ici le tempéré !

CONSTANCE.

Votre tendresse est extrême ;
Mais après cinq ou six mois,
Serez-vous toujours le même ?

DUROULEAU (*frappant le thermomètre*).

Le v'là qui tourne aux grands froids.

CHARLES (*répondant à Constance*).

N'en doutez pas.

(*On frappe à la porte de la rue.*)

CONSTANCE.

On frappe ; séparons-nous.

CHARLES.

Je vous quitte ; mais c'est pour m'occuper des moyens de ne plus nous séparer.

(*Constance rentre chez elle, et Charles descend l'escalier.*)

SCÈNE X.

Les précédens, M. BELAIR (*en bas de soie blanc, avec des guêtres noires*) ; *ensuite* M. DUFIN.

BELAIR.

Madame d'Hervieux ?

BOUQUINARD.

Au premier, monsieur, la porte à droite. (*Courant après Charles.*) Monsieur Charles ? Monsieur Charles ?

CHARLES.

C'est bon à mon retour.

(*M. Belair sur le carré, ôte ses guêtres, les met dans sa poche et sonne. On lui ouvre au moment où M. Dufin vient recevoir ses cousins.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *des Prétendus.*

BELAIR.

Je viens présenter mon hommage
A la dame de la maison.

DUROULEAU.

Adieu l'héritage

TRICOT.

Il faut empêcher cela.

DUFIN.

Eh bien, à quoi pensez-vous donc ? est-ce que ce mariage vous contrarie ?

DUROULEAU.

Oui, cousin, nous craignons pour vous les soucis d'un ménage.....

TRICOT.

Les caprices, les humeurs d'une femme....

CANELLE.

Les embarras d'une famille nombreuse, peut-être?....

DUFIN.

Ne craignez rien...., je vous enverrai des billets de part; et loin de me plaindre, vous me féliciterez. Pardon, j'ai des visistes à faire.

LES TROIS COUSINS.

Faites, faites, cousin.

DUFIN.

Mais croyez que je suis sensible à ce que vous avez fait pour moi.

DUROULEAU.

Pas plus que nous à ce que vous venez de nous dire.

DUFIN (*ironiquement*).

AIR *du vaudeville de l'Asthénie.*

Je sais fort bien vous distinguer
Des parens que l'intérêt guide,
Habiles à nous prodiguer
Discours ou caresse perfide,
Qui, d'un dévoûment affecté
Prenant le doucereux langage,
Ne parlent de votre santé
Qu'en pensant à votre héritage.

LES TROIS COUSINS (*sortant*).

Le ciel vous garde la santé,
Et nous garde votre héritage!

DUFIN (*seul chez lui*).

La nouvelle de mon mariage ne paraît pas les amuser beaucoup. (*Il rentre dans sa chambre.*)

DUROULEAU (*en bas*).

Cousins, courons vîte aviser aux moyens d'empêcher la folie qu'il veut faire, et qui n'aurait rien de gai pour nous.

TRICOT et CANELLE.

Oui, oui, courons vîte. (*Ils sortent en demandant le cordon.*)

SCENE XI.

Mad. D'HERVIEUX, M. BELAIR.

M. BELAIR.

Pardon si je vous quitte aussitôt, ma voiture m'attend, et vous savez qu'aujourd'hui.....

Mme. D'HERVIEUX.

On ne s'appartient pas.

M. BELAIR.

J'aurai l'honneur de vous revoir.

Mme. D'HERVIEUX.

Mes amitiés à tout le monde.

(*M. Belair descend l'escalier précipitamment, et ses guêtres tombentde sa poche.*)

Le cordon

BOUQUINARD (*après l'avoir tiré, voit les guêtres, les ramasse, et le rappelle.*)

Monsieur, Monsieur, vous perdez vos guêtres.

M. BELAIR.

Merci. (*Il les prend et sort.*)

BOUQUINARD (*le poursuivant, et tendant la main*).

Le bonheur de tout ce qui vous intéresse.....

M. BELAIR (*sortant*).

C'est bon, c'est bon.

SCÈNE XII.

BOUQUINARD, Mad. D'HERVIEUX, THÉRÈSE.

BOUQUINARD.

V'là l'heure où les locataires doivent être levés; montons. (*Il monte aux étages supérieurs.*)

Mme. D'HERVIEUX.

Est-ce-là la première visite qu'on m'ait faite?

THÉRÈSE.

Oui, Madame.

Mme. D'HERVIEUX.

Ma foi s'ils ne doivent pas mieux se conduire que l'année dernière, ils font bien de ne pas se presser..... Ah! que les tems sont changés!

AIR : *Des portraits à la mode.*

Jadis l'Amitié, la Nature et l'Amour
Accouraient m'offrir leur tribut tour-à-tour,
J'étrennais souvent avant le point du jour;
C'était l'ancienne méthode :
Aujourd'hui, des vœux et des saluts bien bas,
Des bonbons plâtrés en cornets à tabacs,
Des baisers d'enfans, d'oncles et de papas;
Voilà les présens à la mode.

THÉRÈSE (*à part*).

Elle grogne toujours, la bourgeoise.

Mme. D'HERVIEUX (*à Thérèse*).

Monsieur Charles, au moins?

THÉRÈSE.

Lui, Madame? pas plus que les autres.

Mme. D'HERVIEUX.

Le petit ingrat! il n'ignore pourtant pas qu'il aurait été bien reçu. Je ferai donc les premiers pas en allant faire mon invitation..... Êtes-vous allée au marché?

THÉRÈSE.

Madame, j'en deviens.

Mme. D'HERVIEUX.

Qu'avez-vous rapporté?

THÉRÈSE.

Ce que vous m'avez dit.

Mme. D'HERVIEUX.

Voyons cela. (*Elle visite le panier.*)

(*On entend frapper à l'étage au-dessus.*)

M. DESCUIRS (*en dedans*).

Qu'est-ce qui frappe?

Mme. D'HERVIEUX (*regardant le panier*).

Un dindon.....

BOUQUINARD (*en dehors*).

C'est moi, Monsieur; le portier qui vient vous la souhaiter bonne et heureuse.

M. DESCUIRS (*de même*).

Peste soit de l'animal qui me réveille en sursaut!

BOUQUINARD.

Pardon ! excuse ! c'est qué j'ai voulu être le premier.....

M. DESCUIRS.

Imbécile ! moi qui suis revenu à cinq heures du matin !

BOUQUINARD.

Dame, Monsieur.....

M. DESCUIRS.

Encore ? Attends, attends. (*On entend le bruit d'une porte qu'on ouvre et ferme avec force, et l'on voit descendre précipitamment Bouquinard suivi d'un manche à balai qu'on lui a jeté aux jambes.*)

Mme. D'HERVIEUX (*ouvrant sa porte*).

Qu'est-ce donc que ce tapage-là ?

BOUQUINARD (*sur le carré*).

Madame, c'est moi qui viens vous souhaiter tout ce qui peut vous être agréable.....

Mad. D'HERVIEUX.

Ce n'est pas le bruit que vous faites toujours.

BLAISE (*ayant ouvert sa porte au bruit*).

Ce vieux béquillard-là n'en fait jamais d'autres.

BOUQUINARD (*continuant sa phrase*).

L'accomplissement.....

Mad. D'HERVIEUX.

Il est incroyable que ce soit celui qui doit veiller au repos d'une maison, qui fasse le plus de bruit !

PATIENT.

Je vous dis que vous êtes trop chère.

LA MARCHANDE.

Dites toujours votre prix, ça n'vous écorchera pas la langue.

PATIENT.

Me faire six sols des oranges comme ça!

LA MARCHANDE.

Tu n'sais pas que c'est du Portugal ?

PATIENT.

Ça, du Portugal?

LA MARCHANDE.

Eh! oui, animal.

PATIENT.

Laissez-donc; ça n'vaut pas deux sous....

LA MARCHANDE.

Prends-garde de le perdre, mon chou..... N'faut-il pas encore t'les monter au septième ?

PATIENT.

Tenez, si vous voulez six blancs pièce, deux de cinq sols.....; je ne mets pas un liard avec....

LA MARCHANDE.

Oui. (*A part.*) Ça fait ses visites avec son cabriolet sus le bras; je gagnerais rien à lui surfaire; lâchons la main.

PATIENT.

Eh! bien, est-ce dit, oui ou non?

LA MARCHANDE.

Allons, prenez-donc; c'est parce que c'est mon étrenne....

PATIENT (*fouillant dans son gousset*).

Voyons si j'ai de la monnaie.

LA MARCHANDE (*à part*).

Plus que de grosses pièces, j'crois; attends que je les choisisse..... Tiens, prends-moi ces deux-là, t'en seras content, c'est sûr.

PATIENT.

Ce sont les plus petites.

LA MARCHANDE.

Prends-moi ça d'confiance, j'te dis.

AIR : *Dans ma chaumière.*

Ma marchandise, (*bis.*)
Jamais, mon fils, ne m' restera;
Sur le Pont-Neuf, chacun me prise;
Dès qu' j'arriv' c'est à qui m' prendra
Ma marchandise.

Ma marchandise (*bis.*)
Charm' tous ceux qui vienn' la r'garder;
C'est c' qu'il y a d' mieux en friandise;
Mais aussi n' faut marchander
Ma marchandise.

(*La marchande d'oranges sort, M. Patient mo.. chez M. Dufin, et sonne.*)

SCÈNE XV.

M. PATIENT, BLAISE.

BLAISE (*accourant ouvrir*).

On y va.

PATIENT.

Monsieur Dufin?

BLAISE.

C'est ici, mais Monsieur s'habille.

PATIENT.

J'attendrai.

BLAISE.

Votre nom?

PATIENT.

Monsieur Patient.

BLAISE (*prenant une chaise d'une main, et lui tendant l'autre main*).

J'ai bien l'honneur de vous la souhaiter bonne et heureuse.

PATIENT.

Surnuméraire de son bureau.

BLAISE (*retirant la chaise et la main*).

Oh! c'est différent!

SCÈNE XVI.

PATIENT (*seul*).

Plaise au ciel que ma visite de 1816 me soit plus utile que celle de 1815, et que je n'aie pas encore une fois contracté pour rien la dette d'un habit neuf!

AIR *du vaudeville du Printems.*

Chaque jour, sans manger ni boire,
Je pâlis sur de vieux papiers,
Quand un déjeûner dînatoire
Retient Monsieur chez Beauvilliers.

Puis exact à toucher sa rente ;
Comme tant d'autres que je vois,
Mon chef va recevoir le trente
Ce que j'ai gagné tout le mois.

Et quel chef encore! un homme inepte qui ne sait guère mieux tailler sa plume que s'en servir.

SCÈNE XVII.

PATIENT, M. DUFIN (*costumé*).

DUFIN.

Eh! bonjour, mon cher Patient.

PATIENT.

Monsieur, permettez-moi de vous offrir les vœux les plus ardens pour la continuation de votre fortune et de votre santé.

DUFIN.

Je les accepte, mon cher, et je vous souhaite continuation de zèle et d'activité.

PATIENT.

Monsieur peut être certain....

DUFIN.

Je n'en doute pas. Ah! ça, vous devez commencer à entendre un peu votre affaire?

PATIENT.

Oui, Monsieur, grâce aux bons avis d'un chef aussi habile !...

DUFIN.

Du tout.

PATIENT.

D'un administrateur aussi éclairé.

DUFIN.

Du tout.

PATIENT.

Pardonnez-moi.

DUFIN.

Du tout, vous dis-je. (*Touchant le drap de son habit.*) Ah! ça, j'espère que ce n'est par pour moi que vous avez fait la dépense d'un habit neuf.

PATIENT.

Monsieur, ça se doit. (*Il va poser sur la cheminée les deux oranges qu'il tire de sa poche.*)

DUFIN.

Qu'est-ce que vous faites donc là? ah! par exemple, voilà de la folie, de l'extravagance.

PATIENT.

Du tout.

DUFIN.

Ces oranges sont magnifiques!

PATIENT.

Du tout.

DUFIN.

Pardonnez-moi.

PATIENT.

Du tout vous dis-je.

DUFIN (*cherchant à éconduire Patient*).

Mon cher ami, je vous sais gré de votre visite.... Mais vous savez qu'aujourd'hui.... (*Il tire sa montre.*)

PATIENT.

Mon intention n'est point de vous gêner.

AIR : *N'en demandez pas d'avantage.*

Je consulte, en venant chez vous,
Mon cœur beaucoup plus que l'usage;
Mais depuis deux ans, entre nous,
Qu'avec soin je fais mon ouvrage,
Vous le savez bien,
Je ne gagne rien....
Je voudrais gagner davantage.

DUFIN (*d'un air important*).

Mon cher Patient, il est bien difficile de vous augmenter pour le moment, nous avons tant de monde! mais j'espère que dans le courant de l'année....

PATIENT.

Monsieur, vous m'avez fait le plaisir de m'en dire autant l'année dernière.

DUFIN (*cherchant à le pousser vers la porte*).

Vous en ai-je dit autant?

PATIENT.

Ah! mon dieu oui, Monsieur, ici, à la même place.

DUFIN.

Hé bien, alors, raison de plus pour que je m'empresse....

PATIENT.

Alors je vous demanderai la permission de venir de tems en tems me rappeller....

DUFIN.

Non, non, c'est inutile.

AIR : *J'arrive à pied de province.*

Dans les bureaux, quoiqu'on fasse
Pour vous desservir,
Soyez certain d'une place
Dans mon souvenir.
Toute occasion offerte,
Je la saisirai.
(*Il ouvre la porte.*)
Qu'une porte soit ouverte,
Je vous pousserai.
(*Il ferme la porte sur lui.*)
Toujours des importuns!

PATIENT.

Allons, allons, il m'a reçu aujourd'hui comme un ange. (*Il descend.*)

BOUQUINAD (*courant après lui*).

Monsieur, permettez-moi de vous la souhaiter....

PATIENT (*sortant*).

Moi pareillement. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

M. DUFIN (*chez lui*), BLAISE, Mme. D'HERVIEUX (*chez elle*).

DUFIN.

M'en voilà débarrassé! Maintenant courons vîte

faire mon invitation à madame d'Hervieux, et profitons de l'occasion pour lui toucher quelque chose de mon amour pour sa nièce. (*Il prend sa canne et son chapeau.*)

Mme. D'HERVIEUX (*dans sa chambre*).

Me voilà prête.

DUFIN.

Elle ne manquera pas de croire que c'est pour elle que je vais la voir; tandis que c'est la seule crainte de perdre constance et le terme prochain....

Mme. D'HERVIEUX.

Il va s'imaginer que je tiens beaucoup à lui et à sa maison; tandis que sans son intéressant neveu, et la modicité du loyer, il y a déja longtems.....

DUO.

Mme. D'HERVIEUX et DUFIN.

AIR *de la Fausse Magie.*

Ah! Ah! je ris de sa méprise!

Mme. D'HERVIEUX.

Croit-il avec sa barbe grise.

DUFIN.

Croit-elle avec sa tête grise,

ENSEMBLE.

Que l'amitié me conduise.

Mme. D'HERVIEUX.

Ah! pas si folle, vraiment.

(Ils ouvrent leurs portes en même tems, et se trouvent nez à nez sur le palier.)

DUFIN.

Ah ! j'allais chez vous.

Mme. D'HERVIEUX.

Comment ?
Ma surprise est extrême !

DUFIN.

Voyez combien on vous aime !

Mme. D'HERVIEUX.

Moi, j'allais chez vous de même.

DUFIN.

Quoi ! de même ?

ENSEMBLE.

Ah ! c'est charmant !

Mme. D'HERVIEUX.

A dîner, je vous invite.

DUFIN.

Le croiriez-vous ? ma visite
Chez vous, ma voisine, avait
Le même objet :
Souffrez que je vous embrasse.

Mme. D'HERVIEUX.

Très-volontiers.

DUFIN.

Mais, de grâce,
Avec moi, venez dîner.

Mme. D'HERVIEUX.

Non ; ce repas, quoiqu'on fasse,
C'est moi qui dois le donner.

DUFIN.

Hé bien ! aimable voisine,
Confondons notre cuisine.

Mme. D'HERVIEUX.

Très-volontiers, cher voisin ;
C'est moi qui mettrai la nappe.

DUFIN.

Puisque c'est votre dessein...

Mme. D'HRVIEUX (*à part*).

Plus de peur qu'il ne m'échappe.

DUFIN (*à part*).

Plus de peur qu'on ne m'échappe.

Mme. D'HERVIEUX.

Entrez donc, mon cher Dufin.

(*Il entre chez elle.*)

ENSEMBLE.

La bonne affaire !

Mme. D'HERVIEUX.

Je reste sa locataire.

DUFIN.

Je garde ma locataire.

ENSEMBLE.

J'ai réussi dans mon plan :
Et vive le jour de l'an !

DUFIN.

Permettez que nouveau Paris j'offre à la plus belle ces deux pommes d'or, heureux emblême de votre bonté et de votre douceur.

Mme. D'HERVIEUX

Mais il y a bien longtems que vous ne m'avez adressé des choses aussi aimables.

DUFIN.

C'est qu'il y a longtems que nous ne nous sommes parlé, et lorsqu'on ne se parle pas, il est difficile de se dire.....

Mme. D'HERVIEUX.

C'est juste..... Mais, à propos, dites-moi donc, je doute, d'après ce que j'ai cru apercevoir, que nos jeunes gens se soient gardé rancune aussi longtems que nous.

DUFIN.

Oh! j'ai bien vu ce qu'il en était; mais j'y mettrai bon ordre

Mme. D'HERVIEUX.

Et vous agirez sagement; joli mariage que cela ferait! deux étournaux ensemble.

DUFIN.

Dites-donc, ma voisine, il y a un moyen d'arranger les choses.

Mme. D'HERVIEUX.

Comment?

DUFIN.

AIR : *M. l'abbé, où allez-vous?*

A fille trop jeunette encor,
Il faut pour époux un mentor;
La vôtre a la quinzaine.

Mme. D'HERVIEUX.

Eh! bien?

DUFIN.

Moi, j'ai la soixantaine ;
Vous m'entendez bien.

Mme. D'HERVIEUX.

Même air.

Il faut à trop jeune étourdi
Une épouse dans son midi ;
Charles a vingt ans à peine.

DUFIN.

Eh bien ?

Mme. D'HERVIEUX.

Moi, j'ai la cinquantaine ;
Vous m'entendez bien.

ENSEMBLE.

AIR *du vaudeville de madame Scarron.*

Touchez là, touchez là ;
Quelle douce ivresse !
Par ces nœuds chéris,
Nous voilà bien mieux réunis.
Touchez là, touchez là ;
Qu'elle douce ivresse !

DUFIN.

Vous êtes ma nièce,
Et moi, je deviens votre fils.

Mme. D'HERVIEUX.

Je suis votre nièce,
Et vous, vous devenez mon fils.

(*Mad. Bouquinard aperçoit que son feu est éteint, et veut le rallumer ; elle prend le soufflet, etc.*)

DUFIN (*à part*).

Constance sera ma femme.

Mme. D'HERVIEUX (*à part*).

J'épouserai son neveu.

DUFIN et Mme. D'HERVIEUX.

Cette espérance m'enflamme.

Mme. BOUQUINARD (*en bas, remuant les cendres de son fourneau*).

Pas une étincelle d'feu.

DUFIN et Mme. D'HERVIEUX.

Je vais dans ce doux ménage.....

BOUQUINARD (*à sa femme, qui souffle*).

T'as beau t'fatiguer les bras.....

DUFIN et Mme. D'HERVIEUX.

Retrouver mon jeune âge.

BOUQUINARD.

Ça n'se rallumera pas.

DUFIN et Mme. D'HERVIEUX.

Touchez là, etc.

DUFIN.

Ah! ça, voisine, voilà qui est convenu; je vais faire visite à quelques amis du ministre auprès de qui je sollicite une augmentation, et à trois heures précises.....

Mme. D'HERVIEUX.

Je vous attends.

Mme. D'HERVIEUX et DUFIN.

Touchez là; etc.

(*Dufin descend, et sort de la maison.*)

SCÈNE XIX.

BOUQUINARD, Mad. BOUQUINARD (*en bas*), M. et Mad. GÉRARD (*descendant l'escalier du second*), Mad. MAILLOT (*sans être vue*).

Mme. MAILLOT (*sans être vue*).

Ah ! ça, au plaisir, bonne santé, Monsieur, Madame ; bien des choses à la maman.

Mme. GÉRARD (*ayant l'enfant sur les bras*).

Merci pour elle, nous n'y manquerons pas.

Mme. MAILLOT.

Tenez bien la rampe ; il y a trois marches cassées.

Mme. GÉRARD.

Nous y voyons maintenant. Merci..... rentrez donc.

Mme. MAILLOT.

Ah ! dites donc, Monsieur Gérard.

GÉRARD (*au pied de l'escalier du second ; et regardant en haut*).

Qu'est-ce que c'est, Madame Maillot ?

Mme. MAILLOT.

N'oubliez pas de me rapporter du sucre et du savon.

GÉRARD.

Soyez tranquille ; j'ai mis du papier dans ma tabatière. (*Ils descendent l'escalier du premier.*)

Mme. MAILLOT.

Bon.... sur-tout prenez garde à l'enfant.

GÉRARD (*levant la tête pour répondre, manque une marche et tombe*).

Ne craignez rien, je suis là.

Mme. GÉRARD (*fait un cri*).

Ah! mon Dieu!

Mme. MAILLOT.

Qu'est-ce que c'est? est-ce que l'enfant est tombé?

Mme. GÉRARD.

Non, c'est mon mari.

Mme. MAILLOT.

Ah! tant mieux.

GÉRARD (*se relevant*).

Peste soit du portier, qui ne balaye pas les escaliers!

BOUQUINARD.

Qu'est-ce qui parle du portier?

GÉRARD.

Eh! parbleu! c'est moi qui ai manqué de me casser les jambes.

BOUQUINARD (*regardant et caressant l'enfant*).

Est-il gentil? bonjour, mon vieux, j'te la souhaite bonne et heureuse..... Quand on pense que j'avons teté tous comme ça.

GÉRARD.

J'avons teté, j'avons teté..... prenez votre balai, cela vaudra mieux.

BOUQUINARD.

Monsieur, je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous. (*à part.*) Ça n'donne pas d'étrennes, et ça veut faire l'entendu.

AIR *du vaudeville de la Famille des Innocens.*

Sachez qu' faut êtr', monsieur l' grossier,
Propriétaire
Ou locataire,
Pour avoir l' droit d' dire au portier,
De balayer
Son escalier.

(*On frappe.*)

V'là qu'on y va.
Un étranger, s'en v'nir d' la sorte!

(*On frappe.*)

V'là qu'on y va.
Faire son embarras comme ça.

(*On frappe 4 fois.*)

Mme. GÉRARD.

Mais voyez c't' insolent-là.

BOUQUINARD.

Ils vont briser l' marteau d'la porte :
Si ceux-là ne m' graiss' pas la main,
L's aut' pourront frapper jusqu'à d'main.

SCÈNE XX.

Monsieur et Mad. ST.-ELME, BOUQUINARD, Mad. BOUQUINARD, M. et Mad. GÉRARD.

ENSEMBLE.

M. et Mme. ST.-ELME.

Fait-on, quand on sait son métier,
De la sorte,
Attendre à la porte.
Ce n'est que dans ce sot quartier
Qu'on trouve un pareil portier.

M. et Mme. GÉRARD.

Si jamais je prends un portier
Qui se comporte
De la sorte,
Je saurai bien, sans tant crier,
Mettre à la porte, le portier.

BOUQUINARD, Mme. BOUQUINARD.

Pour êt' tombé dans l'escalier,
Faut-il qu'on s'emporte
De la sorte.
On n' m'entendrait pas tant crier
Si j'étais tombé du grenier.

SCÈNE XXI.

Monsieur et Mad. ST.-ELME, BOUQUINARD, Mad. BOUQUINARD.

ST.-ELME (*à sa femme*).

Ma cher amie, j'ai bien peur que nous ne trouvions ta tante.

Mme. St.-Elme.

Impossible, mon cher ; sois sûr qu'elle est sortie : on est plus matinal au Marais qu'à la Chaussée d'Antin, et nous avons bien pris notre tems pour faire notre visite.

St.-Elme.

Madame d'Hervieux.

Bouquinard.

Elle y est, Monsieur, montez.

St.-Elme (*à sa femme*).

Allons, il n'y a pas moyen de l'éviter.

Mme. St.-Elme.

Ah! ça, vous êtes bien sûr qu'elle y est? Ne nous faites pas monter inutilement.

Bouquinard.

Alle y est si ben, que j'crois qu'elle ne sortira pas d'la matinée, parce qu'elle s'occupe d'un dîner qu'elle donne aujourd'hui.

St.-Elme.

Allons, montons, ma chère amie. Quelle corvée!

Mme. St.-Elme.

Dis-moi, est-ce que nous garderons encore ce fiacre? il nous a si horiblement cahotés!

St.-Elme.

Tu a raison; je vais le renvoyer.

Bouquinard (*à Mad. St.-Elme*).

Madame, j'ai l'honneur de vous la souhaiter bonne et heureuse, ainsi qu'à Monsieur votre mari, accompagnée de plusieurs autres.

ST.-ELME (*lui donnant* 30 *sous*).

Tiens, mon ami.

BOUQUINARD.

Ah! v'là donc que j'étrenne.

ST.-ELME.

Tu paieras le cocher, et feras avancer une autre voiture.

(*M. et Mad. St.-Elme montent, et vont sonner à la porte de Mad. d'Hervieux.*)

BOUQUINARD.

Allons! c'est le diable qui s'en méle.

Mme. BOUQUINARD.

Est-ce qu'il t'on donné tes étrennes?

BOUQUINARD.

Laisse donc tranquille; avec des étrennes comme ça, nous serions riches à la fin de la journée! Dis donc, aies l'œil à la porte, je vais chercher la voiture.

Mme. ST.-ELME (*à son mari, sur le palier, au moment de sonner*).

Ah! ça, bien entendu que nous ne faisons qu'entrer et sortir; c'est une société si triste!

(*St.-Elme sonne.*)

SCÈNE XXII.

Monsieur et Madame St.-ELME, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Ah! c'est vous, cousine?

Mme. St.-Elme.

Bonjour, petite. Ta maman y est-elle?

Constance.

Oui, ma cousine.

St.-Elme.

Nous tremblions de ne pas la rencontrer.

Constance (*appelant*).

Maman! maman! c'est ma cousine Nanette.

St.-Elme.

Dites donc : Madame de St.-Elme.

Mme. St.-Elme.

Cela n'a pas d'usage.

Constance (*appelant encore*).

Maman!

Mme. St.-Elme.

Il paraît que ta maman est occupé; adieu, petite.

St.-Elme.

Nous repasserons plus tard; tu lui diras bien des choses.

Constance.

Oh! non, non.

Mme. St.-Elme.

Air : *Contentons-nous.*

Mainte visite à partir nous oblige,
Excuse-nous auprès de ta maman.

Constance.

Un seul instant.....

Mme. St.-Elme.

Même air.

Rien qu'à voir leurs bonnets montés,
Leur mantelet, leur parapluie,
Leurs larges poches de côté :
Ah ! comme je m'ennuie !

Bouquinard.

Lorsque j'entends l'sabat qui f'sont ;
Quand j'vois leurs tours, qu'toujours j'excuse ;
Quand j'reçois les claq' qu'ils m'donnont :
Ah ! comme je m'amuse !

(*Il danse avec eux en rond.*)

SCÈNE XXIV.

Les précédens, CONSTANCE (*en haut*).

Constance.

Ma cousine, maman vous prie de passer dans le salon.

Mme. St.-Elme.

Allons, nous ne sortirons pas d'ici.

St.-Elme (*bas à sa femme*).

Cinq minutes, et nous partons.

Constance (*à part*).

Charles ne revient pas, je voudrais déja être à l'heure du dîner.

(*Ils rentrent tous trois, et on frappe; Bouquinard tire le cordon.*)

SCÈNE XXV.

BOUQUINARD, Mad. BOUQUINARD, COCO LOLOTTE, M. et Mad. CRIQUET.

Mme. BOUQUINARD.

Ah! c'est not' gendre Criquet l'tourneur, avec son épouse.

CRIQUET.

Eux-mêmes.

Mme. CRIQUET.

Bonjour, ma mère; comment qu'ça va, mon père?

CRIQUET (*tournant sur lui-même*).

Eh bien! chers parens, l'année a-t-elle commencé sous des auspices heureuses?

BOUQUINARD.

Pas trop, mon gendre; je suis encore à savoir de quelle couleur est l'argent de 1816.

Mme. BOUQUINARD.

Et toi, tournes-tu toujours bien?

CRIQUET.

Comme-ça; l'ouvrage n'est pas abondante.

BOUQUINARD.

Ah! ça allait si bien!

CRIQUET.

Je tourne bien encore un peu, mais pour mon plaisir.

Mme. CRIQUET.

Et travailler pour son plaisir, vous sentez bien que ce n'est pas amusant.

CRIQUET.

Si ça continue, je verrai à me retourner d'un autre côté.

Mme. CRIQUET.

Bah! qu'est-ce que tu feras, t'es fait au tour; tiens-toi-z'y. La semaine dernière n'a pas été trop mauvaise.

CRIQUET.

C'est vrai.

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

L'jour d'la grande orag' mercredi,
J'ons tourné quatre nécessaires,
Douze pieds de tables jeudi,
Vendredi seize pieds d'bergères,
Samedi vingt jambes de bois
Que je puis dire fort bien faites;
Et c'qui vous surprendra, je crois,
Dimanche j'ai tourné dix têtes.

BOUQUINARD.

A perruque?

CRIQUET.

Oui, mais elles étaient parlantes. Eh bien! mes enfans, faites donc votre compliment de bonne année à vot' grand papa et àvot' grand' maman.

LOLOTTE (*récitant par cœur*).

Mon grand papa, ma grand'maman,
C'est aujourd'hui le jour de l'an,
Et nous venons, suivant l'usage,
Vous offrir notre tendre hommage,
Soyez sensible à notre amour;
Au ciel j'adresse chaque jour
Des remercîmens bien sincères,
De m'avoir accordé deux pères....
(*Répétant.*)
De m'avoir accordé deux pères....

CRIQUET.

Il y en a plus que ça: va donc.

LOLOTTE (*répétant toujours*).

De m'avoir accordé deux pères....
Papa Bouquinard et Criquet....
Si l'un est bon, l'autre aussi l'est....

Mme. CRIQUET.

C'est assez : l'année prochaine, elle vous en dira davantage. A toi, Coco.

COCO.

AIR : *En amour comme en amitié.*

Parens chéris, voici l'moment,
Que j'desirais tant voir éclore,
Pour bien peindre le sentiment,
Malgré moi je sens bien que j'suis trop jeune encore ;
Mais quoiqu'petit j'sais éprouver
Tout l'amour qu'la nature inspire ;
Si j'ai moins d'esprit pour vous l'dire,
J'aurai plus l'tems pour vous l'prouver.

CRIQUET.

C'est moi qui lui ai tourné ça.

Mme. BOUQUINARD.

Bien, mes p'tits amis, v'nez nous embrasser.

Mme. CRIQUET.

Donne le cannevas à ta grand' maman.

CRIQUET.

Donne l'exemple à ton grand papa.

Mme. BOUQUINARD (*regardant le cannevas*).

Oh ! comme c'est bien marqué !....

CRIQUET.

J'espère que voilà une jolie alphabet et une belle exemple.

BOUQUINARD (*regardant l'exemple*).

Comme c'est écrit ! (*Lisant.*) *Horriblement, épouvantablement.*

CRIQUET.

Et comme c'est droit ! (*Obliquement.*) Oh ! ils sont dans la bonne âge pour apprendre.

Mme. CRIQUET.

Quand on écrit comm' ça à son âge, ça prouve qu'on écrira bien mieux par la suite.

Mme. BOUQUINARD.

J'ai toujours dit que tu aurais de l'agrément de tes enfans.

CRIQUET.

Tant mieux, car j'aurais trop de chagrin s'ils tournaient mal.

Mme. BOUQUINARD.

En parlant d'ça, vous avez peut-être besoin d'vous rafraichir?

CRIQUET.

Ça n'est pas de refus....; je casserais même une croûte, car je vous dirai que depuis queuq' tems l'appétit est assez bonne.

Mme. BOUQUINARD.

En ce cas, menons-les boir et manger... (*Ils entrent dans la loge.*)

SCÈNE XXVI.

Les précédens, Mme. D'HERVIEUX, CONSTANCE, M. ST.-ELME, Mme. ST.-ELME.

Mme. D'HERVIEUX.

Allons, je ne vous retiens pas, je suis fâchée de ne pas dîner chez moi, je vous aurais invités.

CONSTANCE.

Mais maman.....

Mme. D'HERVIEUX.

Taisez-vous.

ST.-ELME (*bas à sa femme*).

La chère tante, comme elle est franche!

Mme. D'HERVIEUX.

Mais un autre jour de la s'maine.

Mme. St.-Elme.

Oui, pourvu que ce ne soit pas un jour d'opéra; car nous devons aller voir pour la troisième fois le nouveau ballet.

Mme. d'Hervieux.

Quel ballet?

St.-Elme.

Comment! vous ne connaissez pas encore le ballet de Flore et de Zéphir?

Constance.

Est-ce à la Gaîté?

Mme. St.-Elme.

Non, ma petite; c'est à l'Opéra.

Mme. d'Hervieux.

A l'Opéra? Ah! c'est trop cher, et trop loin de la rue des Singes.

Mme. St.-Elme.

Pas tant; d'ailleurs, je vous assure que lorsqu'on a vu ce délicieux ballet, on ne regrette ni ses pas ni son argent.

St.-Elme.

Flore, sur-tout, produit une ivresse qui tient de l'extase, c'est la magie de la danse.

Air *du Pot de fleurs.*

Déjà Terpsychore charmée,
Ne peut voir sans se dépiter,
Dans l'élève qu'elle a formée
Une rivale à redouter.
De plaisir, de crainte saisie,
Elle ne sait, dans ses transports confus,
Quel sentiment doit l'agiter le plus
Ou l'orgueil ou la jalousie.

Constance.

Ah! maman, que ce ballet doit être joli!

St.-Elme.

Tous Paris voudra le voir....; et tenez, ma tante,

si vous voulez deux places dans la loge que nous avons louée pour la première fois.....

Mme. D'HERVIEUX.

Très-volontiers.

CONSTANCE.

Ah ! que je suis contente !

Mme. ST.-ELME.

Il ne vous en coûtera que vingt francs; et vous m'avouerez que ce n'est pas la peine.

Mme. D'HERVIEUX.

Tenez, toute réflexion faite, cela finit trop tard.

CONSTANCE.

Qu'est-ce que cela fait, on répare cela le matin. Vous savez bien que l'autre jour nous sommes allées voir une tragédie nouvelle, et nous avons dormi une heure de plus.

Mme. D'HERVIEUX.

C'est bon, c'est bon, mademoiselle.

Mme. ST.-ELME (*pressant son mari*).

Allons-nous-en donc.

ST.-ELME.

Je crois qu'on frappe, ce sont sans doute des visites ; nous vous laissons.

Mme. D'HERVIEUX.

Je ne vous retiens pas, car il commence à se faire tard.

Mme. ST.-ELME.

AIR : *Allons au pré Saint-Gervais.*

Oui, deux heures vont sonner,
Aussi je vous quitte,
Bien vîte.

Mme. D'HERVIEUX.

Adieu, nous allons dîner.

Mme. ST.-ELME.

Et nous, nous allons déjeûner.

Mme. D'HERVIEUX.

Votre visite, ma chère,
Est bien courte ; mais enfin
Nous nous reverrons, j'espère....

ST.-ELME, sa femme, Mme. D'HERVIEUX (*à part*).

Oui, l'an prochain.

TOUS.

J'entends deux heures, etc.

(*M. et mad. St.-Elme sortent de chez mad. d'Hervieux.*)

SCÈNE XXVII.

Les mêmes, BOUQUINARD, Mme. BOUQUINARD, CRIQUET, Mme. CRIQUET, COCO, LOLOTTE.

(*Sortant tous de la loge du portier.*)

Suite de l'air.

Mme. BOUQUINARD (*à sa fille*).

Embrass' donc encor ta mère.

BOUQUINARD (*à son gendre*).

Tu vois qu'j'ons d'assez bon vin.
Nous nous reverrons, j'espère.

CRIQUET et sa femme.

Demain matin.

Reprise générale.

ST.-ELME et sa femme.

J'entends deux heures, etc.

CRIQUET et sa femme.

J'entends deux heures sonner ;
Malgré moi, j'vous quitte
Bien vîte ;
Mais d'main faut nous en donner,
J'viendrons déjeûner et dîner.

BOUQUINARD et sa femme.

Je n' voulons pas vous gêner ;
J' vous savons gré d' vot' bonn' visite ;
Mais d'main faut nous en donner :
Venez déjeûner et dîner.

(*M. et Mad. St.-Elme sont censés monter dans une voiture dont on entend le roulement.*)

BOUQUINARD. (*Il entend le bruit du tambour.*)

Ah ! v'là les fifres et les tambours de la mairie qui viennent souhaiter la bonne année au capitaine.

SCENE XXVIII.

BOUQUINARD, Mme. BOUQUINARD (*leur ouvrant la porte cochère*), Tambour-maître, Tambours et Fifres.

LE TAMBOUR-MAITRE.

AIR *du vaudeville des Habitans des Landes.*

Honneur à notre capitaine,
A qui nous v'nons le jour de l'an,
Rlan tan plan, tan plan, tan plan,
Présenter gaîment pour étrenne,
Un échantillon d' not' talent :
Rlan tan plan, tan plan, tan plan.
Ce bruit-là vaut mieux que l'antienne
D'un triste et fade compliment :
Rlan tan plan, tan plan, tan plan.
Qu' la gloire ou l' plaisir nous entraîne,
C'est toujours l' même roulement.
Rlan tan plan ;
Et toujours pour l' chef qui nous mène,
L' cœur et l' tambour iront battant :
Rlan tan plan. (*ter.*)

SCENE XXIX.

Les mêmes, les POISSARDES.

AIR : *Eh ! gai, gai, gai, mon officier.*

Eh ! gai, gai, gai, not' officier
Régale
Tout' la halle ;
Eh ! gai, gai, gai, not' officier
Régale tout l'quartier.

UNE POISSARDE.

Puisque l'an se r'nouvelle,
J' lui souhaitons un objet
Qui lui reste fidelle
Pour la rar'té du fait.

Eh ! gai, gai, etc.

LA MARCHANDE D'ORANGES.

Si d'doux nœuds les rassemblent,
J'souhaitons encor qu'il ait
Des enfans qui lui r'semblent,
Pour la rar'té du fait.

Eh ! gai, gai, etc.

SCÈNE XXX.

Les précédens, CHARLES.

CHARLES.

Ah ! ah ! c'est vous, mes amis ? soyez les bien venus.

LE TAMBOUR-MAITRE.

AIR: *J'ai ben l'honneur d'être de tout mon cœur.*

Des tambours d'la septième légion,
J'ons dans c't' occasion
La procuration,
Et je v'nons
En leurs noms,

Pour vous d'not'amour,
Not'tambour
Est l'interprête :
Et tant qu' nous l' battrons,
Nous marcherons
A la tête
D'ceux qui nous suivont,
Vous obéissont,
Tout comme à la tête
D'ceux qu'nous aimont.

CHŒUR (*pendant lequel le tambour bat*).

Des tambours, etc.

LES POISSARDES.

AIR *de la fricassée.*

Des dames du marché St.-Jean,
Je somm's l'élite,
Et je v'nons en visite,
Vous fair' gaîment,
Vantez-vous-en,
Not' compliment
Du jour de l'an.
Embrassons-nous, mon fiston;
Moqu'toi du qu'en dira-t-on;
T'embrass' des dam' du grand ton,
Qu'ont, avec plus d'bijoux,
Moins d'gentillesse qu'nous.
Des dames, etc.

CHARLES.

Je vous en remercie tous, mes enfans. (*Il donne de l'argent au tambour-maître.*)

LE TAMBOUR.

Mon officier, tout ça s'ra bu à vot' santé.

CHARLES.

AIR *du Verre.*

Buvez à ma santé, d'accord,
Mais pour bien commencer l'année,
Une santé plus chère encor,
Par le cœur vous est ordonnée.
Amis, tout vous en fait la loi,

Plaisir, devoir, reconnaissance ;
Et boire à la santé du Roi,
C'est boire au bonheur de la France.

LE TAMBOUR-MAITRE.

Même air.

Vous allez être satisfait ;
Et jamais, vous pouvez m'en croire,
Quoiqu'assez coutumier du fait,
J'n'aurons eu tant d'plaisir à boire.
J'nous gris'rons, j'vous en fais l'aveu,
Mais je n'perdrons pas la riposte ;
Et si la tête bronche un peu,
Le cœur s'ra toujours ferme au poste.

(*Ils vont pour sortir.*

CHARLES (*à part*).

Eh mais !... Oui vraiment. Oh ! l'excellente idée ! (*Les rappelant.*) Mes amis, vous m'êtes dévoués ?

LA POISSARDE.

Et nous donc, mon fils, s'il faut faire queuq'chose pour ton service, t'as qu'à parler.

CHARLES.

Il faut me marier.

LA POISSARDE.

Dis-nous donc c'que c'est que c'mystère-là.

CHARLES.

Du mystère, au contraire, c'est du scandale que je veux.

LES POISSARDES.

AIR *du Pas redoublé.*

Tu peux t'en rapporter à nous
Pour tout c'qu'est du scandale.

LES TAMBOURS.

Nous autres, s'il le faut, pour vous ;
J'battrons la générale.

A tort, à travers on parle :
N'en croyez rien, s'il vous plaît ;
Car la future de Charle,
Messieurs, apprenez que c'est.....
(*Les tambours battent.*)

LES TAMBOURS.

Constance, et morbleu !
Ils s'conviennent ;
Faut qu'ils s'prennent ;
Jamais, ventrebleu !
On n'maria la glace et l'feu.

CHARLES.

Ah ! mon oncle, que d'obligations ! je vous reconnais bien là !

DUFIN.

Ah ça, M. Charles, pour la dernière fois...

CHARLES.

Vous vous occupiez de mon bonheur, et vous m'en faisiez un mystère.

DUFIN.

Eh, non, non, non, morbleu !

LA POISSARDE (*à Dufin*).

Dis donc, mon p'tit homme ?

LA MARCHANDE D'ORANGES. (*à Mad. d'Hervieux*).

Parle-donc, ma p'tite femme ?

(*A Dufin.*)

AIR : *A la façon de Barbari.*

Déja ton projet est connu,
J'te l'dis en confidence ;
C'est un mariage biscornu
Dont on s'moque d'avance ;
Et si tu deviens le mari
De c'tendron joli,
Pour cette nuit-ci
J't'annonçons un concert ici,
Biribi,
En façon de charivari,
Mon ami.

LA POISSARDE (*à Mad. d'Hervieux*).

Même air.

Déja ton projet est connu ;
J'te l'dis en confidence,
C'est un mariage biscornu,
Dont on s'moque d'avance ;
Pour toi, Charle est trop jeune ; et si
T'en fais ton mari,
Pour cette nuit-ci,
J't'annonçons un concert ici,
Biribi,
En façon de charivari,
Comptes-y.

Mme. D'HERVIEUX.

Un charivari ? quest-ce que c'est que celá ?

LA POISSARDE.

Ca ? eh ben, c'est un remue-ménage, un carillon, un sabat d'pelles, d'pincettes, d'casserolles et d'chaudrons que j'viendrons faire sous ta fenêtre.

LA MARCHANDE D'ORANGES.

Et qui n'te mettra pas en bonne odeur dans l'quartier, j't'en avertis.

Mme. D'HERVIEUX.

Quelle horreur !

DUFIN.

C'est un guet-à-pens.

Me. D'HERVIEUX.

Ils le feraient comme ils le disent...

DUFIN.

Le ciel m'en préserve !

Mme. D'HERVIEUX.

Il y aurait de quoi me faire perdre une réputation de vingt-cinq années.

DUFIN.

Et à moi une place de six mille francs.

Mme. d'Hervieux.

Qu'en dites-vous, voisin?

Dufin.

Q'en pensez-vous, voisine?

Mme. d'Hervieux.

Moi, il me semble que les choses ne sont pas tellement avancées....

Dufin.

Que nous ne puissions reculer, n'est-ce pas?

Charles (*bas à Constance*).

Ils se consultent.

Les poissardes.

Eh bien! marie-t-on les enfans, ou ne les marie-t-on pas?

Dufin.

Qu'est-ce que c'est que cela?

(*Le tambour-maître commande un roulement.*)

La marchande d'oranges.

C'est le premier roulement; et si au troisième tu n'as pas dit oui, t'auras de nos nouvelles.

(*Le tambour-maître commande le second roulement.*)

Mme. d'Hervieux

Voisin, je suis toute tremblante.

Dufin.

Oh! moi, le bruit ne me fait pas peur.

Constance (*à sa mère*).

Air : *Au son du fifre et du tambour.*

Epargnez-vous l'injure extrême,
De faire rire le quartier.

Charles (*à son oncle*).

Voulez-vous être demain même,
La fable du marais entier.

(*On fait un roulement.*)

LA MARCHANDE D'ORANGES (*à mad. d'Hervieux*); *et* LA POISSARDE (*à M. Dufin*).

Songe que voici le troisième.

DUFIN.

(*Parlant.*)

Eh bien ! embrassez-vous, et allez au diable. (*Dufin et Mad. d'Hervieux unissent les enfans.*)

TOUS.

L'hymen couronne {notre / leur} amour,
Au son du fifre et du tambour.

CHARLES.

Oh ! le meilleur des oncles ! que ne vous dois-je pas !

LE TAMBOUR-MAITRE.

Et au tambour-maître donc ?

DUFIN et Mme. D'HERVIEUX.

C'est bon, c'est bon !

UN FIFRE.

Et aux petits fifres, s'il vous plaît ?

LA POISSARDE.

Dame ! c'est qu' pour égayer un' noce, il n'y a qu'un petit turlututu.

DUFIN.

Ah ! ça, notre dîner n'en aura pas moins lieu.

Mme. D'HERVIEUX.

Sans doute ; ce sera toujours un dîner de famille.

VAUDEVILLE.

TOUS.

Air de M. Maissonnier.

Embrassons-nous tour-à-tour,
Et songeons dans cette journée,
Qu'on fait tous les jours de l'année
Ce qu'on a fait le premier jour.

DUFIN.

Ah ! puisse l'an qui commence

Finir tous nos différens ;
Et par une chaîne immense ;
Rapprochant les cœurs, les rangs ;
De tous les enfans de la France
Faire à jamais de bons parens !

CHŒUR.

Embrassons-nous, etc.

BLAISE (*à Thérèse*).

Si jamais dans la milice,
Dont l'Hymen est commandant,
Nous entrons tous deux en lice,
Je vous frai certainement
Convenir qu'en fait d'exercice
J'en détache assez joliment.

CHŒUR.

Embrassons-nous, etc.

CHARLES.

Avec orgueil on regarde
Ces vétérans de l'honneur,
Qui viennent former la garde
D'un roi cher à notre cœur ;
Parés de la blanche cocarde,
Aux Français ils font dire en chœur.

CHŒUR.

Embrassons-nous, etc.

CONSTANCE.

De ce jour, je crains les suites ;
L'auteur n'est pas moins tremblant,
Oubliant les lois prescrites,
Cédez tous au même élan.
Et ne bornez pas vos visites
Aux visites du jour de l'an :
Revenez en ce séjour,
Et songez dans cette journée,
Qu'on fait tous les jours de l'année
Ce qu'on a fait le premier jour.

CHŒUR.

Revenez en ce séjour, etc.

FIN.

Se trouve chez Mme. Ve. PERRONNEAU, quai des Augustins, n°. 39.

LE REVENANT,

OU

L'HÉRITAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE, EN PROSE;

PAR MM. JOSEPH PAIN ET DUPIN,

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 25 janvier, 1816.

A PARIS,

chez M.me MASSON, Libraire-Editeur des pièces de théâtre, rue de Richelieu, n.° 7, en face le Théâtre-Français.

1816.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BERNARD,	M. Philippe.
Madame DE ROBOLAN,	Mad. Bodin.
HENRIETTE,	Mlle. Minette.
EUGÈNE LA ROCHE, son cousin,	M. Guénée.
M. DE PLUMEVIEILLE,	M. Édouard.
PAULIN, Valet de Plumevieille,	M. Fontenay.
UN NOTAIRE,	M. René.
UN VILLAGEOIS parlant,	M. Justin.
UNE VILLAGEOISE parlant,	Mlle Virginie.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.	

La scène est au Château de Robolan, près des Frontières d'Espagne.

Le théâtre représente un Parc ; à gauche du spectateur, le Château ; à droite un pavillon ; au fond une grille.

LE REVENANT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULIN, HENRIETTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

O toi dont la convalescence
A tous les cœurs.....

PAULIN.

Taisez-vous donc, il n'est pas encore temps, attendez mes ordres.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur Paulin?

PAULIN,

Une petite surprise, un petit compliment fort bien tourné sur la convalescence de Madame de Robolan.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

C'est dans un genre aimable
Mon maître a sur ce point,
De l'esprit comme un diable
Et je suis son adjoint.
Je suis pour quelque chose
Dans ses couplets divers,
Il les commence en prose,
Je les finis en vers.

(*A un villageois.*)

Écoute Thibaut; ce sont des imbécilles; je te mets à leur tête; tu feras placer pour ce soir, des guirlandes dans le bosquet, derrière ce pavillon.

HENRIETTE.

Mais, Monsieur Paulin, pourquoi choisissez-vous donc ce pavillon où l'on entend quelquefois le revenant?

LES VILLAGEOIS *s'approchant.*

Ah! c'est vrai, ça.

PAULIN.

Est-ce que vous auriez encore peur? Depuis que

Madame de Robolan a invité mon maître et moi à loger chez elle pour la tranquilliser, a-t-il reparu? Vous n'en entendrez plus parler, je vous le promets. (*à part*). Nous n'en avons plus besoin.

THIBAUT.

Dame ! c'est qu'il existe celui-là.

LA VILLAGEOISE.

Et c'te jeune fille qui s'étoit endormie dans le parc et qui en est revenue, je ne sais comment.... Ah ! elle l'a vu.

THIBAUT.

Et quand il est entré dans la cave, et qu'on a trouvé tant de bouteilles vides.

HENRIETTE.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'a pas touché au mauvais vin.

THIBAUT.

Vous même, Monsieur Paulin, vous avez eu peur c'te fois là; car le lendemain matin vous ne pouviez plus vous tenir sur vos jambes.

PAULIN.

En voilà assez; retirez-vous: mais ne vous éloignez pas; Madame de Robolan qui fait aujourd'hui sa première sortie, va rentrer au château par ici. Allez, et surtout n'oubliez pas votre couplet.

LE CHŒUR, *en s'éloignant.*

O toi dont la convalescence....

PAULIN.

C'est bon, c'est bon.

SCÈNE II.

PAULIN, HENRIETTE.

PAULIN.

Maintenant, charmante Henriette, parlons de notre amour.

HENRIETTE.

Parlez du vôtre, Monsieur.

PAULIN.

Et vous ne direz rien?

HENRIETTE.

ıs le mot.

PAULIN.

Air : *Du pot de fleurs.*

De toucher votre cœur, ma chère,
Ne seroit-il aucun moyen,
Et voulez-vous me laisser faire
Tout seul les frais de l'entretien ?
Le moindre mot que l'on prononce
Fait bientôt naître un doux aveu,
Et l'amour n'est un joli jeu,
Que par demande et par réponse.

HENRIETTE.

onsieur Paulin, vous oubliez les préparatifs de votre rise.

PAULIN.

ı! bien, voilà un petit dédain fort mal calculé; je suis alet de Monsieur Plumevieille. Monsieur Plume- e dispose, ordonne dans la maison de Madame de olan. Vous n'ignorez pas sans doute qu'il sera son ier, l'adjoint d'un héritier devient naturellement un nnage, et vous n'êtes qu'une femme de chambre. ous laisse à vos réflexions et vais réjoindre mon re. *Il sort.*

SCÈNE III.

HENRIETTE, *seule.*

mme de chambre! S'il savoit que je suis la petite de Madame de Robolan et sa seule parente avec ne Laroche, mon petit cousin qui est si gentil, que e tant, et que je n'ai pas vu depuis deux ans! Mon ır pour mon cousin et mon secret pour ma tante; cela m'étouffe d'abord.

Air : *Le premier pas.*

Il faut parler, et si je vous suis chère,
Venez, Monsieur, venez me consoler.
Votre présence est ici nécessaire,
A dix sept ans, le cœur ne peut se taire;
Il faut parler.

Il faut parler; mon secret m'inquiète,
A ma grand'tante, il faut le révéler.
Je ne saurois long-temps rester muette,
Quand on est femme, amoureuse et soubrette;
Il faut parler.

Mais on entre.... Ah ! mon dieu ! la grille est restée ouverte !

SCÈNE IV.

HENRIETTE, EUGÈNE, BERNARD, *un porte-manteau sur le dos.*

HENRIETTE.

Que vois-je ! c'est Eugène.

EUGÈNE.

Ma chère Henriette !

EUGÈNE, HENRIETTE, BERNARD.

Air : *De la parisienne.*

En ces lieux { ta / sa } présence

Ranime { son / mon } espoir,

Après deux ans d'absence,
Quel plaisir de se voir !

HENRIETTE.

Plus de crainte chagrine,
Tu viens la dissiper.

BERNARD, *à part.*

L'accueil de la cousine
Promet un bon souper.

EUGÈNE.

Tu habites donc ce vieux château ! Ah ! mon dieu ! ça doit être bien terrible pour toi, si ce qu'on nous a dit dans l'auberge est vrai.

HENRIETTE.

Je le crois bien.

Air : *De M. Deschalumeaux.*

L'ombre de la nuit dans mon âme
Double la peur.
Quelquefois ici l'on me blâme
De ma frayeur,
Je n'entendrai plus ce reproche,
Et je le sens :
Je crains déjà bien moins l'approche
Des revenans.

EUGÈNE.

Moi, je prétends, par ma tendresse,
Te rassurer.
A la peur, ma cousine, cesse
De te livrer.
On n'en ressent plus l'influence,
Et maintenant,
Nous devons le bonheur en France,
Au revenant.

HENRIETTE.

Tu as donc fini tes études ?

EUGENE.

Ah ! ma cousine, je sais tout.

Air : *Vaudeville de l'un pour l'autre.*

J'étois en classe le premier,
Et des collèges à la ronde,
J'étois le meilleur écolier.

HENRIETTE.

Tu vas réussir dans le monde.

EUGENE.

Je défierois le plus malin
En ortographe, en vers, en prose.
J'ai de l'esprit comme un lutin,
Je sais le grec et le latin

BERNARD.

Ça ne conduit pas à grand chose,

HENRIETTE.

Dis donc, Eugène, quel est ce monsieur ?

EUGENE.

Tu as raison. A propos, Monsieur, qui êtes vous donc ? Nous avons déjeuné ensemble, c'est moi qui ai payé, c'est fort bien : mais je voudrais savoir....

BERNARD, *bas à son oreille.*

Je m'appelle Bernard.

EUGENE.

Je ne dis pas non : mais encore....

BERNARD.

Air : *De la sentinelle.*

Sais-je de moi, ce que veut le destin !
Soldat joyeux du dieu de la folie ;
Je ne combats jamais que le chagrin,
Et suis gaîment le chemin de la vie.
Livrant toujours au hasard l'avenir,
Du lendemain, moi, jamais je ne doute ;
Je suis bercé par le désir,
Et, chaque matin, le plaisir
Me donne ma feuille de route.

EUGENE.

Oui : mais il n'y avait pas dans notre feuille de route que l'aubergiste vous donneroit à déjeuner et sans ma bourse....

BERNARD.

Ennuyé de mon bonheur, je suis revenu dans mon village à Bolbec. Ma mere étoit morte. Un Nicolas Dufour, que je n'ai fait qu'entrevoir, mais que je reconnoîtrois

entre mille, s'étoit emparé de l'esprit de ma mère. La petite ferme étoit vendue, l'argent dans la poche de ce Dufour, et ce Dufour à tous les diables. Je suis rentré dans les aventures; j'ai joué la comédie et me voilà.

HENRIETTE.

Et où allez-vous maintenant?

BERNARD.

Avec ce petit paquet dramatique, rejoindre dans la ville prochaine une troupe de camarades; adieu, jeune homme; adieu, aimable Henriette, puissiez-vous l'un et l'autre jouir de toutes sortes de prospérités!

EUGENE.

Restez avec nous aujourd'hui, Monsieur Bernard, nous vous présenterons à notre grand'tante, et vous serez bien reçu.

HENRIETTE.

Tu te trompes, mon cousin, les parens et surtout les pauvres parens ne sont pas bien vus ici, et je crains bien qu'on ne te fasse un triste accueil.

EUGENE.

Qu'est-ce que tu dis donc là?

HENRIETTE.

Il y a long-temps que Madame de Robolan n'a entendu parler de sa famille, à peine sait-elle que nous sommes orphelins et ses deux seuls parens. Il y a chez elle un certain Monsieur Plumevieille et son valet Paulin qui gouvernent l'esprit de ma grand'tante, et je n'aurois peut-être pas été reçue, si je ne m'étois présentée comme femme de chambre.

EUGENE.

Toi, femme de chambre!

HENRIETTE.

Ma marraine m'a bien dit de ne me déclarer que lorsqu'il en serait temps.

EUGENE.

Où est ma tante? Tu vas entendre ce que je lui dirai.... C'est qu'au collège j'étais connu pour une mauvaise tête.

BERNARD.

Jeune homme, vous avez besoin de moi, et je reste. Je

vous donne huit jours de ma vie; vous avez vingt cinq mille livres de rente, et vous serez bien reçu.

EUGENE.

Que dites-vous donc ?

BERNARD.

Laissez-moi faire.

Air : *Ecoutez la prière.*

Paroître est nécessaire
Près de certaines gens,
Et l'on prend le vulgaire
Par des dehors brillans.
A son tailleur peu sage
On doit l'habit complet,
On loue un équipage,
On emprunte un valet;
Pour être un personnage,
Voilà tout le secret.

HENRIETTE.

Mais, Monsieur Bernard, ce sera un mensonge.

BERNARD.

Qui fera du bien à tout le monde.

EUGENE.

Mais pour un homme à qui vous donnez vingt-cinq mille livres de rente, mon costume....

BERNARD.

Et le paquet dramatique ?

HENRIETTE.

Mais encore....

BERNARD.

Douteriez-vous de mon talent ? (*tirant de sa poche un journal*) « mémorial Bordelais..... Monsieur Bernard a été superbe dans Mascarille et le valet Ventriloque ». 17 représentations de suite.

Air : *Vaud. du Congé.*

Sans hésiter,
Je puis compter,
Dans mes projets
Sur un brillant succès;
Je vais
Déjouer le dessein
De Plumevielle et de Monsieur Paulin.

Aux mains,
Avec ces deux faquins,
Pour les punir,
Il me faut en venir,
Je me nomme, moi,
Chef d'emploi.

Vous, cependant,
Soyez le confident.

ENSEMBLE.

Sans hésiter,

On peut / Je puis } compter

Dans { mes / ses } projets,

Sur un brillant succès,

Je vais / Il va } déjouer le dessein

De Plumevieille et de Monsieur Paulin.

HENRIETTE.

J'entends ma tante, entrez au château,.... Le sallon à gauche, il n'y a personne.

ENSEMBLE.

Sans hésiter, etc.

SCÈNE V.

HENRIETTE, *peu après* MAD. DE ROBOLAN, PLUMEVIEILLE, *lui donnant le bras et portant un petit chien, une ombrelle et un ridicule.* PAULIN, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

HENRIETTE, *pendant la ritournelle.*

Puisque mon cousin va se présenter comme parent, ne puis-je me déclarer..... sans doute; mais, selon les ordres de ma marraine, attendons le moment favorable.

MAD. DE ROBOLAN.

Air : *De la pastourelle.*

De cette promenade
Voilà pourtant la fin,
Et pour une malade
J'ai fait bien du chemin.

PLUMEVIEILLE.

Madame,
Appuyez-vous sur moi.

MAD. DE ROBOLAN.

C'est un fardeau, ma foi,
Qu'une vieille femme.

PLUMEVIEILLE.

Ce fardeau, pour

Un autre, lourd,
Ne pèse que moitié.
Pour la tendre amitié;
Sous le grand vestibule,
Qu'on dépose d'abord,
Et votre ridicule, *il le donne à Paulin.*
Et l'aimable Médor.

TOUS, *ainsi que le Chœur.*

De { Cette / Notre } promenade,
Voilà pourtant la fin,
Et pour une malade
Elle a fait / J'ai fait bien } du chemin.

MAD. DE ROBOLAN, *apercevant les villageois.*

Qu'est-ce que c'est que ces gens là ?

PLUMEVIEILE.

Des villageois qui vous aiment et qui veulent vous chanter quelques vers qui sont échappés de mon cœur.

MAD. DE ROBOLAN.

Je vous reconnois bien là.

PAULIN, *aux villageois.*

Allez, voilà le moment.

LE CHŒUR.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

O toi dont la convalescence,
A tous les cœurs.....

MAD. DE ROBOLAN.

Ah ! mon Dieu ! quel tapage ! les maladroits ! ils vont réveiller ce pauvre Médor.

PLUMEVIEILLE.

Chut, chut ! (*A Paulin*) fais-les retirer. Tiens, Paulin, pose avec précaution Médor sur un sopha dans le pavillon.

PAULIN.

Monsieur, il a gâté votre manche.

PLUMEVIEILLE. *Bas.*

Le vilain animal ! (*Il lui donne une chiquenaude pendant que Mad. Robolan tourne le dos. Haut.*) Aies-en bien soin.

MAD. DE ROBOLAN.

Cette promenade m'a fait un bien infini. Ce maudit

revenant est cause de ma maladie. Savez-vous que j'ai été fort mal.

Air : *Vaud. de haine aux femmes.*

Chacun son tour ; c'étoit le mien.
Mon heure sonnoit ; on m'éveille :
Ma foi, je fais la sourde oreille ;
A mon âge on n'entend pas bien.
Grâce au ciel me voilà guérie,
Je reste ici bas volontiers,
Et ce n'est qu'une espièglerie
Que je fais à mes héritiers.

PLUMEVIEILLE.

Ils la méritent bien.

MAD. DE ROBOLAN.

Vous êtes tout pour moi, monsieur Plumevieille, voyez si mes parens se sont informés de ma santé, s'ils sont venus me prodiguer les soins que m'a donnés cette petite Henriette ?

HENRIETTE.

Oh ! madame, j'étois payée pour cela.

PLUMEVIEILLE.

Oui : car la sensibilté, les soins touchans d'une famille qui vous entoure de bonheur.... et comme le dit un philosophe du dix-huitième siècle, dans ce superbe vers :

Vite. Les parens sont de véritables amis qui sont donnés par la nature.

PAULIN, *à part.*

Mon maître a une mémoire prodigieuse.

PLUMEVIEILLE.

Si vos parens s'étoient présentés, avec quel plaisir je les eusse conduits dans vos bras !

MAD. DE ROBOLAN.

Et moi je les eusse ouverts, pour les recevoir.

HENRIETTE.

Comment, Madame, vous êtes disposée à bien accueillir vos parens ?

MAD. DE ROBOLAN.

Sans doute.

HENRIETTE.

Ah ! si j'avois su cela !

PLUMEVIEILLE.

Comment ?

HENRIETTE.

Est-ce que vous ne devinez pas ?

MAD. DE ROBOLAN.

Que signifie.....

HENRIETTE.

Votre cœur ne vous dit donc rien du tout ?

PLUMEVIEILLE.

Mademoiselle, ce mystère....

HENRIETTE.

Eh bien, monsieur Plumevieille, présentez-moi : ar je suis la petite nièce de madame de Robolan, Henriette Laroche.

PLUMEVIEILLE, *à part.*

Qu'entends-je !

MAD. DE ROBOLAN.

Comment mademoiselle, qu'est-ce que c'est donc ?

HENRIETTE.

C'est la vérité, ma tante, tous mes papiers sont là aut, dans ma cassette, c'est ma marraine qui m'a onseillé.....

PLUMEVIEILLE, *bas à Paulin.*

Imbécille, tu n'avois pas deviné cela.

MAD. DE ROBOLAN.

Monsieur Plumevieille, que dites-vous ?

PLUMEVIEILLE, *à part.*

J'enrage ! (*Haut*), je dis qu'elle est charmante.

HENRIETTE.

Vous m'aimerez donc bien, ma tante ?

MAD. DE ROBOLAN.

Si je t'aimerai ! après cette preuve d'attachement, oi qui es la seule....

HENRIETTE.

Oh ! non, ma tante : car mon petit cousin vient 'arriver.

PLUMEVIEILLE

Votre cousin !

HENRIETTE.

Mon Dieu ! oui : un jeune homme charmant, et, tenez, voici :

PLUMEVIEILLE, *à part.*

Que vois-je ! ils sont deux. Non, non, c'est un valet.

PLUMEVIEILLE.

C'est un jeune homme de la plus belle espérance.

EUGENE.

Monsieur, j'ai eu des prix au collège.

PLUMEVIEILLE.

Ah ! ah ! nous connoissons cela.

EUGENE.

Vous savez le latin ?

PLUMEVIEILLE.

Agréablement.

EUGÈNE.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

PLUMEVIEILLE.

C'est ce que j'allois vous dire et vous avez raison sous tous les rapports.

MAD. DE ROBOLAN.

Allons, allons : venez; monsieur Plumevieille va vous montrer votre appartement. Il aura grand soin de vous; car c'est lui qui commande dans le château.

Air : *Ca fait toujours plaisir.*

Toute la matinée
Son esprit est charmant :
Avec lui la journée
Passe comme un moment.
Et, quand on se retire,
Au gré de mon désir,
Tous ses contes pour rire
Ont l'art de m'endormir :
Ça fait toujours plaisir.

PLUMEVIEILLE.

Toujours indulgente, (*bas à Paulin,*) Paulin, cause avec ce valet.

SCÈNE VII.

BERNARD, PAULIN.

BERNARD, *à part.*

Eclaircissons mes doutes.

PAULIN, *à part,*

Voyons quels sont ces gens là.

BERNARD, *à part.*

Changeons de batterie. (*riant niaisement,*) ah! ah! ah!

PAULIN, *à part.*

Il a l'air bien niais; je ne m'en étois pas encore aperçu. Qu'elle tournure! *Haut.* Il n'y a pas long-temps que tu portes cet habit?

BERNARD.

Non: moi, c'est par circonstance que j'ai la livrée; j'espère bientôt la quitter.... Ce n'est guères joli ici; ce n'est pas comme chez nous.

PAULIN.

Comment, vous auriez mieux que cela?

BERNARD.

Ah! je crois bien; c'est une fière propriété.

Air: *Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.*

Un grand parc rempli de gibier
S'offre aux regards quand on arrive;
Monsieur, du haut de son greniers
Voit tous ses biens en perspective.
Nous sommes seigneur du hameau
Qu'on voit au bas de la montagne;
Enfin, nous avons le plus beau
Des châteaux qui soient en Espagne.

PAULIN.

Est-ce que vraiment vous avez fait une riche succession?

BERNARD.

Comme on n'en voit pas. Nous avons hérité de tant de choses, que nous ne pourrions pas les compter.

PAULIN, *à part.*

Où la fortune va-t-elle se nicher.

Air: *Epoux imprudent.*

Les sots ont donc tout en partage.
Et l'on gémit de leurs succès;
Ces coquins ont un héritage,
Tandis que nous courons après.
Mon talent par fois m'importune,
Il m'ôte l'espoir du crédit,
Et je sens que j'ai trop d'esprit
Pour faire aujourd'hui ma fortune.

(A Bernard)

Ce brillant héritage vous a mis en goût; la maladie de madame de Robolan....

BERNARD.

Tiens, est-ce qu'elle a été malade?

PAULIN.

Comment, vous ne le saviez pas?

BERNARD.

Ma foi, non.

PAULIN.

Ce n'est pas là ce qui vous a fait venir?

BERNARD.

Oh! je vous le dirois, moi.

PAULIN, *à part.*

Il a l'air franc.

BERNARD.

Nous passons par ici, tandis que vous, il paroit que vous êtes installés dans le château?

PAULIN.

Mais oui; nous demeurions dans le voisinage, il y avoit ici un revenant qui fesoit peur à la bonne femme, et nous sommes venus l'en débarasser.

BERNARD.

Bah! vous avez osé venir au château!

PAULIN,

Pourquoi pas?

BERNARD.

Ah! mon Dieu!

PAULIN.

Est-ce que par hazard tu croirois aux revenans?

BERNARD.

Ne plaisantons jamais là-dessus.

PAULIN.

Là sérieusement?

BERNARD.

Pardine, moi qui vous parle, j'en ai vu.

PAULIN, *à part.*

Le pauvre garçon!

BERNARD, *à part.*

Le maraud fesoit le revenant.

PAULIN.

Ah! tu en as vu?

BERNARD.

Dame; c'est que j'ai voyagé.

Air: *Vaud. des deux Edmon.*

J'ai vu le Poitou, la Tourraine,
Et la Champagne et la Lorraine;

Et j'observai dans mon chemin,
Le genre humain.
Instruit par ce pélerinage,
En revenant dans mon village,
A mon tour j'espère aux esprits
Faire voir du pays.

PAULIN.

Il paroît que les voyages t'ont formé.

BERNARD.

J'ai dans l'idée que je vous ai vu quelque part, ainsi que votre maître. En Picardie, par exemple, à Noyon, hein ?

PAULIN.

Tu n'es guère phisionomiste ; car nous n'avons été qu'en Normandie.

BERNARD, *à part.*

En Normandie ! (*haut*) Tiens, on dit que c'est un vilain pays.

PAULIN,

On t'a trompé... pays charmant.... Bolbec surtout !

BERNARD, *à part.*

L'y voilà. (*haut*) Est-ce que c'est une terre de rapport ?

PAULIN.

Mais nous n'avons pas à nous en plaindre.

BERNARD.

Vous aviez peut-être du bien par là ?

PAULIN.

Il nous en est venu.

BERNARD.

Un château comme nous ?

PAULIN.

Non : une petite ferme que nous avons vendue.

BERNARD.

Bien cher, n'est-ce pas ?

PAULIN.

Oh ! nous avons aussi des propriétés immenses, ceci n'étoit qu'une bagatelle, ç'a n'a été qu'à dix-huit mille neuf cents quatre-vingt-sept francs soixante-quinze centimes.

BERNARD.

Et l'on place son argent.....

demande la main d'Henriette qui m'est accordée, la bonne femme pleure, le jeune homme ne dit rien, la petite boude, c'est charmant.

PAULIN.

Dans tout cela, Monsieur, je ne vous ai pas nui, et la manière dont je faisois le revenant.....

PLUMEVIEILLE.

Etoit effrayante; car moi qui étais bien averti, ta voix m'a souvent fait une telle frayeur...., que je crois toujours entendre le revenant.

PAULIN.

Je le crois bien; je me fesois peur à moi-même.

PLUMEVIELLE.

Tu m'avoueras que tn es un peu poltron.

PAULIN.

Monsieur, je crois qu'à cet égard nous ne nous devons rien.

PLUMEVIEILLE.

Va chez le notaire.

PAULIN.

J'y cours.

PLUMEVIEILLE.

Ne perds pas de temps; et moi, je vais rejoindre mon aimable prétendue.

SCÈNE X.

BERNARD, *seul.*

BERNARD, *sortant de derrière le pavillon.*

Le notaire! diable! il va vîte en besogne : voilà un mariage qui va contrarier nos jeunes gens : mais je viens à leur secours.

Air : *A jeun je suis trop philosophe.*

Hélas ! bonnes gens que nous sommes,
Nous n'opposons, quand le danger s'accroit,
Aux noirs pojets de certains hommes,
Que la franchise et le bon droit.
Le méchant avec confiance
Au succès se voit arriver,
Mais la main de la providence
Est toujours là pour nous sauver.

Si j'éclatois.... non : ne compromettons ni leurs intérêts ni les miens.

SCÈNE XI.

BERNARD, EUGENE, HENRIETTE.

EUGENE.

Vous ne savez pas, Monsieur Bernard, ce coquin de Plumevieille veut épouser ma cousine.

BERNARD.

Le contrat n'est pas encore signé.

HENRIETTE.

Il va l'être dans une demi-heure. Ma tante alloit envoyer chercher le notaire, quand il est venu de lui-même la féliciter sur sa convalescence.

BERNARD.

La chose devient sérieuse.

HENRIETTE ET EUGENE.

Mon bon Monsieur Bernard, ne nous abandonnez pas.

BERNARD.

Air : *De Ponce de Léon.*

A part. Nous n'avons plus, je le vois bien,
D'espoir que dans un moyen
Que le danger me conseille.
Haut. Oui : vous sortirez d'embarras,
Ne vous découragez pas,
Près de vous l'amitié veille.
A mon génie
Que l'on se fie,
Et tous les deux
Vous pouvez encore être heureux.
Au bon pilote un coup de vent
Ne fait pas faire naufrage ;
Au port on est poussé souvent
Par un orage.

ENSEMBLE.
Allons ; pauvres enfans, allons consolez-vous ;
Peut-être le bonheur n'est-il pas loin de nous.

EUGENE, HENRIETTE.
Puisqu'il le faut, consolons-nous,
Peut-être le bonheur n'est il pas loin de nous.

BERNARD.
Allons ; pauvres enfans, allons consolez-vous, etc.

J'entends Plumevieille et le notaire ; tenez-vous à l'écart

PAULIN, *à part.*

La voix du sacristain de Bolbec !

BERNARD, *ventriloque.*

Oui ; j'y étois aussi me et je m'en souviens be. (*Avec la voix naturelle*) c'est un Normand.

PLUMEVIEILLE.

Allons, voilà le garçon de ferme.

BERNARD, *ventriloque.*

Rendez coquin, on je vous livre à la justice.

PLUMEVIEILLE.

Ah ! mon Dieu !

BERNARD.

Que demandez-vous, hein. (*ventriloque*) *Mettez-vous tous deux à genoux.* (*ils s'y mettent en tremblant*) *Chapeau bas.* (*ils l'ôtent*) (*revenant vers eux et avec la voix naturelle*) Eh ! bien, Messieurs, répondez donc quelque chose, ou ils vont paroître.

PLUMEVIEILLE.

J'ai cherché partout.... la personne.... à qui je devois remettre les... dix-huit mille neuf cent quatre-vingt-sept francs... la somme est dans ce portefeuille,

BERNARD, *ventriloque.*

Il n'y manque rien ?

PAULIN.

Il y a même mes trois pour cent.

BERNARD, *ventriloque.*

Remets-le entre les mains de l'honnête homme qui est près du pavillon (*voix naturelle*) moi ? — (*ventriloque*) *toi-même.*

PLUMEVIEILLE.

Le voilà.

BERNARD, *ventriloque.*

Je te pardonne (voix naturelle) et moi je rentre dans

mon bien (*il se saisit du portefeuille*) monsieur le notaire, voici mes papiers.

PLUMEVIEILLE.

Que vois-je ! un moment !

MAD. DE ROBOLAN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

BERNARD.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

J'exerce un pouvoir étonnant,
A moi seul je suis bien du monde.
Ma voix démasque un intrigant,
Ou ma voix amuse à la ronde.
Même les morts, pour un moment,
S'il le faut, ma voix les évoque ;
Mais n'allez pas vous effrayer,
Et surtout ne croire sorcier :
Je suis simplement ventriloque.

TOUS, *excepté les amans.*

C'est impossible.

BERNARD, *ventriloque et imitant la voix de quelqu'un qui parle d'en haut.*

C'est impossible, dites-vous ? (Madame de Robolan Plumevieille et Paulin se retournent). (Autre voix d'en bas). Je vous atteste que c'est bien lui.

TOUS.

AIR : *Ah ! je possède un style.*

Quelle surprise extrême !
Quel talent surprenant ;
Eh ! quoi ! c'était lui-même
Qui faisait le revenant !

LE NOTAIRE.

Bernard de Bolbec.... C'est très-en-règle.

PLUMEVIEILLE, *à Paulin.*

Avons-nous été joués !

MAD. DE ROBOLAN.

Eh ! bien, Monsieur Plumevieille, qu'avez-vous à dire ?

FLORE ET ZÉPHYRE,

A-PROPOS VAUDEVILLE EN UN ACTE;

De MM. EUGÈNE S... et DELESTRE-POIRSON.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le jeudi 8 Février 1816.

DÉDIÉ PAR LES AUTEURS A LEUR AMI DÉSAUGIERS.

PRIX : 1 fr. 25 c.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE GRAND OPÉRA *sous le nom de Somno.*	M. Edouard.
UN MAITRE DES BALLETS.	M. Seyrette.
NINA, *fille de Somno.*	M.mes Desmares.
FLORE, *sa sœur.*	M.mes St.-Aubert.
L'AMOUR.	M.lle Betzy.
DÉMÉTRIUS.	M. Laporte.
GULLIVER.	M. Guenée.
UN JONGLEUR INDIEN.	M. Fichet.
M. BARON, *escamoteur.*	M. Philibert.
Le marcheur Anglais WILLSON.	M. Joly.
ZÉPHYRE, *amant de Flore.*	M.lle Lucie.
L'ENDORMI, *donneur de contre-marque.*	M. Justin.
UN PETIT SATYRE.	M.lle Gougibus.
PREMIÈRE DANSEUSE.	M.lle Virginie.
GÉANT et GÉANTE.	MM. Carle. Charles.
VÉNUS.	M.lle Chapelle.

Les Ris, les Jeux, les Graces, etc.

La scène se passe sur un Théâtre en désordre.

FLORE ET ZÉPHYRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAITRE DES BALLETS, L'AMOUR, DANSEURS, DANSEUSES, *achevant une figure.*

LE MAITRE DES BALLETS.

Tra là là. Une, deux, une deux; c'est cela, mais nous allons recommencer, s'il vous plait.

I.re DANSEUSE.

En voilà bien assez.

LE MAITRE DES BALLETS.

Vous savez qu'il faut que cet ouvrage se monte rapidement.

I.re DANSEUSE.

Eh! bien, qu'a-t-on à dire il n'y a que quinze mois qu'il est à l'étude.

LE MAITRE DES BALLETS.

Je sais que cette fois-ci vous y avez mis de l'activité; mais les auteurs s'impatientent.

L'AMOUR.

Eh! en qu'ils attendent, le grand mal!

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Le souffleur attend la replique
L'acteur attend les directeurs;
Le chanteur attend la musique
Et l'orchestre attend les chanteurs.

I. DANSEUSE.

J'attends moi-même la première.

LE MAITRE DES BALLETS.

Fort bien! mais grâce à ce trafic
Voilà près d'une année entière,
Que nous attendons le public.

Allons en place.

I.re DANSEUSE.

Ah! Je suis lasse.

I.er DANSEUR.

Et moi, dès que j'ai dansé un quart d'heure mon asthme me prend (*il tousse*).

LE MAITRE DES BALLETS.

Pardi, à votre âge.

I.er DANSEUR.

Comment, à mon âge?

II.me DANSEUSE.

Les grâces n'ont pas d'âge, monsieur.

LE MAITRE DES BALLETS.

AIR *Vaudeville du petit courrier.*

C'est l'usage, le fait est clair;
Et parmi nos acteurs, personne
Ne veut être dans son automne,
Encor bien moins dans son hiver.
Enfin, sur leurs têtes caduques
S'accumulent tant de printems,
Qu'on voit les grâces en perruques,
Et les Zéphyrs en cheveux blancs.

Aussi, sans la réforme.

II.me DANSEUSE.

Comment, la réforme!

LE MAITRE DES BALLETS.

Eh! sans doute.

AIR : *Sous les drapeaux des Ris et des Amours.*

A la raison ayez enfin recours :
Vous avez vu vieillir tous nos amours,
Et depuis quarante ans, fidèle à Therpsycore,
Vous faites les Vénus.

II.me DANSEUSE.

Je veux les faire encore;
Je les ferai toujours.

L'AMOUR.

même AIR :

Pour n'être plus au matin de ses jours
Faudrait-il donc renoncer aux amours?
A cet emploi charmant livré dès mon aurore,
J'ai déjà fait l'amour, je veux le faire encore;
Je le ferai toujours.

LE MAITRE DES BALLETS.

En ce cas, à votre rôle. Vous êtes-là caché dans le Bosquet. ous en sommes (*à l'orchestre*), commencez.... Attendez..... ttendez..... où donc est mademoiselle Flore ?

I.er DANSEUR.

Elle était là.

L'AMOUR.

Eh ! non, je viens de la voir dans le corridor des troisièmes, qui causait avec le débutant.

LE MAITRE DES BALLETS (*appelant*).

Mademoiselle Flore, votre entrée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FLORE.

FLORE.

Eh ! Mon Dieu ! que de bruit.

LE MAITRE DES BALLETS.

C'est à vous.... Vous entrez avant l'hymen.

FLORE.

Je n'arrive qu'après.

LE MAITRE DES BALLETS.

Avant.

FLORE.

Après.

L'AMOUR.

Eh ! mon Dieu ! Que l'hymen vienne avant ou après ça, revient au même.

LE MAITRE DES BALLETS.

C'est ça, nous n'en sommes pas moins à la noce, et il faut danser.... à vous.

FLORE.

Ah ! toujours des noces.

AIR *de Marianne.*

Depuis les noces de Gamache,
Jusques aux noces de Thétis,
On m'a vu danser sans relâche
Aux noces de tous les pays.

Je danse aux noces
Un peu précoces
Des fiers Romains,
Et des tendrons Sabins;
Vénus marie
Fille jolie
Avec l'Amour,
C'est encor à mon tour.
Ma foi, c'est prendre trop de peines:
Ces noces donnent des regrets
Et je me promets désormais,
De ne danser qu'aux miennes.

LE MAITRE DES BALLETS.

Vous savez que votre père, monsieur Somno, ne demande qu'à vous établir.

Ire. DANSEUSE.

Je le crois bien.... Il ne marie pas une de ses filles qu'il n'y invite tout Paris.

LE MAITRE DES BALLETS.

Malheureusement tout le monde ne se rend pas à l'invitation.

L'AMOUR.

Pardi, ce sont ceux qui viennent qui payent la dot.

FLORE.

Ma sœur Nina, par exemple, quelle fortune elle a faite l'an dernier! J'ai manqué en perdre l'esprit.

L'AMOUR.

Ça ne vous aurait peut-être pas aussi bien réussi qu'à elle.

FLORE.

La voilà maintenant bien heureuse. Un mariage avantageux, un établissement solide, la direction de l'hospice de Charenton.

LE MAITRE DES BALLETS.

Elle ne méritait pas moins que cela.

L'AMOUR.

AIR: *Vaudeville de Turenne.*

A ce choix là, je le parie,
Chacun soudain applaudira.
Qui pourrait en fait de folie,
S'y connaître mieux que Nina?

LE MAITRE DES BALLETS.

Quoiqu'on trouve en cette retraite
Le local le plus spacieux,
Pourra-t-elle y loger tous ceux
Qui pour elle ont perdu la tête. *bis.*

Allons, mesdames, en place. Si monsieur Somno venait.... L'orchestre, je vous en prie.... avant le dernier ensemble. (*L'orchestre reprend. On se dispose à danser.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, NINA *en douillette verte, en cachemire.*

NINA.

Bonjour, mes toutes belles.

TOUTES.

C'est Nina.

NINA.

Moi-même, mes bonnesamies, depuis mon mariage, j'ai couru les pays étrangers. Vous savez qu'étant demoiselle, j'aimais déjà à battre la campagne; et puis on n'est pas fâchée de voir du nouveau. Ah! mon dieu! ce nouveau là, c'est toujours la même chose, autant ne pas sortir de chez soi. (*Aux vieilles danseuses.*) Et vous, à propos de nouveautés, comment vous portez-vous?

L'AMOUR.

L'à-propos est juste.

NINA, *apercevant l'Amour.*

Eh!.... eh!.... C'est lui, pauvre amour! Je le trouve un peu pâle, un peu défait.

L'AMOUR.

Quand on ne sort pas des coulisses.

NINA.

Oui, le grand air lui fera du bien, je l'emmène avec moi.

TOUTES.

Non pas.

NINA.

Eh! bien, donc gardez le... pauvre garçon! c'est que nous sommes d'anciennes connaissances, n'est-ce pas?

LE MAÎTRE DES BALLETS.

Mais, mesdames...

NINA.

Ah ! pas de répétition aujourd'hui, je donne congé.... mon père ne me démentira pas.

LE MAÎTRE DES BALLETS.

Mais, madame....

NINA.

Eh bien, n'ai-je pas parlé ?

L'AMOUR.

Ah ! mon dieu ! ne la contrariez pas, vous savez quelles scènes elle fait quand on n'est pas de son avis.... tenez....

(*Nina fait un geste de folie.*)

LE MAÎTRE DES BALLETS.

Non, non, accordé.

AIR *du ballet de l'épreuve villageoise.*

La séance est terminée.
Quand on a pour tout plaisir
Dansé toute la journée
On peut s'aller divertir.

L'AMOUR.

L'auteur, pour la réussite
A coup sûr ne craindra rien,
Car voilà vingt fois de suite
Que l'on répète aussi bien.

TOUS.

La séance etc.

(*Tout le monde sort, excepté Flore et Nina.*)

SCÈNE IV.

FLORE, NINA.

NINA.

Enfin, nous voilà seules, parlons de toi.... Je croyais te trouver mariée, est-il possible que tu sois encore demoiselle.

FLORE *soupirant.*

Ça n'est pas ma faute.

NINA.

Je ne voulais pas le croire, et Zéphyr ?

FLORE (*faisant des battemens.*)

Hélas ! il est parti pour mériter ma main.

NINA.

Ah ! J'entends..... quand le bien aimé reviendra.

FLORE (*dansant.*)

Oui, si le bien aimé revenait, on ne le laisserait pas entrer. C'est peut-être le seul qui puisse rétablir nos affaires. Eh ! bien, mon père ne veut pas entendre parler de lui.

NINA.

Eh ! pourquoi donc ?

FLORE.

Pourquoi ! parce qu'il a du mérite.

NINA.

Est-ce que c'est une raison pour rester à la porte ?

FLORE (*battant un entrechat.*)

Apparemment.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Après une absence cruelle
S'il revenait dans son pays,
S'il revenait tendre et fidèle
A peine serait-il admis ?

NINA.

Moi, je n'agis pas de la sorte ;
Et jamais, je puis l'assurer,
Je n'ai pu voir le mérite à la porte
Sans lui dire d'entrer.

FLORE.

Eh bien, tâche de faire entendre cela à mon père.

NINA.

Mais comment ne paraît-il pas ? est-ce qu'il n'est pas prévenu de mon arrivée ?

FLORE.

Il dormait sans doute. C'était hier notre vendredi.... C'est un reste de la soirée.

NINA.

Eh, le voici, l'éternel papa.

SCÈNE V.

FLORE, NINA, SOMNO. (*le premier tiers de son habillement est en titres de poëmes. Le second en notes de musique, les jambes et les cuisses en pantalon couleur de chair, souliers de danseur.*)

SOMNO.

(*Grand récitatif d'Œdipe.*)

Est-ce toi que je vois, ô ma chere Antigone?

FLORE.

Eh! non, c'est Nina.

SOMNO.

Comment cela va-t-il, mon enfant?

NINA.

Assez bien, mon père, depuis que le bien aimé est parti; il est allé faire un tour dans les départemens, et je suis veuve depuis quelque temps.

SOMNO.

Pauvre petite! on s'est ressenti ici de ton absence.

NINA.

Il paraît que depuis que je ne fais plus des miennes....

SOMNO.

Je suis obligé d'y mettre du mien... C'est vrai; pauvre enfant, tu as tout fait pour prolonger les jours de ton vieux père. (*Il chante.*)

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins.

AIR *du Vaudeville du procès.*

Qu'est devenu ce temps heureux
Où grâce à ton extravagance
Tu m'attirais les curieux;
Maintenant quelle différence!
Comment m'arracher à la mort!

FLORE.

Comptez sur vos filles chéries.

NINA.

Pour vous sauver je suis encor
Prête à faire des folies.

SOMNO.

Ça ne conviendrait peut-être pas à ton mari.

NINA.

Mais enfin, mon père, n'est-il aucun moyen.... vos chanteurs?..

SOMNO.

Ils déchantent tous, mon enfant, et impossible de les remplacer.

NINA.

Eh! quoi! les *chants auraient cessé*?

SOMNO.

Non pas.... mais la tragédie de mon voisin de la rue de Richelieu accapare tout. Ses dames surtout ont renoncé à la parole.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Andromaque chante son rôle,
Zaïre chante ses amours,
Junie, en chantant, se désole,
Et Chimène chante toujours.
Et si Manlius sur la scène,
Ne venait pas nous consoler,
Dans son temple, hélas! Melpomène
Ne trouverait à qui parler.

Ainsi tu e vois. *(Il chante.) Le ciel et les enfers sont ligués contre moi.*

Mais j'ai trouvé un moyen victorieux.... il réussira. S'il ne réussissait pas.... je n'ai plus qu'à fermer boutique et à retourner en Italie ma patrie.

FLORE ET NINA.

Quel est ce moyen?

SOMNO.

J'ai fait publier par les cent voix.... des employés de mon établissement, que j'accordais ma fille, ma céleste Flore, à celui qui, par une invention quelconque, bonne ou mauvaise, ramènerait la foule à mon théâtre.

FLORE.

Qu'entends-je! et Zéphyre?

SOMNO (*il chante.*)

« Je refuse Zéphyre et sa main et ses vœux,
» Je veux ce que je veux, parce que je le veux.

FLORE.

A la bonne heure, voilà la première fois que vous me donnez des raisons.

SOMNO.

Ah! tu veux des raisons.... Un petit-maître des ballets qui courait après toutes mes figurantes.

FLORE.

Il revenait toujours à Flore.

SOMNO.

Taisez-vous, petite sotte.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, L'ENDORMI.

SOMNO.

Eh! voici l'Endormi, domestique pendant le jour; ouvreur de l'orchestre le soir.... (*à l'Endormi.*) Qu'as-tu donc, tu dors je crois?

L'ENDORMI.

Dam! depuis quinze jours que je n'ai pas reçu une contre-marque.

SOMNO.

Cela viendra... hier encore, mon parterre était d'un plein..

L'ENDORMI.

Ça n'est pas malin! on connaît ces recettes là!....

SOMNO.

Je dis ce que j'ai vu.

AIR: *l'artiste à pied voyage.*

Aucunes places vides
Aucuns sièges vacants!
Et des hommes solides
Remplissant tous les bancs!

L'ENDORMI.

Point de place à la pièce,
Les faits sont avérés;
Mais allez à la caisse
Et vous en trouverez.

J'oubliais de vous dire, il y a là un monsieur. (*Il baille.*) Qui demande à vous parler.

NINA.

Quel est cet homme?

L'ENDORMI.

Ah! dam! c'est un monsieur qui n'a pas l'air amusant du tout... (*il baille à se démonter la mâchoire.*) Je le prenais d'abord pour un habitué.

SOMNO.

Son nom.

L'ENDORMI.

Démétrius.

SOMNO.

Je ne connais pas....

NINA.

Ni moi.

FLORE.

Ni moi... mais qu'il se fasse connaître.

L'ENDORMI.

Il ne demande que cela, et tenez le voici.

(*L'orchestre joue l'air cahin caha.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN-DÉMÉTRIUS.

SOMNO.

Ah! mon dieu! quelle triste tournure.

NINA.

C'est la route qui l'aura fatigué.

ARLEQUIN.

Non, je n'ai pas été loin.... (*à Somno.*) Vous savez ce qui m'amène.

SOMNO.

C'est un prétendant! Mais vous êtes incommodé! serait-ce une indisposition.... soutenez-le un peu....

ARLEQUIN.

Oui, ça ne fera pas de mal.... je tombe de faiblesse.

SOMNO.

Vîte un siége. (*On lui donne une chaise.*)

ARLEQUIN.

Vous n'auriez pas de fauteuil.... Je n'aurais pas été fâché d'avoir le fauteuil; mais je vois qu'il faut y renoncer.

NINA.

Oh ! oui, ne songez pas à ça....

ARLEQUIN *la regardant.*

C'est là votre aimable fille.... elle est incomparable.

SOMNO *lui montrant Flore.*

Eh ! non, c'est l'autre.

ARLEQUIN.

Ah ! elle est bien jolie.

FLORE.

Mon dieu ! le vilain costume.

ARLEQUIN.

C'est pourtant ce que j'ai de mieux.

FLORE.

AIR *du Vaudeville de partie carrée.*

De cet habit la forme singulière,
Je l'avoûrai, n'est pas trop de mon goût.

ARLEQUIN.

J'ai cependant de quoi vous satisfaire ;
En moi l'on trouve un peu de tout !
Voyez... J'en ai de toutes les espèces
Et les morceaux les plus marquants
Je les ai tous pris dans les pièces
Des meil'eurs fabricans.

SOMNO.

Mais puis-je savoir ce qui vous a déterminé à vous présenter.

ARLEQUIN.

C'est que.... j'aime la compagnie, et de vivre tout seul comme je le faisais là bas.... il y a de quoi périr d'ennui; je ne me suis pas montré.... parce que ce n'est pas dans mon caractère.... mais je suis disparu.... sans que personne s'en soit aperçu.... et me voilà.

SOMNO.

Eh ! quels secours pouvez-vous m'offrir.

ARLEQUIN.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Vous devinez en ce moment
Quel espoir près de vous me guide,
Vous êtes un peu chancelant
Et je ne suis pas trop solide !

Pour braver le sort rigoureux,
A vous souffrez que je m'allie,
Alors on se soutient tous deux.

FLORE (*à part*).

Ou l'on tombe de compagnie.

SOMNO.

Ça n'est pas de refus.... un peu d'aide fait grand bien, et si ça convient à ma fille.

FLORE.

Mais mon père, songez donc qu'il est....

SOMNO *en récitatif.*

Il est homme, il est malheureux,
C'est vous en dire assez, le reste est inutile.

FLORE.

Je ne dis pas non.... mais il faudra voir.... est-ce que monsieur est le seul de sa famille.

ARLEQUIN.

Non, j'ai un frère aîné; mais il est établi depuis long-temps, et très-avantageusement.

FLORE.

Ah! tant pis.... et son nom?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas parce qu'il est mon aîné; mais vrai il a du bon, il vaut mieux que moi.

NINA.

Son nom.

ARLEQUIN.

C'est Artaxerce, c'est un beau nom. Il est vrai qu'il a été long-temps en pension chez un professeur italien de chez qui on l'a retiré tout fait, tout formé... et ça n'a pas peu contribué à ses succès dans le monde.

SOMNO.

Voyez-vous ça.

ARLEQUIN.

AIR : *Voltaire chez Ninon.*

Oui, mon cher frère est en effet
Un homme d'esprit, de génie
Mais je prétends qu'il n'eut rien fait
S'il eût chez lui passé sa vie.
Les voyages, moi je l'ai lu,
Rendent la jeunesse accomplie.

NINA.

Hélas! monsieur aurait bien dû
Faire un voyage en Italie!

ARLEQUIN.

Enfin si le papa veut m'accueillir et m'égayer avec un peu de danse et de musique, vous verrez que je ne suis pas plus ennuyeux qu'un autre.

SOMNO.

Je ne dis pas le contraire; mais si vous voulez vous donner la peine d'entrer, nous allons délibérer en famille.

ARLEQUIN.

Allons, priez, pressez cette aimable enfant de fixer son choix en ma faveur..... vous n'en serez pas faché.

Tous les deux, prêtons-nous un mutuel appui!
Il combattra pour moi; je régnerai pour lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Encore des visites! deux ou trois messieurs, et de taille?

SOMNO.

Sans doute des prétendans.

FLORE.

Comment! encore des prétendans? Est-ce qu'il est décent que nous restions là?

SOMNO.

C'est juste.... rentrez! C'est à moi de choisir et à vous d'épouser! rentrez.

NINA.

Vous voulez donc qu'il arrive des malheurs..... on vous répète que son cœur est engagé.

SOMNO.

AIR : *Courons aux prés St.-Gervais.*

Apprenez qu'à l'Opéra
Le cœur ne fait rien à l'affaire;
Celui qui saura me plaire
Sera celui qu'elle aimera.

FLORE.

Quelle tyrannie!

NINA.

Il est bien dur, en effet,
D'avoir un cœur, mon père,
Et de ne pouvoir en faire
Ce qu'on voudrait.

ENSEMBLE.

NINA.

Apprenez qu'à l'Opéra
On peut encor aimer, mon père;
Zéphyr seul a su me plaire
Il est le seul qui me plaira.

SOMNO.

Apprenez qu'à l'Opéra
Le cœur ne fait rien, etc.

SOMNO.

Ainsi, Flore, soyez résignée, et vous, Nina, ne faites pas faire de folies à votre sœur.

FLORE.

Je suis assez grande pour me passer d'elle.

NINA.

Viens, ma sœur. (*Flore et Nina sortent.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GULLIVER.

GULLIVER.

AIR *de la contredanse du Diable à quatre.*

A moi venez auteurs,
Directeurs,
Qui voulez un succès facile.
Par mon art habile
Et mes couleurs
J'ébloudis tous les spectateurs.

SOMNO.

Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler?

GULLIVER.

Vous voyez un étranger qui, instruit de votre détresse, a fait force de voiles pour venir à votre secours.

SOMNO.

Comment, monsieur, vous espérez me rendre cet éclat dont je brillais autrefois?

GULLIVER.

Moi, monsieur, je réussis toujours.

SOMNO.

Monsieur n'est pas auteur, à ce que je vois.

GULLIVER.

Non, monsieur; je suis machiniste. J'étais autrefois un voyageur connu par mon esprit et mon originalité; mais maintenant je suis comme je vous l'ai dit, machiniste et pas autre chose.....prêt à vous rendre mes services!

SOMNO.

Hélas! ce n'est pas de machines que je manque, c'est même ici le triomphe des machines..... car c'est à cela que j'ai employé tous mes fonds!

AIR : *Dans cette maison à quinze ans.*

Mais tout nous accable à la fois
Dès que le sort nous est contraire
La France n'a pas, je le crois,
De plus fameux propriétaire.
J'ai les bocages les plus beaux,
De palais je ne suis pas chiche;
J'ai des fermes et des châteaux....
Et je n'en suis pas plus riche!

GULLIVER.

C'est que vous ne savez pas faire valoir tout cela....Si vous l'aviez employé dans quelque cause célèbre?

SOMNO.

Comment, des causes célèbres?

GULLIVER.

Il n'y a que cela qui prenne maintenant.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Voyez la famille d'Anglade,
La servante de Palaiseau....
Que leur succès vous persuade.
Prenez vos sujets au barreau.
Sitôt qu'une cause prospère
On la met en pièce.... Et l'auteur
Finit par gagner dans l'affaire
Presqu'autant que le procureur!

Mais avec moi, vous pouvez même vous passer de ces moyens..... car il y a machine et machine..... et tout le monde ne peut pas s'élever à la hauteur des miennes..... Venez, venez....

SOMNO.

Que faites-vous donc ?

GULLIVER.

J'appelle mes moyens de succès..... Venez, mes petits amis.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DEUX GÉANTS *montés sur des échasses.*

AIR *de la veillée villageoise.*

Berlic, berlic, berloc, berlic berloc,
Berlic, berlic, berlic, berlic, berloc.
Berlic, berlic, berloc, berlic, berloc,
Berlic, berlic, berlic, berlic, berloc,

SOMNO.

Est-ce qu'ils ne disent pas autre chose ?

GULLIVER.

Si vous voulez.... mais attachez-vous à cela..... le reste n'est que du remplissage.

Chœur.

Berlic, berloc, berlic, berloc.
etc.

SOMNO, *les interrompant.*

Assez, assez. Eh! que voulez-vous que je fasse de ces figures.

GULLIVER.

C'est de l'or qui vous arrive..... Montez-moi bien vite un petit ouvrage avec une douzaine de ces messieurs et de ces dames, et je vous garantis l'effet.

SOMNO.

Comment, il ne faut pas autre chose.

GULLIVER.

Pas autre chose.

SOMNO.

AIR : *Colin disait etc.*

Eh! quoi pour plaire il suffirait
De ces acteurs d'un haut étage ?

GULLIVER.

Eh ! bien, monsieur, puis-je me flatter que ma découverte...

SOMNO.

Elle mérite considération, et si vous voulez attendre là dedans, je vous promets une prompte réponse.

LES GÉANTS *en sortant.*

Berlic, berloc, berlic, berlic, berloc,
Berlic, berlic, berlic, berlic, berloc !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÈDENS, UN INDIEN.

L'ENDORMI.

Entrez, monsieur, entrez.

L'INDIEN.

Knif, knaf, gli, gli, gli, li, li, li.

SOMNO.

Plait-il ?

L'INDIEN.

Knif, knaf..... (*Après avoir hésité.*) Vous êtes étonné de ne pas me comprendre.

SOMNO.

Mais non..... ici on n'entend jamais les paroles, c'est l'usage..... Cependant je ne serais pas fâché....

L'INDIEN.

Vous avez entendu parler de ces deux célèbres jongleurs qui promènent d'une partie du monde à l'autre leurs talens et leurs succès, auxquels les élémens semblent obéir, qui broyent l'acier sans se casser les dents..... avalent des lames d'épée comme on boit un verre d'eau, que l'on cite partout pour leur dextérité, leur vivacité, leur agilité et surtout la pureté de leur langage, en un mot, apprenez, monsieur, que vous voyez en moi les deux Indiens.

SOMNO.

Comment ! vous êtes seul ?

L'INDIEN.

C'est que mon associé est indisposé pour le moment.

AIR : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Ses exercices, je vous jure,
Souvent fatiguent à périr.
Pour vivre la chose est bien dure,
Il risque souvent de mourir.
Devant cent personnes citées
Hier il mangea, sans respirer,
Vingt livres de fer bien comptées.

SOMNO (*à part.*)

C'est un peu dur à digérer.

(*haut.*) Mais enfin, monsieur, à quoi puis-je vous être utile.

L'INDIEN.

C'est moi qui viens vous tirer d'embarras ; accueillez-nous, et vous en verrez de belles ; il faut avant tout du singulier, du bizarre.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Mon art en ce point consiste,
J'escamote lestement.

SOMNO.

Bien des gens en font autant.

L'INDIEN.

Mon talent d'équilibriste
Étonna le grand Lama.

SOMNO.

Chez nos bateleurs déjà,
On a vu tous ces tours là;
Aucun pourtant ne les cite.

L'INDIEN.

Oui ; mais je suis Indien,
Eux Français, et songez bien
Qu'on a toujours du mérite
Et du talent à Paris,
Quand on n'est pas du pays!

SOMNO.

Et de quelle partie de l'Inde êtes vous ?

L'INDIEN.

Je suis né entre le pays des Marattes et celui des Bayadères.

SOMNO.

Des Bayadères ! j'ai déjà eu de vos compatriotes qui ont fait bien du tapage chez moi.

BARON.

Vous seule, belle Hélène! Nous faisons de ces lieux une nouvelle Troye! mais puisque le rival est ténace.... crac, je vous en débarrasse, et l'envoye sur le dôme des Invalides.

L'INDIEN.

C'est ce que je voudrais voir.

BARON.

Ou plutôt je vous le fais manger à votre repas.

AIR : *Vaudeville du Sorcier.*

Pour votre dîner, je vous jure,
Cet Indien sera servi;
Et d'avance je vous assure
Qu'il doit être excellent rôti.

(*Il le couvre de la grosse caisse servant pour faire le canon.*)

Disparaissez on vous l'ordonne,
Puis reparaissez à l'instant,
Puis changez à mon commandement.

SOMNO.

Vraiment vous nous la donnez bonne.

NINA.

Sur nous il prétend s'égayer.

(*Baron lève la caisse; l'Indien a disparu, et à sa place est un dindon.*)

TOUS.

C'est un sorcier, c'est un sorcier.

SOMNO.

Eh! non, c'est un dindon, et de fort bonne apparence.

BARON.

C'est un naturel du pays. [*à L'endormi.*] Petit, mettez ce Maratte à la broche.... voilà comme je m'annonce, et d'un.... je passe à un autre. Voyez, sentez, admirez cette liqueur que j'ai pris plaisir à composer moi-même. Sandieu! quel parfum!

AIR : *Ce mouchoir.*

Cette liqueur est mêlée
Des philtres les plus parfaits.

[*Il tourne le vase du côté du public.*]

Je l'envoye à l'assemblée.

[*Il jette le vin au milieu du parterre, et le vin se change en fleurs.*]

TOUS.

Ciel ! des roses ! des œillets!

BARON.

Ce tour est certain de plaire ;
Ses effets sont enchanteurs;
Car c'est au nom du parterre

[*Montrant le parterre , puis les loges.*]

Que j'offre aux dames ces fleurs.

BARON.

Je passe à un autre. [*à Somno.*] Voyons, monsieur, vous qui paraissez incrédule. Je vous préviens avant tout que je déteste les tours de compère. Prenez ces oiseaux, et quand vous les tiendrez, nous verrons s'ils connaissent encore la voix de leur maître.

AIR : *Monseigneur vous ne voyez rien.*

Sous ce vase tous ces oiseaux
Seront placés l'un après l'autre.
Deux, quatre, six et des plus beaux...
Vous les tenez.

SOMNO.

Le bon apôtre.

BARON (*à Nina.*)

Madame, ils vont tous à ma voix
Passer ailleurs à votre choix.

(*Nina indique du doigt le casque de Démétrius. Baron s'adresse à Somno.*)

Vous les tenez bien ?

(*Il lève le casque de Démétrius, et les oiseaux s'envolent.*)

Regardez, vous ne tenez rien.

[*Somno lève le vase sous lequel il ne se trouve plus d'oiseaux.*]

SOMNO.

Ma foi, c'est un homme étonnant.

BARON.

Un moment : je vous en dois un quatrième et dernier. Mademoiselle, voulez-vous bien choisir une de ces cartes ?

FLORE.

C'est fait. (*Elle prend le roi de cœur, et le montre au public, en le cachant à Baron.*)

BARON.

AIR : *Il n'y a que Paris.*

Avez vous choisi, dites-moi ?

FLORE.

Mon choix est arrêté, vous dis-je.

BARON.

Oui ; votre carte était un roi.

[*Montrant une rose posé sur la table.*]

Regardez bien sur cette tige
Et vous trouverez dans ces fleurs

[*Une rose s'ouvre, et laisse voir le portrait de Louis XVIII.*]

Le roi des cœurs.

SOMNO.

Voilà le meilleur.

BARON.

Maintenant, passons au sublime de mon art..... à la fantasmagorie. Vous allez voir les ombres de vos amis, de vos connaissances, de vos maris.... Ne vous effrayez pas, mesdames ; nous allons commencer par évoquer les ombres de toutes les pièces mortes dans l'année, de toutes les réputations évanouies. (*Au public.*) Messieurs et dames, on vous prie, lorsque les figures arriveront près de vous, de ne pas les repousser avec les mains, de peur de les endommager ; nous avons entr'autres des ombres de réputations qui se réduisent à rien dès qu'on y touche ; mais il me faut le plus grand silence et surtout une obscurité totale.

SOMNO [*on baisse la rampe.*]

Laurent, baisse la rampe.

BARON.

Oh ! ce n'est pas assez, on y voit trop. Levez le lustre.

SOMNO.

Non pas, non pas, diable !

BARON.

Il faut pourtant de la nuit, pour que mon talent brille dans tout son jour.

SOMNO.

Impossible ! songez donc que dans l'obscurité.... (*Il lui parle bas à l'oreille.*)

BARON.

Oh ! vous croyez ; nous remettrons à un autre moment les

expériences de fantasmagorie ; en tous cas, messieurs et dames, si vous êtes contens, vous êtes priés d'en faire part à vos amis et connaissances. (*A Somno.*) Eh bien, monsieur, suis-je votre gendre?

SOMNO.

Ma foi, monsieur, je vous avouerai.....

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Monsieur, voilà encore une visite ; c'est un Anglais.

FLORE, *vivement.*

Qui vient m'épouser ?

NINA.

Apparemment.

SOMNO.

AIR : *Fidèle ami de mon enfance.*

J'aime assez un gendre semblable;
Il me plairait fort, j'en convien.

FLORE.

Pour époux l'Anglais est aimable ;
Il parle peu, mais aime bien.

NINA.

Je gagerais qu'il va te plaire.
Messieurs les Anglais, on sait ça,
Ont toujours réussi, ma chère,
Auprès des chœurs de l'Opéra.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, WILSON.

WILSON.

AIR : *J'arrive à pied de Province.*

J'arrive à pied d'Angleterre
Par le grand chemin;
On admirera, j'espère,
Mon talent divin;
Je puis répondre d'avance
D'un succès certain.
Et je compte bien en France
Faire mon chemin.

Monsieur, j'étais enchanté de vous saluer.

SOMNO.

Je vous en livre autant ; j'ai l'honneur de parler à un milord.

WILSON.

Au contraire .... Je étais artiste.

SOMNO.

Monsieur veut sans doute établir un spectacle anglais à Paris.

WILSON.

Monsieur, ce était la vérité.

SOMNO.

Monsieur est chanteur ?

WILSON.

Pas chanteur du tout.

BARON.

Monsieur est auteur?

WILSON.

Non, monsieur, pas auteur du tout.

NINA.

Monsieur est compositeur ?

WILSON.

Non, mademoiselle, je étais marcheur.

SOMNO.

Comment ?

WILSON.

Yes, je étais le marcheur Wilson.

NINA.

Cet infatigable voyageur ?

WILSON.

Yes, marcheur pour le voyage.

SOMNO.

Je ne vois pas quel rapport....

NINA.

Monsieur vient peut-être pour faire marcher nos opéra.

WILSON.

J'ai été forcé de quitter London, parce que chez nous autres Anglais, qui sommes tous libres, on ne marche pas comme on voulait, et je venais finir ma course dans le France.

WILSON.

AIR : *De oui et non.*

Wilson, ce piéton merveilleux.
Qui fit courir le Angleterre

Aupres d'un peuple curieux
Doit être bien certain de plaire.

NINA.

De votre erreur, moi j'ai pitié.
Dans notre pays, je vous jure,
On estime les gens à pié
Bien moins que les gens en voiture.

WILSON.

Je crois: c'était de même à London ; mais, moi, quand je fais une promenade, tout le Angleterre il avait les yeux sur moi ; la nation Britannique, il était sur pied pour me voir marcher.

AIR : *Du premier pas.*

Mon premier pas
Est rempli d'assurance;
Chacun d'avance
Y trouve des appas.
Pour m'admirer, tous nos milords s'assemblent ;
Et cependant mes autres pas ressemblent
Au premier pas.

SOMNO.

Ma foi, chez nous on n'a pas tant d'esprit, et l'on ne s'amuserait pas à si bon compte.

GULLIVER.

Marcher ! belle malice....

WILSON.

C'était pourtant le seul moyen d'arriver ; mais moi, je ne marche pas comme un autre. J'ai fait une étude particulière du marcher ; et, si vous voulez, je vais donner à vous un échantillon des talens de le illustre et Incomparable Wilson, le premier marcheur de le Angleterre.

SOMNO.

Mais je crains que vous ne soyez fatigué.

FLORE.

Quand on a fait une longue route....

WILSON.

Bah! je avais déjeuner cette matin ici près à Calais. (*Il ôte son sur-tout et paraît en veste blanche, une large ceinture, chapeau de paille, etc.*) Je commençais ; volez-vous bien regarder le horloge, la cadran, parce que je faisais la course à l'here.

AIR : *De l'anglaise.*

Je puis, Dieu merci,
Vous faire ainsi
Dans cet espace
Autant de chemin
Qu'il en est de Rome à Pékin.
Voyez-vous ces pas ?
Admirez mon air et ma grâce....
Voyez-vous ces pas,
Ne croyez pas
Que je sois las.
J'en donne ma foi ;
Et sans jamais changer de place,
Nul n'avant, je crois,
Fait autant de chemin que moi.
Je puis, Dieu merci, etc.

NINA.

Il n'y a pas de raison pour que cela finisse ?

(*On parvient à l'arrêter.*)

WILSON.

Attendez, je vais montrer à vous dans le longueur.

SOMNO.

Je vous avoue que cet exercice pourrait lasser le spectateur.

WILSON.

Comment ! si je faisais dix mille dans une heure, le spectateur serait fatigué.

SOMNO.

Sans contredit.

WILSON.

J'avais cru que c'était moi. Eh ! bien ! monsieur, que direz-vous de mon invention ? puis-je avoir le espérance pour le mariage de mademoiselle.

SOMNO.

Voyons, qui te convient de tous ces messieurs ; parle.

WILSON.

Yes, parlez ; car je ne voudrais pas avoir perdu mes pas.

FLORE.

Mais, mon père....

SOMNO.

Mais... que te faut-il donc ? car cette petite fille là me fera *damner*.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, L'AMOUR.

L'AMOUR.

Ah ! monsieur Somno, c'est lui ; je viens de le voir : que de grâces ! que de légèreté ! il n'a pas l'air de toucher la terre : il veut voir mademoiselle Flore ; il a embrassé toutes nos figurantes, en leur demandant des nouvelles de mademoiselle Flore.

FLORE.

Toujours fidèle, je le reconnais là.

NINA.

C'est Zéphyre.

SOMNO.

Zéphyre..... Qu'on ferme toutes les portes ! je ne veux pas le recevoir ; je ne veux pas qu'il entre.

FLORE.

Quelle injustice ! comme s'il n'avait pas ses entrées.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, ZÉPHYRE, *paraissant à une fenêtre.*

SOMNO.

AIR : *De la croisée.*

Oh ! ciel ! Que vois-je ? C'est Zéphyr.

ZÉPHYR *à Somno.*

Oui, j'implore votre clémence.

NINA.

Le bien aimé doit revenir.

SOMNO.

Entrer avec cette arrogance !

ZÉPHYR.

Votre colère, j'en convien,
Qui maintenant s'est appaisée,
Me défendit la porte. Eh ! bien,
J'entre par la croisée. (*bis.*)

[*Il embrasse Flore.*]

Ma chère Flore.

FLORE.

Zéphyre!

SOMNO.

Peut-on savoir, monsieur, ce que vous venez faire ici.

ZÉPHYR.

AIR : *De la sentinelle.*

Des bords glacés que baigne la Néva
J'arrive enfin dans notre belle France
Tous les honneurs dont le nord me combla,
N'ont pu bannir sa douce souvenance.
Et je reviens, Zéphyr joyeux,
Portant mes pas (*il fait une pirouette*) dans ma patrie.
Danser et voler en ces lieux
Pour la gloire et pour mon amie.

SOMNO.

Fort bien; mais quelle est cette nouvelle manière de s'introduire chez les gens?

WILSON.

Yes, je présume que monsieur n'était pas venu à pied par la croisée.

GULLIVER.

Monsieur avait sans doute des échasses ?

ZÉPHYR.

Non, messieurs, je suis venu à tire d'ailes. (*A Somno.*) Et c'est même par cette nouvelle manière de voyager, que j'espère enlever ma femme, ravir tous les suffrages et remonter vos finances.

SOMNO.

Eh! eh! il est de fait qu'avec une semblable invention, on est certain d'aller aux nues; mais voilà un succès qui ne tient qu'à un fil.

ZÉPHYR.

Sans doute, si je n'avais que cela; mais comptez-vous pour rien les talens de Flore? j'espère d'ailleurs vous offrir les tableaux les plus gracieux; et voici mon plan.

AIR : *De l'allemande du vaudeville en vendanges.* (D'Alex. Piccini.)

L'Aurore
Qui dore

La cime des forêts,
Dans l'ombre
Moins sombre
Lance ses premiers traits;
Bacchante
Piquante,
Et Nymphes d'alentour
Sommeillent!!...
Mais veillent
Et Zéphyre et l'Amour.
Que de beautés!
Quels amans seraient fidèles!
De tous côtés
Mes regards sont enchantés;
Plus je les vois,
Plus je balance entre elles
Et je fais choix...
De toutes à-la-fois.
On résiste en vain
Car l'Amour est d'intelligence.
Mais ce Dieu malin
N'est pas le Dieu de la prudence.
O cruel destin!
Flore s'approche en silence
Et s'enfuit soudain
En m'accablant de son dédain.
D'une aile
Fidèle
Je la suis en tous lieux;
J'implore
De Flore
Un oubli généreux.
Ma belle
Chancelle
Et pardonnant tout bas
D'ivresse
Se laisse
Tomber entre mes bras.
D'un vol vainqueur
J'enlève ma douce amie,
Et sur mon cœur
Je sens palpiter son cœur.
Monter aux cieux,
C'est voler vers ma patrie:
L'amant heureux
N'est-il pas l'égal des dieux?

D'ici voyez vous
Autour de nous
La salle entière,
De tous ces tableaux
Admirant la grâce légère.
J'entends les bravos
Qui s'élèvent du parterre
Et leurs doux concerts
Me suivent encor dans les airs.
Je pense
D'avance
Que si j'ai réussi,
Un père
Sévère
Doit m'accueillir aussi.
J'adore
Ma Flore ;
Daignez à votre tour,
Plus tendre
Entendre
La nature et l'amour.

SOMNO.

Ma foi cela me paraît fort séduisant; je ne doute pas que vos noces n'attirent tout Paris. Reste à savoir s'il convient à ma fille d'être ainsi enlevée tous les soirs.

FLORE.

Oui, mon père, cela me convient; mais à condition qu'il n'enlèvera que moi.

ZÉPHYR.

Peux-tu en douter?

AIR : *De Piccini.*

Comment, en voyant tant d'attraits,
Voler encor de belle en belle !
Mais je veux m'ôter désormais
Tous les moyens d'être infidèle ;
(*Il lui présente ses ailes.*)
Flore ne peut, par ces présens,
Acquérir des grâces nouvelles ;
Tout Paris croit depuis longtemps
Que Zéphyr lui prêta ses ailes.

FLORE.

Non pas. Je n'abuserai pas de tant de générosité, chacun y perdrait trop !

WILSON.

Il fallait donc dire à moi, s'il ne tenait qu'à se envoler. (*Il a l'air de vouloir s'enlever; on l'arrête.*)

ZÉPHYR.

Ce n'est pas tout, je vous ai amené de la société.

SOMNO.

Comment ?

ZÉPHYR.

Vous allez voir.... entr'autres un petit garçon qui est venu pour se griser à mes noces; je vais vous chercher tout cela.

SOMNO.

Ce n'est pas par-là.

ZÉPHYR.

Oh ! je ne marche pas comme tout le monde.

[*Il s'envole et disparaît.*]

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, *hors Zéphyr.*

SOMNO.

Allons.

OEdipe a pardonné, le ciel pardonne aussi.

BARON.

AIR : *Du verre.*

Mes tours vous avaient plu, je crois.

DÉMÉTRIUS.

Vous aviez prisé mon génie.

GULLIVER.

Mes échasses ont quelques droits.

WILSON.

En marchant je crains peu l'envie.

SOMNO.

J'estime fort votre talent;
Mais convenez, en hommes sages,
Que mon Zéphyr en s'envolant
Doit enlever tous les suffrages.

(*Le théâtre change et représente une campagne riante et les noces de Zéphyr et de Flore. Le petit Satyre mime les pas du ballet de Zéphyr et de Flore.*)

VAUDEVILLE.

AIR : *De Mme. Pauline V.*

SOMNO.

Pour moi quel doux pronostic !
Zéphyr en bon drille
Me raméne le public
Et me prend ma fille.

FLORE.

Oui, tout Paris voudra voir
D'aprés le programme,
Un mari qui chaque soir
Enléve sa femme !

GULLIVER.

Au Parnasse, on me verrait
Aux premiéres places
Si jamais on y montait,
Avec des échasses

L'AMOUR.

Ici j'ai vu bien des tours
Mais je sais les taire.
Mon flambeau brûle toujours
Et jamais n'éclaire.

DÉMÉTRIUS.

Tomber tout seul c'est bien dur,
Tout seul on s'ennuie.
Quel bonheur ! voilà qu'Arthur
Me tient compagnie.

UNE JEUNE NYMPHE.

Toujours enfant, cet emploi
M'ennuie et pour cause.
Je suis assez grande, moi.
Pour faire autre chose.

L'ENDORMI.

Ah ! s'il est vrai qu'en dormant
La fortune vienne
Nul n'est mieux placé vraiment
Pour faire la sienne.

BARON.

J'aurais bien plus grand espoir
En mon savoir faire
Si le parterre ce soir
Était mon compère.

LE MAÎTRE DES BALLETS

Monsieur est des plus adroits;
Moi des plus ingambes.
L'esprit qu'il a dans les doigts
Je l'ai dans les jambes.

LE PETIT SATYRE *gris*.

Aux noces, sans examen,
L'ivresse est permise,
On est ivre avant l'hymen !
L'hymen vous dégrise.

WILSON.

Le monde est, sans le fâcher,
Plein de bons apôtres,
Qui se servent pour marcher
Des jambes des autres.

NINA.

Nina, du Français charmé,
Partage la fête ;
Le retour du bien aimé
M'a tourné la tête.

ZÉPHYR *au public*.

Mes ailes veulent soudain
Être soutenues !
Ah ! messieurs, un coup de main
Zéphyr est aux nues.

FIN.

l'Imprimerie d'Aug. LANCE, rue de la Harpe, n.° 78.

L'ORIGINAL
DE
POURCEAUGNAC,
OU
MOLIÈRE ET LES MÉDECINS,
COMÉDIE
EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. DUMERSAN, Théophile Marion

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le JEUDI GRAS, 22 Février 1816.

PARIS,
CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MOLIÈRE	M. *Fontenai.*
CHAPELLE.	M. *Isambert.*
SOTIGNAC, gentilhomme limousin.	M. *Philippe.*
LA FORÊT, servante de Molière.	Mad. *Hervey.*
CHAMPAGNE, valet ingénu de Molière	M. *Guénée.*
PURGON, médecin	M. *Edouard.*
DIAFOIRUS, médecin . . .	M. *Chapelle.*
FLEURANT, apothicaire . .	M. *Justin.*
Deux Médecins.	
Plusieurs Apothicaires.	

La Scène est à Paris, dans l'Appartement de Molière, attenant le Théâtre de la rue Guénégaud.

Vu au Ministère de la Police, conformement à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.
Paris, le 22 Janvier 1816.
Le Secrétaire général. Signé, BERTIN DE VEAUX.

S'adresser pour la Musique de cet Ouvrage, à M. DOCHE, chef d'Orchestre du Vaudeville, rue de la Sourdière, n°. 13.

L'ORIGINAL
DE POURCEAUGNAC,
OU
MOLIÈRE ET LES MEDECINS,

Comédie en un Acte.

(*Le théâtre représente un salon meublé; à l'endroit où est ordinairement la porte du fond, doit être une croisée, qui est celle du cabinet de Molière. Aux premières coulisses, de droite et de gauche, deux portes au-dessus desquelles sont des croisées, par lesquelles Pourceaugnac et les apothicaires passent dans le moment de la course. Sur le devant, une table et un grand fauteuil.*)

SCENE PREMIÈRE.

CHAMPAGNE.

V'là ses rôles rangés, son cabinet bien en ordre. M. Molière pourra rentrer quand il voudra, je ne crains pas qu'il gronde. C'est qu'il est si vif, si colère! Eh bien! malgré cela, c'est encore un bonhomme.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.* (de Lisbeth.)

L'aut' jour Monsieur Molièr me dit
D'mettr' sa perruque en papillottes,
V'la que j'déchire un manuscrit.
Mon dieu, mon dieu! quel train qu'il m'fit
Pour queuq'vers ou ben pour queuq'notes!
D'abord il m'donne un bon soufflet,
Puis un louis d'or! la chose est claire;
S'il paye ainsi tout l'mal qu'il fait:
J'suis payé pour aimer qu'il s'mette en colère.

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, LAFORÊT.

LAFORÊT

Champagne, mon maître est-il rentré?

CHAMPAGNE

Pas encore, mamzelle Laforêt.

LAFORÊT

Tout est-il à sa place?

CHAMPAGNE

Voyez, j'aurais fait le double de mon ouvrage.

LAFORÊT

Le beau Champagne est toujours prompt à se vanter.

CHAMPAGNE

Et à tenir parole. Ah! si vous vouliez, mamzelle Laforêt!

LAFORÊT

La, la, tout doucement. Ne vous échauffez pas tant, beau valet de carreau.

CHAMPAGNE

Valet de carreau!

Air: *Vaudeville de l'éau de six francs.*

Le compliment qu'ici j'adresse
A la charmante Laforêt,
Inspiré par la politesse,
N'obtient pas c'qu'il mériterait.
Du froid respect si je m'écarte,
Lorsque je vois votre œil si beau,
Je prouve, en valet de carreau,
Que je n'ai pas perdu la carte.

LAFORÊT

C'est bon, c'est bon, nous avons bien autre chose à faire que l'amour.

CHAMPAGNE

Puisque mon ouvrage est fait.

LAFORÊT

Oui, comme à l'ordinaire, vous avez sans doute porté le rôle nouveau chez M. Ducroizy?

CHAMPAGNE, *se fouillant.*

Ah mon dieu! le voilà.

LAFORÊT

Fort bien. Et avez-vous porté chez M. Lathorillière le rôle de Lucas qu'il doit jouer dans le Festin de Pierre?

CHAMPAGNE

Ah! il est resté dans ma chambre.

LAFORÊT

Bon moyen pour qu'il le sache. Les habits de M. Molière sont-ils prêts? le costume qu'il doit mettre ce soir...

CHAMPAGNE

Je n'ai pus qu'un chapeau de Sganarelle à brosser.

(*Il le prend et le nettoie.*)

LAFORÊT

Pauvre Champagne, vous n'avez guère de tête. Mon maître va donner ses Fâcheux; il y met un valet maladroit, je veux que vous lui serviez de modèle.

CHAMPAGNE

Ah! par exemple, pour maladroit... Voilà son chapeau propre maintenant. (*Il le laisse tomber.*) Aye!..

LAFORÊT

Bon! je n'oublierai pas ce trait là.

CHAMPAGNE

Mamzelle Laforêt, vous me ferez chasser.

LAFORÊT

Y pensez-vous? vous chasser pour une maladresse!

Air: *Tour-à-tour il chante Doris.* (De Gesaner.)

C'bon maître, quand chacun l'chérit,
Croyez bien qu'on lui rend justice;
La raison guide son esprit,
Son cœur est l'ennemi du vice.
Chez lui chacun peut prend' leçon,
Et sa servante a l'droit peut-être,
D'assurer qu'en plus d'un' façon,
Molière est un excellent maître.

CHAMPAGNE

C'est bien vrai. Je cours réparer mes sottises.

(*Il sort en emportant les habits.*)

SCÈNE III.

LAFORÊT, *seule.*

Et moi, je vais retrouver madame Molière, elle m'a dit qu'elle avait quelque chose à me confier. Je devine ben ce que c'est: les soupçons de son mari la tourmentent. Il n'est pas heureux, ce cher homme... et pourquoi?.. Il a tout ce qu'il faut pour l'être. Les gens d'esprit sont quelquefois bêtes!.. Avoir une jolie femme, la faveur du Roi, et être malheureux!.. Ce que c'est que la jalousie pourtant!... Et not' maître qui s'mocquait si ben des autres!

Air *des dettes.*

Qu'un jaloux, triste et furieux,
S'consume et sèche à tons les yeux;
Voilà la tragédie;
Mais qu'voulant en fair' le portrait,
Lui-même il s'peigne trait pour trait;
Voilà la comédie.

Ah! le voici. Qu'il a l'air triste!.. Qu'est-ce qui croirait qu' c'est là celui qui fait rire tout l'monde?

SCENE IV.

LAFORÊT, MOLIÈRE.

MOLIÈRE, *un papier déchiré à la main.*

Quelque sens que je veuille lui donner, cette moitié de lettre que le hasard m'a fait trouver, ne doit plus me laisser de doute, et je crois... Relisons-la encore, cependant.

LAFORÊT

Mon cher maître, quelque nouvelle intrigue vous occupe.

MOLIÈRE

Cette intrigue occupe ma femme plus que moi.

LAFORÊT

Comment donc, not' maître?

MOLIÈRE

Ce billet fait assez connaître sa main et son cœur. Ecoute, ma bonne Laforêt, tu as toute ma confiance, et tu la mérites. C'est une moitié de lettre que je viens de trouver. Ah! que ne donnerais-je pas pour avoir l'autre moitié! (*Il lit.*)

« Je chéris tendrement...

Qui?..

« Trouble les plus beaux jours...

C'est moi.

« Son amour, ses désirs...

De qui?..

« Mais il m'est odieux...

C'est moi,

« Otez donc à vos feux ce...

Ce malheureux obstacle!

« Méritez les regards que...

C'est clair, je crois.

« Et lorsque l'on voudrait...

Lorsque l'on voudrait...

« Ne vous obstinez point à...

A quoi!.. Mon sort est éclairci, je n'ai pas besoin de l'autre moitié pour voir que je suis...

LAFORÊT

Le pauvre homme ! Eh! monsieur...

Air : *Lise épouse l'beau Gernance.*

Vous avez un' femm' jolie,
Vous l'aimez à la folie,
Vous craignez qu'un doux retour,
Ne soit pas l'prix d'votre amour.
Soyez aimable, et je pense
Qu'toujours on vous aimera,
Il semble qu'ces maris d'France,
N'connaissent pas ce s'cret la.

MOLIÈRE

Le secret d'être aimable, ne l'a pas qui veut.

LAFORÊT

Mais on fait ce qu'on peut pour l'être.

MOLIÈRE

Et le moyen quand ma femme cherche à plaire à tout le monde? Elle est sans cesse entourée de nouveaux adorateurs. Qui lui donnait la main hier soir quand elle est rentrée?

LAFORÊT

Si celui là lui donnait de l'amour! Figurez-vous un gros Limousin doré sur tranche, emplumé comme un paon, qui rit à chaque mot qu'il dit, et rit aussi bêtement qu'il parle.

MOLIÈRE

Ah! ah! je cherchais pour ma pièce nouvelle un sot que l'on put jouer. Celui-là m'a l'air de se présenter à propos.

Air : *Voulant par ses œuvres complettes.* (Voltaire chez Ninon.)

Saurais-tu comment il s'appelle?
LAFORÊT.
Oui : c'est monsieur de Sotignac.
MOLIÈRE.
A la terminaison, fidèle,
J'en pourrai faire Pourceaugnac.
Je crois que dans ma comédie,
Il ne figurera pas mal.
LAFORÊT.
Ah! c'est un fier original!
MOLIÈRE.
Eh bien j'en tirerai copie.

MOLIÈRE

Je le ferai arriver tout droit de Limoges... Eh parbleu ! je voudrais le voir.

LAFORÊT

Oh ! vous le verrez. Il a promis de revenir, et il n'y manquera pas : je me charge de vous l'adresser, moi.

(*Chapelle chante en dehors.*)

Ah ! ah ! l'on chante. C'est M. Chapelle. Je vous laissons avec lui. (*à part.*) Courons trouver madame.

SCENE V.

MOLIÈRE, CHAPELLE.

CHAPELLE

Air : *Pour se bien divertir.* (Pauvre diable.)

Je ne prends de leçons
Que celles d'Épicure,
C'est la seule nature
Qui dicte mes chansons.

Quand la raison sévère
Me dit de m'attrister,
Je fuis son joug austère,
Et j'aime mieux chanter :
L'Amour, Vénus,
La Folie et Bacchus,
Ce sont les dieux
Que j'adore en tous lieux,
Toujours par eux
Je suis heureux.

Je ne prends de leçons, etc.

MOLIÈRE

Toujours gai.

CHAPELLE

Toujours triste.

MOLIÈRE

Tu te livres à la folie.

CHAPELLE

La philosophie te consume.

MOLIÈRE

Il est beau de corriger les hommes.

CHAPEL

J'aime bien mieux rire de leurs travers.

Air : *Un jeune voyageur.* (Vaud. du pelerin et le Roi.)

Du dieu momus, enfant gâté,
Moi, sur la route de la vie,
J'ai pour guide la volupté,
Et pour compagne la folie.
Je m'égare avec le plaisir,
Et, quand lassé, je me repose
Sur le chemin, pour l'embellir,
Quelquefois j'effeuille une rose.

MOLIÈRE

Heureux fou!

CHAPELLE

Malheureux sage, quand tu sécheras pour faire des merveilles, crois-tu corriger les hommes, pour prix de tes leçons? Non, mon ami, nous verrons toujours ici bas des avares, des fâcheux, des Trissotins, d'heureux Tartuffes...

MOLIÈRE

Et pour couronner l'œuvre, des médecins, n'est-il pas vrai? Mais si je ne corrige pas les hommes, j'aurai dumoins fait mon devoir en combattant leurs vices, et en peignant leurs ridicules.

CHAPELLE

Et la plume de Molière aura fait les délices du public.

MOLIÈRE

Épargne- moi. Les éloges de l'amitié sont toujours suspects.

Air : *N'imitez pas l'amant vulgaire.* (Fanchon.)

N'imitons, ni le sot vulgaire,
Ni la tourbe des beaux esprits;
Qui ne trouve le droit de plaire,
Et le talent qu'a ses amis.
Celui qui peint le ridicule,
Pour lui surtout doit l'éviter;
En donnant des coups de férule,
Il ne faut pas les mériter.

CHAPELLE

Toujours mon maitre! mais au nom des muses, au nom de l'amitié, songe à vivre; tu travailles trop, et tu détruis ta santé.

MOLIÈRE

J'en réchaperai, je n'ai pas de médecin.

CHAPELLE

Tu as tort.

MOLIÈRE

Est-ce que tu crois à la médecine?

CHAPELLE

Non; mais je m'en sers.

MOLIÈRE

Oui, tu as un médecin comme beaucoup de dévotes ont un directeur.

CHAPELLE

Je veux t'envoyer le mien, il te convertira.

Air: *Ah! voilà la vie.*

Quelle extravagance!
C'est, prêt à mourir,
Mon cher, que l'on pense
A se convertir;
Tant mieux si j'oublie
L'heure du trépas.
C'est là ma manie,
Je tiens à la vie...
Je tiens à la vie
Ne me convertis pas.

CHAPELLE

Ah! je veux te faire faire connaissance avec monsieur Purgon.

MOLIÈRE, *tirant ses tablettes*

Le nom est excellent. Il faut que j'en prenne note.

CHAPELLE

Tu vois que l'on ne dépérit pas entre ses mains.

MOLIÈRE

Il faut te l'avouer, mon ami, ce n'est pas le travail qui me tue; un mal secret me mine et me dévore, la conduite de ma femme, sa coquetterie...

CHAPELLE

Toi, jaloux! Ah! Molière, toi qui peignis Sganarelle et Georges Dandin, qui fis si bien rire à leurs dépens.

MOLIÈRE

J'ai fait mon portrait, et j'ai fait rire de moi-même.

CHAPELLE

Ta femme est belle; mais elle est sage.

MOLIÈRE

Et si je te prouvais que j'ai mille sujets de craintes. Va, je voudrais te voir à ma place.

CHAPELLE

Auprès de ta femme?..... Je n'en serais parbleu pas fâché.

MOLIÈRE

Air : *Des maris ont tort.*

Mais si ta femme un peu légère
Faisait craindre pour tes amours,
Un malheur assez ordinaire
Aux mariages de nos jours.

CHAPELLE.

Si le voisin, avec ma femme,
Me faisait... quelque tour malin,
(*tragiquement*) Je me vengerais de sa flamme
(*riant*) Avec la femme du voisin.

MOLIÈRE

Mais, mon ami, le voisin n'a pas de femme.

CHAPELLE

Mais les autres en ont, voltige comme moi; fais des vers, bois, chante, c'est ma morale en quatre points.

MOLIÈRE

Tu ne me crois pas, eh bien!

Air : *Vers le temple de l'himen.* (Amour et mystère.)

Mon ami lis ce billet,
Qui tracé par elle-même,
S'adresse à l'objet qu'elle aime,
Et vient trahir son secret.

CHAPELLE.

Ami, je connais ta femme,
D'oser soupçonner son âme,
Avec raison je te blâme,
Tes pressentimens sont vains.

MOLIERE

Lis donc ce billet bien vîte.

CHAPELLE.

J'y trouve des mots sans suite...

MOLIERE.

C'est la suite que je crains.

CHAPELLE

Tu me fais rire.

MOLIÉRE

Ris donc, tu n'es pas marié, toi!

CHAPELLE

Si j'avais un moment d'entretien avec madame Molière, je voudrais te montrer comment on ramène une femme à son devoir, je te dirais si la tienne est fidelle; j'eus toujours du pouvoir sur les femmes.

MOLIÈRE

Quoi! tu pourrais...

CHAPELLE

Laisse-moi faire, voilà l'heure du spectacle, va t'habiller

pour la comédie. Je me charge, moi, de lui faire un sermon qui la corrigera, je t'en réponds.

SCENE VI.

Les Précédens, LAFORÊT, *au fond.*

CHAPELLE

Air : *Un homme dont l'âme est commune.* (Gargantua.)

Désormais plus de jalousie,
Que tout chagrin soit oublié,
Et tu pourras passer ta vie
Entre l'amour et l'amitié.

MOLIÈRE

Tu portes le calme en mon âme,
Ami, je m'en rapporte à toi.

CHAPELLE.

Le plus rusé près de ta femme,
N'est pas plus à craindre que moi.

ENSEMBLE.

LAFORET, *à part.*

Pour oublier sa jalousie,
Mon pauvre maître est bien conseillé,
Il doit craindre, je le parie,
Autant l'amour que l'amitié.

MOLIÈRE ET CHAPELLE.

Désormais plus de jalousie,
Que tout chagrin soit oublié,
Et tu pourras { passer } { ta / ma } vie.
Et je pourrai { passer } { ta / ma } vie.
Entre l'amour et l'amitié.

(*Molière et Chapelle sortent.*)

SCENE VII.

LAFORÊT, *seule.*

V'là monsieur Chapelle qui veut convertir not' maîtresse. Empêcher une jolie femme d'être coquette, c'est difficile.

Air : *Du Savetier et le Financier.*

Ha! ha! ha! ha! ha! ha! ha!
Ces philosoph' là,
Qui vant' sans cesse
Leur sagesse,
Ha! ha! ha! ha! ha! ha! ha!
Ces philosoph' là
Un enfant leur en r'montrera.

Molière qui n'est pas bête,
Au mariage trouv' des attraits,
Le pauvr' homme huit jours après
En a par dessus la tête.

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !
Qu'est-ce qu'aurait dit ça,
Il vant' sans cesse
Leur sagesse,
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !
Ces philosophes là
Un enfant leur en r'montrera.

Boileau rencontre Chapelle,
L' convertir est son dessein,
En prêchant contre le vin,
Tous deux s'énivient d' plus belle.

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ha ! ha !
Qu'est-ce qu'aurait dit ça ;
Ils vant' sans cesse
Leur sagesse,
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !
Ces philosophes la,
Un enfant leur en r'montrera.

SCÈNE VIII.

LAFORÊT, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE

Dites donc, mamselle Laforêt.

LAFORÊT

Eh bien !

CHAMPAGNE

Il est là.

LAFORÊT

Qui ?

CHAMPAGNE

Ce monsieur, vous savez bien qui suit toujours not' maitresse à la comédie.

LAFORÊT

Après.

CHAMPAGNE

C'est qu'il veut entrer.

LAFORÊT

Que lui as-tu dit ?

CHAMPAGNE

Que madame n'était pas ici, et que je la croyais au théâtre.

LAFORÊT

Tu te trompes, madame est dans son appartement, on le recevra ; mais il n'est pas encore tems.

CHAMPAGNE

Madame ne joue-t-elle pas, ce soir?

LAFORET

Du tout, madame se fait doubler, d'ailleurs, tiens, v'là mon maitre, dis-lui ça.

SCENE IX.

Les Précédens, MOLIÈRE, *en habit de Sganarelle.*

MOLIÈRE

Qu'y a-t-il, mes enfans?

CHAMPAGNE

Rien, monsieur. (*à Laforet.*) Je n'oserai jamais lui dire ça.

MOLIÈRE

Quoi! du mystère?

CHAMPAGNE

Monsieur, c'est que...

MOLIÈRE

Achève, tu m'impatientes!

CHAMPAGNE

Air: *Du Printems.*

Puisque monsieur me le commande,
C'est de madame qu'il s'agit.
Un monsieur la-bas la demande.

MOLIERE, *à Laforêt.*

Eh bien! conçois-tu mon dépit!

LAFORET.

Mon cher maitre, de Sganarelle
Ne portez-vous pas les habits?
J' vois qu' c'est une scène nouvelle
Pour votre Ecole des Maris.

SCÈNE X.

MOLIÈRE, CHAMPAGNE.

MOLIÈRE

Eh! parbleu! serait-ce notre Limousin? Son nom?

CHAMPAGNE

Attendez; c'est Monsieur de Sotignac.

MOLIÈRE

C'est lui-même! Champagne, il faut le faire entrer, et tu lui diras de s'adresser au valet de Madame.

CHAMPAGNE

Au valet de Madame ; mais...

MOLIÈRE, *à part.*

Air : *Guillot a des yeux complaisans.*

Parbleu, de cet habit ici,
Il faut que je profite,
De Sotignac, je vais ainsi
Recevoir la visite.

CHAMPAGNE.

Mais ce valet...

MOLIERE.

C'est moi,

CHAMPAGNE.

Vous riez Vraiment !

MOLIERE.

Sur mon âme,
Un mari n'est que trop souvent
Le valet de sa femme.

SCENE XI.

Les Mêmes, SOTIGNAC.

CHAMPAGNE

Entrez, Monsieur, par ici.

SOTIGNAC

Ah ! je savais bien que j'entrerais. Tiens, mon garçon, voilà pour boire à ma santé.

CHAMPAGNE, *prenant.*

J'appartiens à Monsieur, et voilà le valet de Madame ; un maître valet, je vous jure, et personne ne sait mieux que lui démêler une intrigue.

SOTIGNAC

Oui dà. C'est bien, mon garçon ; mais en ce cas, rends-moi l'argent.

CHAMPAGNE

Rendre ? Me prenez-vous pour un valet de comédie ?

MOLIÈRE, *bas à Champagne.*

Va trouver Chapelle : il est au théâtre. Dis-lui de venir au plus vîte, et préviens-le sur mon déguisement.

CHAMPAGNE

J'y cours, Monsieur.

SCENE XII.

MOLIÈRE, SOTIGNAC.

SOTIGNAC

Eh bien! puisque tu es le valet de Madame, puis-je entrer chez elle?

MOLIÈRE

Un moment. Est-ce un rendez-vous qu'elle vous a promis?

SOTIGNAC

Promis ou non, annonce-moi toujours.

MOLIÈRE

On n'entre pas ainsi.

SOTIGNAC

Bon, bon, j'entre partout, moi; j'entre partout. Tu sembles en douter? Que ce garçon là a l'air novice! Ecoute, mon ami.

Air: *On culbute par compagnie.*

Je sais que l'on a pour charmer,
Besoin de plus d'un stratagême,
Jupiter pour se faire aimer,
En or se transforma lui-même.
Sans grâce, sans esprit, sans goût,
Avec l'or partout on se niche;
Moi, je suis sûr d'entrer partout.

MOLIÈRE.

Je vois que vous êtes bien riche.

SOTIGNAC

Assez comme ça... J'ai une des plus jolies fortunes du Limousin. Aussi j'ai voulu me faire voir à Paris et à la cour.

MOLIÈRE

Vous y réussirez.

SOTIGNAC

Mon tailleur me l'a dit. Tiens, comment trouves-tu cet habit là?

MOLIÈRE

Extraordinaire.

SOTIGNAC

Tout le monde s'arrête pour le regarder, c'est mon habit de bonne fortune. Mais va donc prévenir madame Molière de ma visite; et si je ne puis lui parler, tiens, remets-lui ce billet.

MOLIÈRE

Il est en bonnes mains.

SCENE XIII.

Les Mêmes, CHAPELLE.

CHAPELLE

Molière est-il ici?

MOLIÈRE, *lui faisant signe.*

Non, Monsieur.

CHAPELLE

Non? Eh bien! j'entre chez Madame.

MOLIÈRE

Elle n'est pas visible... Tenez, voilà monsieur qui vient aussi lui rendre visite.

CHAPELLE, *s'asseyant.*

Ah! ah! j'attendrai.

SOTIGNAC, *à Molière.*

Voilà un homme qui me déplait; il est sans gêne.

MOLIÈRE

C'est l'ami de la maison.

SOTIGNAC

Il se nomme...

MOLIÈRE

Monsieur Chapelle.

SOTIGNAC, *se tournant vers Chapelle.*

Quoi! monsieur, c'est vous dont on parle dans tout le Limousin, pour un certain voyage à...à... en quel endroit?... Ah! c'est à Bachaumont.

CHAPELLE

Précisément, à Bachaumomt.

SOTIGNAC

Vous le voyez, je sais tout, sans jamais avoir rien appris. Ce que c'est que d'être gentilhomme! Quel plaisir j'aurais à vous conduire sur mes terres! Pourquoi votre voyage ne vous a-t-il pas conduit dans le Limousin?

CHAPELLE

C'est donc un beau pays?

SOTIGNAC

Superbe, et très-abondant en pâturages.

CHAPELLE

C'est heureux pour ses habitans.

SOTIGNAC

Et toute la noblesse s'y divertit!...

Air : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Tout l'été, dans notre pays,
Nous avons grande chasse,
Nous y poursuivons la perdrix,
Le lièvre, la bécasse.

CHAPELLE.

Je suis sûr que vous êtes-là.

SOTIGNAC.

Ce sont mes jours de fêtes.

CHAPELLE.

Votre pays, d'après cela,
Ne manque pas de bêtes.

SOTIGNAC

Et la pêche, donc; c'est un de mes grands plaisirs, et j'y suis de la première force.

MOLIÈRE

Si M. Molière était ici, je suis sûr que le tableau des mœurs de votre pays lui servirait à égayer quelque pièce....

SOTIGNAC

Ah! bah! ne me parlez pas de votre Molière; il lui manque un certain je ne sais quoi.

CHAPELLE

Je lui croyais de l'esprit.

SOTIGNAC

Il en a si on veut... Je n'ai vu son Misantrope qu'une fois : je m'y suis ennuyé. Mais, par exemple, son Fagotier m'a fait rire; j'aime beaucoup les coups de bâton.

CHAPELLE

En vérité ?

Air : *Vaud. de Jadis et Aujourd'hui.*

Le sac où Scapin s'envelope,
Par Despréaux est critiqué;
Mais de l'auteur du Misantrope,
Le but ne sera pas manqué.
Oui, le satyrique a beau dire;
Chacun son goût, d'après cela,
Les coups de bâton vous font rire,
Molière vous amusera.

SOTIGNAC

Au surplus, je n'aime pas beaucoup la comédie moi, qu'est-ce que c'est? Il vient là deux ou trois personnes qui causent de leurs affaires... Une fille qui veut se marier, un père qui gronde... On entre, on sort, on va, on vient, on rit, on pleure... Tout ça finit par s'arranger. On salue et puis bien le bon soir. Ma foi! je ne vois pas trop à quoi sert la comédie.

CHAPELLE

Ah! profane, c'est chez Molière que vous blasphêmez Thalie!

Air: *Celui qui dit que deux beaux yeux.* (Danse interrompue.)

De l'homme peindre les erreurs,
En riant corriger les mœurs,
Flatter ceux même que blessa
Thalie (*bis.*)
Chez Molière voila
La comédie.

Dans ses vers joindre à la gaité,
La morale et la vérité,
Briser l'entrave qui gêna
Thalie (*bis.*)
Chez Molière voilà
La comédie.

Pour déguiser une leçon,
De fleurs embellir la raison,
Et puis couvrir de ces fleurs là
Thalie (*bis.*)
Chez Molière voilà
La comédie.

SOTIGNAC

C'est fort bien; mais le temps me presse. (*à Molière.*) Je vais entrer au spectacle; tu viendras dans ma loge m'apporter la réponse à mon billet.

MOLIÈRE

Air: *Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Avec tous nos jeunes marquis,
Que n'allez-vous sur le théâtre?
De plus près un amant épris
Aime à voir ce qu'il idolâtre.

SOTIGNAC.

J'aime mieux être vis à vis,
Sans craindre qu'elle m'éconisse,
Qu'au théâtre, où mes yeux ravis,
Ne pourraient la voir qu'en coulisse.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

MOLIÈRE, CHAPELLE.

CHAPELLE

Voilà un original qui se recommande à tes pinceaux.

MOLIÈRE

Je ne l'oublierai pas, et je veux que les ris du public me vengent de ses ridicules prétentions. Conçois-tu qu'il me charge d'un billet pour ma femme ?

CHAPELLE

Il faut le lire avant de le jeter au feu.

MOLIÈRE

Point du tout. Je veux que Champagne le remette à ma femme, et qu'il m'apporte sa réponse.

CHAPELLE

Je te verrai à la comédie.

MOLIÈRE

Non ; ma femme se fait doubler : la Thorillière va jouer mon rôle. Je vais feindre d'aller au théâtre, et revenir dans mon cabinet, d'où je pourrai, à mon aise, observer la coquette. *(Il sort.)*

SCENE XV.

CHAPELLE, *seul.*

Ah! Molière, c'est trop fort. Il faut être aveugle pour penser qu'un original comme M. de Sotignac... Cependant les femmes sont si bizarres!... Ah! parbleu! il faut que je m'amuse!... Retenons le jaloux pour lui épargner un chagrin inutile, et menageons à sa femme la facilité de recevoir le galant, pour avoir le plaisir de la surprendre moi-même... Croyant Molière malade, j'avais écrit à mon médecin de venir le voir... Ne le désabusons point... Mieux que cela, un médecin ne suffirait pas, il faut lui en envoyer une pacotille... Qui sait s'ils ne lui donneront pas quelque idée comique?... Il m'a montré le plan du Malade imaginaire... Je lui rendrai peut-être service.

SCENE XVI.

CHAPELLE, M. PURGON.

CHAPELLE

Ah! vous voilà, M. Purgon.

PURGON

Vous m'avez fait demander dans cette maison, et j'accours. Qu'avez-vous? quel mal subit vous a saisi? (*Il lui prend le pouls.*) Pouls agité, figure animée; il y a mouve-

ment fébrile. Nous allons commencer par saigner et purger, et nous verrons ensuite ce qu'il y aura à faire.

CHAPELLE

Pardon, mon cher M. Purgon; mais ce n'est pas pour moi que je vous ai fait demander : je ne suis point malade.

PURGON

Ah! ah! que ne le disiez-vous donc? A qui faut il donner mes soins?

CHAPELLE

A un de mes amis, le maître de cette maison.

PURGON

Conduisez-moi sur le champ près de lui.

CHAPELLE

Il faut que je vous prévienne d'une chose, c'est que c'est un malade qui ne croit point l'être.

PURGON

Oh! je le mettrai bientôt à la raison.

Air : *Du Parlement.* (Molière à Lyon.)

Qu'il soit chez moi huit jours et moins,
Il se croira mal, je vous jure ;
Et je donnerai tous mes soins
A lui rendre la chose sure.
De son sort on est incertain ;
Il faut, mon cher, toujours d'avance
Faire venir le médecin ;
Et le mal vient sans qu'on y pense.

CHAPELLE

Je conçois cela. Notre homme a encore une manie, c'est de se mocquer de la médecine et des médecins.

PURGON

S'il ne se mocquait que de la médecine, passe!... mais des médecins!.. je lui ferai voir que rien n'est moins plaisant que d'avoir affaire à nous.

CHAPELLE

Au surplus, je m'intéresse à lui et je vous le recommande vivement. Je crois que son plus grand mal est dans le cerveau... et qu'il vous faudra employer des moyens...

PURGON

Laissez-moi faire.

CHAPELLE

Peut-être même voudra-t-il s'échapper de vos mains.

PURGON

Oui... Je vais prendre mes précautions, amener avec moi les exécuteurs de mes ordonnances, munis de leurs instrumens et médicamens. Nous le guérirons de force... je reviens dans peu d'instans. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

CHAPELLE, *seul.*

Et d'un. Courons-en chercher autant que j'en pourrai rencontrer. Molière aux prises avec les médecins!... Ah! parbleu! nous verrons à qui restera la victoire. Il n'est pas homme à la leur céder.

Air: *Il me faudra quitter l'Empire.*

Il saura bien résister, je le jure,
A leurs remèdes destructeurs;
Et la jeunesse, et la nature
Contre eux seront ses défenseurs;
S'il peut voir, pour le sombre empire,
Son médecin s'embarquer le premier
Notre comique aura raison de dire,
Ah! rira bien qui rira le dernier.

Madame Molière vient de ce côté. Aux médecins, vîte aux médecins. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

LAFORÊT, *vêtue comme madame Molière et voilée.*

Ils sont partis, je peux entrer. (*Elle lève son voile.*) Je suis-ti bien fagotée comme ça?.. Ce gentilhomme Limousin demande un rendez-vous à madame, je lui fais dire qu'elle veut bien le recevoir. Not' maître fait doubler son rôle pour épier sa femme à son aise, et c'est moi qu'il trouvera tête à tête avec M. de Sotignac. Ils seront aussi attrapés l'un que l'autre.

Air: *Colinette au bois s'en alla.*

Le beau monsieur, arrive là,
En me saluant comme çà.
Trala deri dera (*bis.*)
J'y fais la révérence, moi,
D'un air qui veut dir' je n'sais quoi!
Trala deri dera (*bis.*)
J'lui dis: monsieu, mettez-vous là.

Peut-être ben, d'après cela,
Qu'il voudra s'y mettre.
Traderira,
Deridera,
Monsieur viendra,
Et p't-être
L'rossera ;
N'y a pas d'mal à ça
Mon cher maître,
N'y a pas d'mal à ça.

J'entends quelqu'un, on vient. C'est le Limousin. A mon rôle. (*Elle baisse son voile.*)

SCENE XIX.

LAFORÊT, *voilée*, SOTIGNAC.

SOTIGNAC

Ah ! madame, que je suis heureux de me trouver avec vous dans un tête à tête si agréable ! Car enfin, madame, je vous aime... je vous aime... Le diable m'emporte, si je sais combien je vous aime !

LAFORÊT

Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.

SOTIGNAC

Vous êtes charmante !.. Je vous assure que tout le Limousin ne possède pas une figure... une tournure... mais pourquoi donc garder ce voile qui me dérobe tant d'attraits?

LAFORÊT

Ah ! monsieur... et la pudeur donc !.. C'est pour vous empêcher de voir que... que je rougis.

SOTIGNAC

Ah mon dieu ! mais votre voix me semble bien changée.

LAFORÊT

C'est la timidité... et un gros rhume. (*Elle tousse.*)

SOTIGNAC

Permettez-moi d'être votre médecin.

Air *de la Cosarara.*

Je vous aime à la rage.
LAFORET.
Oh ! point de badinage,
Monsieur, soyez plus sage.
SOTIGNAC.
Quel est donc ce langage.
Cette fierté de reine,

Vous convient à la scène ;
Mais ici, ma charmante...

LAFORÊT.

Je suis votre servante ;

SOTIGNAC.

Ma servante.

LAFORÊT, (*à part.*)

J'suis bête,
J'allais gâter l'secret.
(*haut*) C'est qu'à jouer la soubrette
Je m'amuse en effet.

SOTIGNAC, (*à part*).

Mon dieu, que je suis bête,
Je la fâche en effet.
(*haut*) Si vous êtes soubrette,
Je suis votre valet.

ENSEMBLE.

LAFORET. Sa Servante ! que j' suis bête, etc.

SOTIGNAC. Mon dieu que j' suis bête, etc.

SCENE XX.

Les Mêmes, MOLIÈRE, *au fond.* (*Il a repris ses habits.*)

MOLIÈRE, *à part.*

Le galant avec la perfide !.. Ne perdons pas un mot de leur entretien.

(*Il monte dans son cabinet, et paraît à la fenêtre.*)

SOTIGNAC

Vous avez reçu ma lettre. Ce n'est pas tout, outre mon cœur, je vous prierais d'accepter un certain écrin.

LAFORÊT

Fi ! donc, monsieur, des diamans, des bijoux... Vous pouvez plaire sans ça. (*à part.*) Mon dieu ! je refuse, je ne sais pas si je fais bien la grande dame.

SOTIGNAC

Je vous préviens que les Limousins sont très-vifs en amour.

LAFORÊT

Il faut du tems pour gagner un cœur, préparez-vous donc à attendre.

SOTIGNAC

Attendre... bien long-tems ?

LAFORÊT, *à part.*

Je ne sais pas combien il faut le faire attendre.

SOTIGNAC

Pourquoi vouloir retarder mon bonheur ?

Air : *Ça fait moins de mal que de plaisir.* (Honorine.)

Ce n'est pas envain que je plaide,
Je dois éclipser mes rivaux.

LAFORÊT.

Sur la femme qui trop tôt cède,
Songez qu'on tient mille propos.

SOTIGNAC.

Si l'amour est une folie,
On a beau jaser, discourir ;
Croyez bien qu'à femme jolie
Il fait moins de mal que de plaisir.

MOLIÈRE, *au fond.*

Il est tems d'éclater.

SCENE XXI.

Les Mêmes, M. PURGON.

(*Au moment où Sotignac se jette aux pieds de Laforêt Purgon entre. Molière reste à la fenêtre et observe.*)

PURGON

Arrêtez !

SOTIGNAC

Oh ! mon dieu ! je suis pris.

PURGON

Que faites-vous ?

LAFORÊT

Monsieur, c'est... c'est mon mari. (*Elle sort.*)

PURGON

Parbleu ! je le crois bien. Et qui serait-ce donc ?.. dans cette posture... mais c'est égal. (*Il le prend par le bras.*)

Air *du vaudeville des deux Edmond.*

Dans votre état de maladie,
Auprès d'une femme jolie ....
Vous vous en approchez trop fort :
Vous avez tort, (*bis.*)

SOTIGNAC.

Il se moque de moi, je pense.

PURGON.

Croyez-en mon expérience ;
Si vous voulez fuir le trépas,
Ne vous échauffez pas, (*bis.*)

SOTIGNAC

Que venez-vous me chanter, monsieur, et qui êtes-vous ?

PURGON

Médecin, à vous servir.

SOTIGNAC

Eh ! monsieur, je n'ai que faire de médecin.

PURGON

Je sais que vous ne vous croyez pas malade ; mais je sais moi, ce que j'ai à faire Voyons votre poux.

SOTIGNAC, *à part.*

Il me prend pour Molière, si je le désabuse, je perds de réputation une femme charmante... laissons-le ordonner, quitte à ne point suivre ses ordonnances.

PURGON, *à part.*

Il parle seul, il est agité ; cet homme est plus mal qu'on ne pense. (*haut.*) Monsieur, je vois qu'il y a dans votre état manie, mélancolie, hypocondrie, c'est à quoi il faut que je remédie

SOTIGNAC

Et moi, monsieur, je vous remercie ; mais vous reviendrez une autre fois, je n'ai pas le tems pour le moment.

(*il veut sortir.*)

SCENE XXII.

Les Précédens, DIAFOIRUS.

DIAFOIRUS

Monsieur, pouvez-vous me dire quel est le malade auquel on m'envoie.

SOTIGNAC

Monsieur, ce n'est pas moi.

PURGON

Si fait, confrère, c'est lui.

SOTIGNAC

Non, vous dis-je.

DIAFOIRUS

J'en crois monsieur plutôt que vous.

SOTIGNAC

Mais...

DIAFOIRUS *le faisant asseoir.*

Asseyez-vous là, nous allons faire une petite consultation pour savoir de quelle manière nous vous traiterons.

SOTIGNAC

Où me suis-je fourré !

PURGON

Montrez-nous votre langue.

SOTIGNAC, *leur faisant la grimace.*

Allez au diable.

DIAFOIRUS

Des injures!

SOTIGNAC

Il en arrivera ce qui pourra, je veux m'en aller.

PURGON

Rébellion!

SOTIGNAC

Laissez-moi partir, vous vous trompez, je ne suis pas Molière.

PURGON et DIAFOIRUS

Molière!

SCENE XXIII.

Les Précédens, Deux Médecins.

MOLIÈRE, *à part.*

Qui diable envoie ici tous ces médecins.

PURGON

Nous sommes ici chez Molière.

Les deux MÉDECINS, *s'arrêtant à ce nom.*

On ose nous envoyer chez Molière.

SOTIGNAC

Et je me tue à vous dire que je ne le suis pas.

DIAFOIRUS

Vous le niez en vain.

PURGON

Quand je suis entré, il embrassait sa femme.

TOUS QUATRE

Vous êtes Molière.

PURGON

Nous tenons donc notre ennemi!

SOTIGNAC

Je suis mort.

MOLIÈRE, *au fond.*

La méprise est excellente.

Les quatre MÉDECINS

Air *d'Armide.*

Poursuivons jusqu'au trépas
L'ennemi qui nous outrage.

DIAFOIRUS

C'est donc vous, mon petit bouffon, qui avez osé jouer la médecine?

PURGON

Plaisanter le corps respectable de la faculté.

DIAFOIRUS

Qui vous êtes permis de dire que vous vouliez mourir sans médecin.

PURGON

C'est ce que nous ne souffrirons pas.

Air : *Courons de la brune à la blonde.*

Corbleu ! nous saurons défendre,
Contre vous, nos droits sacrés.

SOTIGNAC.

Mais, messieurs, daignez entendre.

PURGON.

Non, non, vous y passerez.
Vous aiguisez la satire,
Contre nous, en cent façons,
Vous osez parler, écrire,
Or nous nous vengerons !
Nous parlerons,
Ecrirons,
Saignerons,
Baignerons,
Purgerons,
Droguerons,
Phlebotomiserons
Et clystériserons :
Cela n'est pas pour rire.

SOTIGNAC

Vous purgerez, saignerez et clystériserez qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas moi.

PURGON

C'est ce que nous allons voir. Holà ! M. Fleurant.

DIAFOIRUS, *appelant.*

Monsieur Clistorel.

Les deux autres MÉDECINS

Messieurs les apothicaires.

SCENE XXIV.

Les Précédens, les Apothicaires, *munis de seringues.*

Air *des petits Savoyards.*

PURGON ET DIAFOIRUS.

Il faut q'on le saisisse.
Il faut qu'on le punisse,
Il faut qu'on le guériase,
Qu'on s'attache à ses pas.

SOTIGNAC.

Oh ! grand dieu quel supplice !
Je n'en reviendrai pas.

PURGON.

Il a commis, en vérité,
Crime de lèze-faculté.

LES APOTHICAIRES.

Messieurs, braquons
Tous nos canons.
En joue !...

SOTIGNAC.

Ils vont faire feu.
Morbleu ce n'est pas un jeu.

LES APOTHICAIRES.

Non, non, ce n'est pas un jeu.

(*Ici Sotignac s'enfuit. Il est poursuivi par tous les apothicaires, et on exécute dans la salle la course comme dans Pourceaugnac de Molière. Tous les acteurs, excepté Laforêt, reviennent sur le théâtre au moment où Sotignac s'y retrouve. Il tombe sur un fauteuil ; on l'entoure.*)

SOTIGNAC

Ah ! messieurs, de grâce dites-moi si je suis mort.

CHAPELLE

Au contraire, monsieur, vous voilà immortel.

SOTIGNAC

Comment cela ?

CHAPELLE

Molière a tout vu, et me pardonne sans doute de lui avoir préparé une plaisanterie, que le hasard vous a adressée.

MOLIÈRE

Comment ! c'était moi...

CHAPELLE

Que j'avais voulu mettre aux prises avec les médecins.

LES MÉDECINS

Comment donc ! monsieur n'est pas Molière... (*à Sotignac.*) Ah ! que de pardons.

MOLIÈRE

Je vous remercie, messieurs, des nouvelles scènes que vous venez de me fournir.

LES MÉDECINS

Nous sommes encore joués.

MOLIÈRE

Eh ! messieurs, consolez-vous, vous ne l'êtes peut-être pas plus que moi... car ma femme...

SCENE XXV.

Les Mêmes, LAFORÊT, *au fond.*

MOLIÈRE, *la prenant pour sa femme.*

O ciel ! la voilà... Elle ose reparaître !.. Femme perfide !..

LAFORÊT, *riant.*

Pour qui donc me prenez-vous ?

CHAPELLE, *la dévoilant.*

C'est Laforêt!.. Ah ! ah! ah!.. Bien noble objet d'une noble tendresse.

LAFORÊT, *riant.*

Ah ! ah! ah! Not' maître, j'ons joué la comédie aussi, moi.

SOTIGNAC

Une servante !.. ah! fi !

LAFORÊT

Allez-vous en à Limoges, publier votre bonne fortune.

SOTIGNAC

Cela n'en restera pas là. Je prétends que cette affaire ait des suites, et je m'en plaindrai au valet de madame.

MOLIÈRE

C'est lui qui vous punirait, s'il n'était pas assez vengé par votre ridicule.

SOTIGNAC

Eh! mais, c'est vous... Diable de maison !.. Les domestiques s'habillent en maîtres, les maîtres en domestiques... Oh ! je ne veux plus qu'on me prenne à la comédie.

CHAPELLE

On vous y verra malgré vous. *(Sotignac sort.)*

MOLIÈRE

Mais ce billet, on a donc voulu me jouer aussi?

LAFORÊT.

Vous guérir, not' maître, vous guérir.

PURGON

Il fallait donc nous laisser faire.

LAFORÊT

Non morgué! J'aimons trop M. Molière pour ça. C'est not' maîtresse qui a écrit ce billet, c'est moi qui l'ai jeté dans votre cabinet... Tenez, not' maître, en voici l'autre moitié.

MOLIÈRE, *joignant les deux papiers et lisant.*

Je chéris tendrement . . . l'époux qui de ma vie
Trouble les plus beaux jours. obscurcis par des pleurs,
Son amour, ses désirs . . . ont pour moi des douceurs;
Mais il m'est odieux . . . avec sa jalousie.

Otez donc à vos feux . . . ce qu'ils en font paraître,
Méritez les regards . . . . que l'on jette sur eux;
Et lorsque l'on voudrait . . que vous fussiez heureux,
Ne vous obstinez point. . . à ne pas vouloir l'être.

ıels sont mes torts !..

CHAPELLE

ıe l'oubli les efface. Le cœur doit faire grâce aux fautes
:sprit.

VAUDEVILLE.

r : *Sans mentir* (des Landes.) ou *Vaud. du Singe Voleur.*

CHAPELLE.

Quel est ce fils de Thalie,
Par elle instruit en secret,
Qui des scènes de la vie,
Trace le tableau parfait :
Qui masquant par la folie,
Les traits de la vérité ;
Unit la philosophie
A la piquante gaîté ?
Le voilà, le voilà,
Molière n'est il pas là ?

MOLIERE.

Quel est celui qui m'accuse,
Qui m'attaque, au nom du ciel,
Pour avoir dépeint la ruse
D'un homme nourri de fiel :
Qui médite au fond de l'âme,
Et dans l'astuce affermi,
Le déshonneur d'une femme,
La ruine d'un ami ?...
Le voilà, le voilà,
Tartuffe n'est-il pas là ?

DIAFOIRUS.

La science me distingue ;
Il n'en est pas convaincu,
Il plaisante la seringue ;
On n'est pas encore vaincu.
Lorsqu'en face il me regarde,
Il m'assomme de bons mots,
Mais qu'il y prenne bien garde,
S'il vient à tourner le dos :
Me voilà, me voilà,
Monsieur Diafoirus est là.

PURGON.

Dénigrant la médecine,
Attaquant les médecins,
Molière nous assassine
Et nous traite d'assassins ;
Mais aujourd'hui s'il nous drape,
Un jour on le drapera
Ce qu'il dit contre Esculape,
Qui donc nous le prouvera ?

SOTIGNAC, *dans une loge.*

Me voilà, me voilà,
Sotignac est encor là.

Messieurs, messieurs, je ne peux pas sortir d'ici.

CHAPELLE

Ah! ah! et pourquoi donc, M. de Sotignac?

SOTIGNAC

Il y a à la porte un régiment...

TOUS

Un régiment!..

SOTIGNAC

Un régiment d'apothicaires qui me guette, et qui veut à toute force..... vous entendez bien.... Donnez-moi un sauf-conduit.

PURGON

Je m'en vais lever la consigne.

LAFORET, *au Public.*

Offrir encore au parterre,
Les traits du maître de l'art;
Un projet si téméraire
Expose à plus d'un hasard:
Mais plein du desir de plaire,
L'auteur croit être sauvé,
Contre la critique austère
Son défenseur est trouvé,
Le voilà, le voilà,
Molière n'est-il pas là?

FIN.

Dieulafoy, Joseph Marie [illegible]

LES GARDES-MARINE,

OU

L'AMOUR ET LA FAIM,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. DIEULAFOY ET GERSIN.

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 14 MARS 1816.

PRIX : 1 franc 25 cent.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevart Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1816.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
SAINT-TRON, provençal, commandant de frégate.		M. PHILIPPE.
* THÉODORE, son neveu.	Jeunes Gardes-Marine.	Mlle. DESMARRES.
AUGUSTE.		Mlle. St.-AULÈRE.
MAURICE.		Mlle. CLÉMENCE.
Quatre autres.		
Mme. DUMONT, maîtresse de pension.		Mme. BODIN.
BRIGITE faisant l'office de femme de charge.		Mme. DUCHAUME.
ADELE, 1re. pensionnaire.		Mlle. MINETTE.
VIRGINIE, 2e. pensionnaire.		Mlle. VIRGINIE.
Quatre autres jeunes filles.		
M. DIPHTONGUE, prétendu d'Adèle, et professeur de grammaire.		M. ÉDOUARD.
Deux de ses amis.		
JACQUES, matelot au service de St.-Tron.		M. RENET.
Autres matelots, personnages muets.		

La Scène se passe devant la maison de campagne de Mme. Dumont, sur les côtes de Provence.

* Théodore et tous ses camarades ont pantalon et gilet bleus avec boutons jaunes, une cravatte noire en sautoir, un chapeau relevé du devant, avec un plumet blanc, et un petit sabre.

LES GARDES-MARINE,

OU

L'AMOUR ET LA FAIM.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE, quatre autres Gardes-Marine.

(*Au lever de la toile, ils sont groupés sur des rochers épars ça et là : les uns fument, d'autres battent leur briquet; deux matelots sont couchés sur des ballots de marchandises ; on voit de vieilles armes, un tambour, différentes planches portant ces inscriptions :* CORPS-DE-GARDE DE LA MARINE. — ÉTAT-MAJOR. — DÉPÔT D'ARMES, *qui sont appuyées contre les rochers. A droite, est une maison, avec un balcon ; sur le second plan, un petit mur et une grille. A la maison est une enseigne :* PENSIONNAT DE DEMOISELLES, *qui ne doit être aperçue que du public*).

THÉODORE.

AIR : *De la robe et les bottes.*

Honneur à la Marine,
Honneur à ses enfans !
De l'eau qui nous chagrine
Nos verres sont exempts.
Lorsque ma pipe est prête,
Quand j'ai ma tasse en main,
Quelle fête !
Sur ma tête
La tempête
Gronde en vain.
Et vogue la galère,
Boire est la loi première
Du bon marin.

AUGUSTE.

Agrandir sa patrie,
Chercher des cieux nouveaux ;
Marier l'industrie
De vingt peuples rivaux ;
Quand l'honneur le réclame
Confier au destin
Et sa rame
Et son âme,

Puis sa femme
Au voisin.
Et vogue la galère,
Voilà la vie entière
Du bon marin.

THÉODORE.

Vient enfin la bataille,
C'est là son élément.
Pour lui bombe et mitraille
Font un concert charmant.
Partout il se signale
Mêche et sabre à la main.
S'il détale,
S'il dévale,
Il régale
Un requin.
Et vogue la galère,
Voilà comme s'enterre
Le bon marin.

SCENE II.

LES MÊMES, SAINT-TRON, JACQUES.

SAINT-TRON, *qui a écouté la fin du dernier couplet, le répète en s'avançant.*

Voilà comme s'enterre
Le bon marin.

(*Tous les Marins se lèvent et saluent le Commandant.*)

Bravo! mes enfans; j'aime à vous trouver à votre poste.

THÉODORE.

Ma foi! Commandant, depuis demi-heure que vous nous avez postés ici, nous n'avons pas bougé.

SAINT-TRON.

Je m'en aperçois. La Provence n'a pas aujourd'hui de côte plus embaumée que celle-ci. Certain parfum de pipe....

THÉODORE.

Ce n'est pas étonnant; quand on n'a pas de quoi déjeûner, on fume.

SAINT-TRON.

Oui, c'est un plaisir de plus.—Tout est-il embarqué?

AUGUSTE.

Tout, Commandant, excepté ces vieilles armes et ces débris qui ont servi à notre dernier campement.

SAINT-TRON.

C'est bon: joignez-y ce paquet d'habits neufs. (*Jacques porte à la chaloupe le paq* : dont il est chargé.)

Jeunes gens, c'est pour vous. La mitraille, dans la dernière affaire, a un peu saboulé ceux que vous portez.

THÉODORE.

J'espère, mon oncle, que nous y avons fait notre devoir.

SAINT-TRON.

Oui, tous; mais toi, tu n'as pas voulu ta part des récompenses que j'ai promises : c'est ce qui me fâche.

THÉODORE.

Ma foi! mon oncle, c'est que je veux la mienne en nature.

AIR : *Ça fait du plaisir.*

J'estime peu, je le confesse,
Ces biens qu'on partage entre tous.
A mes amis, votre largesse
A promis de l'or, des bijoux;
A moi, fillette jeune et sage,
Et je m'y tiens sans examen :
Entre amis, si ça se partage,
Ce n'est du moins qu'après l'hymen.

SAINT-TRON.

Je t'ai promis une fillette, moi?

THÉODORE.

Vous savez bien; cette petite Adèle que j'aime, que j'adore, et à qui je n'ai cessé de penser malgré mes étourderies et tous les dangers que j'ai courus. Vous m'avez promis que si, de retour au pays, j'avais le bonheur de la retrouver fidèle, vous me la feriez épouser.

SAINT-TRON.

Et où diable, après trois ans d'absence, veux-tu retrouver une femme fidèle?

THÉODORE.

Bah! Et la fortune! On trouve bien en pleine mer un boulet de canon que l'on ne cherchait pas. — Nous voilà presque sur la frontière. Je compte sur votre parole, et je me battrai pour rien jusqu'à ce que vous m'ayez donné tout ce que je veux.

SAINT-TRON.

C'est dit : en attendant, qu'on ne bouge pas de dessus ces rochers, et qu'on veille à l'embarquement de tout ce qui reste à terre.

AUGUSTE.

Mais nous crèvons de faim, Commandant.

SAINT-TRON.

Tant mieux; de retour à bord vous trouverez bien

[illegible]

[illegible] soyez tranquille.

Point de frasques, point [illegible]

Des gens comme nous.

THÉODORE.

Pagasse ! C'est précisément [illegible]

SAINT-TRON.

Gens comme vous que je [illegible]

Est-ce que je n'y ai pas passé [illegible]

des quatre parties du monde ne [illegible]

Saint-Tron.

AIR *de Doche.*

Quand j'étais garde-marine,
Il fallait voir les bons tours
Que ma tête, à la sourdine,
Imaginait tous les jours.
Il n'était vitre cassée,
Il n'était porte forcée,
Il n'était cave enfoncée,
Fille soufflée au voisin,
Ni patrouille un peu rossée,
Qui ne le fût de ma main.

LES JEUNES GENS.

C'est divin ! c'est divin !
C'étaient des tours admirables,
Adorables, impayables !
Ah ! que je serai content
Si j'en pouvais faire autant !

SAINT-TRON.

Non, messieurs, c'est détestable,
C'est une abominable :
Je chasserais à l'instant
Quiconque en ferait autant.

SAINT-TRON.

(Il prend tous par la main et les rapproche de lui.)

Un peu, mes enfans, de l'excès de mon audace.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Un jour, avec mes amis,
J'arrête, en faux-commissaire,
Une noce toute entière,
Qui retournait au logis.

Remarquez l'affreux scandale :
Par notre bande infernale,
Maris, témoins, dans la cale
Sans pitié tout est conduit.
Et nous, garnemens infâmes,
Sur le pont, avec les femmes,
Nous dansons toute la nuit.

LES JEUNES GENS.

Que d'esprit, que d'esprit !
Que ce passe-temps aimable,
Est admirable, est impayable, etc.

SAINT-TRON, *avec force.*

C'est infâme, abominable :
Je casserais à l'instant
Quiconque en ferait autant.

(*Il fait le même jeu.*)

a n'est pas tout ; écoutez : Une autre fois sur une roche ace d'un vieux prieuré, mourant de faim, nous enlons sonner une cloche ; c'était celle du dîner.

AIR : *Une fille.*

Dîner sans nous ! saperbleu !
Soudain ma troupe s'assemble :
Au feu ! crions-nous ensemble ;
Au feu ! les moines, au feu !
A ce cri, jugez des transes,
Et voyez nos espérances :
Tandis que leurs révérences
Mettent les pompes en jeu :
Nous, chantant notre victoire,
Cramponés au réfectoire,
Nous pompons le vin de Dieu.

LES JEUNES GENS.

Ah ! morbleu ! ah ! morbleu !
Cette ruse est admirable,
Est impayable, etc.

SAINT-TRON.

Non, messieurs, c'est effroyable,
C'est infâme, abominable,
Je ferais pendre à l'instant
Quiconque en ferait autant.

ous voilà donc prévenus. On a signalé quelques voiles aresques. Il est possible qu'il prenne à ces écumeurs vie d'attaquer notre frégate ; ainsi qu'on soit prêt à barquer au premier signal. C'est au moment de la ille, si elle a lieu, que je récompenserai ou punirai qui se seront bien ou mal conduits.

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Vous connaissez mon principe
Dans une affaire d'éclat :
Tout marin qui s'émancipe,
Je le prive du combat.

Mais, saperlieu, s'il est sage,
Il est sûr d'être fêté :
Je lui garde l'avantage
De mourir à mon côté.

TOUS, *en levant leur chapeau.*

Accepté, accepté.

SAINT-TRON.

Au revoir et en panne. (*Tous les jeunes gens se remettent à leur place. Saint-Tron, en partant, les examine, et leur fait un signe d'approbation.*) Brave jeunesse, comme ça servira bien le Roi !

SCENE III.

LES JEUNES GENS.

THÉODORE.

Ne bougeons pas, Messieurs. — Est-il parti ?

AUGUSTE, *regardant.*

Oui, il file grand frais.

THÉODORE, *se levant.*

En ce cas, au large.

MAURICE.

Mais à quoi bon ? Où aller ?

AUGUSTE.

Que faire ? Où trouver à déjeûner ? Nous sommes presque dans un désert.

THÉODORE.

Qu'appèle-tu désert ? Ne vois-tu pas ce village à deux pas, une maison qui a quelque apparence, et ce pavillon qui sans doute en fait partie ? On ne doit manquer de rien là-dedans.

AUGUSTE.

Oui ; mais s'il n'y a personne ?

THÉODORE.

Hé bien ! il nous en restera davantage. — Ah ! s'il passait quelque noce ; s'il y avait par-là quelque vieux prieuré. (*On entend frapper dans la main.*) Chut : n'entendez vous pas ?

AUGUSTE.

Quoi ?

DUMONT *en-dedans.*

elles, c'est assez étudier ; prépa-

e.

THÉODORE, *près de la porte.*

Mesdemoiselles? C'est sans doute un pensionnat de jeunes filles? — En effet, voilà le tableau.

AUGUSTE.

Tant mieux, la compagnie est trouvée; il ne manque plus que la table. — Sonnons.

THÉODORE.

Non, Messieurs, pas de sottises.

MAURICE.

Il a raison; entrons sans sonner.

THÉODORE, *l'arrêtant.*

Eh! non, morbleu! Sachons d'abord ce que c'est, et louvoyons avant l'abordage. (*Il pousse ses amis vers les rochers à gauche, et se cache vers le plus voisin de la scène.*)

SCENE IV.

BRIGITTE, Mme DUMONT, THÉODORE, *caché.*

Mme DUMONT, *parlant dans la maison.*

Allons, Mesdemoiselles, de la décence. — Ma sœur, je vous laisse dans ce pavillon avec Adèle, pour soigner les préparatifs de notre petite fête.

THÉODORE, *à part.*

Adèle! Que veut-elle dire?

BRIGITTE.

Ah! ma sœur! je crains bien que cette fête n'en soit pas une pour cette pauvre enfant!

Mme DUMONT.

C'est possible; mais qu'y faire? Adèle est sans bien, sans famille. Sa tante, la seule parente qui lui reste, a accepté les propositions que M. Diphtongue, notre nouveau professeur de grammaire, a bien voulu nous faire pour elle. J'ai reçu de Marseille tous les pouvoirs nécessaires....

BRIGITTE.

Oui, pour sacrifier une innocente.

Mme DUMONT.

Ecoutez donc, ma sœur.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Diphtongue est un parti sortable.

BRIGITTE.

Pour une belle à cheveux blancs.

Mme. DUMONT.

Il est poli, doux, agréable.

BRIGITTE.

Oui, comme on l'est à cinquante ans.

Mme. DUMONT.

J'en conviens avec tout le monde,
Sa première jeunesse a fui.

BRIGITTE.

Ce serait bien heureux pour lui
Qu'il fût encor de la seconde.

Mme DUMONT.

Eh ! ma sœur, avec les principes austères dont vous avez toujours fait profession, doit-on regarder à ces choses-là ?

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu ! on n'y regarde pas, mais on y pense.

Mme. DUMONT.

Allons, allons, voici sa lettre qui m'annonce qu'il vient d'être reçu maître ès-arts. — (*Elle lit.*) « Ma » chère et honorée Dame ; c'est demain que les arts » et l'hymen me préparent une double couronne. Muni » d'un laurier, je volerai aussitôt à la conquête de » l'autre. Permettez que j'arrive dans le costume de ma » gloire. »

BRIGITTE.

Tiens ! en robe ! quelle vanité !

Mme. DUMONT.

Mais non : c'est un orgueil bien placé. D'ailleurs, tout éblouit une jeune fille ; et, un jour de nôce, il ne faut négliger aucun moyen de séduire. — « Permettez que » j'arrive dans le costume de ma gloire et que j'associe, » à cette seconde fête, quelques-uns de mes confrères » qui ont bien voulu contribuer à la première. »

BRIGITTE.

Allons, toute une société de pédants.

Mme. DUMONT.

N'importe : les paroles sont données, et il faut que cet hymen soit terminé aujourd'hui. J'ai envoyé à M. Diphtongue l'indication exacte de cette maison de campagne où il n'est jamais venu ; si, pendant mon absence, il se présente avec ses amis, veuillez les recevoir avec les honneurs qu'ils méritent. — (*Elle s'avance vers la porte de sa maison.*) Allons, Mesdemoiselles, du maintien, de la décence et les yeux baissés.

VIRGINIE (*à la tête des jeunes personnes qui sortent.*) *Mais*, Madame, il n'y a personne.

Mme. DUMONT.

En ce cas, du maintien, les yeux baissés et de la décence. — (*Les demoiselles se dirigent vers le fond.*) Ah! voilà des objets qui annoncent un débarquement. Tant mieux, la côte sera plus sûre. (*Elle fait quelques pas.*) En effet, certaine odeur de tabac annonce que des marins ont passé par ici.

LES JEUNES FILLES, *sur les rochers, éternuent.*

Atchit, atchit.

Mme. DUMONT.

Qu'est-ce donc, Mesdemoiselles? je vous ai demandé du maintien. (*Elle éternue elle-même.*) Atchit.

SCENE V.

THEODORE, BRIGITTE, AUGUSTE.

THÉODORE, *à part.*

QUELLE est cette Adèle qu'on veut marier ici?

AUGUSTE, *de loin.*

Eh bien! que faut-il faire?

THÉODORE.

Un moment. — Je suis dans une inquiétude, un trouble. — Ne bougez pas, que je ne vous appèle. (*Auguste se retire, et Théodore s'avance sur la scène.*)

BRIGITTE, *à la porte de la maison.*

Adèle! mademoiselle Adèle!

SCENE VI.

THÉODORE, BRIGITTE, ADELE.

ADELE, *à la croisée.*

QUE vous plaît-il, Madame?

THÉODORE, *à part.*

Ciel! c'est elle!

BRIGITTE.

Allons, ma chère enfant, ramassez les guirlandes qu'on a tressées dans cette chambre. Je vais appeler le jardinier pour qu'il décore cet endroit.

(*Elle va vers la maison du jardinier.*)

ADELE.

Oui, Madame. — Mais qu'est-ce donc que ce jeune homme qui me regarde?

THÉODORE, *à Adèle.*

Chère Adèle!

ADELE.

Il m'appèle!

THÉODORE, *à part.*

Si je pouvais au moins lui parler, me faire reconnaître.

BRIGITTE, *à la grille du jardin.*

Antoine ! Antoine ! Personne. — Allons, il n'est pas encore revenu de chez le notaire. Adèle ? Elle n'y est plus. Me voilà seule. Qui va m'aider à faire notre besogne ?

THÉODORE.

Ah ! Madame, que je suis heureux de pouvoir vous offrir mes services ; il y a dix ans que je porte dans mon cœur le désir de vous obliger.

BRIGITTE.

Comment ? comment dix ans ?

THÉODORE.

Je veux dire qu'il y a dix jours, dix minutes que je cherche l'occasion de vous voir, de vous parler : est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

BRIGITTE.

Moi ! que le ciel m'en préserve !

THÉODORE (*élevant la voix, pour se faire entendre d'Adèle, et lui parlant par dessus la tête de Brigitte.*)

Je suis de Marseille. Je me nomme Théodore.

ADELE, *sans être vue de Brigitte.*

Ah ! mon Dieu !

THÉODORE.

Je suis ce jeune homme à qui vous fûtes promise pour épouse.

BRIGITTE.

A moi ! Doucement, doucement, point de propos.

THÉODORE

Vous n'aviez encore que quatre ans.

BRIGITTE.

Peste ! quelle mémoire !

THÉODORE.

Moi, comme un étourdi, je me suis engagé ; j'ai battu toutes les mers, sondé toutes les côtes, brossé tous les parages. Vous m'avez cru mort, enterré, inconstant ? Hé bien, pas du tout ; je vous apprends que je suis vivant, à terre pour une heure, et fidèle pour la vie. Je vous ai vue, je vous ai reconnue, et mon cœur a volé vers vous.

BRIGITTE.

Tara, tara tata. Quel galimathias ! Me parler d'amour, à mo[illegible] vieille roche ! l'exemple de la Provence !

THÉODORE.

TRIO *de Doche.*

O vous que j'aime et que j'adore,
Soyez sensible à mon ardeur.

BRIGITTE.

Monsieur, je vous le dis encore,
Vous insultez à ma pudeur.

ADÈLE, *à la croisée.*

Eh ! quoi, c'est-là mon Théodore !
Quel trouble il jète dans mon cœur !

THÉODORE, *feignant de parler à la vieille.*

A votre tour, daignez m'instruire
Des sentimens de votre cœur.

BRIGITTE.

Non, non. Je n'ai rien à vous dire.

ADÈLE.

Hélas ! le moyen de l'instruire !

BRIGITTE.

Fils de Satan, petit vaurien,
Finissez ce sot entretien.

THÉODORE, *avec affectation.*

O la plus rare des merveilles !

BRIGITTE, *effrayée, se bouche les oreilles.*

Moi ! la plus rare des merveilles !

THÉODORE.

Eh ! quoi, vous bouchez vos oreilles ?

BRIGITTE.

Oui, oui, mes yeux et mes oreilles ;
Je ne vois rien, je n'entends rien.

THÉODORE.

Vous ne voyez, n'entendez rien ?

BRIGITTE, *se bouchant les yeux et les oreilles.*

Non, rien. Non, rien.

THÉODORE.

Le bon moyen !
(*A Adèle.*)
Parlez sans crainte.

ADÈLE.

Ah ! Théodore !
En quel instant revenez-vous ?
Aujourd'hui même un être que j'abhorre
Prétend devenir mon époux.

THÉODORE.

Non, non. Il ne l'est pas encore.
(*A Brigitte, qui a ôté ses doigts de ses oreilles.*)
Vous me voyez à vos genoux.

BRIGITTE.

Je ne vois rien. Retirez-vous.

THÉODORE, *à Adèle.*

Daignez apprendre à Théodore
S'il fut toujours aimé de vous?

ADÈLE.

Qui puis-je aimer que Théodore
Lui seul dût être mon époux.

ADÈLE, THÉODORE. ENSEMBLE. BRIGITTE.

O doux transport! aimable ivresse! O ma pudeur! ô ma sagesse!
Puisqu'aujourd'hui je te revoi, En ce péril, soutenez-moi.
Malgré le péril qui me presse, Envain ici l'amour me presse;
Compte à jamais, compte sur moi. Fils de Satan, retire-toi.

Ah! bel objet, je vous suivrai partout.

BRIGITTE.

Et moi, je cours m'enfermer sous trente-six clefs.

(*Elle lui ferme la porte sur le nez.*)

SCENE VII.

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE ET LES AUTRES.

THÉODORE.

ALERTE! mes amis, alerte!

AUGUSTE *accourant.*

Le couvert est-il mis?

MAURICE.

Serons-nous bien régalés?

THÉODORE.

Oui, il y a de tout; noce, festin, grande chère, bal, sérénade, illumination. Ça vous convient-il?

LES JEUNES GENS.

Infiniment.

THÉODORE.

Je m'en doutais; mais il y a une horrible difficulté.

TOUS.

Laquelle?

THÉODORE.

Tout cela est préparé pour d'autres que pour vous.

TOUS.

Ah! diable!

THÉODORE.

Oui, mes amis; la foudre est prête à tomber sur moi!

AUGUSTE.

Quelle plaisanterie!

THÉODORE.

J'ai retrouvé tout-à-l'heure là, à cette croisée, une jeune personne qui m'est destinée depuis l'enfance: cette *Adèle* dont ce matin je parlais à mon oncle, plus belle, *plus fraîche*, plus tendre que jamais.

AUGUSTE.

Eh bien! épouse-là.

THÉODORE.

Le moyen? Un cuistre de grammairien, vieux, laid et pédant comme ils sont tous, va arriver à l'instant même pour signer son contrat de mariage avec elle.

AUGUSTE.

Un grammairien! A l'école!

THÉODORE.

De quelle manière?

AUGUSTE.

En courant prévenir ton oncle et réclamer son appui.

THÉODORE.

Et pendant ce temps le futur arrive, il signe, il épouse: et me voilà veuf.

AUGUSTE.

C'est effrayant.

THÉODORE.

Si seulement pendant une heure on pouvait mettre mon rival hors d'état de me nuire!....

AUGUSTE.

Tu nous ferais dejeûner?

THÉODORE.

Huit jours de suite.

AUGUSTE.

En commençant par celui-ci?

THÉODORE.

A l'instant même.

LES JEUNES GENS.

Messieurs, ceci mérite consultation. — Consultons.

AUGUSTE.

Dérouter des savans, cela ne doit pas être difficile.

THÉODORE.

AIR: *Gai, gai, gai, gai.*

Eh! non, non, non,
Tout sera bon;
Trouvons quelque folie:
Plus nous serons
Hardis et prompts,
Mieux nous réussirons.

AUGUSTE.

Voici mon moyen.

De cette compagnie,
Pour rompre le projet,
Grisons l'académie
Dans quelque cabaret.

TOUS.

Eh ! non, non, non,
Ce n'est pas bon.

THÉODORE.

Les hommes de génie
Boivent si bien,
Que ton moyen
Aujourd'hui ne vaut rien.

MAURICE.

Doucement, Messieurs.

Même air.

Une épreuve me tente :
Les bains de mer, dit-on,
Sont, pour la gent savante,
Un topique fort bon.

TOUS.

Eh ! non, non, non,
Ce n'est pas bon.

THÉODORE.

La science est pesante :
Leur gros savoir, du premier bond,
Les coulerait à fond.

AUGUSTE.

Même air.

Eh ! bien, faisons merveilles :
Par un grand coup d'estoc,
Enlevons les deux vieilles :
Voilà la noce au croc.

TOUS.

Eh ! non, non, non,
Ce n'est pas bon.

THÉODORE.

Enlever les deux vieilles !
C'est trop tenter, trop hasarder,
Il faudrait les garder.

Ah ! mon Dieu ! que vois-je ? Nous faisons comme les orateurs ; nous déclamons, et le mal arrive. Voyez-vous là-bas la carrossée de savans ?

AUGUSTE.

Oui, ma foi ! Ils mettent pied à terre.

THÉODORE.

Et ils sont en robe ! Plaisant équipage de noce ! Ah ! si je pouvais !....

MAURICE.

Eh bien ! quel parti prendre ?

THÉODORE.

Le ciel m'inspire. — La vieille enfermée dans la mai-

son, les pensionnaires aux champs. — Voilà notre corps-de-garde. (*En montrant la maison de Mme Dumont.*)

AUGUSTE.

Comment?

THÉODORE.

Eh! vîte à la manœuvre. — Cette enseigne qui nous a servi à notre dernier campement, ces fusils, ces mortiers; deux sentinelles en avant; deux derrière ce mur avec le tambour; nous à cette porte; des chansons, de la gaieté, de l'audace : la victoire est à nous.

(*Ils prennent leur enseigne, la posent sur celle de la maison, placent des armes en trophées devant la porte, et y attachent un drapeau. Deux d'entre eux se mettent en sentinelle; deux autres vont dans le jardin, dont la grille est ouverte. Théodore et Maurice jouent aux cartes sur un tambour, devant la maison.*)

AIR : *L'Amour a gagné sa cause.*

Faire un corps-de-garde *impromptu*
D'une maison de demoiselles,
Ce n'est pas blesser la vertu.
Sommes-nous donc moins sages qu'elles?
Nos goûts sont purs et délicats,
Et l'on nous sait si bonnes âmes,
Que bien des gens ne craindraient pas
De nous prendre pour des femmes.

(*Comme il aperçoit M. Dipthongue, il court se mettre en place.*)

Attention.

SCENE VIII.

LES MÊMES, M. DIPTHONGUE ET DEUX DE SES AMIS.

M. DIPTHONGUE.

(*Il est, ainsi que ses amis, vêtu d'une longue robe rouge de docteur, avec le bonnet. M. Dipthongue a un bouquet à la main, des gants blancs, et laisse voir, par-dessous sa robe, un costume de vieux élégant.*)

AIR : *Cocu, cocu, mon père.*

Marchons d'un pas agile,
Voilà l'aimable asyle
Où Bacchus et l'Amour
Vont nous traiter tour-à-tour.

LES AMIS.

Mon cher monsieur Diphtongue,
La promenade est longue!

M. DIPTHONGUE.

Le prix en est si doux!

LES AMIS.

Mais ce n'est pas pour nous.

AUGUSTE, *en sentinelle.*

Qui vive!

M. DIPTHONGUE, *s'arrêtant tout-à-coup.*

C'est singulier! des patrouilles en plein champ! — Eh! mon Dieu! que signifie cet attirail de guerre?

THÉODORE, *jouant aux cartes.*

A toi.

MAURICE.

A moi.

THÉODORE.

Je prends de l'as.

AUGUSTE.

Qui vive donc?

M. DIPTHONGUE.

C'est nous qui vivons, Monsieur, si nous en sommes capables.

AUGUSTE.

Parlez au corps-de-garde.

M. DIPTHONGUE.

Au corps-de-garde?

AUGUSTE.

Sans doute. Est-ce que vous ne savez pas lire? (*Il lui montre l'enseigne.*)

M. DIPTHONGUE, *lisant.*

En effet : *Corps-de-garde de la Marine.*

THÉODORE, *en jouant.*

Gare le capot.

AUGUSTE.

A qui en voulez-vous? A l'amiral, au général, au caporal?

M. DIPTHONGUE.

Eh! non, Monsieur, j'en veux à une maîtresse de pension dont je viens épouser la première demoiselle.

THÉODORE, *en jetant ses cartes.*

La Dame est prise.

MAURICE.

Hé bien! au diable.

THÉODORE, *se levant.*

Sentinelle, faites donc votre devoir; ne laissez approcher personne.

M. DIPTHONGUE.

Je n'en reviens pas. — Monsieur, sans vous fâcher, pourrais-je vous demander un petit éclaircissement? — Je crains de m'être trompé de chemin, d'avoir fait une bêtise.

THÉODORE.

C'est possible. — Qui êtes-vous?

M. DIPTHONGUE.

Professeur de grammaire provençale, homme d'esprit par diplôme, et couronné aujourd'hui pour la cinquième fois.

THÉODORE.

Couronné pour la cinquième fois! En ce cas, Monsieur, je ne suis plus étonné que vous vous soyez égaré.

M. DIPTHONGUE.

Pourquoi donc?

THÉODORE.

AIR : *Dans la vigne à Claudin.*

Vous courez les couronnes,
C'est un jeu dangereux;
Tel qui les trouve bonnes,
D'abord se croit heureux;
Mais gare la tempête,
Car, qui veut, en vrai fou,
En trop charger sa tête,
Doit se casser le cou.

M. DIPTHONGUE.

Moi, Monsieur, je ne me suis rien cassé; mais, d'après mon itinéraire, il n'est pas moins surnaturel que je trouve un corps-de-garde à la place d'un pensionnat de demoiselles!

THÉODORE.

Bah! cela n'est pas si différent.

DEUX GARDES-MARINE *derrière le mur, avec le tambour.*

Chantons le vin, chantons l'amour,
Au son du fifre et du tambour.

THÉODORE.

Avez-vous entendu nos pensionnaires?

M. DIPTHONGUE.

Même air.

Notre méprise est évidente,
Et l'on nous a guidés fort mal.
Ces voix et ces chants sous la tente,
N'ont, ma foi, rien de virginal;
A moins qu'aujourd'hui l'on ne chante
Au couvent le vin et l'amour,
Au son du fifre et du tambour.

Tous reprennent, excepté Théodore.

Au son du fifre et du tambour.

THÉODORE.

Paix donc, vous autres, laissez-nous renvoyer ces Messieurs avec les égards qu'ils méritent.

M. DITHONGUE.

Au moins, Monsieur, daignez me dire si Mme Dumont ne vous est pas connue ?

THÉODORE.

Au contraire, Monsieur, beaucoup. Elle habite cette même plage, mais derrière l'anse que vous [illegible].

M. DITHONGUE.

Ah ! ah !

THÉODORE.

Vous n'êtes donc pas venu par le grand chemin ?

M. DITHONGUE.

Hélas, non, par la forêt. Quand on va se marier, on abrège tant qu'on peut.

THÉODORE.

Tant pis.

AIR de *Figaro*.

[illegible]
[illegible]

DITHONGUE.

[illegible]
[illegible]

THÉODORE.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

M. DITHONGUE.

[illegible]

THÉODORE.

[illegible]

M. DITHONGUE.

[illegible]

THÉODORE.

[illegible]

M. DITHONGUE.

[illegible]

THÉODORE.

[illegible]

M. DIPTHONGUE.

Monsieur, je suis incapable....

THÉODORE.

La côte est infestée, en ce moment, de mauvais sujets que nous guettons.

AUGUSTE.

De très-mauvais sujets, des vauriens qui n'aiment ni les gens d'esprit...

THÉODORE.

Ni les gens qui se marient. — Enfin, des Turcs.

DIPHTONGUE.

Diantre ! des Turcs !

THÉODORE.

Aux armes ! Quatre hommes de bonne volonté.

QUATRE JEUNES GENS.

Nous voici.

THÉODORE.

AIR : *Vaudeville de la Garde nationale.*

Protégez les arts, le génie,
Sauvez-les de tous accidens ;
Faites marcher de compagnie
Et la valeur et les talens.

DIPHTONGUE.

Ah ! Monsieur, l'important service ;
Combien ici nous vous devons !

THÉODORE.

En vous rendant ce faible office,
C'est nous-mêmes que nous servons.

DIPHTONGUE *et ses amis.*

Quel honneur pour notre génie !
Agréez nos remercîmens.
Leur politesse est infinie :
Pour des marins, ils sont charmans.

LES JEUNES GENS.

Protégeons les arts, le génie, etc.

(*Ils les poussent dehors, au son du tambour.*)

SCENE IX.

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE.

THÉODORE.

Bon ! les voilà partis. — Adieu le corps-de-garde. Que tout revienne à sa place. Vous, jeunes brebis, rentrez au bercail ; et nous, courons après les savans pour achever notre ouvrage, nous emparer de leurs robes, et faire déjeûner mes amis.

(*Les jeunes gens remettent les armes et le drapeau comme ils étaient au commencement.*)

SCENE X.

ADELE.

(*Elle sort de la maison avec précaution.*)

THÉODORE ? Théodore ? Eh bien ! il n'y est plus. Je croyais encore entendre sa voix. — Un bruit de tambour a même frappé mon oreille. J'ai tremblé que Brigitte ne l'entendît aussi. Mais, heureusement, elle est tout-là-bas au fond de la maison. — Tandis qu'elle y est encore, je voudrais bien.... — (*Elle fait quelques pas.*) — Je suis seule. C'est égal. Je ne suis, peut-être, pas si malheureuse que ce matin. — Quelle idée ! comme si quelque chose pouvait empêcher !.... Eh ! Eh ! le quelque chose était là.

AIR *de Doche.*

En proie au chagrin qui me tue,
Je pleurais encor ce matin ;
Théodore arrive, à sa vue
Je crois voir changer mon destin.
Sous mes fenêtres il déclame,
Il me peint l'ardeur qui l'enflamme ;
Il a tort : mais je voudrais bien
Qu'il ne m'eût pas parlé pour rien.

Déjà d'une duègne austère,
Son adresse est venue à bout.
Il tombe à ses pieds pour me plaire ;
Je le crois capable de tout.
Pour rompre le nœud qui me lie,
Il va tenter mainte folie ;
Il a tort ; mais je voudrais bien
Qu'il ne fît pas tout ça pour rien.

Ah ! grand Dieu ! voilà mes espérances renversées ! — J'aperçois ce maudit grammairien et son fatal cortége. Sauvons-nous.

SCENE XI.

ADELE, THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE, ETC.

(*Théodore, Auguste et Maurice, reparaissent sous les robes des professeurs. Les quatre autres sont en musiciens avec divers instrumens et de gros bouquets.*

THÉODORE, *contrefaisant sa voix.*

MADEMOISELLE, voulez-vous bien permettre....

ADELE, *sans le regarder.*

Bonjour, Monsieur.

THÉODORE.

Eh quoi ! belle enfant, ne daignerez-vous pas honorer d'un regard celui. . . . .

ADELE.

Eh ! Monsieur, ne vous ai-je pas dit assez positivement. . . . .

THÉODORE.

Que vous n'aimiez que Théodore ?

ADELE.

Ciel ! c'est vous ?

THÉODORE.

Paix ! — Comment nous trouvez-vous ?

ADELE.

Imprudent !

THÉODORE.

Tout est prévu. M. Diphtongue, ses amis, les musiciens qui l'escortaient, enfin la grammaire, tous ses participes et le futur sont dans la chaloupe, sous bonne garde ; et, pour peu que le Ciel nous aide, nous sommes maîtres du terrain pour toute la journée.

ADELE.

Mais, que prétendez-vous ?

THÉODORE.

Ne faut-il pas que je vous épouse ?

ADELE.

Eh ! mon Dieu, oui. — Mais, sous ce costume bisarre ?

THÉODORE.

Ne faut-il pas que je régale mes amis ?

ADELE.

C'est bien juste.—Mais si l'on vient à vous découvrir !

THÉODORE.

AIR.

Eh ! morbleu ! qu'avons-nous à craindre ?
Ne sommes-nous pas gens de cœur ?
Et nous vit-on jamais enfreindre
Les lois que nous dicta l'honneur ?
Malgré de dangereux modèles,
Ne sommes-nous pas, jusqu'au bout,
A notre Roi restés fidèles ?
Avec ça l'on passe partout.

ADELE.

Ah ! mon Dieu, Théodore, vous me faites une peur... et *un plaisir. Eh ! justement*, voici Madame Dumont et *toutes mes compagnes.* Que lui direz-vous ?

THÉODORE, *en se frappant le front.*

Tout est là. — Allons, mes amis, point de maladresse. Vivent la joie et une valse!

(*Ceux des jeunes gens qui ont des instrumens, se mettent à jouer une valse bien connue.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, LES JEUNES FILLES, MADAME DUMONT.

VIRGINIE, *du fond du théâtre, à ses compagnes.*

Eh! vîte, vîte. La musique, les violons sont là; accourez, accourez.

(*Les jeunes filles, à mesure qu'elles arrivent, se mettent à valser.*)

Mme. DUMONT, *de loin.*

Eh bien! Mesdemoiselles, que faites-vous donc? — Est-ce ainsi que vous gardez votre maintien, que vous observez la décence prescrite dans ma maison?

(*La musique cesse, et les jeunes filles s'arrêtent.*)

ADELE.

Madame, c'est que ces Messieurs. . . . .

Mme. DUMONT.

Ah!

THÉODORE, *avec un ton pédant.*

Oui, Madame, notre ami M. Diphtongue s'étant trouvé, ce matin, un peu plus retenu qu'il ne le pensait, par son nouveau triomphe, nous a invités à le précéder, et à vous offrir d'avance, ainsi qu'à Mademoiselle, ses hommages respectueux.

Mme. DUMONT.

Messieurs, soyez les bien venus. — (*A part.*) Voilà des professeurs qui me paraissent bien jeunes. — Vous, Mesdemoiselles, rentrez.

THÉODORE.

Pourquoi donc, Madame?

AIR *de Thorigni.*

Restez, restez, troupe jolie;
Si notre robe vous déplaît,
Croyez qu'on n'est pas, dans la vie,
Aussi savant qu'on le paraît.
Si notre gravité vous blesse,
Amusez-vous, riez-en bien;
Vous verrez que notre sagesse,
Près des Grâces, ne tient à rien.

Mme. DUMONT.

Les grâces! Baissez les yeux, Mesdemoiselles, re-

merciez et rentrez. Vous, Adèle, avertissez ma sœur de hâter les préparatifs nécessaires, pour recevoir la compagnie.

(*Les jeunes filles rentrent.*)

SCENE XIII.

THÉODORE, AUGUSTE, MADAME DUMONT, LES AUTRES JEUNES GENS.

THÉODORE.

Si nous pouvions être de quelque utilité à ces demoiselles dans la maison.

AUGUSTE.

A la cave.

MAURICE.

Dans la salle à manger.

Mme. DUMONT.

Eh ! messieurs, de pareils soins sont indignes de vous.

THÉODORE.

Pourquoi donc ?

AIR *du pas redoublé.*

Nous ne sommes pas fiers du tout ;
Faites ouvrir la porte,
Et vous nous verrez, jusqu'au bout,
Agir de belle sorte.

AUGUSTE.

Nous saurons vous débarrasser
D'un pénible service.

THÉODORE.

Nous sommes gens à ne laisser
Rien à faire à l'office.

Mme. DUMONT.

Ah ! messieurs ! — Permettez, en attendant que tout soit prêt, et que M. Diphtongue arrive. . . . .

THÉODORE.

Oh ! il vous supplie de ne pas vous gêner.

AUGUSTE.

Même de déjeûner sans lui.

Mme DUMONT.

Il ne peut tarder. Souffrez, Messieurs, qu'en l'attendant, j'aie le plaisir de m'entretenir avec vous.

THÉODORE.

Diantre !

Mme DUMONT.

De m'instruire, de m'éclairer de vos lumières.

THÉODORE, *à part.*

Ce n'est pas là mon compte.

AUGUSTE et MAURICE.

Ni le mien.

Mme DUMONT, *à Maurice.*

Monsieur est sans doute attaché à quelqu'un des lycées de notre province ?

THÉODORE, *bas, à Maurice.*

Prends garde à toi.

MAURICE.

Oui, Madame, je suis quelquefois amarré ; je veux dire comme vous dites, attaché aux lycées, au cabestan, au grand mât de la science.

Mme DUMONT, *à part.*

Quel langage ! (*Haut.*) Ah ! j'entends, Monsieur s'est adonné aux hautes spéculations ?

MAURICE.

Oui, Madame, à ce qu'il y a de plus haut. Dans mon métier il faut voir de loin.

Mme DUMONT, *à Auguste.*

Et Monsieur ?

AUGUSTE.

Moi, Madame, je ne m'élève pas autant ; mais je vais, je viens, je crie d'un côté, je tape de l'autre....

Mme DUMONT.

Ah ! Monsieur est apparemment chargé d'une inspection classique ?

AUGUSTE.

Classique ! Oui, Madame ; c'est le mot.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'inspecte et surveille avec fruit
Certaine jeunesse un peu folle.
Ronde de jour, ronde de nuit,
Je ne néglige aucune école.
Vraiment, en fait d'inspection,
Au plus zélé je fais la barbe,
Au perroquet, à l'artimon,
Souvent même à la Sainte Barbe.

Mme DUMONT.

A la Sainte Barbe !

THÉODORE.

Oui, Madame, un petit collége à l'instar de celui de Paris. (*A Auguste.*) Imbécille !

Mme DUMONT, *à part.*

Ceci m'est suspect. (*Haut.*) Eh ! dites-moi, Messieurs,

MAURICE, *à part.*

Peste soit de la questionneuse !

AUGUSTE, *à Théodore.*

Le déjeûner, ou je décampe.

THÉODORE.

Tais-toi donc. — Madame, nous avons fait une longue course : ne pourriez-vous nous permettre d'aller nous reposer ?

Mme DUMONT.

Rien de plus juste, Messieurs. — Veuillez entrer dans ce jardin. (*A part.*) D'où vous ne sortirez qu'à bon escient.

(*Elle leur ouvre la grille qui conduit au jardin.*)

THÉODORE.

Mais il me semble, Madame, que ces demoiselles sont entrées par cette porte ?

Mme DUMONT.

Oui ; mais c'est là que la fête est préparée pour vous.

THÉODORE.

La fête !

AUGUSTE.

Enfin nous allons déjeûner !

(*On entend sonner une cloche dans la maison.*)

THÉODORE.

Quelle est cette cloche ?

Mme DUMONT.

C'est le premier appel pour le dîner.

THÉODORE.

AIR : *Tiens, voilà ma pipe.*

O cloche adorable !
O signal charmant !
Quand c'est pour la table
L'heureux instrument !
Oui, ces sons prospères
Sont harmonieux ;
Mais le bruit des verres
Vaut encor bien mieux.

CHŒUR *en entrant.*

Oui, ces sons prospères etc.

(*La cloche sonne pendant la reprise du chœur.*)

SCENE XIV.

Mme DUMONT, *après que les jeunes gens sont entrés dans le jardin.*

Il n'y a pas le moindre doute : ce sont là des gens *suspects, et je me garderai bien*, avant l'arrivée de *M. Dipthongue* et les renseignemens les plus positifs,

d'admettre de pareils personnages devant mes pensionnaires.

AIR *du Ménage de garçon.*

Dieu merci, mon expérience
A su me seconder à temps;
Dans ce jardin, un mur immense
Me répond de ces intrigans.
Ah ! que n'est-il aussi facile,
Par un moyen encor plus sûr,
De mettre ainsi, dans chaque ville,
Tous les méchans au pied du mur.

Courons prévenir ma sœur de cet événement.

SCENE XV.

MADAME DUMONT, LES JEUNES FILLES.

LES JEUNES FILLES.

(*Elles accourent en poussant un grand cri.*)

CHŒUR.

AIR : *Verse encor, encor,*

Ah ! grand Dieu ! fuyons, fuyons, fuyons,
Fuyons ces noirs démons.
Dans quel danger nous sommes !
Ah ! grand Dieu ! fuyons, fuyons, fuyons ;
Quel danger nous courons
Avec tous ces démons !

Mme. DUMONT.

Mais pourquoi ce train ?

VIRGINIE.

C'est une foule immense
D'hommes qui, soudain,
A franchi le jardin :
Et ce qui chez vous
Blesse bien la décence,
C'est qu'ils se sont tous
Mis à table sans nous.

CHŒUR.

Ah ! grand Dieu ! fuyons, etc.

SCENE XVI.

LES MÊMES, BRIGITTE, *accourant.*

BRIGITTE.

AH ! ma sœur, ma sœur !

AIR *de la Rosière.*

Accourez bien vite,
Une gent maudite,

Que la rage excite,
Se répand chez nous.

A cette tempête,
D'abord j'ai fait tête;
Mais rien ne l'arrête:
Ce sont de vrais loups.

L'un, plein d'audace,
Au buffet passe,
Et fait main basse
Sur nos plus beaux fruits;

L'autre, à la cave,
Sans nulle entrave,
Boit et nous brave,
Assis sur nos muids.

C'est un brigandage,
Un affreux ravage,
Un sac, un pillage;
On dirait enfin

Que l'enfer complice
A, dans sa malice,
Vomi sur l'office
La soif et la faim.

Mme DUMONT.

Ah! mon Dieu! ma sœur, qu'opposer à ces effrontés.

BRIGITTE.

Nos deux valets sont à leurs trousses; ils les contiennent encore, mais....

SCENE XVII.

LES MÊMES, SAINT-TRON, JACQUES.

SAINT-TRON, *en-dehors.*

PAR ici! Jacques, par ici!

Mme DUMONT, *courant au-devant de lui.*

Ah! Monsieur, c'est le ciel qui vous envoie! — Mais, que vois-je? c'est M. de Saint-Tron.

SAINT-TRON.

C'est madame Dumont, notre ancienne amie. Et par quel hasard?

Mme DUMONT.

Voilà ma maison de campagne, où je suis venue faire la noce d'une de mes pensionnaires, et vous y arrivez bien à propos, Monsieur, pour me rendre un grand service.

SAINT-TRON.

Caspi, Madame; c'est une chose facile pour ses amis. De quoi s'agit-il?

Mme DUMONT.

Des gens suspects se sont introduits dans ma maison.

BRIGITTE et LES JEUNES FILLES.

Des voleurs, des filoux, de vilaines robes, des bonnets *carrés.*

SAINT-TRON.

Trio de Doche.

La vérité, la bonne foi,
De tout marin sont la devise.
Toujours il parle avec franchise :
Imitez-moi,
Imitez-moi.

ADÈLE.

Fille à seize ans se fait la loi
De ne parler qu'avec franchise,
La vérité c'est sa devise :
Comptez sur moi. (*bis.*)

Mme. DUMONT.

Chez moi l'on parle avec franchise :
Telle est ma loi,
Telle est ma loi.

SAINT-TRON.

Eh ! bien, voyons, prenez courage.

Mme. DUMONT.

Parlez, ma fille, à cœur ouvert.

SAINT-TRON.

Dans ce pays, sur cette plage,
Ne connaissez-vous que la mer ?

ADÈLE, *sur le ton dont on récite une leçon.*

La mer est une vaste enceinte,
Dans ses bornes toujours restreinte :
C'est l'amas de toutes les eaux.
Leur mouvement forme les flots,
Et c'est par le poids de la lune...

SAINT-TRON, *l'interrompant.*

Votre science est peu commune,
Oui, j'en conviens ; oui, c'est un fait ;
Mais laissons la mer, s'il vous plaît,
Moi, je vous parle de la terre :
Quelqu'un aurait-il su vous plaire ?

Mme. DUMONT, *à Saint-Tron.*

Sa science n'est pas commune,
Vous voyez qu'elle est bien au fait.
(*A Adèle.*)
Monsieur vous parle de la terre.

ADÈLE, *de même.*

La terre est un globe arrondi,
Vers ses deux poles applati,
Qu'on divise en quatre parties :
L'est, l'ouest, le nord, le midi.

Mme. DUMONT.

Et souvent ces quatre parties...

SAINT-TRON.

Peste soit de vos réparties.
Eh ! non, morbleu, parlez plus clair,
Laissez là vos contes en l'air.
Votre cœur, en tout ce mystère...

ADÈLE.

L'air est, dit-on, un élément.

Mme. DUMONT, *à Adèle.*

Très-bien, l'air est un élément.

SAINT-TRON.

Je vous parle de votre amant.

ADÈLE.

C'est cette substance légère
Dont se compose l'atmosphère...

SAINT-TRON.

Ah ! tron de l'air, je suis un sot.

Mme. DUMONT, *à Saint-Tron.*

Mais c'est la chose mot pour mot.

ADÈLE.

Monsieur, pourquoi cette colère?
Ne vous ai-je pas, mot à mot,
Redit ma leçon toute entière?

SAINT-TRON.

Oui, oui, c'est moi qui suis un sot.

ADÈLE.

Faut-il vous la redire encore?

SAINT-TRON. ENSEMBLE. Mme. DUMONT.

Non, non, parbleu, plus d'entretien — Pourtant elle répond fort bien:
Près d'un tendron qui sait si bien — C'est le système neutonien
Cacher ce qu'il veut qu'on ignore. — Dont la France aujourd'hui s'honore;
Le plus fin n'est qu'un pécore : — Se peut-il qu'un marin l'ignore :
Il ne sait rien, — Il ne sait rien,
Il ne sait rien. — Il ne sait rien.

ADÈLE.

Bon ! j'ai sauvé mon Théodore,
Il ne sait rien.

SAINT-TRON.

Mais c'est égal; amoureux ou fripons, je me charge de vos intrus. Quand un vaisseau ne veut pas amener de bon gré, je le fais sauter de force. Laissez venir mes petits.

Mme DUMONT.

Mais, Monsieur, si ces gens sont armés?

SAINT-TRON.

Quand ils auraient un arsenal, autant de coulé; je leur lâche des *tonnères. Quoi !* la fine fleur de la bravoure *française. Tenez, les voici.*

SCENE XVIII.

Les mêmes, M. DIPTHONGUE, SES AMIS.

(*M. Dipthongue et ses amis sont sans robes et ont des bouquets à leurs côtés et des gants blancs.*)

JACQUES.

Ma foi, mon Commandant, voilà tout ce que j'ai trouvé.

SAINT-TRON.

Venez, petiots, et montrez....

M. DIPTHONGUE.

Qu'appelez-vous, petiots? N'est-on pas las de se promener?

SAINT-TRON.

Quelle est cette sotte figure?

Mme DUMONT.

Eh! c'est M. Dipthongue!

SAINT-TRON.

Di se ton gue?

M. DIPTHONGUE.

Quoi! Mme Dumont est ici? Eh! mon Dieu! ce Dame, que venez-vous faire au corps-de-garde?

Mme DUMONT.

Au corps-de-garde?

M. DIPTHONGUE.

Est-ce que les Turcs vous auraient rencontrée?

Mme DUMONT.

Vous-même êtes-vous fou? Je suis à la porte de ma maison. — Ne voyez-vous pas mon écriteau?

M. DIPTHONGUE, *dans le plus grand étonnement.*

Oh! par exemple, celui-là est fort.

AIR *de l'Opéra comique.*

J'ai vu, depuis un certain temps,
Mainte prompte métamorphose;
J'ai vu des nains devenir grands,
Des grands devenir peu de chose;
Mais, hélas! quel sort nous attend,
Pauvres gens d'esprit que nous sommes!
Si les maisons, en un instant,
Changent comme les hommes.

SAINT-TRON.

Au diable les phrases : expliquez-nous ce qui vous est arrivé?

DIPHTONGUE.

Parbleu! ce n'est que trop clair. Tout-à-l'heure, il y avait ici un corps-de-garde avec des fusils, des

s et autres objets d'art, puis de jeunes soldats qui se paraient, en jouant au piquet, à faire la guerre aux rcs.

SAINT-TRON.

De jeunes soldats !

DIPHTONGUE.

Ils nous ont d'abord reçus un peu cavalièrement; is quand ils ont su que je venais me marier, et que messieurs m'accompagnaient pour le festin, ils ont ntôt été d'une politesse sans égale, et nous ont dit nous nous étions trompés de chemin.

SAINT-TRON.

Bagasse ! je devine le coup.

DIPHTONGUE.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Pour nous remettre sur la route,
Tout le corps-de-garde nous suit;
Et pour mieux nous servir, sans doute,
A la chaloupe il nous conduit.
Là, pêle-mêle on nous englobe.

SAINT-TRON.

Mais quand ainsi l'on vous surprit,
Vous aviez donc perdu l'esprit?

DIPHTONGUE.

On nous avait pris notre robe.

SAINT-TRON.

Allons, allons, je sais ce que c'est.

Mme. DUMONT.

Comment, Monsieur, vous connaîtriez les auteurs de tour infâme?

SAINT-TRON.

Oui, Madame : mais ce n'est rien.

Me. DUMONT.

Comment rien?

SAINT-TRON.

Rien, vous dis-je. Ce sont de petits drôles qui ont ulu se donner la peine de dîner pour ces Messieurs. *A part.)* Ah ! Ah ! mes fripons, je vous apprendrai à être pas à votre poste. — Toi, Jacques. *(Il lui parle à reille.)*

JACQUES.

Oui, Commandant.

SAINT-TRON.

Je veux qu'ils croyent que la frégate est attaquée, et *ls verrons.*

Mme. DUMONT.

Cependant, Monsieur.....

SAINT-TRON.

Tron de l'air. Laissez-moi faire, et ne témoignez aucune inquiétude. Retiré à quelques pas d'ici, je ne perds rien de vue et vous allez voir beau jeu. — Vous, Messieurs, suivez-moi.

DIPHTONGUE.

Mais, monsieur, ces effrontés nous doivent une réparation éclatante.

SAINT-TRON.

Vous l'aurez.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

A leur place on va vous mener,
Sur mon bord, chercher la victoire.
Ils vont manger votre dîner,
Mais vous leur ravirez leur gloire.
Si tantôt le combat a lieu,
En avant soudain je vous jète,
Vous recevrez le premier feu :
Il faut que justice soit faite.

DIPHTONGUE.

Peste soit de la justice ! *(Saint-Tron l'entraîne.)*

SCENE XIX.

MADAME DUMONT, BRIGITTE, LES JEUNES FILLES.

Mme. DUMONT.

Allons, suivons les ordres de cet honnête homme. Ne témoignons aucune inquiétude, quoique je tremble de tout mon cœur.

(*Premier coup de canon.*)

Qu'entends-je ?

(*Le canon continue.*)

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE, *sortant de la maison avec des verres, une bouteille, des serviettes à la main.*

Quel est ce bruit ?

LES AUTRES JEUNES GENS, *sur le mur et à la croisée.*

Quel est ce tapage ?

THÉODORE.

C'est le canon.

Mme. DUMONT.

Ciel ! entre deux feux ! Sauvons-nous, mesdemoiselles.

THÉODORE.

Oui, le canon ! Un français ne peut s'y méprendre. Mes amis, ceci mérite attention.

Ils montent tous sur les rochers, les arbres.

MAURICE.

AIR *du Jeune Henri.*

Allons, grimpons, voyons, morbleu!
D'où vient cette réjouissance.

THÉODORE, *sur la pointe d'un rocher.*

Ceci vraiment n'est pas un jeu,
C'est la frégate qui fait feu.

TOUS.

Allons, partons. Adieu l'amour,
Adieu, science,
Adieu, bombance.
(*Ils quittent tous leurs habits.*)
A la gloire donnons ce jour,
Demain l'amour
Aura son tour.

AUGUSTE, *accourant du rivage.*

Ah ! mes amis, tout est perdu.

TOUS.

Comment ?

THÉODORE.

On a vaincu sans nous ?

AUGUSTE.

Plus de moyen de rejoindre la frégate. La chaloupe, qui pouvait nous y conduire, a disparu.

TOUS, *dans le plus grand désespoir.*

Ciel ! quelle honte !

THÉODORE.

On se bat, et je n'y suis pas !

AUGUSTE.

De rage, je boirais la mer.

THÉODORE.

Eh ! messieurs, ne connaissez-vous d'autre moyen ?

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Morbleu ! puisque la chaloupe
Trompe en ce moment nos vœux,
Messieurs, l'honneur de la troupe
Exige un saut périlleux.
Amis, qui m'aime me suive.
(*Il court sur le rocher le plus avancé dans la mer ; tous ses camarades le suivent ; il achève le couplet.*)
Du marin, suivons la loi :
Un Français toujours arrive
En criant : VIVE LE ROI.

(*Théodore se jette à la mer, et ses camarades l'imitent, en criant :* VIVE LE ROI !

BRIGITTE, *sur la porte.*

Oh ! *les petits scélérats*, çà ne craint ni feu, ni eau, *ni vin.*

Mme. DUMONT.

Cependant, Monsieur.....

SAINT-TRON.

Tron de l'air. Laissez-moi faire, et ne témoignez aucune inquiétude. Retiré à quelques pas d'ici, je ne perds rien de vue et vous allez voir beau jeu. — Vous, Messieurs, suivez-moi.

DIPHTONGUE.

Mais, monsieur, ces officiers nous doivent une réparation éclatante.

SAINT-TRON.

Vous l'aurez.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

A leur place on va vous mener,
Sur mon bord, chercher la victoire.
Ils vont manger votre dîner,
Mais vous leur ravirez leur gloire.
Si tantôt le combat a lieu,
En avant soudain je vous jète,
Vous recevrez le premier feu :
Il faut que justice soit faite.

DIPHTONGUE.

Peste soit de la justice ! *(Saint-Tron l'entraîne.)*

SCENE XIX.

MADAME DUMONT, BRIGITTE, LES JEUNES FILLES.

Mme. DUMONT.

Allons, suivons les ordres de cet honnête homme. Ne témoignons aucune inquiétude, quoique je tremble de tout mon cœur.

(Premier coup de canon.)

Qu'entends-je ?

(Le canon continue.)

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE, *sortant de la maison avec des verres, une bouteille, des serviettes à la main.*

Quel est ce bruit ?

LES AUTRES JEUNES GENS, *sur le mur et à la croisée.*

Quel est ce tapage ?

THÉODORE.

C'est le canon.

Mme. DUMONT.

Ciel ! entre deux feux ! Sauvons-nous, mesdemoiselles.

THÉODORE.

Oui, le canon ! Un français ne peut s'y méprendre. *Mes amis*, ceci mérite attention.

(Ils montent tous sur les rochers, les arbres.)

MAURICE.

AIR *du Jeune Henri.*

Allons, grimpons, voyons, morbleu!
D'où vient cette réjouissance.

THÉODORE, *sur la pointe d'un rocher.*

Ceci vraiment n'est pas un jeu,
C'est la frégate qui fait feu.

TOUS.

Allons, partons. Adieu l'amour,
Adieu, science,
Adieu, bombance.
(*Ils quittent tous leurs habits.*)
A la gloire donnons ce jour,
Demain l'amour
Aura son tour.

AUGUSTE, *accourant du rivage.*

Ah! mes amis, tout est perdu.

TOUS.

Comment?

THÉODORE.

On a vaincu sans nous?

AUGUSTE.

Plus de moyen de rejoindre la frégate. La chaloupe, qui pouvait nous y conduire, a disparu.

TOUS, *dans le plus grand désespoir.*

Ciel! quelle honte!

THÉODORE.

On se bat, et je n'y suis pas!

AUGUSTE.

De rage, je boirais la mer.

THÉODORE.

Eh! messieurs, ne connaissez-vous d'autre moyen?

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Morbleu! puisque la chaloupe
Trompe en ce moment nos vœux,
Messieurs, l'honneur de la troupe
Exige un saut périlleux.
Amis, qui m'aime me suive.
(*Il court sur le rocher le plus avancé dans la mer; tous ses camarades le suivent; il achève le couplet.*)
Du marin, suivons la loi:
Un Français toujours arrive
En criant: VIVE LE ROI.

(*Théodore se jette à la mer, et ses camarades l'imitent, en criant:* VIVE LE ROI!

BRIGITTE, *sur la porte.*

Oh! *les petits scélérats*, çà ne craint ni feu, ni eau, *ni vin.*

SCENE XX.

BRIGITTE, MADAME DUMONT, SAINT-TRON.

SAINT-TRON, *avec enthousiasme.*

C'est charmant, c'est charmant !

Mme. DUMONT.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas effrayé d'une pareille équipée ?

SAINT-TRON.

Delicieux, madame, impayable. Les braves gens ! les braves gens !

Mme. DUMONT.

Des effrontés qui se sont introduits furtivement chez moi !

SAINT-TRON.

Oui, mais comme ils en sortent !

BRIGITTE.

Qui ont enfoncé nos tonneaux !

SAINT-TRON.

C'est l'espoir de la France !

Mme. DUMONT.

Bu toutes nos liqueurs !

SAINT-TRON.

C'est l'honneur de la marine.

Mme. DUMONT.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Sans nul respect, vos jeunes foux
Ont dévasté mon réfectoire.

BRIGITTE.

C'est un jour de diète pour nous.

SAINT-TRON.

Pour eux, c'est un siècle de gloire.

Mme. DUMONT.

Mais répandre partout l'effroi.

SAINT-TRON.

Je n'aurais pas plus de courage.

BRIGITTE.

M'oser parler d'amour, à moi !

SAINT-TRON.

César n'eût pas fait davantage.

Mme. DUMONT.

Mais, monsieur, considérez.....

SAINT-TRON.

AIR.

Ce ne sont pas là des rêves,
Vous les avez vu sauter.

Ces lurons sont mes élèves ;
Ont-ils bien su profiter ?
Vous pourrez vanter, sans blâme,
Votre école et vos moyens,
Quand vos élèves, Madame,
Sauteront comme les miens.

Mme DUMONT.

En vérité, Monsieur, vous extravaguez.

SAINT-TRON.

Ah ! Madame, je ne voudrais pas, pour la prise de dix gaillons, n'avoir pas vu ce que je viens de voir.

Mme DUMONT.

Cependant vous nous aviez promis que ces indiscrets seraient punis.

SAINT-TRON.

Ils le seront. Ce sont de trop braves gens pour ne pas l'être. Il ne faut pas gâter ça ; mais, sarpebleu ! ce ne sera qu'après les avoir tous embrassés.

JACQUES, *en-dehors*.

Ohé ! ohé ! ohé !

SAINT-TRON.

Qu'entends-je ?

SCENE XXI.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *en entrant*.

OHÉ ! ohé ! ohé !

SAINT-TRON.

Qu'est-ce donc ?

Mme DUMONT.

Encore quelque aventure. Sauvons-nous.

(*Elle rentre avec Brigitte.*)

SCENE XXII.

SAINT-TRON, JACQUES.

SAINT-TRON.

QU'EST-CE donc, Jacques ?

JACQUES.

Hélas ! mon Commandant. (*A part.*) Saurais-je bien mentir ?

SAINT-TRON.

Parle donc.

JACQUES.

Hé bien ! Monsieur, vous avez vu vos gardes marine *se jeter à l'eau ? Ils ont* voulu gagner la frégate à la nage ;

mais un peu trop de zèle, la mer trop profonde, peut-être bien les poches trop pleines, et puis....

SAINT-TRON.

Et quoi ?

JACQUES.

Dame, mon Commandant, une noce, un festin !....

AIR : *Et voilà, et voilà.*

Ces jeunes gens sont bien appris :
Par une politesse extrême,
Comme les vins étaient exquis,
Sans doute qu'ils en auront pris
Comme j'en aurais pris moi-même ;
Mais sur la mer, ce doux fardeau,
Fait que pour eux, Monsieur, je tremble :
Vous le savez, le vin et l'eau
Ça va mal (*bis.*), ça va mal ensemble.

SAINT-TRON *le prenant à la gorge.*

Coquin, tu n'as pas couru à leur secours ?

JACQUES.

A force de rames, Monsieur ; mais le courant les a entraînés vers la pointe de cette anse, où je crains bien qu'il ne leur arrive malheur.

SAINT-TRON.

Sarpebleu ! vîte, au secours de mes braves ! Qu'on ramasse tout ce qu'on trouvera ! Bagasse ! tron de l'air !

(*Il sort dans le plus grand trouble.*)

SCENE XXIII.

JACQUES *le regardant sortir.*

Oui, oui, galoppe à leur secours. — Les petits malins sont à l'abri d'un autre côté. Je les ai repêchés à temps ; je leur ai tout conté, et grâce à leurs habits neufs qu'ils ont trouvés dans ma chaloupe, ils s'y rajustent, et.... ma foi les voilà !

THÉODORE, *paraissant derrière un rocher.*

Bravo, Jacques.

JACQUES.

J'ai fait ce que vous m'avez dit : à vous le reste.

THÉODORE, *appelant ses amis, qui arrivent l'un après l'autre. Chacun d'eux a l'air d'achever de mettre son habit, d'essuyer ses cheveux*, etc.

Mes amis, mes amis !

SCENE XXIV.

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE ET LES AUTRES.

LES JEUNES GENS.

Nous voici, nous voici.

THÉODORE.

La place est libre. Grâce à nos habits neufs, nous pourrons prendre une bonne revanche.

AUGUSTE.

Laquelle ?

THÉODORE.

Mon oncle nous a joué d'un tour, avec ses canons ; il faut le lui rendre avec nos pipes ; fumée pour fumée. — En place comme ce matin.

(*Ils se remettent tous sur les rochers, fument et reprennent le refrain de leurs premiers couplets. Au même moment la vieille Brigitte paraît à la croisée ; Mme Dumont sur la porte de la maison ; Adèle à la grille du jardin ; et toutes les jeunes filles, en-dedans, ne laissent voir que leurs têtes au-dessus du mur.*)

CHACUNE D'ELLES DIT :

Les voilà, les voilà !

ADÈLE.

Quel bonheur !

LES JEUNES GENS.

Eh ! vogue la galère !
V'là comme sort d'affaire
Le vrai marin.

SCÈNE XXV et dernière.

LES MÊMES, SAINT-TRON, M. DIPTHONGUE, ETC.

SAINT-TRON, *en-dehors.*

Allons donc, avancez. — Où diable ces malheureux se sont-ils nichés ?

THÉODORE.

Nous voici, Commandant.

SAINT-TRON, *étonné.*

Comment ?

THÉODORE.

Nous n'avons pas bougé.

SAINT-TRON, *le prenant par le bras.*

Vous n'avez pas bougé ? Ah ! pendards !

Voguant sous tous les pavillons,
Tous les courans leur semblent bons :
Le vent est leur boussole.

SAINT-TRON.

Vire de bord, serre le vent.

JACQUES.

Vire de bord, etc.

CHŒUR.

Allons, gai, etc.

DIPHTONGUE.

Dans le champ des arts, moi, je vois
Ce qu'on voit à bord des corsaires :
Très-peu d'estime entre confrères,
Force pillage et peu d'exploits.
D'un butin fait avec scandale,
L'un l'autre va se dépouillant,
Et souvent, en se houspillant,
Tout tombe à fond de cale.

SAINT-TRON.

Relevez les perroquets.

JACQUES.

Relevez les perroquets.

CHŒUR.

Allons, gai, etc.

SAINT-TRON.

Longtemps le vaisseau de l'État,
Privé d'un guide adroit et sage,
Courut de naufrage en naufrage ;
Mais il reprend tout son éclat.
De la vague qui le balotte,
Que peut-il craindre désormais ?
Rassurez-vous, jeunes Français,
Louis est son pilote.

Toutes les voiles dehors, c'est pour le Roi.

CHŒUR.

Allons, gai, etc.

THÉODORE, *au public.*

Sur un esquif assez léger,
Maint auteur tente la fortune.
Bientôt la bourasque importune
L'assiége et va le submerger.
Pourquoi donc eût-il l'imprudence
De s'exposer à son courroux ?
Messieurs, c'est qu'il voyait en vous
Son ancre d'espérance.

SAINT-TRON.

Feu de bas bord et de tribord.

CHŒUR.

Allons, gai; etc.

FIN.

erie d'A. Renaud, Faubourg S.-Martin, n°.

M. PHILIPPE, dans le Rôle de M. Sans-Gêne, Vaudeville en un acte, de MM. Désaugiers et Gentil.

Théâtre du Vaudeville

d'A. Beraud, Faubourg S. Martin, nº. 7

Desaugiers, Marc Antoine [illegible]

M. SANS-GÊNE,

OU

L'AMI DE COLLÈGE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. DESAUGIERS et GENTIL.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le theâtre du Vaudeville, le 13 mai 1816.

Prix 1 fr. 25 c.

offert à Chambon par son [illegible]
Désaug[illegible]

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

1816

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUMONT, propriétaire.	*M. Edouard.*
HENRIETTE, fille de M. Dumont.	*Mlle Lucie.*
EUGENE, prétendu d'Henriette.	*M. Gontier.*
SANS-GÊNE, ami de collège de M. Dumont.	*M. Philippe.*
BABET, gouvernante de M. Dumont.	*Mad. Bodin.*
LATREILLE, vieux jardinier.	*M. Hypolite.*
VOYAGEURS.	

La scène se passe dans une petite ville aux environs de Paris.

M. SANS-GÊNE,

OU

L'AMI DE COLLÈGE.

Le théâtre représente une anti-chambre voisine de la salle à manger, et à laquelle aboutissent deux appartemens. Une cage vide et ouverte est à côté de la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR DE CONVIVES, *à table, dans la pièce voisine.*

AIR *du branle sans fin.*

Buvons, amis, buvons plein,
En voyage
C'est l'usage,
Plus on a bu de bon vin,
Plus les chevaux vont bon train.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BABET, LATREILLE.

BABET, *un sac de graines à la main.*

Juste ciel! mais voyez donc
Comme ce monsieur nous mène.

LATREILLE.

N'fallait pas savoir son nom
Pour voir qu'c'était m'sieu Sans-Gêne....

CHŒUR.

Buvons, amis, etc.

LATREILLE.

Il faut rire quand on l'voit:...

BABET.

Est-il rien de plus étrange
Que la façon dont il boit?

LATREILLE.

Oui, c'est celle dont il mange.

CHŒUR.

Buvons, amis, etc.

LATREILLE, *riant.*

Les entendez-vous? S'en donnent-ils?

BABET.

Pardi! pour ce que cela leur coûte.... Mais, en vérité, moi, je ne reviens pas de cet olibrius qui s'impatronise dans la maison, comme s'il en était le maître.

LATREILLE.

Qui y commande, comme si j'étions à ses gages.

BABET.

Mais il est temps que ça finisse, car je n'y peux plus tenir, et je lui dirai son fait.

LATREILLE.

Dam! aussi, c'est vot' faute, mamselle Babet, y n'fallait point le recevoir.

BABET.

Ne pas le recevoir, et le moyen?

LATREILLE.

Pardi! en lui disant que monsieur Dumont, not'maître, est parti d'ici pour aller au Hâvre, et que pendant son absence nous n' pouvons point....

BABET.

C'est bien aussi ce que je lui ai dit; mais il m'a tant répété qu'il était le camarade d'enfance de Monsieur, son ami de

collège, que nous nous exposions à nous faire chasser, si nous ne le recevions pas, enfin qu'il était un second lui-même, que je n'ai pas osé.....

LATREILLE.

Oh ! pour un second lui-même, c'est ben le mot, car not' maître n'frait ni pus ni moins qu'lui à la maison.

BABET.

Comment ! nous amener toutes les personnes de la diligence à dîner, quand nous ne l'attendions pas lui-même ?

LATREILLE.

S'faire monter les meilleurs vins de la cave !.... Et c'te manière de commander..... V'nez-ici, allez-là, apportez-moi ci, emportez-moi ça. T'nez, mam'selle Babet, voulez-vous que j'vous dise une chose?

AIR : *Car c'est une bouteille, etc.*

I' n'faut pas être surpris
De c'te conduite commode;
Pendant long-temps à Paris,
N'fut-elle pas à la mode?
Ah ! combien de gens n'ont dû
Le bien, le rang qu'ils ont eu
Qu'à c'te maxime honnête :
« Ote toi d'là que j'm'y mette. »

BABET.

Vous avez ben raison, père Latreille; mais il ne faut pas que cela m'empêche de faire dîner mon sansonnet; ce pauvre animal ne doit pas souffrir de tout cela. (*Elle va vers la cage*).

LATREILLE, *à part.*

Elle est drôle avec ses bêtes..... Elle a comme ça un tas d'manies.....; mais du reste, c'est ben la meilleure criature....

BABET, *voyant la cage ouverte.*

Ah ! mon Dieu !

LATREILLE.

Et pour c'qu'est d'l'honneur.....

BABET.

Il est envolé !

BABET.

Je suis la gouvernante, la femme de confiance de la maison; et je m'appelle madame Babet et non pas la fille..... Mon pauvre sansonnet!

SANS-GÊNE.

Hé bien! madame Babet, montez-nous trois bouteilles de Champagne.

LATREILLE, *à part.*

Prends garde de l'perdre.

BABET.

Vous dites, monsieur.....

SANS-GÊNE.

Trois bouteilles de Champagne.

BABET.

Je suis bien fâchée, mais monsieur a emporté la clef du petit caveau.

SANS-GÊNE.

Est-ce qu'il n'y a pas de serrurier ici?

BABET.

Non, monsieur.

SANS-GÊNE.

Nous ne pouvons pourtant pas terminer un dîner sans Champagne; ne faut-il pas que la fin couronne l'œuvre!

LATREILLE.

Oui, une belle œuvre!

SANS-GÊNE.

AIR : *Des filles à marier.*

Un bon repas est un feu d'artifice
Dont chaque vin double l'éclat joyeux;
Où du plaisir l'étincelle propice
Se réfléchit et brille dans les yeux;
Le gai Champagne est la gerbe enivrante
Qui doit combler les plaisirs du banquet,
Et l'assemblée enfin ne sort contente
Qu'après avoir vu partir le bouquet.

Allons, ma bonne petite Babet, donne moi la clef.

BABET.

Donne moi !.....

SANS-GÊNE, *voyant son trousseau de clefs.*

Un trousseau de clefs? je parie qu'elle est là. (*Il décroche le trousseau de clefs*).

BABET.

Non, monsieur..... Ah mon Dieu ! il est homme à bouleverser toutes les armoires de la maison..... Monsieur, rendez-moi mon trousseau.

SANS-GÊNE.

Volontiers, mais à condition que j'aurai la clef du petit caveau.

BABET, *la détachant.*

J'enrage !.... (*la lui donnant*). T'nez monsieur, la voici; mais, je vous en prie, de la discrétion.

SANS-GÊNE.

C'est mon fort.

LATREILLE.

Ah ! oui, monsieur, je vous en prions itou pour not'compte; c'est que, voyez-vous, not' maître pourrait croire que c'est moi.. Parce qu'il sait bien qu'il n'faut pas m'prier beaucoup pour..... (*Geste de boire*).

SANS-GÊNE.

Sois tranquille et marche devant moi.

LATREILLE.

J'm'en vas chercher le rat de cave.

BABET, *à part.*

Voilà le loup dans la bergerie.

SANS-GÊNE, *à Latreille qui sort.*

AIR *du vaudeville du Méléagre.*

Va donc bien vite, et reviens, mon brave;
Au bon endroit, viens conduire ma main.
Son teint me dit qu'ici de la cave
Mieux que personne il connaît le chemin.

BABET.

Souffrez, monsieur, que je vous accompagne,
Pour vous montrer...

SANS-GÊNE.

Du tout, l'on s'y connaît.

BABET.

C'en est donc fait! adieu, pauvre Champagne,
Tu vas partir comme mon sansonnet.

BABET, LATREILLE, *avec son rat de cave.*

ENSEMBLE.

Adieu, Mâcon, Nuits, Pomard et Grave;
Adieu, Bordeaux, Malaga, Chambertin;
Adieu, Champagne et toute la cave,
Dès qu'il en va connaître le chemin.

SANS-GÊNE.

Je tiens la clef, allons, viens mon brave, etc.

(*Sans-Géne et Latreille sortent*).

SCÈNE IV.

BABET *seule.*

Quel homme ! quel homme ! Ah ça, mais quand j'y pense, il n'a cessé pendant tout le dîner de dévorer des yeux mademoiselle Henriette; est-ce qu'il aurait le dessein d'aller sur les brisées de M. Eugène? Attention, Babet, vous représentez ici M. Dumont, et sa confiance vous fait un devoir de surveiller jusqu'aux moindres démarches de ce nouveau venu; et puis ces pauvres enfans, ça leur ferait tant de chagrin! je me mets à leur place, j'ai aimé, j'ai été aimée, et si mon pauvre défunt s'était aperçu, quand il me faisait la cour, ah! Dieu!...

AIR : *Ça m'est égal* (de M. Jadin.)

Comme il m'aimait! (*bis.*)
On n'est jaloux que lorsqu'on aime.

Comme il m'aimait ! (*bis.*)
Lorsqu'un galant me cajolait,
Contre moi, dans sa rage extrême,
Il criait, jurait, par fois même....
(*Faisant le geste de battre.*)
Comme il m'aimait ! (*4 fois.*)

Comme il m'aimait ! (*bis.*)
Jamais on n'aima de la sorte,
Comme il m'aimait ! (*bis.*)
S'il eût pu croire qu'en secret
Je trompasse une ardeur si forte,
Il eût mieux aimé me voir morte.....
Comme il m'aimait ! (*4 fois.*)

SCENE V.

EUGÊNE, BABET.

EUGÊNE.

Eh bien ! mademoiselle Babet, monsieur Dumont est-il revenu?

BABET.

Donnez-vous donc patience, il n'y a que huit jours qu'il est parti, et vous savez que le but de son voyage au Hâvre était de prendre des informations sur votre compte, et de connaître votre famille, avant de vous nommer son gendre?

EUGÊNE.

Il avait promis de revenir aujourd'hui.

BABET.

Ecoutez-donc, il s'agit du bonheur de sa fille unique, et dans ces cas-là, il est permis d'agir sans précipitation.... d'ailleurs la journée n'est pas passée.

EUGÊNE.

S'il savait que je compte tous les instans....

BABET.

Oh ! j'entends bien..... L'imagination des jeunes gens, ça trotte, ça trotte, ça trotte.

EUGÊNE.

Je suis sur les épines; où est donc Henriette ?

BABET.

Elle est là. Ah ça ! mais vous êtes sur les épines... est-ce que vous craindriez que les informations ne fussent pas?...

EUGÊNE.

Au contraire, mademoiselle Babet; car à l'exception de quelques coups d'épée par-ci, par-là....

BABET.

Des coups d'épée ! Oh ciel !

EUGÊNE.

Que quelques impertinens m'ont forcé de leur donner, je ne crois avoir rien fait..... Ah ! par exemple:....

AIR *du Traité Nul.*

Il est possible qu'on lui dise
Qu'un jour pressé par les sergens,
Et me trouvant dans une crise
Assez commune aux jeunes gens,
Par l'espoir, trop souvent funeste,
De tripler ce qui me restait,
J'allai... (*faisant le geste de battre les cartes.*) vous devinez le reste,
Mais voilà (*bis*) tout ce que j'ai fait.

BABET.

Ah ! vous jouiez?

EUGENE.

Deuxième couplet.

On pourra bien encor lui dire
Que, par l'exemple un jour séduit,
Au sein d'un bachique délire,
A table je passai la nuit,
Et que, plein d'un nectar céleste,
Lorsque je quittai le banquet,
J'étais.... (*il chancelle.*) Vous devinez le reste.
Mais voilà (*bis*) tout ce que j'ai fait.

BABET.

Ah ! vous buviez ?.....

EUGÈNE.

Troisième couplet.

Enfin on lui dira peut-être
Que de mon cœur et de mes sens,
Près des belles n'étant plus maître,
Je leur prodiguai mon encens,
Et que d'une beauté modeste,
Quand la conquête me tentait,
J'osais... (*feignant de vouloir embrasser Babet.*) Vous devinez le reste,
Mais voilà (*bis*) tout ce que j'ai fait.

BABET.

Et vous osez m'avouer tout cela ?

EUGÈNE.

J'étais si jeune alors ! Je vous parle de l'année dernière. Mais à présent je suis d'une sagesse.....

BABET.

Oui, mais avec toute cette sagesse-là, j'ai bien peur que mademoiselle Henriette ne vous échappe.

EUGÈNE.

Pourquoi donc cela ?

BABET.

Parce que je crois vous avoir découvert un rival redoutable.

EUGÈNE.

Un rival ? Je voudrais bien voir.....

BABET.

Eh bien ! vous allez avoir ce plaisir-là.

EUGÈNE.

Il est donc ici ?

BABET.

Ici même.

EUGÈNE.

Et quel est ce rival redoutable ?

BABET.

Un ami intime de M. Dumont.

EUGÊNE.

Intime?

BABET.

Si intime, que depuis deux heures qu'il est arrivé, il dispose de tout dans la maison en maître absolu.

EUGÊNE.

Vous m'effrayez; dites-moi un peu quel âge a-t-il?.....

BABET.

Mais c'est un homme de 50 à 60 ans.

EUGÊNE, *riant.*

Soixante ans! voilà qui me tranquillise.

BABET.

Ne vous y fiez pas.

AIR : *A 60 ans on ne doit pas remettre* (du Dîner de Madelon.)

A soixante ans vieillard qu'amour enflamme,
Est plus épris que bien des jeunes gens;
Plus l'âge fuit, plus il sent dans son âme
L'ardent besoin de jouir des instans.

EUGÊNE.

Un tel amour n'a rien qui m'épouvante,
J'en puis braver l'ardeur et les progrès :
C'est la clarté d'une lampe expirante,
Qui se ranime et s'éteint pour jamais.

SANS-GÊNE *fredonnant dans la coulisse.*

Lorsque le Champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

BABET.

Eh ! tenez, le voilà.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SANS-GÊNE, LATREILLE, *portant un panier de Champagne.*

BABET.

C'est vous enfin, monsieur? vous avez été bien long-temps à la cave.

SANS-GÊNE.

Ma foi, pas trop, pour le voyage que je viens d'y faire.

EUGÊNE, *regardant Sans-Gêne.*

Sans amour-propre, je vaux mieux que cela.

SANS-GÊNE, *à Babet.*

Sais-tu qu'en dix minutes, j'ai diablement vu de pays?

BABET, *à part.*

Sais-tu? sais-tu ? Quel ton !

SANS-GENE.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Je te quittais, lorsque mon guide,
Précipitant soudain mes pas,
Par une descente rapide
Me mène droit aux Pays-Bas.
Là, je m'avance
En diligence,
Vers Mâcon, Nuits,
Volnais, Beaune, Chablis.
Puis j'en débouche,
Et crac, je touche
A Frontignan,
Bordeaux et Perpignan;
Bientôt je me trouve en Espagne,
Entre Alicante et Malaga;
Je double Madère, et de-là
Je remonte en Champagne.

LATREILLE.

N'est-i pas vrai, monsieur, qu'on voyage pus vîte et pus gaiement comme ça, que par les grosses messageries?

SANS-GENE.

Porte vîte ce panier à ces messieurs, qui doivent perdre patience.

LATREILLE.

J'y vas. (*Otant mystérieusement du panier une bouteille qu'il met dans sa poche*). V'là l' pour boire du postillon.

SANS-GENE.

Ah ! dis-moi donc.

LATREILLE.

Queiqu' c'est, monsieur ?

SANS-GENE.

Prends une bouteille pour ta peine.

LATREILLE.

Ah ! monsieur, je n'oserais pas.

SANS-GENE.

Encore une fois, prends, te dis-je.

LATREILLE.

Encore une fois? (*prenant une seconde bouteille*) c'est pour vous obéir.

BABET, *à part.*

Allons, il a juré de mettre la maison au pillage.

LATREILLE, *sortant.*

C'est un bon enfant, pourtant ; il gagne à être connu et on gagne à le connaître. (*Il sort.*)

SANS-GENE, *à Babet.*

Et toi, Babet, va-t-en faire le café.

BABET.

Monsieur n'est pas dans l'usage d'en prendre.

SANS-GENE.

Vous allez voir que, parce que monsieur n'en prend pas, il ne faut pas que j'en prenne. Fais-en venir du café voisin.

BABET.

a réponse à tout.

SANS-GENE.

rtout du Moka, j'y tiens.

BABET.

:la suffit. (*A part.*) Je te le servirai si chaud, qu'il t'em-
:ra la bouche. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

SANS-GENE, EUGENE.

SANS-GENE, *à Eugène.*

ı ça ! jeune homme, qu'y a-t-il pour votre service?

EUGENE.

en, monsieur, je venais voir si monsieur Dumont était de
ır; je suis l'ami de la maison.

SANS-GENE.

ni-dà ! he bien ! les amis de nos amis sont nos amis. Tou-
-là; mais pourquoi n'être pas venu plutôt? vous auriez dîné
nous?

EUGENE, *avec intention.*

ı ! monsieur, en l'absence de M. Dumont, je n'aurais pas
ssez indiscret....

SANS-GENE.

discret ! qu'est ce que cela signifie, monsieur?

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Il est des gens de vertu sans pareille,
Qui chez autrui, de peur d'etre indiscrets,
Mourraient de soif devant une bouteille,
Mourraient de faim devant d'excellens mets.
C'est en honneur, mon cher, sottise pure;
Moi, je fais mieux, car, n'importe où je suis,
Je ne connais que la loi de nature,
Et dès qu'elle a commandé, j'obéis.

EUGENE.

Votre âge vous donne des privilèges que l'on n'a pas au mien.

SANS-GENE.

Il n'est pas question d'âge ni de privilège, et si vous êtes lié avec Dumont, comme vous le dites, je ne vois pas....

EUGENE.

Je le suis au point, qu'il est à la veille de me nommer son gendre.

SANS-GENE.

Son gendre, vous? Mon cher, vous arrivez un peu tard.

EUGENE.

Comment, un peu tard?

SANS-GENE.

Oui, j'ai vu l'aimable Henriette; elle me plaît, et je l'épouse.

EUGENE.

Oh! vous l'épousez? Diable, vous allez vîte en affaire.

SANS-GENE.

Ah! très-vîte; la vie est si courte!

EUGENE.

Mais permettez-moi de vous dire que voilà deux ans que j'aspire à la main de mademoiselle Henriette.

SANS-GENE.

Je vous ferai observer aussi qu'il y a trente ans....

EUGENE.

Que vous la courtisez?

SANS-GENE.

Non, monsieur le mauvais plaisant; mais que je suis lié avec le père, que je n'ai pas vu depuis ce temps-là, à la vérité, ce qui ne me donne pas moins trente années de priorité sur vous.

EUGENE.

Trente années ! Ah ! vous m'en direz tant.

AIR : *Pour obtenir celle qu'il aime.* (Du Calife de Bagdad.)

Je sais qu'une amitié qui date
Donne plus d'un droit mérité ;
Mais ces droits-là n'ont rien qui flatte
Le cœur d'une jeune beauté.
Ainsi, croyez-moi, de votre âge
N'exaltez pas tant l'avantage ;
Si l'âge fait les bons amis,
Il ne fait pas les bons maris.

SANS-GÊNE.

D'ailleurs, le mariage est-il fait pour un aspirant de marine ? car vous l'êtes, si j'en crois votre uniforme.

EUGENE.

Oui, monsieur, mais je vous prie de me dire ce que ces deux états ont de si incompatible.

AIR : *Vaudeville du Petit-Courier.*

Pour un marin de vingt-cinq ans
Le mariage est un navire
Que toujours guide un doux zéphire,
Qu'éclaire toujours un beau temps.
A ses côtés le désir vole,
L'amour manœuvre sur son bord ;
La confiance est sa boussole
Et le plaisir le mène au port.

SANS-GÊNE.

C'est charmant, c'est charmant ; mais, quoi que vous en disiez, Henriette sera ma femme ; je suis le camarade de collège de son père, et ce serait, ma foi, bien le diable, si....

EUGENE.

AIR : *Duo de la Fausse-Magie.*

Quoi ! vous persistez encore ?

SANS-GENE.

Oui, je persiste encore.

EUGENE.

Vous ?

SANS-GENE.

Moi.

EUGENE.

Vous ?

SANS-GENE.

Moi, car je l'adore.

EUGENE.

En vérité, je déplore
Le sort qui vous attend.

SANS-GENE.

Ne le déplorez pas tant,
Vous serez déçu, j'espère,
Par le retour de son père.

EUGENE.

Moi, je n'espère, au contraire,
Qu'en son père.

SANS-GENE.

Quoi ! tout de bon, vous vous vantez?

EUGENE.

Quoi ! tout de bon, vous vous flattez ?

SANS-GENE.

Je me flatte de lui plaire.

EUGENE.

C'est bien moi qu'elle préfère.

SANS-GENE.

Quoi ! c'est vous qu'elle préfère ?
Vous plaisantez !
Comme ami de la famille,
Sa maison, son or, sa fille,
Sont à moi, si je le veux.

EUGENE.

Quel dommage !
Que votre âge
Soit un obstacle à vos nœuds.

(Henriette survient et se cache.)

SANS-GENE.

Sachez, mon cher, que Sans-Gêne
Eut hier sa cinquantaine
Et pas quatre jours avec.

EUGENE.

Vous, monsieur, sachez qu'Eugène
N'a pas encor sa vingtaine.

SANS-GENE, *à part.*

Dois-je craindre un tel blanc-bec?

ENSEMBLE.

Comme il enrage!

SANS-GENE

Malgré vos droits et votre âge,
Pour vous je crains un échec.

EUGENE.

Autant vaut, en mariage,
Lui donner Melchisédec.

(*Sans-gêne sort en se moquant d'Eugène, qui se moque aussi de lui.*)

SCENE VIII.

HENRIETTE, EUGENE.

HENRIETTE.

Eh bien! monsieur Eugène, que dites-vous de notre voyageur?

EUGENE.

Ah! j'ai l'honneur de saluer madame Sans-Gêne.

HENRIETTE, *étonnée.*

Comment, madame Sans-Gêne!

EUGENE.

Et je la félicite sur son prochain mar[illegible].

HENRIETTE.

Mon prochain mariage !

EUGENE.

Sans doute, puisqu'il n'attend plus que l'arrivée de monsie votre père.

HENRIETTE.

Qui ?

EUGENE.

Monsieur Sans-Gêne.

HENRIETTE.

Pourquoi ?

EUGENE.

Pour vous épouser.

HENRIETTE.

Qui vous a dit cela ?

EUGENE.

Lui-même. Vous êtes sa femme.

HENRIETTE.

Sa femme !

EUGENE.

Tout est convenu.

HENRIETTE.

Avec qui?

EUGENE.

Avec personne. Mais il n'a qu'à parler, et c'est une chose fait

HENRIETTE.

Comment, il aurait vraiment l'intention?....

EUGENE.

De s'emparer de vous comme d'un effet à lui appartena et qu'il vient réclamer.

HENRIETTE.

Ah ! doucement, s'il vous plaît.

AIR *nouveau*.

Disposez, monsieur Sans-Gêne,
Du logis du haut en bas;
Mais ne vous flattez pas
Que jamais je vous appartienne.

Henriette est pour Eugène,
Et nous allons sous vos yeux
De cette heureuse chaîne
Former les nœuds.
Or, désormais,
Calmez le feu qui vous tourmente :
Nos cœurs jamais
L'un pour l'autre ne seront faits ;
Non, non, jamais.

ENSEMBLE.

EUGENE.

Quelle grâce touchante,
Et combien cet aveu m'enchante !
On ne verra jamais
Tant de candeur et tant d'attraits !
Non, non, jamais.

EUGENE.

Avec quelle impatience
J'attends hélas ! le retour
Qui doit, de notre amour,
Nous assurer la récompense.
Mais si, par la médisance,
Notre hymen était rompu,
Trompant mon espérance,
Changerais-tu ?
Réponds ? mais je me tais,
Un pareil doute est une offense.
Eh ! quoi, tu trahirais
Les premiers sermens que tu fais ;
Non, non jamais.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Non, rien jamais
Ne refroidira ma constance.
Quoi ! moi, je trahirais
Les premiers sermens que je fais !
Non, non, jamais.

HENRIETTE.

Quoi ! vraiment ! vous croyez qu'il m'aime ?

EUGENE.

Il me l'a déclaré très-positivement.

HENRIETTE.

A son âge !

EUGENE.

Cela ne doit pas vous étonner.

AIR : *Sur le penchant.*

De la beauté, puissance enchanteresse!
Il n'est point d'âge à l'abri de ses traits;
Son seul aspect enflamme la jeunesse,
De la vieillesse il déride les traits;
Soumis par toi, quand je te rends les armes,
Un vieux garçon te les rend à son tour:
Et nous devons, tous les deux, à tes charmes,
Moi, mon premier, lui, son dernier amour.

HENRIETTE.

Pourtant, si les informations que mon père est allé prendre n'étaient pas en votre faveur.

EUGENE.

Pouvez-vous le supposer?

HENRIETTE.

Je m'en rapporte à vous; moi, je ne sais pas ce que vous faisiez au Hâvre.

EUGENE.

Mes études de marine.

HENRIETTE.

Que cela?

EUGENE.

Vous croyez que ce n'est rien?

AIR : *Eh! vogue, vogue.* (Du Vaisseau amiral.)

J'apprenais l'art de voyager
Sur les vastes plaines de l'onde;
J'apprenais à m'y diriger
Contre la lame et le danger.
Sans bouger, parcourant le monde,
J'ai visité tous les climats,
Et ceux où le tonnerre gronde,
Et ceux que glacent les frimats:
J'ai déjà de l'île de France,
Et du cap de Bonne-Espérance

Reconnu le paisible bord.

SANS-GENE *dans la coulisse.*

Amis, un dernier verre encor. (*bis.*)

HENRIETTE, *à Eugène.*

On vient, fuyez....

EUGENE.

Oui, mais j'espère,
Par l'hymen conduit vers Cythère,
Y toucher bientôt à bon port,
Avec gentille pélerine;
Et vive, vive (*ter*) la marine !

SCENE IX.

HENRIETTE *seule, le regardant sortir.*

Vive la marine ! C'est fort bien, monsieur Eugène; mais peut-être espérez-vous naviguer seul, suivant l'usage de vos confrères. C'est ce qui vous trompe, on ne s'unit pas pour être séparé le lendemain; votre femme sera de tous vos voyages, et le ménage n'en n'ira que mieux.

RONDEAU NOUVEAU *de M. Doche.*

Au sein des mers et loin du monde
Nous braverons danger, ennui,
Puisqu'il n'existera sur l'onde
Que lui pour moi, que moi pour lui.

Ses yeux sur la plaine liquide
Ne pourront voir d'autres appas,
Et si l'élément est perfide
Mon mari ne le sera pas.

Au sein des mers, etc.

Il sera, par ma tendre flamme,
Dédommagé des noirs autans
Et de l'inconstance des vents,
Par la constance de sa femme;
Oh! oui, tout me l'assure : oh! oui.

Au sein des mers, etc.

J'entends mon aimable futur. Evitons le tête-à-tête..... il serait trop dangereux pour moi. (*Elle sort en riant.*)

SCENE X.

SANS-GENE, CONVIVES.

SANS-GENE.

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Ce n'est qu'à minuit que pour Evreux
Repartira le vélocifère;
Revenez souper, amis, je veux,
Verre en main, vous faire mes adieux.

UN CONVIVE.

C'est abuser de votre obligeance.

SANS-GENE.

Messieurs, je n'aime pas un refus.

UN CONVIVE.

Nous craignons de vous mettre en dépense.

SANS-GENE.

Non, il ne m'en coûtera pas plus.

CHŒUR.

Ce n'est qu'à minuit que pour Evreux
Repartira le vélocifère;
{ Revenez souper ici,
{ Nous viendrons souper ici, je veux
Verre en main vous faire mes adieux.

(*Les convives sortent.*)

SCENE XI.

SANS-GENE *seul.*

Ces braves gens me croient le maître du logis ! ma foi, j'ai disposé de la maison de mon vieux camarade, comme je voudrais qu'il disposât de la mienne.

RONDEAU.

AIR : d'*Avis au public.* (de M. Alexandre Piccini.)

Je veux qu'on soit chez moi
Libre comme chez soi;
Chez mes amis, je veux l'être de même.
Pourquoi donc se gêner?
Chez eux, tailler, rogner,
N'est-ce donc pas leur prouver qu'on les aime?
Fi de cette contrainte extrême
Qui sottement semble vous enchaîner:
Liberté, c'est le bien suprême!....
On en dira
Ce qu'on voudra;
Aller, venir,
Entrer, sortir,
Pouvoir enfin parler, agir selon son goût,
Voilà le seul moyen de se plaire partout.
Vous aimez la pêche et la chasse?
Allez, messieurs, grand bien vous fasse;
Un boston est votre désir?
Mesdames, beaucoup de plaisir.
Moi, que fatigue l'exercice,
Et qu'un boston met au supplice,
Je m'en vais, pendant ce temps-là,
Lire sur ces gazettes, là,
Ce qu'on dit, ce qu'on fait, comment la rente va.
Hâtez le service.
Si vous avez faim,
Allez au jardin,
Allez à l'office;
Qu'à son aise, enfin,
Tout le monde agisse.

Je veux qu'on soit chez moi, etc.

Sans façon, j'emprunte où je puis,
Sans façon, je dîne où j'arrive,
Sans façon, je couche où je suis,
Sans façon, après je m'esquive;
Bref, qu'on se plaigne ou non,
Je fais tout sans façon,
Sans façon, sans façon, sans façon, sans façon.

Je veux qu'on soit chez moi, etc.

(*Il s'assied au secrétaire.*)

SCENE XII.

SANS-GENE, DUMONT.

DUMONT, *sans voir Sans-Gêne.*

Me voici donc chez moi, et très-satisfait des informations que j'ai prises sur Eugène. Courons vîte annoncer cette bonne nouvelle à ma fille; personne ne sait encore que je suis arrivé, et je vais la surprendre agréablement. (*Il aperçoit Sans-Gêne.*) Quel est donc ce monsieur qui est dans ma robe-de-chambre? Oserais-je vous prier de me dire?.....

SANS-GENE.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

DUMONT.

Je désirerais savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

SANS-GENE.

Moi-même, sans indiscrétion, pourrais-je vous demander qui vous êtes?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LATREILLE.

LATREILLE.

Qu'est-ce donc qu'on vient de me dire?... Eh! oui, vraiment! Quoi, not' maître, c'est vous que v'là? par où donc qu'vous êtes entré?

SANS-GENE *étonné, à Dumont.*

Heim! il serait possible que vous fussiez?... que tu fusses?...

LATREILLE.

Hé! pardi, M. Dumont, not' maître.

SANS-GENE.

Dumont! Hé, morbleu! embrassons-nous donc, mon vieil ami, je suis Sans-Gêne.

DUMONT, *à part.*

Je m'en aperçois bien.

SANS-GENE.

Ton camarade d'enfance, de collège, qui ne t'a pas oublié, comme tu vois, et qui vient... Mais avant de parler de cela, dis-moi, as-tu dîné ?

DUMONT.

Non.

SANS-GENE.

Non? tu vas manger un morceau.

DUMONT.

Oui, mais....

SANS-GENE.

Il n'y a pas de mais... Tu plaisantes, je crois; je ne souffrirai pas.... Latreille, fais servir à dîner à ton maître. (*A Dumont.*) Tu dois être harassé, affamé... Ces diables de voitures vous secouent tellement... Que veux-tu? parle, nous avons un reste de chevreuil excellent, des débris de volaille. (*A Latreille.*) Reste-t-il encore du pâté ? Du vin, du vin surtout, (*à Dumont*) et je t'assure qu'il est bon.

DUMONT, *à part.*

J'en sais quelque chose... Il me fait trembler.

SANS-GENE, *à Latreille.*

Va donc servir le dîner de ton maître.

LATREILLE.

J'y cours; je ne r'chigne pas, pour celui-là, par exemple.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

SANS-GENE, DUMONT.

SANS-GENE.

Ce cher Dumont! quel plaisir j'ai à le revoir !

DUMONT, *froidement.*

Monsieur, c'est un plaisir que je partagerai bien sincèrement, lorsque je me rappellerai...

SANS-GENE.

Comment! tu ne te souviens pas du petit Zozo, ton cama-

rade de Montaigu, avec qui tu as si souvent joué à la balle, aux billes?....

DUMONT, *riant.*

Je me rappelle bien Montaigu, mais nous étions tant que Zozo...

SANS-GENE.

Qui se servait toujours de ton canif, de tes plumes et de tes dictionnaires, pour n'être pas obligé d'en porter sur lui; qui arrivait toujours en classe une demi-heure après les autres, et faisait déranger tout le monde pour arriver à sa place?

DUMONT, *se le rappellant.*

Et qui mangeait mes confitures?.....

SANS-GENE.

Précisément.....

DUMONT.

Comment! c'est vous?

SANS-GENE.

T'y voilà. J'étais aussi bien étonné que tu eusses oublié..., car, moi, je me rappelle le nom et même les traits de tous mes camarades; aussi n'en ai-je pas perdu un seul de vue: je déjeune chez l'un, je dîne chez l'autre; je soupe chez celui-ci, je couche chez celui-là, soit à la ville, soit à la campagne; et voilà comme je passe ma vie. C'est ton tour aujourd'hui, et je suis venu m'installer chez toi, comme tu vois; tiens, voici ta robe-de-chambre.

DUMONT, *ouvrant sa tabatière.*

Monsieur, je suis charmé d'avoir quelque chose qui vous soit agréable.

SANS-GÊNE, *prenant du tabac le premier.*

Sais-tu que tu as une fille charmante?

DUMONT.

Oui, c'est le portrait de sa mère.

SANS-GÊNE.

Je te la demande, je suis garçon, il faut me donner cela.

DUMONT, *à part.*

Mais cet homme-là est fou?

SANS-GÊNE.

Hé bien! qu'en dis-tu?

DUMONT.

Je dis d'abord que votre demande est un peu brusque, et ensuite que j'ai promis sa main.

SANS-GÊNE.

Il n'y a pas de promesse qui tienne quand il s'agit d'un camarade de collège; et cela se trouverait d'autant mieux, que je viens d'acheter une jolie petite propriété à six lieues d'ici; nous irions, nous viendrions, l'un *(se montrant)* serait toujours chez l'autre.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BABET.

BABET.

Si monsieur veut dîner?

DUMONT.

Merci, Babet, j'ai mangé à la dernière poste, je ne prendrai qu'un verre de Bordeaux.

BABET.

Mais, monsieur, si vous vous mettiez à votre aise, monsieur vous fera bien le plaisir de vous prêter pour un moment votre robe de chambre.

SANS-GÊNE, *faisant mine de l'ôter.*

Sans doute, que ne parlais-tu? Ne te gêne pas.

DUMONT.

Non, gardez-la, je n'en ai pas besoin.

SANS-GÊNE.

Comme tu voudras..... Ah! ça; mais je ne me tiens pas pour battu, relativement à ta fille, et j'ai si bonne opinion de ton cœur, que je cours chez le notaire.

DUMONT.

Gardez-vous-en bien.

SANS-GENE.

Je fais dresser le contrat, je l'apporte, et je suis ton gendre

DUMONT.

Non pas, non pas.

SANS-GENE.

Laisse-moi donc faire; je te connais mieux que toi, et nous chanterons ensemble.

AIR : *Vaudeville de la Belle au bois dormant.*

Vive du collège
L'heureux privilège!
Par lui réunis,
Tous les mortels lui sont soumis;
D'où datent les meilleurs amis,
C'est du collège.
Te souviens-tu de nos leçons?
Te souviens-tu de nos *pinsums* ?
Et de ces férules aimables
Que nous donnait le correcteur?
Deux mains qu'unirent le malheur
Doivent être inséparables.
Vive du collège, etc.

DUMONT.

Peste du collège,
Ah! que deviendrais-je,
S'il fallait gratis,
Traiter tous les gens que je vis,
En mil sept cent quatre-vingt-six,
Dans mon collège.

SANS-GENE.

Allons, allons, va dîner; fais comme chez toi.

DUMONT.

Vous permettez ?.....

SANS-GENE.

Je t'en prie.

DUMONT.

J'obéis. (*Il sort en riant.*)

SCENE XVIII.

SANS-GÊNE *seul.*

Il est un peu étourdi du coup; mais voilà comme je mène les affaires, moi. Ne lui laissons pas le temps de respirer, et courons chez le notaire.... Voyons, mon habit.... Que diable en auront-ils fait? (*Il appelle.*) Latreille! Babet! Ah! j'oublie qu'ils servent leur maître. (*Voyant une armoire.*) Il est peut-être là-dedans?.... (*Il tire un habit de l'armoire.*) Mais non, ce n'est pas le mien..... N'importe, il m'ira peut-être. (*Il passe l'habit.*)

SCENE XIX.

SANS-GÊNE, LATREILLE, *ivre.*

LATREILLE.

Monsieur, vous m'avez appelé, je crois.

SANS-GÊNE.

Je n'ai plus besoin de toi.. Mais, mon Dieu! dans quel état te voilà!

LATREILLE.

C'est que je viens de boire, en réjouissance du retour de not' maître, la fine bouteille dont vous avez eu l'honneur de me faire cadeau ce matin. (*A part.*) Accompagnée de plusieurs autres. (*Haut.*) Mais, dites-donc, monsieur? vous vous trompez d'habit, ce n'est pas le vôtre.

SANS-GÊNE.

Qu'est-ce que cela fait?

LATREILLE.

C'est l'habit neuf de monsieur.

SANS-GÊNE.

Qu'importe? je ne sais pas où diable est le mien.

LATREILLE.

Je vais vous le chercher; le temps est à la pluie, et il serait perdu.

SANS-GÊNE.

Non, non, je n'ai pas le temps.

(*Il sort emportant les gants et le chapeau de Dumont.*)

SCENE XX.

LATREILLE, *le regardant aller.*

Comment les gants et le chapeau aussi? Hé bien! c'est tout commode.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Voilà pourtant comme partout
Nous voyons de ces bons apôtres,
Qui ne se gênent pas du tout
Pour c'qu'est de dépouiller les autres :
Mais rar'ment ça leux réussit,
Et bientôt l' monde qui les raille
Voit de leur dos tomber l'habit,
Qui n'était pas fait à leur taille.

SCENE XXI.

LATREILLE, DUMONT, HENRIETTE, BABET.

DUMONT, *sa serviette à sa boutonnière.*

Je n'en reviens pas! comment, plus de Bordeaux?

BABET.

Non, monsieur, vous savez ben qu'il ne vous en restait que dix bouteilles de la comète.

DUMONT.

Sans doute.

LATREILLE.

Hé ben! not' maître, vous n'en trouveriez pas seulement la queue d'une.

BABET.

Et vot' Champagne donc, il y a fait une jolie brêche, allez.

DUMONT.

Mais c'est donc le diable que cet homme-là? Vingt bouteilles de mon meilleur vin!

LATREILLE.

Sans compter l' reste. Figurez-vous qu'il a abreuvé les voyageurs, le conducteur, les postillons, et je n' voudrais pas même jurer qu'il n'en ait pas fait r'nifler queuqu' bouteilles aux chevaux.

DUMONT, *remarquant les faux pas de Latreille.*

Mais il me semble que tu t'es un peu laissé gagner par l'exemple.

LATREILLE.

Dam! not' maître.

AIR : *Vaud. de Partie carrée.*

Voyant le train dont ces messieurs f'saient fête
A tous vos vins qui paraissiont d' leux goût,
J'ai cru du d'voir d'un domestique honnête,
D'empêcher qu'ils n'avaliont tout.
Et, découvrant dans le fond d'une armoire,
Plus d'un flacon qu' leux soif aurait enl'vé,
Je m' sommes dit: « dépêchons-nous d' les boire,
C'est toujours ça d' sauvé. »

DUMONT.

Je te remercie de la précaution. Mais vous, Babet, qui êtes raisonnable, dites-moi, comment l'avez-vous laissé faire?

BABET.

Dam, monsieur, il disait qu'il était un aut' vous-même, que tout ce qu'il avait était à vous, comme tout ce que vous aviez était à lui.

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu! oui, mon père, jusqu'à votre fille, dont il veut être le mari malgré elle, malgré vous, et malgré tout le monde.

DUMONT.

Oh! me voici arrivé, et je lui ferai bien voir qu'il n'y a pas d'autre maître dans la maison que moi. Allez bien vîte retirer

les clefs de toutes les armoires, faites partout exacte sentinelle: avec un pareil ami, ma maison serait bientôt bouleversée.

BABET.

Elle l'est déjà.

AIR : *Du Pas redoublé.*

Il tranche, ordonne, mange et boit
Comme un autre vous-même,
Disant pour s'excuser qu' tout doit
S' partager quand on s'aime.

LATREILLE, *bas à Dumont.*

Ainsi, pis qu' vous ét' son ami,
Et qu'il pense d' la sorte,
C'est ben heureux pour vous, jarni,
Que vot' femme soit morte.

(*Babet et Latreille sortent.*)

SCENE XXII.

DUMONT, HENRIETTE.

DUMONT.

Ainsi, mon enfant, je te le répète, quoi qu'en dise cet original, tu n'auras pas d'autre mari que ton Eugène, dont tout le monde m'a fait au Hâvre le plus grand éloge.

HENRIETTE.

Oh! j'en étais bien sûre, mon père.

DUMONT.

Ah! bien sûre..... tu n'osais pourtant pas trop me questionner tout-à-l'heure.

HENRIETTE.

C'est qu'il y a tant de jaloux, tant de méchantes langues!

DUMONT.

Allons, je vois que tu aimes encore ton Eugène autant que quand je suis parti.

HENRIETTE.

Ah! mon père, ce ne serait pas à vous à me le reprocher. *Permettez*-moi de vous rappeler les circonstances.

AIR: : *Non je ne veux aimer que toi.* (de M. Pertosa.)

Le premier jour qu'il vint chez nous
Sa gaité vous parut aimable,
Son maintien noble, son air doux
Et son esprit fort agréable;
Ses talens surent vous charmer,
Son ton modeste sut vous plaire:
Pouvais-je donc ne pas l'aimer ...?
Il était aimé de mon père.

Bientôt après, vint un moment
Où ses yeux me dirent: je t'aime;
Et moi, je ne sais trop comment
Mes yeux le lui dirent de même.
Les vôtres, de ces feux naissans,
Virent les progrès sans colère:
Devais-je donc, à dix-sept ans,
M'en alarmer plus que mon père?

Jaloux de faire mon bonheur
Et satisfait du cœur d'Eugène,
Vous daignez couronner l'ardeur
Qui l'un vers l'autre nous entraine;
A vos vœux je me soumettrai,
Et puisqu'Eugène a su vous plaire,
Dès demain je l'épouserai
Pour faire plaisir à mon père.

DUMONT.

Voilà une résignation dont je te sais bien bon gré.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, EUGENE.

EUGENE.

Ah! monsieur, je viens d'apprendre votre retour, et j'accours ous embrasser.

DUMONT.

Et moi, mon ami, je te félicite sur tout le bien qu'on m'a dit e toi, on n'est pas plus laborieux, plus rangé!....

EUGÈNE.

Vous me comblez de joie. Mais, de grâce, dissipez mes

craintes : quel est ce monsieur que j'ai trouvé ce matin chez vous, qui se dit votre ami, et qui prétend avoir des droits à la main d'Henriette ?

DUMONT.

Qui ? M. Sans-Gêne ? oh ! il n'a qu'à se présenter, il sera bien reçu.

SCENE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, SANS-GENE.

SANS-GÊNE.

Tout va bien, mon ami ; je viens de chez le notaire, qui a mis sur-le-champ toute son étude à la besogne.

DUMONT.

De chez le notaire ! il l'a fait comme il l'avait dit.... Latreille, vîte mon cheval au cabriolet.

LATREILLE, *entrant par la porte latérale, et sortant par celle du fond.*

Oui, not' maître.

DUMONT, *apercevant son habit sur le dos de Sans-Gêne.*

Ah ça, mais je ne me trompe pas, c'est un de mes habits.

SANS-GÊNE.

Oui ; j'étais très-pressé tout-à-l'heure, et n'ayant pas le mien sous la main....

HENRIETTE.

C'est bien naturel.

DUMONT.

Allons, je vois que décidément ma maison, mon vin, ma table, et jusqu'à mes habits, tout appartient à monsieur.

SANS-GÊNE.

Tu te fâches ?

DUMONT.

Oui, monsieur, je me fâche.

SANS-GÊNE.

Ah ! mon pauvre Dumont ! nous différons bien l'un de l'autre.

DUMONT, *à part.*

Fort heureusement.

SANS-GÊNE.

Car, tel que tu me vois, je donnerais tout ce que je possède pour avoir demain cinquante mille livres de rente, et pourquoi ? pour les partager avec toi.

DUMONT.

Eh! mon Dieu! je n'en veux pas tant ; et tout ce que je désire, c'est que vous vouliez bien me laisser maître chez moi.

SANS-GÊNE.

Allons, tu as de l'humeur, tu es fatigué, je le suis aussi, à demain. (*A part.*) Ah! diable! et mes compagnons de voyage qui doivent revenir souper. Ma foi! je tombe de sommeil, qu'ils s'arrangent, bonsoir.

AIR : *Verse encore.*

A demain (4 *fois.*)
J'espère enfin
Te trouver plus traitable.
A demain (4 *fois.*)
Tu seras plus aimable
Le verre à la main.

EUGÊNE, *ironiquement.*

Vous renoncez donc
A votre mariage ?

SANS-GÊNE.

Qui ? moi ! vraiment non.

HENRIETTE, EUGÊNE, DUMONT.

Quelle obstination !
Il perd la raison.

SANS-GÊNE, *à Dumont.*

Touche-là.

DUMONT, *à part.*

Bon voyage !

SANS-GÊNE.

Jusqu'au déjeuné.

DUMONT, *à part.*

Tu seras consigné.
Oui! demain (5 *fois.*)
Tu crois en vain
Me trouver plus traitable,
Car demain (4 *fois.*)
Tu vas d'une autre table
Prendre le chemin.

EUGÊNE ET HENRIETTE.

Ah! demain (5 *fois.*)
Je / Tu { peux braver enfin
Ce rival redoutable,
Et demain (4 *fois.*)
Le nœud le plus durable
M'assure ta / T'assure ma { main.

(Sans-Gêne sort.)

SCÈNE XXV.

DUMONT, HENRIETTE, EUGENE, ENSUITE LATREILLE.

DUMONT.

Ah! je respire; enfin nous en voici débarrassés.

EUGÊNE.

Ainsi je peux espérer que demain....

DUMONT.

Tu seras mon gendre; et pour te le prouver, nous allons monter en cabriolet et courir chez le notaire pour faire changer les termes du contrat que cet original a commandé.

EUGÊNE ET HENRIETTE.

AIR : *Vaud. des Innocens.*

Quoi! demain nous serons époux!
Quelle journée
Fortunée!

Le bonheur nous paraît plus doux,
Quand nous l'avons cru loin de nous.

LATREILLE.

Vot' cabriolet
N'attend plus que vous pour s'mettre en route;
Et j' réponds qu'il est
Bien de saison par l' temps qu'il fait :
C'est un' rivière que not' cour.

DUMONT.

N'importe il faut, coûte qui coûte,
Que le doux prix de votre amour
Date du jour
De mon retour.

(Il se dispose à sortir, et il est retenu par le chœur suivant.)

SCÈNE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, LES CONVIVES, *dans la coulisse.*)

Suite de l'air.

Allons tous boire, mes amis,
A l'hôte honnête
Qui nous traite;
Et puissions-nous, en tout pays,
Etre nourris
Au même prix !

DUMONT.

D'où vient ce bruit-là ?
Qui peut si tard chez moi se rendre ?
(Il va à la porte que les convives ouvrent.)
Voyons donc cela.

LES CONVIVES.

A l'heure dite, nous voilà.

DUMONT.

De la sorte chez moi frapper,
Et la nuit faire un tel esclandre,
Quel soin peut donc vous occuper ?

LES CONVIVES.

Eh ! parbleu ! nous venons souper.

DUMONT.

Souper!

CHŒUR.

Nous allons boire, mes amis, etc.

DUMONT.

Et qui vous a invités à souper ici?

UN CONVIVE.

Qui ? Le maître de la maison, notre compagnon de voyage, M. Sans-Gêne.

HENRIETTE ET EUGÈNE, *riant.*

De mieux en mieux.

DUMONT.

Le maître de la maison ! Sans-Gêne? Ah! il a parbleu bien fait de prendre la porte, car il ne serait sorti de chez moi que par les fenêtres.

LATREILLE.

Mais, not' maître, il est encore ici.

DUMONT.

Comment, ici!

LATREILLE.

Eh! oui, il est couché.

DUMONT.

Couché? où donc?.

LATREILLE.

Dans vot' lit.

DUMONT.

Dans mon lit!

LATREILLE.

Oui, mamselle Babet a eu beau vouloir l'en empêcher, il a dit qu'on vous dresserait un lit de sangle.

DUMONT.

C'en est trop, je ne me possède plus : qu'on le jette à bas du lit, qu'on me l'amène, et l'on verra comme je vais le traiter!

(*Latreille sort.*)

CHŒUR DE VOYAGEURS.

AIR : *Ah! quel scandale.*

Ah! quel outrage abominable!
Nous exposer à cet affront!
Jamais, jamais accueil semblable
N'a fait encor rougir mon front.

SCENE XXVII.

LES PRÉCÉDENS, SANS-GENE, *reboutonnant son habit et ayant une coife de nuit.*

SANS-GÊNE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc encore?

DUMONT, *dans la plus grande colère.*

Il y a que ma maison n'est pas une auberge, que je ne loge ni a pied ni à cheval, et que vous allez me faire le plaisir de décamper tous d'ici.

LES VOYAGEURS.

Décamper! Quelle humiliation!

SANS-GENE.

Ah! mon vieux camarade, est-ce bien toi qui me parles ainsi?

DUMONT.

Oui, de par tous les diables, c'est moi.

SANS-GENE.

Et voilà les amis du jour!... C'est donc ton dernier mot?

DUMONT, *outré.*

Oui, oui, oui.

SANS-GENE *suivant toujours Dumont, qui marche avec impatience.*

AIR : *Époux imprudens.*

Adieu, puisque je t'importune;
Mais tu sentiras, mon ami,
Que jouir seul de sa fortune
C'est n'être riche qu'à demi:

Plus d'un camarade me reste
Qui, de l'amitié, suit la loi;
Et Pylade, chassé par toi,
Peut trouver encore un Oreste.

DUMONT.

C'est bon, c'est bon.

SANS-GENE.

Adieu ! (*Il sort.*)

DUMONT.

Au diable ! vous et les vôtres ! Vous m'entententendez, messieurs. Bonsoir.

LES VOYAGEURS.

Reprise du Chœur précédent.

Ah ! quel outrage abominable !
Nous exposer à cet affront !
Jamais, jamais accueil semblable
N'a fait encor rougir mon front.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XXVIII.

DUMONT, HENRIETTE, EUGENE, LATREILLE.

DUMONT.

J'espère que cette fois il est bien hors de la maison, et qu'il n'y rentrera pas de sitôt.

HENRIETTE, *allant à la fenêtre.*

Moi, je ne le croirai parti, que quand je m'en serai assurée par mes yeux.... Ah ! mon Dieu ! mon père ? monsieur Eugène ?... (*On entend une voiture rouler.*)

DUMONT.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

HENRIETTE.

Il s'en va dans votre cabriolet.

EUGENE, *regardant à la fenêtre.*

Et d'un train !...

DUMONT, *de même.*

Cela n'est pas possible... Ah ! le scélérat, il va mettre ma voiture en pièces, mon cheval en sera sur la litière pour quinze jours !

LATREILLE, *de même.*

C'est qu'il n'y a pas d' moyen de courir après, tout d'même.

DUMONT.

Mais où le mène-t-il ?

SCENE XXIX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, BABET, *un papier à la main ; elle a entendu les derniers mots.*

BABET.

Voilà un billet qui vous l'apprendra peut-être.

DUMONT.

Un billet ! de qui ?

BABET.

De monsieur Sans-Gêne, qui l'a écrit au crayon en s'en allant.

DUMONT *lit.*

« Mon cher ami (car, malgré tes torts, tu le seras toujours), « il pleut à verse, et, comme je ne vais qu'à six lieues d'ici, « j'ai cru pouvoir profiter de ton cabriolet, que l'on avait « oublié de dételer; je le laisserai à la seconde poste, où tu « pourras l'envoyer chercher demain ; il n'y aura que la nour- « riture du cheval à payer. SANS-GENE. »

Allons, il est décidément fou.

HENRIETTE.

Il finit comme il a commencé.

DUMONT.

Ainsi, mes enfans, remettons à demain notre visite au notaire, et que le ciel vous préserve, dans votre ménage, des amis de collège sans état et sans gêne !

VAUDEVILLE.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

DUMONT.

Pour l'honnête homme indigent
Qui vient vous compter sa peine,
N'eût-on que très-peu d'argent,
Il est juste qu'on se gêne ;
Mais, pour l'intrigant qui vient sans façon,
S'impatronisant dans votre maison,
Y vivre comme dans la sienne
Et tout culbuter du haut jusqu'en bas,
Ne vous gênez pas
Avec lui, morbleu! ne vous gênez pas.

BABET.

Quand je vois des jeunes gens
De l'hymen serrer la chaine,
D'un veuvage de trente ans
Je sens redoubler la peine,
Quand cessera-t-il ? Dieux! vous le savez;
Mettez-y donc fin, car vous le pouvez;
Et vous, que le célibat gêne,
Si, pour vous, ma main a quelques appas,
Ne vous gênez pas (*bis.*)
Pour vous présenter, ne vous gênez pas.

EUGENE.

Deux Gascons, dont la valeur
Ne semblait pas équivoque,
Avaient piqué leur honneur
Par un soufflet réciproque :
Vous êtes heureux, dit l'un, cadédis!
Que je sois pressé ; sans céla, mandis!....
Vous sauriez qué qui mé provoque....
— Vous êtes pressé, dit l'autre, en cé cas
Né vous gênez pas (*bis.*)
Nous avons lé temps, né vous gênez pas.

LATREILLE.

Ma défunte qui, dans l' mois,
Etait trent' jours en colère,
Me fit damner tant de fois,
Qu'un beau jour j' lui dis, « ma chère,
J' n'y peux plus tenir, et, si j' n'étais pas

Le père d' l'enfant qu' tu tiens dans tes bras,
J'irais me j'ter dans la rivière.
G'nia qu' ça qui vous r'tient ? m' dit-elle tout bas,
Ne vous gênez pas, (*bis.*)
Mon très-cher mari, ne vous gênez pas.

HENRIETTE, *au public.*

Quand un désir curieux.....

NS-GENE, *revenant en désordre et interrompant Henriette.*

(*A Dumont.*)

Mon ami, c'est encor moi,
Je viens de verser en route,
Et tu voudras bien, je croi,
M'héberger, coûte qui coûte.

(*A Babet.*)

Babet, mets à terre deux matelas,
Sommier, lit de plume, oreiller et draps.

(*A Henriette.*)

Mais, quand je suis entré, ma chère,

(*Montrant le public.*)

Avec ces messieurs, ne parliez-vous pas ?
Ne vous gênez pas. (*bis.*)

(*Au public.*) (*à Henriette.*)

Excusez, messieurs, ne vous gênez pas.

HENRIETTE, *au public.*

Quand un désir curieux
Le soir chez nous vous amène,
Afin d'être plus nombreux
Il est bon que l'on se gêne;
Mais, quand les efforts que nous avons faits,
Au gré de nos vœux, vous ont satisfaits,
Pour peu que le désir vous prenne
De crier bravo ! de rire aux éclats....
Ne vous gênez pas (*bis.*)
Avec nous, messieurs, ne vous gênez pas.

FIN.

LE DIX-SEPT JUIN,

OU

L'HEUREUSE JOURNÉE.

Desaugiers) Marc Antoine Madeleine

LE DIX-SEPT JUIN,

OU

L'HEUREUSE JOURNÉE,

A-PROPOS EN UN ACTE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

A L'OCCASION DU MARIAGE

DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BERRY;

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE DE LA COUR,

Le 28 Juin 1816;

PAR MM. DESAUGIERS ET GENTIL,

Officiers de la 10e. Légion de la Garde Nationale de Paris.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE Ch. BALLARD,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE SES MENUS-PLAISIRS, DE S. A. R. MONSIEUR,

ET DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BERRY,

Rue J. J. Rousseau, No. 8.

1816.

PERSONNAGES.

PÉTRONILLE, *Aubergiste*,	Mme. Hervey.
PAULINE,	Mlle. Desmares.
NICETTE,	Mlle. Betzi.
CONSTANCE,	Mlle. Rivière.
LOUISE,	Mlle. Lucie.
LA FRANCE, *Maréchal-des-Logis de Carabiniers, Prétendu de Louise*,	M. Henri.
SANS-CHAGRIN, *Sergent au ci-devant régiment de Bourbon, Prétendu de Nicette*,	M. Hippolite.
LA VALEUR, *Brigadier des Dragons d'Angoulême, Prétendu de Pauline*,	M. Isambert.
L'ESPÉRANCE, *Maréchal-Fourrier des Lanciers de Berry, Prétendu de Constance*,	M. Gonthier.
MATHURIN, *ancien Caporal du régiment de Condé*,	M. St.-Léger.
LA MÈRE BONTEMS, *Doyenne du village*,	Mme. Bodin.
CHARLOT, *premier Garçon d'auberge chez Pétronille*,	M. Édouard.
L'ÉCLAIR, *Courrier*,	M. Joly.

Villageois et Villageoises.

La scène se passe dans un village, auprès de Marseille.

LE DIX-SEPT JUIN,

OU

L'HEUREUSE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un Village sur le bord de la mer, à très-peu de distance de Marseille. On voit, à droite du spectateur, une auberge, dont l'enseigne porte : aux Armes de France.

LA FRANCE, LA VALEUR, L'ESPÉRANCE, SANS-CHAGRIN, *sont assis à une table, et boivent. L'on voit des Villageois et Villageoises qui font les préparatifs d'une fête, arrangent des guirlandes, etc.*

CHŒUR.

AIR : *Enfans de la Provence.*

Enfans de la Provence,
Ah! quel sort glorieux!
Et qu'il va dans la France
Nous faire d'envieux!
De la Princesse que nos yeux
Virent débarquer en ces lieux,
Chantons l'hymen et les doux nœuds.

LA FRANCE.

A ce grand mariage,
Pour not' futur ménage,
D'un si joyeux présage,
Le verre en main,
Buvons, amis, buvons jusqu'à demain.

LA VALEUR.

Et bon! bon! bon!
Que l' vin est bon,
Versé pour un Bourbon!

L'ESPÉRANCE.

Et bon! bon! bon!
Que l' vin est bon,
Versé pour un Bourbon!
Que n' pouvons-nous
Boire autant d' coups
Qu'ils ont d' bontés pour nous.

TOUS.

Enfans de la Provence, etc.

LA FEANCE.

C'est pourtant ici que cette jeune Princesse nous a témoigné, en arrivant, le plaisir qu'elle avait de nous voir; et en partant son regret de nous quitter.

LA VALEUR.

Mais aussi, comme nos cœurs se sont trouvés d'accord avec le sien!

L'ESPÉRANCE.

Et avec quel plaisir nous avons semé des fleurs sur son passage!

LA FRANCE.

C'était bien naturel.

AIR *du Premier Pas.*

Son premier pas
Vit naître ici les roses
Dont le parfum embellit nos climats ;
Puisque ces fleurs pour elle étaient écloses,
Il fallait bien qu'elle fît sur des roses
Son premier pas.

LA VALEUR.

Son dernier pas
De notre âme oppressée,
Malgré le tems, ne s'effacera pas,
La rose a fui, le souci, la pensée,
Voilà la fleur qu'hélas ! nous a laissée
Son dernier pas.

L'ESPÉRANCE.

Eh mes amis ! nous avons eu la première part du bonheur public : n'envions pas celle des autres.

AIR : *L'Hymen est un lien charmant.*

Elle a quitté notre pays,
Par les regrets accompagnée ;
Par les désirs environnée
Elle s'avance vers Paris ;
Ainsi dè son heureuse image,
Tels seront les heureux effets ;
Que de l'un à l'autre rivage,
Jusques au sein de son ménage,
Elle aura tous les cœurs français
Pour ses compagnons de voyage.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOT.

CHARLOT, *deux bouteilles à la main.*

T'nez, Messieurs, v'là c' que madame Pétronille vous envoie.

LA FRANCE.

Du vin !

CHARLOT.

Oui, et du bon coin.

LA FRANCE.

Sois le bien venu, mon garçon.

CHARLOT.

C'est pour boire à la santé du Roi.

L'ESPÉRANCE.

On ne peut pas mieux commencer la journée.

SANS-CHAGRIN.

Ni la finir.

UN VILLAGEOIS.

Dites donc, camarades, est-ce que vous allez tout boire sans nous ?

LA FRANCE.

Non parbleu ; cette santé-là doit être portée par tous les Français.

LA VALEUR, *aux Villageois.*

Allons, arrivez, vous autres. (*Tous les Villageois quittent l'ouvrage et prennent des verres.*) A la santé du Roi! (*Tous répètent.*)

AIR *du vaudeville des Visites Bourgeoises.*

Amis, quel beau jour pour moi,
Doux accords, tableau plein de charmes.
Chantons tous, chantons : haut les armes ;
Vive le Roi! (*bis.*)

CHŒUR.

Amis, quel beau jour pour moi, etc.

LA FRANCE.

Trop long-tems triste théâtre
De Mars et de ses fureurs,
D'une guerre opiniâtre
La France a vu les horreurs.
LOUIS a séché nos pleurs,
LOUIS est fils d'Henri-Quatre,
Héritier de son grand cœur,
Il nous devait le bonheur.

TOUS.

Amis, quel beau jour, etc.

LA VALEUR.

Pour lui jurons de combattre ;
Quels que soient ses ennemis,
Ils ne pourront nous abattre ;
Ils seront domptés, soumis ;

Qu'ils tremblent, ventre-saint-gris!
Louis est fils d'Henri-Quatre,
Et ce nom partout vainqueur,
Doublera notre valeur.

TOUS.

Amis, quel beau jour, etc.

L'ESPÉRANCE.

Quand nous cessons de nous battre,
Grâce à son heureux retour;
Quand on ne doit plus combattre,
Que d'allégresse et d'amour!
Prends ton luth, gai troubadour,
Louis est fils d'Henri-Quatre;
Comme lui, franc, simple et bon,
Il doit aimer la chanson.

TOUS.

Amis, quel beau jour, etc.

SANS-CHAGRIN.

Morbleu, sans en rien rabattre,
A tous nos princes chéris
Je veux boire un, deux, trois, quatre
De ces flacons favoris;
Et s'ils troublent mes esprits,
Louis est fils d'Henri-Quatre,
Qui disait qu'un gai refrain
Ne va jamais sans bon vin.

TOUS.

Amis, quel beau jour, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRONILLE.

PÉTRONILLE.

Y en a-t-il encore pour moi ?

LA FRANCE.

Belle demande !

Les quatre militaires se lèvent, offrent un verre à Pétronille et chantent ensemble.

Même air.

Buvons à l'humeur folâtre,
A la grâce, aux doux appas
De ce sexe qu'idolâtre
Tout français jusqu'au trépas.
Louis ne le défend pas,
Louis est fils d'Henri-Quatre,
Qui joignit à maint talent
Celui d'être un vert-galant.

TOUS.

Amis, quel beau jour, etc.

LA FRANCE, *après avoir bu.*

Savez-vous que c'est du bon, celui-là ?

PÉTRONILLE.

Aussi je ne le vends pas ; mais vous avez porté votre santé, je veux porter la mienne.

AIR :

Quand la beauté des rives d'Italie
Vient parmi nous s'unir à la valeur,
Heureux de voir cette union chérie,
Répétez tous le vœu que fait mon cœur,
De ces époux sur qui notre amour veille,
Que le bonheur par l'hymen cimenté
Soit aussi pur que la liqueur vermeille
Que nous buvons à leur santé.

LA FRANCE.

Dites donc, madame Pétronille, savez-vous si le grand jour est fixé.

PÉTRONILLE.

Non, pas de nouvelles.

CHARLOT.

Ah ! ben moi, j' m'en vas aller à la découverte ; et j' vous promets ben d' vous rapporter queuq' chose, quand ça n'serait qu'un....

LA VALEUR.

Imbécille, ne parle pas tant, et en avant, marche.

CHARLOT.

Je n' fais qu'un saut. (*Il sort.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Charlot.*

PÉTRONILLE, *voyant toutes les bouteilles vides*

Ah çà ! il me paraît qu'avant mon arrivée, vous aviez déjà bien employé le tems.

L'ESPÉRANCE.

Comme vous voyez, madame Pétronille; dix bouteilles pour cinq.

PÉTRONILLE.

Comme vous y allez ! il me semble qu'une bouteille par tête.

SANS-CHAGRIN.

Ah ! ben oui !....

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Nous contenter d'une simple bouteille,
Et pour qui donc, mobleu! nous prenez-vous ?
Sous les drapeaux ainsi que sous la treille,
D'aucun canon nous ne craignons les coups;
Soit que Bacchus ou que Mars nous invite,
A leur appel toujours prêt à céder,
Jamais Français ne recule ou n'hésite,
Quand il s'agit d'une affaire à vider.

LA VALEUR.

Qu'est-ce qui dirait pourtant que voilà notre tante ?

PÉTRONILLE.

Votre tante? ah ! pas encore.

LA FRANCE.

Nous espérons pourtant bien que ça ne passera as aujourd'hui.

PÉRTRONILLE.

Vous avez donc reçu des nouvelles de Paris ?

LA FRANCE.

Aucune ; mais comme l'auguste mariage devait se faire du 15 au 17, et que voilà le dernier jour, nous espérons.

PÉTRONILLE.

Ah ! tant mieux ; car mes pauvres petites nièces me font vraiment de la peine.

AIR : *Ah ! de quel souvenir affreux.*

Ne voilà-t-il pas huit grands jours
Que pour s' marier, vos prétendues
L' matin s' parent d' leux biaux atours,
Et qu' leux pein' sont toujours perdues?
Quand, dans l'espoir d'un doux lien,
On s'est embelli pour c' qu'on aime,
Le soir, c'est cruel, je l' sens bien,
D'avoir fait sa toilette pour rien
Et de la défaire de même.

L'ESPÉRANCE.

Vous devez ben penser, madame Pétronille, que nous n' sommes pas moins impatiens qu'elles ; mais si nous retardons, vous savez ben pourquoi.

AIR *du Vaudeville de la Partie Carré.*

Se marier l' même jour qu' son Prince,
Je dis, morbleu! que ça doit faire honneur.
Et cet honneur, qui n'est pas mince,
Ne peut aussi qu' porter bonheur.

LA VALEUR.

Oui, mes amis.

Nos p'tits ménages à la ronde
Se r'ssentiront d' l'effet d'un jour si beau;
Puisque l' soleil des mêm' rayons féconde
Le chêne et l'arbrisseau.

TOUS *en chœur.*

Puisque l' soleil, etc.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOT.

CHARLOT.

Madame Pétronille, madame Pétronille!

PÉTRONILLE.

Qu'est-ce que c'est, Charlot?

CHARLOT.

Vous savez ben, la vieille mère Bontems, qui est partie, il y a un mois, d'ici, à pied?

PÉTRONILLE.

Oui, pour aller à Paris voir le Roi.... Eh bien ?

CHARLOT.

Hé ben, elle y est arrivée !

TOUS.

Bah !

LA FRANCE.

Qu'est-ce qui t'a dit cela ?

CHARLOT.

La Gazette que j' viens d'entendre lire ; mais mieux qu' çà, c'est qu'elle a parlé au Roi comme j' vous parle.

PÉTRONILLE.

Oh ! quelle est heureuse !

L'ESPÉRANCE.

Ça n' m'étonne pas, il est si bon !

SANS-CHAGRIN.

Et qu'est-ce qu'elle lui a dit, au Roi ?

CHARLOT.

Elle lui a dit.... Allons, je ne m'en souviens plus.

PÉTRONILLE.

Quelle tête !

LA VALEUR.

Et qu'est-ce que le Roi lui a répondu ?

CHARLOT.

C' que l' Roi lui a répondu ? Il lui a répondu:.... Allons, v'là que j' l'ai oublié aussi.

SANS-CHAGRIN.

Le sot!

CHARLOT.

Dame, j' suis v'nu si vîte aussi; mais c' que sais, c'est qu' c'était de bonnes et belles paroles, toujours.

PÉTRONILLE.

Il n'en dit jamais d autres; mais c'te pauvre mère Bontems, avoir eu la force d'arriver comm'ça à Paris. !....

CHARLOT.

Moi, j' n'en reviens pas!

AIR : *Lise épouse le beau Gernance.*

Avec ses jamb' pour voiture
Et son bâton pour monture,
Faire, à plus de soixante ans,
Deux cents lieues en si peu d' tems!
L' trajet, morgué, n'est pas mince....

SANS-CHAGRIN.

Quel que soit l'âge qu'on a,
L' désir de voir un bon prince
N' connait pas ces distanc' là.

L'ESPÉRANCE.

Dis-moi, Charlot, le Journal annonce-t-il le jour de l'heureux mariage que nous désirons tant ?

CHARLOT.

Pour conclure l' votre, pas vrai.... Non, il n'en parle pas; mais il parle encore d' prisonniers pour dettes, qui ont été rendus à la liberté par la bienfaisance d'une grande princesse qu'on ne nomme pas, mais qu' tout le monde devine.

PÉTRONILLE.

Oui, tout le monde la devine.

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Sous le toit de l'indigence
Et dans l'ombre des prisons,
Sa main, de la bienfaisance,
En secret répand les dons;
Et son âme généreuse,
A chaque nouveau bienfait,
Est mille fois plus heureuse
Que les heureux qu'elle fait.

CHARLOT.

J' gagerions ben qu'elle a déjà répandu plus d' bienfaits qu'il n'y a d' feuilles sus c' buisson d' rosiers qu' j'avons planté en son honneur....

PÉTRONILLE.

Et qu'il n'y en a sus c' buisson d' lauriers qu' j'ons planté itou en l'honneur du Duc d'Angoulême, l' jour où il traversa not' village en visitant l' Midi.

LA FRANCE.

Si c' pauvre père Mathurin, not' vieux camarade,

qui depuis trois mois est retenu en prison pour avoir cautionné un méchant homme qui a trahi sa confiance, pouvait être du nombre des heureux !

L'ESPÉRANCE.

Ça viendra, ça viendra ; il y a un Dieu pour les honnêtes gens.

LA VALEUR.

Mais pourquoi ne nous as-tu pas apporté cette Gazette, toi!

CHARLOT.

Ah ! ben oui ; tout l' monde se l'arrache.

LA VALEUR.

J'espère pourtant bien que nous aurons notre tour.

AIR : *Allons au pré St.-Gervais.*

Allons lire, mes amis,
Tout ce que dit cette
Gazette ;
C'est le moyen, mes amis
De nous rapprocher de Paris.

PÉTRONILLE.

Sus not' roi v'nez m' dir', j' vous prie,
Les détails qu' vous aurez lus.

LA VALEUR.

Nous vous racont'rons, j' parie,
Queuq' bienfait d' plus.

TOUS.

Allons / Allez } lire, mes amis, etc.

La France, la Valeur, l'Espérance et Sans-Chagrin, sortent avec les Villageois.

SCÈNE VI.

PÉTRONILLE, CHARLOT.

CHARLOT.

Ah ça, Madame Pétronille, pendant qu' nous sommes seuls, dites-moi un peu, avez-vous r'pensé à c' que j' vous ai dit l'aut' jour.... Vous savez ben, au sujet de....

PÉTRONILLE.

Ma foi non, mon pauv' Charlot; d'ailleurs, comme je t' l'ai dit, je n' suis pas encore décidée à me r'marier.

CHARLOT.

Mais, Mam' Pétronille, n' suis-je t'y pas vot' premier garçon ?

PÉTRONILLE.

C'est vrai.

CHARLOT.

Est-ce que vous êtes mécontente de mon travail ?

PÉTRONILLE.

Pas du tout.

CHARLOT

Est-ce que d'puis la mort du défunt, vous vous êtes seulement aperçue de son absence ?

PÉTRONILLE.

Je conviens de tout cela; mais, je te le repète, je ne suis pas encore décidée à me remarier.

CHARLOT.

Hé ben, Madame Pétronille, vous avez tort, parce qu'une bonne Française comme vous ne doit rester ni fille, ni veuve.

AIR : *Si Dorilas.*

En bonn' française il faut payer vot' dette
Au Roi, qui fait le bonheur des Français,
Car vous l'aimez, et fidèle sujette,
Vous n' pouvez trop lui donner de sujets ;
N' sentez-vous pas queuq' chose là qui vous crie :
« C n'est pas pour rien qu' Dieu t'a mise ici bas ;
» Si le d'voir d' l'homme est d' servir sa patrie,
» L' d'voir d' la femme est d' fournir les soldats ».

PÉTRONILLE.

Faute d'enfans, je marie et je dote mes quatre nièces, ainsi je n'ai rien à me reprocher.

CHARLOT.

C'est bon, c'est bon, c' n'est pas l' mariage qui vous fait peur, c'est l' mari, et vous n' diriez point ça s'il n'y avait pas d' par le monde un certain courier qui arrive toujours deux heures plutôt qu' les autres, et qui part toujours deux heures plus tard....

PÉTRONILLE.

Qui ? M. l'Eclair ?

CHARLOT.

Là, vous voyez bien, je n' vous l' fais pas dire.

PÉTRONILLE.

Eh bien ! oui, j' conviens que je pencherais plutôt pour lui que pour un autre.

CHARLOT.

Pourquoi donc ça ?

PÉTRONILLE.

Parce que lorsqu'il y a queuq' bonne nouvelle, c'est toujours lui qui nous les apporte.

AIR *de la contredanse de la Hullin.*

N'est-c' pas lui qui d' joie enivré
Est v'nu le premier nous apprendre
Le retour long-tems désiré
Du frère d'un prince adoré.
Bientôt, revenant surprendre
Nos cœurs émus, attendris,
Il nous apprit d'un pèr' tendre
L'heureuse entrée à Paris.

N'est-c' pas lui qui, toujours l' premier,
Vint nous apporter la nouvelle,
D' leurs bienfaits, que Paris entier
N' cessait d' bénir et d' publier ?
Toujours brûlant du mêm' zèle,
D' quel plaisir son œil brillait,
En nous f'sant l' tableau fidèle
D' l'ivresse du huit juillet !

N'est-c' pas lui qui, depuis c' beau jour,
D'un monarque aussi bon que sage,
Vient nous annoncer tour à tour,
Les actes d' clémence et d'amour ?
N'est-c' pas lui qui, tout en nage,

Nous apprit l' projet charmant
De l'auguste mariage
Dont nous d'sirons tant l' moment?
Comment donc refuser son cœur,
Au courier de joyeux présage,
Qui chez nous n' peut faire un voyage,
Sans être un messager d' bonheur?

CHARLOT.

Ah! il ne faut que vous apporter une bonne nouvelle pour vous plaire ?... Eh ben ! adieu, je n' vous dis qu' ça, et si ce soir vous ne raffolez pas de moi, vous serez une fière ingrate.

PÉTRONILLE.

Tu vas donc te faire courier?

CHARLOT.

AIR *du Pas redoublé.*

OUI, j' m'en vas courir au devant
De toutes les nouvelles,
Et pour aller plus vit' que l' vent,
Je m' sens déjà des ailes.
N' faut pas qu' vot' courier soit trop fier,
Nous allons en découdre,
Et si mon rival est l'éclair,
Moi, je serai la foudre.

PÉTRONILLE, *à Charlot, qui sort en courant.*

Prends garde de tomber comme elle.

SCÈNE VII.

PÉTRONILLE, *ensuite* LOUISE, NICETTE, CONSTANCE et PAULINE, *en habit de mariées.*

PÉTRONILLE.

Mais voilà une toilette qui est bien longue.....

Louise, Nicette, Constance, Pauline.

Les quatre Nièces paraissant.

Plaît-il, ma tante?

PÉTRONILLE.

Mon dieu! comme vous voilà belles!...

PAULINE.

Et encore pour rien peut-être.

LES AUTRES.

Ah! j'en ai bien peur.

LOUISE, PAULINE, CONSTANCE, NICETTE.

AIR: *O Fontenai, etc.*

Depuis huit jours, me parant dès l'aurore,
J'attends l'hymen et jamais ne le vois,
D' fleurs et d' rubans m' v'là parée encore;
Mais est-ce enfin pour la dernière fois?

PÉTRONILLE.

Je l'espère, mes enfans; mais vous avez aujourd'hui une occupation bien douce et qui vous fera paraître le tems moins long.

PAULINE.

Oh ! oui, ma tante, le buste est déjà placé.

PÉTRONILLE.

Où donc ?

LOUISE.

Oh ! c'est notre secret.

NICETTE.

Moi, j'ai tressé la couronne.

AIR : *Du pot de fleurs.*

Voulant de fleurs fraîches écloses,
Ceindre son front noble et riant,
Je cherchais des boutons de roses,
Et je me dis en les cueillant :
« N'y vois pas, Princesse chérie,
» Le symbole de notre amour ;
» Ces fleurs ne dureront qu'un jour,
» Nous t'aimerons toute la vie ».

CONSTANCE.

Et moi, j'ai brodé l'écharpe.

Même air.

J'y voulais tracer (on l'devine)
Les mots : *beauté, talent, vertu*,
Et le nom seul de Caroline
Sous mes doigts d'lui-même est venu ;
Princesse auguste autant que chère,
Cette écharpe t'enlacera,
Et, plus heureuse, elle fera
Ce que mes bras n'ont osé faire.

PÉTRONILLE.

Et toi, Pauline, qu'as-tu fait ?

PAULINE.

Moi ? j'ai fait comme ma sœur Nicette ; nous n'avons différé que dans le choix des fleurs.

AIR : *Au sein d'une fleur tour-à-tour.*

Les fleurs sont de nos sentimens
L'interprète le plus fidèle ;
Aussi j'aimai dans tous les tems
Et la pensée et l'immortelle.
Dans ces aimables fleurs je voi
Les vœux dont mon ame est remplie :
J'offre la pensée à mon Roi,
L'immortelle à sa dynastie.

PÉTRONILLE.

Bien, très-bien, mes nièces... Embrassez-moi... Si vous ne pensiez pas comme cela, vous ne seriez pas Provençales.

LOUISE.

Mais nous nous faisons gloire de l'être.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Dès que LOUIS en FRANCE
Nous eut ramené la paix,

C'est surtout la Provence
Qui chanta ses bienfaits.
C'est un' dette chérie
Qu'ell' d'vait payer,
Puisqu'elle est la patrie
De l'olivier.

TOUS.

C'est un' dette, *etc.*

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN *ramené par La France, La Valeur, L'Espérance* et *Sans-Chagrin.*

CHŒUR *en dehors.*

AIR *de la ronde de Marly.*

Gai, gai, plus de chagrin,
Nous ramenons le doyen du village;
Gai, gai, plus de chagrin,
D' son esclavage.
Enfin
Il voit la fin.

PÉTRONILLE.

Quel bruit on entend!

PAULINE.

D' l'auguste alliance,
Qu' nous désirons tant,
S'rait-c' l'heureux instant?

PÉTRONILLE.

Tout français l'attend
Avec impatience.

Les quatre jeunes Filles à part.

Mais j' sais ben pourtant,
Qui s'rait l' plus content.

PAULINE, CONSTANCE, LOUISE, NICETTE.

Gai, gai, sur le chemin
Courons, courons au-devant du message.
Gai, gai, dès ce matin

CONSTANCE. Puiss' l'Espérance
LOUISE. Puisse la France,
PAULINE. Puisse la valeur,
NICETTE. Puiss' Sans-Chagrin

Avoir enfin
Ma main!

(*Elles sortent en courant.*)

SCÈNE IX.

PETRONILLE, MATHURIN, LA FRANCE, L'ESPÉRANCE, LA VALEUR, SANS-CHAGRIN.

LE CHOEUR *entrant.*

Gai, gai, plus de chagrin, etc.

PÉTRONILLE.

Eh! c'est le vieux Mathurin!

MATHURIN.

Oui, mes bons amis, c'est moi qui viens d'être

rendu à la liberté. Mais dites-moi donc quelle est la main à qui je dois un si grand service?

L'ESPÉRANCE.

Comment, vous ne la connaissez pas?

MATHURIN.

Hé, mon Dieu, non; il ne manque plus que cela à mon bonheur.

LA VALEUR.

Comment cela s'est-il donc passé?

MATHURIN.

Je vous conterai cela, mes amis, mais quand j'aurai repris un peu de forces.

PÉTRONILLE, *rentrant chez elle chercher du vin.*

Eh, mon Dieu! moi qui suis si contente de l'voir, que j'oublie.....

CHŒUR.

AIR : *Frappons à grands coups* (des deux Avares).

Allons, vîte du bon vin;
Qu' not' Mathurin
Oublie enfin sa peine;
Et benissons tous la main,
Qui rompt la chaîne
Du vieux Mathurin.

PÉTRONILLE, *revenant avec plusieurs bouteilles.*

AIR *du vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Voilà l' meilleur vin de ma cave,
Puis-je en faire un meilleur emploi
Que de le verser pour un brave
Qui si long-tems servit son Roi? (*bis.*)

L'âge de c' vin n'est pas le vôtre,
Mais prenez-en toujours vot' part;
Il vous donn'ra des forces, car
C'est au plus jeune à sout'nir l'autre.

TOUS.

Buvons, amis, buvons plein,
Que Mathurin
Oublie enfin sa peine,
Et bénissons tous la main
Qui rompt la chaîne
Du vieux Mathurin.

SANS-CHAGRIN.

Hé ben, comment l' trouvez-vous ?

MATHURIN.

Mais pas si jeune.

PÉTRONILLE.

Hé bien, vous sentez-vous à présent la force de nous raconter votre heureuse délivrance ?

MATHURIN.

Volontiers, mes enfans, m'y voilà.

AIR : *Une fièvre brûlante.*

Sous l' poids de la misère,
Loin de mes vieux amis,
Au ciel toujours soumis,
Je lui f'sais ma prière;
Quand d' la part d'une dame d' grand nom,
C' matin je vois s'ouvrir ma prison;
Voulant d'un tel service
Pénétrer le secret;
J' cherchais la bienfaitrice,
J' n'ai trouvé que l' bienfait.

PÉTRONILLE.

Oh ! père Mathurin, que j' suis contente ! vous v'là libre tout juste pour assister aux noces de mes nièces.

MATHURIN.

Comment, vous les mariez ?

PÉTRONILLE.

Peut-être aujourd'hui.

MATHURIN.

Et à qui donc ?

PÉTRONILLE.

A quatre braves ; d'abord Louise à M. La France, carabinier du régiment de Monsieur.

MATHURIN, *se découvrant.*

De Monsieur ? je vous en félicite ; un pareil nom lui portera bonheur.

LA FRANCE.

Oh ! je vous en réponds.

AIR *nouveau de M. Doche.*

De Louis c'est le digne frère,
Tout s'accorda pour les unir ;
Il sait aimer autant que plaire,
Et pardonner mieux que punir.
De l'antique chevalerie,
Il rappelle les traits heureux.
Bon, généreux,
Franc, valeureux,

Il est l'honneur de sa patrie;
Partout béni,
Partout chéri,
C'est bien le fils du bon Henri.

MATHURIN.

Ah ça ! et la petite Constance ?

PÉTRONILLE.

Elle épouse M. l'Espérance, maréchal-des-logis de lanciers du régiment de Berry.

MATHURIN.

De Berry ? digne fils de son auguste père.

L'ESPÉRANCE.

Et le jour même du mariage de mon colonel !...

Même air.

Dieu tout puissant, quand par ta grâce,
Berry forme de si beaux nœuds,
Ah! puissions-nous voir dans sa race
Renaître ses nobles aieux!
Donne à ce prince, chaque année
Un fils dont un jour la valeur,
L'esprit, le cœur,
Fassent en chœur,
Dire à la France fortunée :
C'est de Berry
L'enfant chéri,
C'est bien le fils du bon Henri.

PÉTRONILLE.

Et le prétendu de Pauline est brigadier dans les dragons d'Angoulême.

MATHURIN.

D'Angoulême ! encore un brave, celui-là.

LA VALEUR.

A qui le dites-vous? Il faut l'avoir vu, comme moi, au pont de la Drôme.

AIR : *Ah ! que de chagrin dans la vie.*

Ah! je n'oublierai de ma vie,
Le jour où ce prince guerrier,
Sous l' feu d' la mitraille ennemie,
Osa s'élancer le premier.
Quand ses soldats de sa bouillante audace
Lui r'présentaient les dangereux effets :
« Amis, dit-il, j'ai la vue un peu basse,
» J'aime voir les choses de près. »

MATHURIN.

Et ma p'tite Nicette, quel est son lot?

PÉTRONILLE.

Monsieur Sans-Chagrin, qui était l'année dernière sergent dans le régiment d' Bourbon.

MATHURIN.

Allons, je vois qu'elle ne déroge pas.

SANS-CHAGRIN.

J'ai l'honneur aussi d'avoir combattu sous les ordres de mon brave colonel.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

A mon tour je chante la gloire,
De ce héros, fils de Condé;
De ce Bourbon qu'à la victoire
Son grand cœur a toujours guidé.

Le nom de ce guerrier sans tache,
Dont les hauts faits sont recueillis,
Est d'autant plus beau qu'il se cache
Sous les lauriers qu'il a cueillis.

MATHURIN.

Hé bien, mes amis! j'ai été aussi heureux que vous; car je me suis marié, caporal dans l' régiment de Condé, et j'y ai servi cinquante-cinq ans.

LA VALEUR.

Quel âge avez-vous donc?

MATHURIN.

Bientôt quatre-vingt-dix ans.

TOUS.

Quatre-vingt-dix ans!

MATHURIN.

AIR : *Un magistrat irréprochable.*

Amis, cette longue vieillesse,
Dont vous paraissez tous surpris,
Est d'une honorable jeunesse
Pour mon cœur l'honorable prix.
Le ciel voulut qu' n'ayant pas cessé d' suivre
Sous Condé les drapeaux français,
Tous ses soldats eussent cent ans à vivre
Et qu' leur chef ne mourût jamais.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LA MÈRE BONTEMS, *amenée par Louise, Constance, Pauline, Nicette.*

CHŒUR.

AIR *du pas des trois Cousines.*

C'est la mèr' Bontems elle-même,
Le v'là de retour parmi nous,
Elle a vu c' bon Roi que tout l' monde aime;
Qui d' son bonheur ne s'rait jaloux.

TOUS.

C'est la mèr' Bontems, etc.

LA MÈRE BONTEMS.

Oui, maint'nant je m'moque d' la parque,
J'ai vu Louis comme je vous vois.

PÉTRONILLE.

Hé ben! que dit's-vous de c' monarque?

LA MÈRE BONTEMS.

Eh ben j' dis qu' c'est l' meilleur des Rois.

CHŒUR.

C'est la mèr' Bontems, etc.

L'ESPÉRANCE.

Mais comment, bonne mère Bontems, avez-vous pu, à votre âge, vous décider à faire ce trajet-là, et à pied encore?

LA MÈRE BONTEMS.

Dame, mes enfans, n' va pas en voiture qui veut.

AIR *du major Palmer.*

D'puis long-tems mourant d'envie
D' voir ce Roi cher à not' cœur;
N' voulant pas quitter la vie
Sans avoir joui de c' bonheur,
Un matin je m' détermine,
En dépit de mes ch'veux gris,
Et v'là qu'à pied j' m'ach'mine
Sur la route de Paris.
J'ose à peine sous l' feuillage
Prendre queuq's instans d' loisir:
On ne craint dans aucun âge
La fatigue du plaisir.
J' vois à m'sure que j'avance
D'autr's langages, d'autr's habits,
Mais partout de la Provence
Je r'trouve les cœurs, les esprits;
L'âge enfin trahit mon zèle,
Et je me vois défaillir,
Près d' Paris mon pas chancelle
D'effroi je m' sens tressaillir;
Mais l'amour d' mon prince auguste
Réveille un peu d' force en moi,
Je m' ranime et j'arrive juste
Pour tomber aux pieds du Roi. *(ter.)*

LOUISE.

Et il vous a parlé ?

LA MÈRE BONTEMS.

Oui vraiment, et je ne l'oublierai jamais : Bonne

femme, m'a-t-il dit, avec cet air de bonté qui ne le quitte pas, vous avez fait bien du chemin pour venir me voir. Hé bien, me voilà....

AIR : *Quel chemin que tu prennes.*

A ces mots j' perdis contenance,
Je n' sais trop c' qui s' passa dans moi,
J' voulais jouir de sa présence,
J' baissai les yeux, je n' sais pourquoi.
J'avais mill' choses à lui dire,
J' sentis ma parole expirer,
D' plaisir j'étais prête à sourire,
Et je ne sus que pleurer.

MATHURIN.

Vraiment, ça n' m'étonne pas; car v'là que j' pleure aussi, rien que d' vous entendre.

LA MÈRE BONTEMS.

Eh! c'est vous, père Mathurin? d'puis quand qu' vous êtes donc libre?

MATHURIN.

D'puis tout à l'heure.

LA MÈRE BONTEMS.

Et à qui qu' vous devez c' bonheur-là?

MATHURIN.

A une grande dame : v'là tout c' que j'ons pu savoir.

LA MÈRE BONTEMS.

A une grande dame?... Attendez donc : v'là qu' je me rappelle....

MATHURIN.

Ah ! si vous la connaissez, nommez-la moi bien vîte, que je coure....

LA MÈRE BONTEMS.

Le jour d' mon arrivée au château même, une belle dame m'a questionnée sur les malheureux d' not' pays ; j'ai dit tout c' que j'en savais ; j'ai parlé d' vous, d' vos anciennes campagnes, d' vos blessures....

MATHURIN.

Mais enfin, quel être bienfaisant ?...

LAFRANCE.

C'est encore le même, toujours le même.

AIR : *De cette Femme enchanteresse* (du Courtisan.)

C'est ce modèle de constance
Cet ange cher à tous les cœurs,
Dont le trône a vu la naissance,
Dont le monde a plaint les malheurs,
Dont l'âme, au milieu de l'orage,
De la vertu goûtait la paix,
Dont Bordeaux connaît le courage,
Dont Paris connaît les bienfaits.

(*On entend le canon dans le lointain.*)

LA VALEUR.

AIR : *Vaudeville des Innocens.*

Je crois entendre
Le canon,
Mon cœur ne saurait s'y méprendre,

(*Un coup de canon.*)

TOUS.

Oui, c'est bien le son
Du canon,
A ce bruit notre cœur répond.

(*Un coup de canon.*)

LES QUATRE FILLES.

J' sens mon cœur qui bat
Bien plus vite qu'à l'ordinaire.

(*Un coup de canon.*)

LES QUATRE MILITAIRES.

Adieu l' célibat,
De l'hymen je deviens soldat.

LA FRANCE. Frappe, Louise, dans c'te main,
L'ESPÉRANCE. Frappe, Constance, dans c'te main,
LA VALEUR. Frappe, Pauline, dans c'te main,
SANS-CHAGRIN. Frappe, Nicette, dans c'te main,

TOUS.

Qui désormais sera la tienne.

LOUISE, CONSTANCE, PAULINE, NICETTE.

En échange voici la mienne.
(*à part.*) J' n'ons donc pas fait d' toilette en vain.

TOUS.

Oui, c'est bien le son
Du canon,
On n' peut l'entendre
Et s'y méprendre;
Oui, c'est bien le son
Du canon;
A ce bruit notre cœur répond.

(Coup de canon.) *(On entend des coups de fouet, des cris de joie.)*

CHOEUR *dans les coulisses.*

AIR : *C'est Félix !* (*De Félix* ou *l'Enfant trouvé.*)

Ah! v'là l'Eclair, *(bis.)*
V'là l'Eclair *(4 fois.)*
C'est l' signal (*bis.*) d'une belle
Nouvelle.

TOUS, *dehors et sur le théâtre.*

Ah! v'là l'Eclair, *(bis.)*
Qu'il a l'air *(4 fois.)*
Et joyeux et fier.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉCLAIR, *suivi de tout le village.*

L'ÉCLAIR.

Bonjour, bonjour, mes amis.

AIR : *D' la p'tite poste de Paris.*

Brûlant l' pavé pour arriver,
J'ai vu six ch'vaux sous moi crever,
Et j' vous apprends, mes chers amis,
Qu' c'est aujourd'hui qu' dans tout Paris
N'y a plus qu'un cri ;
C'est l' nom chéri
De Caroline et de Berry.

TOUS.

Vivent les Bourbons !...

LES JEUNES FILLES.

Comment! c'est donc aujourd'hui...

L'ÉCLAIR.

Oui, sans doute, et au moment où je vous parle, la cérémonie du mariage a lieu à Paris.

TOUS.

Ah! quel beau jour!

PAULINE.

Est-il aimable, ce M. l'Eclair, d'être venu nous annoncer cela?

L'ÉCLAIR.

Je le crois bien.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Amis, du nouvel ordre d' choses
Admirez quels sont les bienfaits;
Et voyez comm' les mêmes causes
Produisent de nouveaux effets.
Le canon, signal de la guerre,
Annonc' la paix aux cœurs contens,
Et l'éclair, signal du tonnerre,
Annonce aujourd'hui le bon tems.

LOUISE.

Ma tante, vous savez...

PÉTRONILLE.

Oui, je sais que je vous ai promis de vous marier le jour même où le canon nous annoncerait cette illustre alliance, et je vais tenir ma parole.

LOUISE.

Un instant. (*bas à ses sœurs.*) Au buisson de roses. (*elles y vont.*)

AIR : *On y va.*

Quoiqu' j'ayons l'ame contente,
D' nous marier aussi,
Il nous faudrait, ma tante,
Un témoin d' plus ici.

PÉTRONILLE.

Eh mais, qui dónc peut être
Cet autre témoin-là ?

LOUISE.

Vous allez le connaître.

(*Les quatre Sœurs courent vers le buisson de roses, qui laisse voir en s'écartant le buste de la Duchesse de Berry, couronné de Myrthes et de Roses.*)

TOUTES LES SŒURS.

Le voilà ! le voilà !

TOUT LE MONDE.

On n' peut le méconnaître,
Le voilà ! le voilà ! (*trois fois.*)

PAULINE.

Maintenant, ma tante, nous sommes à vos ordres.

SANS-CHAGRIN.

Un moment. (*à ses camarades.*) Au buisson de lauriers. (*Ils y vont.*)

Même air que le précédent.

Quoiqu' j'ayons l'ame contente,
D' nous marier aussi,
Il nous faudrait, ma tante,
Un témoin d' plus ici.

PÉTRONILLE.

Encor ! qui donc peut être
Ce second témoin-là ?

SANS-CHAGRIN.

Vous allez le connaître.

Les trois militaires écartent les branches du buisson de lauriers, qui laisse voir en s'écartant le buste du duc de Berry.

Le voilà ! le voilà !

TOUS.

On n' peut le méconnaître,
Le voilà ! le voilà !

PÉTRONILLE.

Bien, mes enfans ; quel mariage ne serait pas heureux formé sous de tels auspices ?

LES QUATRE SŒURS.

AIR *du trio des Deux-Jaloux.*

Noble et belle Princesse,
Qu'hymen vient de bénir,
Reçois notre promesse
De toujours te cherir. *(bis.)*

LES QUATRE MILITAIRES.

Prince, objet de l'ivresse
Qui vient nous réunir,
Reçois notre promesse
De toujours te servir. (*bis.*)

LES QUATRE SŒURS.

Beauté, grâce touchante,
En elle tout enchante,
Sous ces rosiers touffus,
C'est un' rose de plus. (*bis.*)

CHŒUR GÉNÉRAL DES FEMMES.

Noble et belle Princesse, etc.

CHŒUR DES HOMMES.

Prince, objet de l'ivresse, etc.

LES QUATRE MILITAIRES.

Espoir de la patrie,
Ton image chérie
Est là pour la vie.

LES QUATRE MARIÉES.

Idole des Français,
Naus t'aimons à jamais,
A jamais.

TOUTES LES FEMMES.

Noble et belle Princesse
Qu'hymen vient de bénir,
Reçois notre promesse
De toujours te chérir.

TOUS LES HOMMES.

Prince, objet de l'ivresse
Qui sut nous réunir,
Reçois notre promesse
De toujours te servir.

TOUS.

Vive le Roi !

LA VALEUR.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Par le tableau d'un' telle alliance
Quels cœurs pourraient n' pas être émus,
Quand ses beaux liens à la France
Promettent des Bourbons de plus !
Rien de plus juste
Qu' l'hymen auguste
Dont les doux nœuds
Réuniss' tous les vœux ;
N'est-c' pas l'usage
Que du courage
En tous pays
La beauté soit le prix ?
L' plaisir qui dans tous les yeux brille
Nous dit qu' Berry sous un laurier
Et Carolin' sous un rosier
Sont tous deux en famille.

L'ÉCLAIR.

Hé bien, Madame Pétronille, est-ce que tous ces beaux exemples-là ne vous tentent pas ?

PÉTRONILLE.

Je n' dis pas non, nous jaserons d' ça plus tard.

L'ÉCLAIR.

Plus tard, plus tard... l'Eclair va plus vîte que ça en affaires.

PÉTRONILLE.

Dame, vous êtes ben pressant.

L'ÉCLAIR.

C'est que j' suis pressé... hé ben?

PÉTRONILLE.

Allons, vous nous avez apporté une si bonne nouvelle, qu'on ne peut vous résister.

AIR *du vaudeville de la belle Fermière.*

Touchez là, mon cher ami,
Voilà la main de Pétronille.

L'ÉCLAIR.

Quel bonheur! J' vois qu'aujourd'hui
Pour tout l' monde le soleil brille;
La main dont je suis épris,
D' mes bonn' nouvell's est le prix.
Hé bien, morbleu! puisque je n' suis
Votre époux que par elles.....
Vous aurez souvent d' mes nouvelles.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOT, *tout mouillé.*

CHARLOT.

Ah! eh! oh! eh! Madame Pétronille.

TOUS.

C'est c' t'imbécille de Charlot : comme le v'là fait!

CHARLOT.

C'est que j'ai couru si vîte pour vous annoncer la nouvelle, qu'en passant sur l' petit pont, j' suis tombé dans la rivière.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

CHARLOT.

Mais c'est égal, allez, je vous apporte des nouvelles fraîches; j' les tiens du canon lui-même que j' viens d'entendre tirer.

PÉTRONILLE.

Comme tu es alerte! *(montrant l'Eclair)*; tiens, regarde.

CHARLOT.

Allons, encore le maudit courier, v'là qu'est clair, Monsieur est arrivé le premier; le reste se devine : c'est fait pour moi... c'est ben la peine d'avoir manqué me périr.

TOUS.

Comment donc cela ?

CHARLOT.

Pardine, j'étais tout seul à m' débattre dans c'te rivière; j'avais beau appeler, pas un chat pour me tendre la main; heureusement j'ai tant fait des bras et des jambes, que me v'là; mais j' peux ben dire une chose, c'est que sans moi, je me noyais.

PÉTRONILLE.

C'est bon, c'est bon, tu nous conteras cela une autre fois, aujourd'hui nous ne devons songer qu'au bonheur que nous promettent des mariages formés sous le règne des Bourbons et sous l'influence de l'union la plus auguste.

TOUS.

Vive les Bourbons !

VAUDEVILLE.

AIR : *Vive Henri Quatre.*

L'ÉCLAIR.

Si c'te journée
A pour nous tant d' douceur,
Si c't hyménée
Nous promet tant d' bonheur;
D'un peuple immense
S'il comble les souhaits,
C'est qu'enfin la France
A des Princes français.

L'ESPÉRANCE.

Si le tonnerre
Ne gronde plus sur nous,
Si tout sur terre
Respire un air plus doux,
Si l'abondance
Revient avec la paix,
C'est qu'enfin la France
A des Princes français.

PAULINE.

Si la trompette
N'appelle plus aux camps,
Si la musette
A repris ses doux chants,
Et si l'on danse
Où grondaient les mousquets,
C'est qu'enfin la France
A des Princes français.

LA FRANCE.

Si les cœurs sentent
Le besoin de s'unir,
S'ils s'épouvantent
Au seul mot de haïr,
Si la licence
Voit finir ses excès,
C'est qu'enfin la France
A des Princes français.

CONSTANCE.

Si, pour sa belle,
Déjà comme autrefois,

L'amant fidèle
Unit le ton courtois
A la vaillance
Du bon Roi Béarnais,
C'est qu'enfin la France
A des Princes français.

LA VALEUR.

Si la patrie
Renaît d'un trop long deuil,
Si plus chérie
Elle fait notre orgueil ;
Pour sa défense
Si tous nos bras sont prêts,
C'est qu'enfin la France
A des Princes français.

LA MÈRE BONTEMS.

Si des campagnes
L's habitans réjouis,
A leurs compagnes
D'mandent maint'nant des fils ;
Ben sûrs d'avance
Qu'ils n' les quitt'ront jamais,
C'est qu'enfin la France
A des Princes français.

LOUISE.

Si de nos peines
L'oubli calme nos cœurs,
Et si nos chaînes
Ne sont plus que de fleurs,
Si l'espérance
Remplace les regrets,
C'est qu'enfin la France
A des Princes français.

MATHURIN.

Si l'indulgence
Fait bénir le pouvoir,
Si la clémence
Au trône vient s'asseoir,
Si l'indigence
Fuit devant les bienfaits,
C'est qu'enfin la France
A des Princes français.

PÉTRONILLE.

Que tout renaisse
Au nom de notre Roi,
Que notre ivresse
Lui prouve notre foi;
Qu'amour, constance,
Soient nos cris désormais,
Puisqu'enfin la France
A des Princes français.

FIN.

FARINELLI,

OU

LA PIECE DE CIRCONSTANCE.

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE JEUDI 25 JUILLET 1816.

PAR MM. DUPIN ET EUGENE.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle, HUET-MASSON, Libraire, rue St.-Honoré, nº. 204, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-Royal, au 2me.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
FARINELLI, PAGE.		*Mlle. Lucie.*
L'AFFUT,	Auteurs.	*M. Philippe.*
L'ÉCLAIR,	Auteurs.	*M. Guénée.*
PACOLET, Garçon d'Auberge.		*M. Edouard.*
NANETTE, Ecaillère.		*Mlle. Betzy.*

La Scène est dans un Hôtel garni, à Paris.

FARINELLI,

OU

LA PIECE DE CIRCONSTANCE.

Le théâtre représente une Salle commune, à droite et à gauche des cabinets.

SCENE PREMIERE.

PACOLET, *seul, un pommier à la main, et parlant à la cantonnade.*

Eh bien! ne faut-il pas vous souhaiter bon voyage?..... Encore un qui part sans me donner pour boire — Allons, preparons toujours le déjeûner du N°. 2, peut-être que celui-là m'étrennera. (*Mangeant une pomme.*) Bah! il en reste encore deux..... ce sera assez..... Quelle tour de Babel qu'un hôtel garni! des etrangers, des journalistes, les étudians en droit, des auteurs..... Mon dieu, mon dieu! quel métier que celui de garçon d'auberge!

AIR *de Doche.*

Pour se rendre les gens propices,
Souple, discret, à tout venant
J'offre avec zèle mes services....
On m'a toujours en me payant.
J'd'vrais ben briller à la ronde,
Avoir des laquais, des commis,
Puisqu'on prétend qu'en ce pays
Les gens qui servent tout le monde
Finissent par être servis.

SCENE II.

PACOLET, NANETTE, *sortant d'une chambre de côté.*

NANETTE.

Oui, monsieur, je vous en apporterai demain une cloyère. Vous savez que je suis toujours à la porte de l'hôtel.

PACOLET.

Tiens, c'est ma prétendue! bonjour, mam'selle Nanet! (*S'essuyant la bouche.*) Elle n'était pas assez cuite.

NANETTE.

Qu'est-ce que tu fais donc là?

PACOLET.

Veux-tu m'en ouvrir une petite douzaine?..... Je te donnerai en paiement douze baisers! ça fait-y ton compte?

NANETTE.

Comme t'es gourmand?

PACOLET.

Gourmand! parce qu'on aime les bonnes choses.

NANETTE.

AIR : *Vaudeville du petit Courrier.*

Ce n'est pas ainsi qu'tu m'plairas,
J'veux qu'mon mari soit plus aimable,
Et qu'il n'soit pas toujours à table :
L'amour, Monsieur, ne mange pas!
C'te gourmandise est trop précoce ;
Dès l'matin il n'songe qu'à c'là ;
Et Monsieur n'aspire à la noce,
Que pour mieux dîner ce jour-là.

PACOLET.

Si on peut parler ainsi!.... Je n'ai pas encore fait mon déjeûner, et voilà le quatrième que j'apprête.... Je m'en vas les remettre encore au feu!

NANETTE.

Eh! laisse-là tes pommes, et parle-moi.

PACOLET.

Tu ne sais donc pas que c'est pour votre protégé..... ce beau vilain petit seigneur, qui depuis deux jours qu'il est ici, ne fait que chanter..... Veux-tu l'entendre: Ah! ah!.. Oh! oh!....

NANETTE.

Moi, je trouve ça ben gentil..... et puis, il ne chante pas toujours!..... Tu ne sais donc pas?..... hier, pour une simple commission, voilà ce qu'il m'a donné!

PACOLET.

Un Louis d'or!

NANETTE.

AIR :

Et si t'avais vu d'quell' façon !
Quel air aimable et bon !
Oh ! ma fin', c'est payer trop bien ;
Moi, j'nai pas d'avarice....
Et fût-c' même pour rien,
J'sis toute à son service !

PACOLET.

Eh bien, voilà ce que je n'entends pas !

NANETTE.

Il est toujours plus aimable que ces Messieurs du N°. 3, que tu aimes tant.

PACOLET.

Ah ! ceux-là, quelle différence ! ce sont des gens distingués..... des auteurs, enfin.

NANETTE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un auteur ?

PACOLET.

Ah dam ! un auteur..... pour t'expliquer cela à toi..... un auteur..... c'est un métier comme un autre ! comme le tien ! comme le mien, par exemple !

NANETTE.

Comment, un auteur.... c'est comme un traiteur !

PACOLET.

Non, mais ça se ressemble, c'pendant.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin musard.*

Toujours dans sa tête il mitonne
L'moyen d'faire d'nouveaux ragoûts !
De son mieux il les assaisonne,
Afin d'contenter tous les goûts.
Mais d'nous en un point il s'écarte :
D'peur qu'son repas n'soit mal tourné,
Il a soin d'faire payer la carte
Avant de servir le dîné.

Ce sont eux qui me donnent tous les soirs des billets de spectacle..... et vu la manière dont je me suis montré dans cette pièce qui n'a fait que paraître !..... ils m'ont promis une dot sur leur premier ouvrage qui réussira !

NANETTE.

Ah bien, oui ! moi, moi, je ne veux pas attendre aussi long-temps que ça.

PACOLET.

Ah! est-elle pressée, est elle pressée!

NANETTE.

AIR : *Ce boudoir est mon Parnasse.*

Faut qu'tu sois ben bon apôtre
Pour les croire généreux;
Ont-ils d' l'argent pour un autre
Quand i's n'en ont pas pour eux.
Hélas! de tout ils s'abstiennent,
Et d'puis qu'ils sont au logis,
Sans quelques baisers qu'i s m' prennent,
Ils n'auraient encor rien pris.

PACOLET.

Dam! ça s'pourrait bien.

Même air.

Oui, je commence à le croire,
Ils s'moqu' de moi tous les deux;
Quand il faut m'donner pour boire,
Ils n'ont pas d'monnai' sur eux.
Ce qu'ils m' promettent m'échappe;
Leur argent m'est inconnu,
Et sans quelqu' soufflets qu' j'attrappe,
J'n'aurais encor rien reçu.

NANETTE.

Ah! mon dieu, j'entends une voiture; c'est celle du Monsieur au louis d'or.

PACOLET.

Une voiture..... ça ne se refuse rien. Et son déjeûner qui n'est pas au feu.... c'est toi qui m'fais oublier.... Restez-là, mademoiselle. (*Il entre dans la chambre du N°. 2, le pommier à la main*)

NANETTE, *regardant vers le fond.*

Tiens, comme il rit tout seul!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FARINELLI.

FARINELLI, *un journal à la main.*

Ah! ah! ah! l'aventure est impayable!

AIR *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Ce matin encor dans ma glace
J'étais de moi-même enchanté ;
J'admirais mon air et ma grâce,
Surtout ma parfaite santé :
J'aurais bien juré d'après elle
Vivre pendant un siècle entier,
Quand j'apprends ici la nouvelle
Que je suis mort le mois dernier.

C'est bien écrit. (*Il lit*). « Le jeune Farinelli, premier musicien et premier page du Grand Duc, vient de » mourir à Florence. Quoiqu'il fût dans l'âge le plus tendre, » on citait déjà par toute l'Europe ses talens et son amabilité. » Ces Messieurs sont très bons. « Le Prince, dont » il était le favori, en paraît très-vivement affecté. » Il me semble pourtant que j'ai obtenu un congé de Son Altesse, et que je viens à Paris pour mon plaisir.... Cependant, puisque le journal le dit ; on sait que les journaux n'impriment jamais rien de faux..... Allons nous mettre en deuil.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Je vais me pleurer de ce pas,
Et je veux que ma douleur brille ;
En pareil cas, il ne faut pas
Beaucoup compter sur sa famille :
Chacun à paraître navré
Met une négligence extrême ;
Pour être aujourd'hui bien pleuré,
Il faut qu'on se pleure soi-même.

Ah ! te voilà, Nanette ?

NANETTE.

Oui, Monsieur.

FARINELLI.

AIR *du Laboureur chinois* (*de Mozart*).

Qu'elle est douce et gentille !
Chaque jour l'embellit ;
Et son œil noir pétille
De malice et d'esprit.

(*à part.*)

Allons, séchons nos larmes,
Oui, le journal a tort ;
Je sens près de ses charmes
Que je ne suis pas mort.

(*A Pacolet, qui rentre.*)

Eh bien ! Pacolet, mon déjeûner ? (*à part.*) Car il ne faut pas que la douleur me fasse perdre l'appétit.

PACOLET.

Vos pommes sont au feu.... mais vous avez là une drôle d'idée de ne manger que çà à votre déjeûner.

FARINELLI.

Est-ce que tu ne remarques pas que j'en ai la voix plus fraîche? (*Il fait une roulade.*)

NANETTE.

Ah! comme ça va en haut et en bas.

PACOLET.

Oui, c'est du biau! une belle pratique!

FARINELLI.

Nanette, je rentre; s'il vient des lettres pour moi, tu me les apporteras.

PACOLET.

C'est moi, Monsieur, qui vous les monterai.

FARINELLI.

Non, je veux que ce soit elle.

PACOLET.

Moi, je ne le veux pas.

NANETTE.

Allons, tais-toi donc, puisqu'il veut que ce soit moi.

CANON DE M. DOCHE.

AIR: *Vent brûlant d'Arabie.*

NANETTE.

Il faut d'la complaisance,
Çà, Monsieur, taisez-vous;
Ayez d'la confiance,
Fi, qu'c'est laid d'être jaloux;
Aux voyageurs pour plaire,
D'zèle il faut redoubler.

(*Faisant la révérence à Farinelli*).

On f'ra c'qui faudra faire;
Monsieur n'a qu'à parler.

FARINELLI.

Toute sa défiance
Pourrait-elle entre nous
Détruire l'influence
D'un regard aussi doux?
Un jaloux doit, ma chère,
Auprès de vous trembler;
Pour séduire et pour plaire,
Vous n'avez qu'à parler.

PACOLET.

J'crois qu'dans la circonstance
J'nai pas tort d'être jaloux;
J'vois là queuqu' manigance;
On lui fait les yeux doux.
Si j'montre d' la colère,
On vient me quereller,
Et pour qu'l'on m'fasse taire,
Moi, je n'ai qu'à parler.

SCENE IV.

NANETTE, PACOLET, L'AFFUT.

PACOLET.

Ah! v'là monsieur l'Affut.

L'AFFUT, *sortant, et parlant à la cantonnade.*

Oui, te dis-je, je réponds du succès de la pièce, mais trouve un sujet.... que diable, cherche!

AIR : *Voilà la manière.*

Un rien t'embarrasse,
Ne sais-tu donc pas
Ce qu'il faut qu'on fasse
Pour plaire ici bas :
Des vieux in-folios
Aller secouant le poussière,
Puis mettre en lambeaux
Dufreny, Regnard et Molière,
Dire en d'autres mots
Ce qu'ils ont déjà dit ;
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

Aux moindres nouvelles
Je suis toujours prêt,
Se confirment-t-elles
J'ai là mon couplet ;
Qu'on soit triste ou non,
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Quel que soit le nom
Ou les vertus de l'adversaire ;
Nous chantons toujours celui qui réussit :
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

(*Cherchant.*) Si je pouvais en avoir aujourd'hui.....

PACOLET.

Monsieur.....

L'AFFUT.

Laisse-moi donc.... laisse-moi donc....

PACOLET.

J'ai fait cette commission... Voyons s'il va aussi me donner un louis.

L'AFFUT.

C'est bon.... c'est bon....

L'AFFUT.

On pourra profiter de cela; c'est fort bien.

L'ÉCLAIR.

Et cet autre. (*Il lit.*) Dans un opéra qu'on donnait à la » cour, où le jeune prince jouait un rôle, Farinelli chan- » tait près de son ami qui venait d'expirer, et ses accens » étaient si tendres et si pathétiques, que le prince, qui de- » vait faire le mort, oubliant tout à coup son rôle, se releva » en sanglottant pour le consoler. »

L'AFFUT.

Voilà notre dénouement!

L'ÉCLAIR.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Accablé par le remords,
Le prince à la fin succombe;
Son ami vient sur sa tombe
Chanter l'office des morts.
Il prend sa lyre chérie;
O pouvoir de l'harmonie!
Le mort revient à la vie
Sur un grand air d'opéra.
Mon ami, quelle merveille!
Un opéra qui réveille,
Tout Paris voudra voir ça.

Oui, il faut se dépêcher.

L'AFFUT.

Trop fougueux, ces jeunes gens-là. Ce n'est pas la peine... la pièce est déjà faite.

L'ÉCLAIR.

On nous aurait prévenus.... Voilà ce que c'est. Ce journal-ci n'annonce jamais les morts que le lendemain.

L'AFFUT.

C'est vrai; il devrait les annoncer la veille.... Mais ce n'est pas ce que je veux dire.... N'avons-nous pas la parodie du dernier opéra? La pièce peut servir, en changeant le nom et la fin de quelques couplets.

L'ÉCLAIR.

C'est juste.... Je n'y pensais pas..... Ah! ça, mais pour parler d'un musicien, tu ne sais pas une note de musique.... ni moi non plus.

L'AFFUT.

Qu'importe! nous avons fait une pièce dernièrement sur

un arrêt de la Sorbonne; est-ce que nous savions une phrase de latin ? Comme si les auteurs étaient obligés de connaître les choses dont ils parlent..... Tu verras bientôt que, pour composer une pièce, il faudra avoir fait toutes ses études..... Sois donc tranquille, j'ai là toutes mes scènes.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Nous y mettrons mainte épithète,
Nous y parlerons *dièze* et *bémol!*
Nous parlerons de la fauvette,
Nous parlerons du rossignol;
Nous dirons qu'il eut pour sa lyre
L'écho de la postérité....

L'ÉCLAIR.

On ne saura ce qu'il veut dire.

L'AFFUT.

On claquera de tout côté.

L'ÉCLAIR.

Tu as raison.... Mais encore faudrait-il connaître un peu la vie de Farinelli.

L'AFFUT.

C'est vrai.... Diable!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, FARINELLI, *puis* PACOLET.

FARINELLI.

Pacolet! Pacolet!

L'ÉCLAIR.

Quel est ce petit Monsieur?

FARINELEI.

Fais remettre sur-le-champ cette lettre à la poste.

PACOLET, *lisant l'adresse.*

Oui, Monsieur.... *Al signor Spinoletto, à Florence.* Tiens, quel bailliage c'est-il?

FARINELLI.

Que t'importe.

AIR *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Allons, sur l'heure obéis-moi,
Remplis sur-le-champ ce message.
(*Lui donnant de l'argent.*)
D'avance, tiens, voilà pour toi.

PACOLET.

Vous me donnez?

FARINELLI.

C'est mon usage.

L'ÉCLAIR, *à l'Affut.*

Que penses-tu de ce maintien?

L'AFFUT, *à Pacolet.*

Quel est-il? je crois le remettre.

PACOLET, *tenant l'argent.*

J'ignore c'qu'il est; mais on voit bien
Que c'est pas un homme de lettre.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

FARINELLI, L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR.

Il a des connaissances en Italie; s'il pouvait nous donner des renseignemens.

L'AFFUT.

Il faudrait un moyen neuf et piquant. Je vais lui offrir du tabac.... Monsieur en use-t il?

FARINELLI.

Grand merci.

L'AFFUT.

Peut-être ne vaut-il pas celui d'Italie: car j'ai reconnu à la tournure de Monsieur qu'il était Italien.

FARINELLI.

Oui, Messieurs, et j'arrive de Florence.

L'AFFUT.

Quoi! Monsieur, vous venez d'Italie? Auriez-vous entendu parler du fameux Farinelli?

FARINELLI.

Où en veulent-ils venir?..... (*Haut.*) Oui, Messieurs..... Je l'ai beaucoup connu.

FARINELLI.

Ah! Monsieur, rendez-nous un grand service.... Racontez-nous les particularités de la vie de ce jeune prodige?

L'AFFUT.

De ce grand homme!

FARINELLI, *s'inclinant.*

Messieurs!.....

L'ÉCLAIR.

N'en passez aucunes sous silence.

FARINELLI, *à part.*

Que c'est flatteur!

L'AFFUT.

Si vous saviez l'intérêt que nous y prenons!

FARINELLI, *à part.*

En vérité.... voilà de quoi donner de l'amour-propre!..... (*Haut.*) Messieurs.... Farinelli est à peu près....

L'ÉCLAIR.

Etait, vous voulez dire.

FARINELLI.

Comment?

L'AFFUT, *à l'Eclair.*

Mets-toi là.... et écris.

FARINELLI.

Eh! pourquoi donc?

L'AFFUT.

Oui, votre récit fait naître quelques idées..... quelques pointes de couplet.

FARINELLI.

Hein!..... Comment?

L'AFFUT.

Est-ce que vous ne savez pas la grande nouvelle? (*Avec joie.*) Farinelli est mort, et cet événement là est trop heureux pour que nous n'en profitions pas.... Nous arrangeons là-dessus une pièce de circonstance.

FARINELLI,

Quoi! Monsieur, vous seriez....

L'AFFUT.

Moi-même, Monsieur.... Depuis mon enfance, je travaille le vaudeville; je l'ai étudié chez nos premiers restaurateurs... Je suis membre de toutes les académies mangeantes de la capitale, et j'ose dire que j'ai donné à la poésie légère un caractère de consistance et de solidité au-delà du genre.

L'ÉCLAIR.

Monsieur, vous pouvez commencer..... Nous écoutons.

FARINELLI.

Très-volontiers.

AIR *de Dalvimar.*

D'un père pauvre et vertueux,
Farinelli naquit à Rome!
Etant sans bien, il fut heureux;
Etant riche, il fut honnête homme.
Le hasard seul.... du dernier rang
Le rapprocha du rang suprême;
Sa fortune changea souvent,
Mais son cœur fut toujours le même.

L'ÉCLAIR.

C'est fort bien..... Mais quel était son caractère? qu'est-ce qu'il disait?

L'AFFUT.

Oui; voyons un peu ce qu'il pensait.

FARINELLI.

Le voici :

AIR : *du Cabaret.*

Il faut, puisque notre existence
Dépend, disait-il, des hasards,
L'anoblir par la bienfaisance
Et la charmer par les beaux-arts.
Le sort lui sourit par mégarde,
Et négligeant d'en profiter,
Il vécut sans y prendre garde,
Et mourut sans s'en douter.

L'AFFUT.

Fort bien. (*A l'Eclair.*) Tu écris toujours, n'est-ce pas? Voilà de quoi faire deux couplets qui seront applaudis..... Je m'en charge avec quatre billets de parterre.... Mais puisque vous nous donnez de si bonnes idées, il m'en vient une.... Faites la pièce avec nous?

(*Ici, Nanette traverse le théâtre avec un ballet et un plumeau, et entre chez Farinelli.*)

FARINELLI.

S'il faut vous le dire, il me paraît assez singulier de travailler sur un pareil sujet.... Et d'ailleurs, je ne vois rien dans la vie de Farinelli qui mérite d'être mis en scène.

L'AFFUT.

Comment, Monsieur, le moment où il ressuscite un mort avec un air d'opéra! C'est admirable!

FARINELLI,

FARINELLI.

Comment, vous savez.... Ah!... oui, je me rappelle.... Et vous croyez que je m'en tirerai bien?

L'AFFUT.

A merveille, vous fournirez les idées, l'Eclair fera les couplets, il les fait très-vîte.

FARINELLI.

Ah! ça, et vous?

L'AFFUT.

Moi, je vous encouragerai, je taillerai les plumes et je mettrai mon nom à l'ouvrage. Je me charge des articles dans les journaux. Attendez..... Il me vient une idée de couplet pour notre pièce.

L'ÉCLAIR.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Te faut-il une rime?

L'AFFUT.

Tu me l'as fait perdre, je n'ai plus d'idée.

L'ÉCLAIR.

Voilà comme tu es toujours.

L'AFFUT.

Je voulais dire.... que Farinelli....

L'ÉCLAIR.

Jouait de plusieurs instrumens.

L'AFFUT.

C'est ça; mais c'était pour tourner.... Aidez-moi un peu, vous voyez que j'ai l'idée....

L'ÉCLAIR.

J'y suis....

AIR : *du Verre.*

On dit chez mainte nation
Que ce musicien célèbre,

L'AFFUT.

Pas mal, c'est ce que je voulais dire; ça va sur l'air.

L'ÉCLAIR.

Jouait joliment du basson
Et jouait et jouait.....

Ah diable! il faudrait une rime à célèbre!

L'AFFUT.

Je sais ce qu'il faut.... Il faudrait un instrument en *èbre*, célèbre, funèbre, ténèbre, ténèbre..... Je ne sors pas de là.

L'ÉCLAIR.

Changeons la rime.

On dit chez mainte nation
Que ce musicien si rare,

L'AFFUT.

Jouait joliment du basson

FARINELLI.

(*A part*) Amusons-nous aussi.
(*Haut.*) Et proprement de la guitare.

L'AFFUT.

Bravo! j'allais le dire.... Reste à savoir après ça si Farinelli jouait de la guitare; mais qu'est-ce que ça fait à un public éclairé, qui ignore ce qui en est; maintenant, le cinquième vers.

FARINELLI.

Ce premier quatrain est un peu faible, quoique j'y aie travaillé.

L'AFFUT.

Pourvu que les deux derniers vers soient bons, voilà tout ce qu'il faut. Nous avons encore de la marge pour deux mauvais, je m'en charge.

L'ÉCLAIR.

Quand ce grand homme en badinant,
Fredonnait une chansonnette,

L'AFFUT.

Je tiens les deux derniers.

L'assemblée, en s'en allant,
Se retirait fort satisfaite.

L'ÉCLAIR.

Ah! quelle chûte! il n'y a pas de pointes, c'est plat; et, *l'assemblée en s'en allant*, il manque un pied.

L'AFFUT.

Ah! c'est vrai, l'assemblée s'en va sur un pied de moins.

L'ÉCLAIR.

Quand ce grand homme, en badinant,
Fredonnait une chansonnette,
La renommée au même instant
L'accompagnait sur sa trompette.

FARINELLI, L'AFFUT.

Bravo! bravo! reprenons.

ENSEMBLE.

Quand ce grand homme, etc.

L'AFFUT, *s'essuyant le front.*

En voilà un qui m'a donné de la peine! Aussi c'est un de mes meilleurs. Ah! ça, mon cher collaborateur, vous voilà engagé, vous avez travaillé.

FARINELLI.

Songez donc que je n'ai jamais fait de pièces de théâtre.

L'AFFUT.

Eh! moi donc? Et pourtant me voilà.... Jérôme l'Affut, auteur dramatique.... furet de coulisse et orateur du foyer.

FARINELLI.

Allons, Messieurs, j'accepte, pour la rareté du fait.

L'AFFUT.

Voilà une première séance qui est bonne, la seconde après déjeûner.... Nous ne vous invitons pas....

FARINELLI.

Je ne déjeûne jamais.

L'AFFUT.

Fallait donc le dire. Partie remise. Nous irons dîner chez vous sans façon; c'est ainsi que ça se pratique. Vous êtes censé avoir déjeûné chez nous, nous allons dîner chez vous; voilà comme on fait les vaudevilles.

FARINELLI.

A la bonne heure!

L'ÉCLAIR.

Et surtout du bon vin.

L'AFFUT.

Du bon vin et pas d'eau.

FARINELLI.

AIR *de la Mouche.*

La bonne affaire,
Tout est d'accord;
Pourtant je ne m'attendais guère
Moi-même à faire,
Vivant encor,
Une complainte sur ma mort.

L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

La bonne affaire,
Tout est d'accord;
Un pareil ouvrage doit plaire :
Destin prospère;
Oui, cette mort
Va remplir notre coffre-fort.

FARINELLI.

C'est un droit qu'ici je m'arroge;
Mais il est tant de gens de bien
Qui font eux-mêmes leur éloge;
Je puis bien faire aussi le mien.

ENSEMBLE.

La bonne affaire, etc.

(*L'Affut et l'Eclair entrent chez eux, Farinelli reste sur le devant de la scène.*)

L'AFFUT, *appelant.*

Pacolet! Pacolet!

SCENE IX.

FARINELLI.

Ah! l'on veut me mettre en tiers dans une pièce de circonstance sur ma mort! Je n'y vois pas d'inconvénient; et si jamais je tombe dans la disgrâce, voilà une ressource, j'ai ma pièce....

RONDEAU.

Fortune cruelle. (Rendez-Vous bourgeois.)

Le sort me délivre
De tout embarras,
Et je m'en vais vivre,
Grâce à mon trépas!
Je crois voir ma belle
Lisant le journal,
Et se trouvant mal
A cette nouvelle;
Mais au bout d'un mois
L'amour en appelle,
Et mon infidèle
Fait un autre choix.
Du cœur de ma belle
Je me vois exclus,
Mais le dieu Plutus
Me sera fidèle.

L'AFFUT, *en dedans.*

Pacolet! Pacolet!

SCENE X.

NANETTE, *sortant de la chambre de Farinelli, avec une assiette à la main.*

Pacolet. Il n'entend pas. Il n'y est jamais !

L'AFFUT et L'ÉCLAIR, *en dedans.*

Pacolet ! Pacolet !

NANETTE.

Eh ! mon Dieu, on y va. (*Elle entre dans la chambre de l'Affut avec l'assiette.*)

SCENE XI.

FARINELLI, *seul.*

Pourtant se réjouir de la mort d'un honnête jeune homme, et d'un page encore.... Ah ! si je pouvais leur jouer un tour de mon métier et leur donner une leçon.... Il y aurait bien un moyen ; mais pour cela il faudrait.... et cela n'est pas aisé....

SCENE XII.

FARINELLI, NANETTE, *sortant de la chambre de l'Affut avec l'assiette vide.*

NANETTE.

Non, Messieurs, je ne plaisante pas... M'embrasser !... Et pendant ce temps-là me voler mon assiette.

FARINELLI, *à part.*

Est-ce que mon déjeûner serait aussi défunt !....

NANETTE, *à la cantonnade.*

Oui, riez, riez.... C'est très-mal, on croira que c'est moi.

FARINELLI, *à part.*

Voici l'occasion que je désirais, et je puis maintenant les tuer en toute sûreté..... Eh bien ! Nanette, mon déjeûner ?....

NANETTE, *l'apercevant.*

Ah ! mon Dieu, Monsieur.... Je ne sais comment vous

dire.... mais je vous assure bien que ce n'est pas ma faute, si votre déjeûner.....

FARINELLI, *riant.*

Comment, on l'aurait pris ?.... Eh bien! mon enfant, je l'avais fait exprès.

NANETTE.

Exprès.... Vous savez donc....

FARINELLI.

Eh! oui.... Ce sont les souris, à ce que disait Pacolet, qui mangeaient tout dans mon appartement..... Je les guettais.

NANETTE, *riant.*

Ah! vous croyez....

FARINELLI, *riant.*

Et j'ai saupoudré mon déjeûner.... d'arsénic double, tout ce qu'il y a de plus fort.

NANETTE.

Ah! mon Dieu!... Ils seront empoisonnés.

FARINELLI.

Justement, et c'est là le meilleur.

NANETTE, *hors d'elle-même.*

Eh non! ce n'est pas ce que vous croyez.... Comment les prévenir.... (*A Pacolet qui entre.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, PACOLET, *un morceau de pain et un couteau à la main.*

NANETTE.

Ah! Pacolet, cours chez le premier médecin, qu'il vienne sur-le-champ.

PACOLET, *mangeant.*

C'est bon.... Après déjeûner....

NANETTE, *vivement.*

Eh! non.... Ces Messieurs viennent de s'empoisonner.

PACOLET, *mangeant toujours.*

Bah!.... Avec quoi?

NANETTE.

Avec ces pommes.... Elles étaient empoisonnées....

PACOLET, *laissant tomber son couteau et son pain.*

Comment.... le déjeûner de Monsieur.... Ces pommes que ce matin j'apprêtais....

NANETTE.

Oui, saupoudrées d'arsénic.

(PACOLET *pousse un grand cri, et sort par la porte du fond.* NANETTE *entre chez l'Affut.*)

SCENE XIV.

FARINELLI *seul, se jetant en riant dans un fauteuil.*

Ah! ah! nous allons voir s'ils trouveront là-dedans un sujet de comédie aussi gai que celui de ce matin.

SCENE XV.

FARINELLI, L'AFFUT, L'ECLAIR.

L'AFFUT *entrant en s'arrachant les cheveux.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! (*A Nanette.*) Tu es sûre qu'il est allé chez le médecin?

FARINELLI.

Eh bien! Messieurs, qu'y a-t-il donc? D'où vient ce bruit?

L'ÉCLAIR.

Vous voyez, mon petit ami, des gens désespérés. Nous avons eu le malheur de nous empoisonner.

L'AFFUT.

Et je ne survivrai pas à ce malheur-là.

FARINELLI.

Quoi! vous seriez.... Ah! que c'est heureux... Depuis que je vous ai quittés, il m'est venu une idée de pièce de circonstance; mais il me fallait pour cela deux auteurs morts.... Et même il me fallait une mort tragique pour que ça fût plus gai.... Ah! quel service vous me rendez là!

L'AFFUT et L'ÉCLAIR.

Ah! Monsieur!

FARINELLI.

Non, j'en suis enchanté.... Ah! ça, vous travaillerez à pièce.... Vous avez fourni le sujet... Ainsi, c'est trop juste je me charge d'arranger les couplets.... Quelques refra bien joyeux.

L'ÉCLAIR.

Eh! Monsieur, dans l'état où nous sommes....

L'AFFUT.

A deux doigts de la mort...

FARINELLI.

Qu'est ce que ça fait, ça sera un ouvrage posthume.

L'ÉCLAIR.

Posthume! — C'est une indignité!

FARINELLI.

Allons donc, vous vous découragez pour un rien. De chansonniers!... Vous devez rire de tout.

AIR : *A soixante ans.* (Dîner de Madelon.)

Dans ce monde, notre existence
Au fait n'est rien qu'une chanson;
Les uns en font une romance,
Et les autres un gai flon flon;
Mais que le sort nous soit ou non propice,
Au trépas rien ne nous soustrait,
Et puisqu'il faut que la chanson finisse,
Chantons gaiment jusqu'au dernier couplet.

L'AFFUT.

L'intérêt vous fait donc oublier tout sentiment d'humanité, vous réjouir de notre mort!

FARINELLI.

Pourquoi pas, puisqu'elle m'est avantageuse.... Vous vous réjouissiez bien de celle de Farinelli.

L'AFFUT.

Eh! Monsieur, nous ne le connaissions pas.

FARINELLI.

Je ne vous connais pas non plus; mais c'est égal, je suis plus généreux que vous, et quoiqu'il m'en coûte le sujet d'une pièce de circonstance, je veux bien vous sauver la vie.

L'AFFUT.

Quoi! cher collaborateur, vous pourriez....

FARINELLI.

Eh! mon Dieu, j'ai une recette infaillible. Vous connaissez le dénouement de notre pièce? Farinelli ressuscitait le

morts, avec une roulade; eh bien! sans me vanter d'avoir son talent, je vais vous chanter un petit air, et vous allez voir....

L'AFFUT.

Un petit air! Ah! ça, Monsieur que signifie....

FARINELLI.

AIR : *Au Palais-Royal de Paris.* (Auberge de Bagnères.)

Adroits à saisir l'à propos,
Et l'anecdote qui circule,
Deux auteurs, féconds en bons mots,
Sur nous lançaient le ridicule;
Mais il advint qu'un certain jour,
Contre eux repoussant la satyre,
A leurs dépens ont voulu rire;
Ici bas chacun a son tour.

L'AFFUT.

Comment, Monsieur, est-ce qu'il serait vrai?

FARINELLI.

Non, non, c'est un couplet que je chante.... Mais ça va déjà mieux, n'est-ce pas?

DEUXIEME COUPLET.

Un artiste a fini son sort,
Déjà leur verve s'évertue;
Mais, hélas! on peut vivre encor,
Même quand le journal vous tue.
Il revient du sombre séjour,
Et comme il se porte à merveille,
C'est lui qui vous rend la pareille;
Ici bas chacun a son tour.

L'AFFUT.

Je suis ressuscité.

FARINELLI.

Quand je vous le disais, je n'en fais jamais d'autres.

L'AFFUT.

Comment! vous êtes Farinelli?

L'AFFUT.

Lui-même.... votre collaborateur, qui n'est pas plus mort que vous. (*Vers la cantonnade.*) Mais qui vient donc?... Eh! c'est Pacolet....

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, PACOLET, *pâle et défait.*

L'AFFUT.

Comme il est pâle!...

PACOLET, *à voix basse.*

C'est fini.... l'apothicaire n'y était pas... Son... garçon.... m'a dit qu'il n'y... avait... pas de remède.... Ainsi... (*Sa voix s'affaiblit et il tombe sur un fauteuil.*)

NANETTE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

L'AFFUT.

Ce pauvre Pacolet, comme il s'intéressait à nous! Ah! mon Dieu! quand ce serait pour lui même.

PACOLET.

Non... ce n'est pas ça.... C'est que... ce matin.... Il y en avait trois....

L'AFFUT.

Et il en a mangé une.... (*Tous rient.*) Ah!

PACOLET.

Et c'était la plus grosse...

L'ÉCLAIR.

Ah! ah! l'imbécille; tu ne vois pas qu'on se moque de toi.

NANETTE.

C'est bien fait; voilà ce que c'est d'être gourmand.

PACOLET.

Comment, ça s'rait pour rire! Vous étiez donc au fait, M. l'Affut, et vous faisiez semblant d'avoir peur.

L'AFFUT.

Sans doute. J'espère, Monsieur, que vous ne nous en voudrez pas de notre pièce de circonstance?

FARINELLI.

Au contraire; mais comme elle ne peut plus avoir lieu, je vais vous en proposer une autre.

FARINELLI, *désignant Nanette.*

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Voyez ces yeux et ce joli visage ;
Fut-il jamais sujet plus gracieux ?
Pour terminer ses amours et l'ouvrage,
Cherchons tous trois quelques moyens heureux.
L'amant d'abord chantera sa maîtresse ;
Mais il ne peut l'épouser sans argent.
Messieurs, chargez-vous de la pièce,

(*Donnant sa bourse à Pacolet.*)

Je me charge du dénouement.

L'AFFUT.

Ma foi, mon cher collaborateur, voilà un dénouement que je n'aurais jamais trouvé. Avec tout cela, encore une pièce de circonstance en porte-feuille.

L'ÉCLAIR, *qui, pendant ce temps, s'est emparé du journal.*

Non. Un académicien célèbre vient de mourir des suites d'un rhume qu'il avait attrapé dans l'antichambre d'un grand seigneur.

L'AFFUT.

Il est mort! *Vivat!*

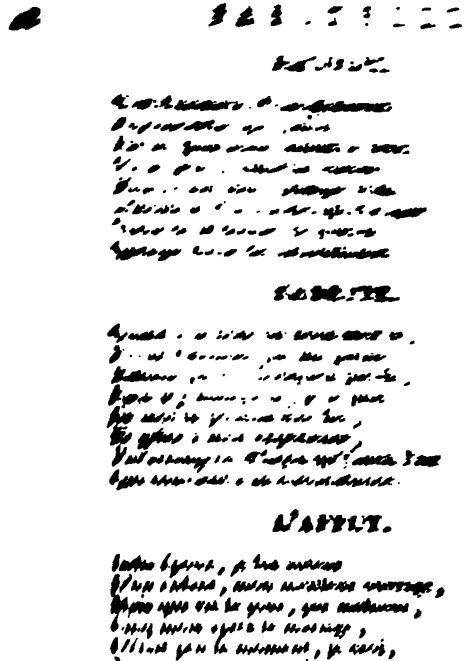
FARINELLI, *aux auteurs.*

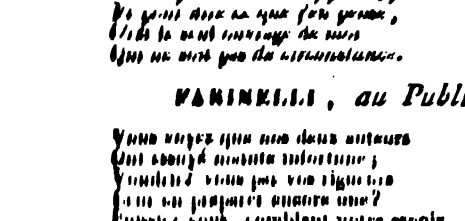
AIR *nouveau de Doche.*

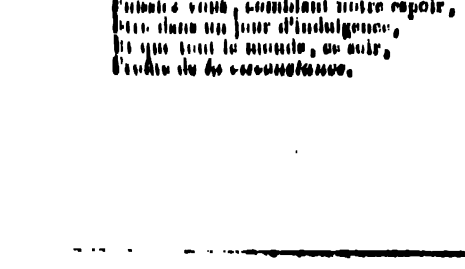
Croyez-moi, pour d'autres sujets
Réservez plutôt votre lyre,
Et d'un Roi, chéri des Français,
Retracez-nous l'heureux empire.
Chantez la France à ses genoux,
Chantez des Français la vaillance ;
Voilà des sujets qui, chez nous,
Seront toujours *de circonstance.*

L'ÉCLAIR.

Pour tout savoir, il faut ici
Que nuit et jour un auteur veille ;
Les ridicules d'aujourd'hui
Font oublier ceux de la veille.
Tout change du soir au matin ;
Mais Molière savait qu'en France,
Et *Tartuffe* et *Georges Dandin*,
Seraient toujours *de circonstance.*







IMPRIMERIE DE HUMANN, Imprimeur, rue Sainte-Anne, n°. 43, vis-à-vis la rue Villedot.

LA ROSIÈRE

DE HARTWELL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. D'ARTOIS, ACH. D'ARTOIS et LETOURNEL,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 24 AOUT 1816.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle. HUET-MASSON, Libraire, rue St.-Honoré, n°. 204, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-Royal, au 2me., vis-à-vis le Café de la Régence.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LEFRANC, Français.	M. *Fontenay.*
LOUISE, VICTOIRE, } ses Filles, . .	Mlle. *Betzy.* Mlle. *Minette.*
MILLER, Négociant anglais.	M. *Edouard.*
Madame MILSON. sa Sœur. .	Mlle. *Arsène.*
GEORGES, Fils de Miller. .	M. *Isambert.*
Milord SPLINN.	M. *Joly.*
Milady SPLINN.	Mlle. *Herminie.*
Sir SCOTT.	M. *Joly.*
Milady SCOTT.	Mlle. *Chapelle.*
Miss SCOTT.	Mlle. *Virginie.*
EDOUARD SCOTT.	Mlle. *Goujibus.*
JENNY SCOTT.	Mlle. *Alfreda.*
VILLAGEOIS FRANÇAIS.	

La Scène se passe dans le Parc du Château de Hartwell. Deux Charmilles ferment le fond du Théâtre, et laissent apercevoir le Château.

LA ROSIERE DE HARTWELL.

SCENE PREMIERE.

GEORGES, LOUISE.

GEORGES.

Comme nos villageois travaillent dans le parc! Ils y vont de tout cœur! La fête sera superbe!

LOUISE.

Celui que l'on doit fêter n'y sera pourtant pas!

GEORGES.

Dam'! Il est avec ses enfans; mais il y aura bien quelqu'un pour lui rendre compte de la fête.... Et puis, ton père n'est-il pas à la tête de tout ça?... Il agit, il ordonne... Il est partout!... Ah! ce bon M. Lefranc, comme il remplit en conscience ses fonctions de gardien du château!... Je l'aime comme si j'étais son fils.

LOUISE.

Et lui te chérit comme s'il était ton père.

GEORGES.

Que j'ai de plaisir à te l'entendre dire!

LOUISE.

C'est bien pour cela que je te le dis.

GEORGES.

Demain il me le dira lui-même!

LOUISE.

Demain!

GEORGES.

Oui, demain, nous serons mariés.

LOUISE, *vivement.*

Ah! si cela pouvait être!

GEORGES.

AIR : *Honorine trop cruelle.*

Demain tu seras ma femme ;
J'en jure par tes attraits.
Ah ! dans l'ardeur qui m'enflamme,
Quel plaisir je me promets !
Tu vas régner sur mon ame,
Je vais régner sur ton cœur !
De quel trésor enchanteur
Je vais être possesseur !
Avec quel amour, quelle ivresse,
Je te presserai sur mon sein !

LOUISE.

Je tremble encor, je le confesse,
Que ce ne soit pas demain.

GEORGES.

(*Même air.*)

Demain, quel bonheur extrême !
Dans les nœuds les plus charmans,
Tu verras combien je t'aime.

LOUISE.

Dois-je croire à tes sermens ?
Seras-tu toujours le même ?

GEORGES, *lui prenant la main.*

Jamais tu ne te plaindras ;
Je prétends, jusqu'au trépas,
N'adorer que tes appas.
Tu verras, retiens ma promesse,
Qu'à chaque moment dans l'hymen,
Je te prouverai ma tendresse.

(*Il veut l'embrasser.*)

LOUISE, *l'arrêtant.*

Nous verrons cela demain.

GEORGES.

Tu verras cela demain.

LOUISE.

Mais, vois-tu, Georges, moi, je crains toujours.

GEORGES.

Est-ce que ce n'est pas aujourd'hui le vingt-quatre août ?

LOUISE.

Je le sais bien !

GEORGES.

Est-ce que ce n'est pas demain la fête de ce mortel vertueux autant que révéré, de ce sage qui, dans son exil, fit le bonheur de ce village et fait maintenant celui de tout un royaume ?

LOUISE.

Crois tu que je puisse l'oublier ? ..

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Long-temps, de ce mortel si sage,
Nous sommes restés les sujets,
Et sur les cœurs, dans ce village,
Il a régné par ses bienfaits.
Revêtu du pouvoir suprême,
Il est le maître maintenant
D'un royaume bien plus puissant;
Mais il règne toujours de même.

GEORGES.

Depuis qu'il a quitté ces lieux, n'est-on pas convenu de choisir tous les ans, le jour de sa fête, la française la plus jolie et la plus sage pour la doter et la marier ?

LOUISE.

Certainement.

GEORGES.

N'est-ce pas pour cela que les Français qui ne sont pas encore rentrés dans leur patrie, et qui habitent ce village, ont tous repris aujourd'hui les habits de leur pays ?

LOUISE.

Vois mon costume !

GEORGES.

N'es-tu pas la plus jolie ?

LOUISE.

Tu le crois!

GEORGES.

La plus sage !

LOUISE.

Tu le desires.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Tu me trouves la plus jolie
Et la plus sage de ces lieux,
Georges, j'en ai l'ame ravie;
Mais tout le monde a-t-il tes yeux ?

Je tremble... En vain l'on m'encourage;
C'est bien mal-aisé, je le sens,
Mon ami, d'être en même temps
La plus jolie et la plus sage.

SCENE II.

LES MEMES, VICTOIRE.

VICTOIRE, *accourant.*

Ma sœur ! ma sœur ! ma bonne petite sœur !.. embrasse-moi !

(*Elle l'embrasse.*)

LOUISE.

Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc, ma chère Victoire ?

VICTOIRE.

Ce que j'ai ?.. La joie, l'ivresse, l'attendrissement, la reconnaissance, la gloire, l'impatience !.. tout ça me transporte... je ne sais où j'en suis, je ne me sens pas d'aise !

LOUISE.

Parle donc !

VICTOIRE.

Laisse-moi respirer... La rosière...

LOUISE.

On va la choisir.

VICTOIRE.

Elle l'est déjà !

LOUISE.

La rosière est choisie !

VICTOIRE.

Silence... c'est moi... on va me nommer.

GEORGES *et* LOUISE, *riant.*

Ah ! ah ! c'est une plaisanterie.

VICTOIRE, *sérieusement.*

Monsieur, on ne plaisante pas sur ces choses-là ; vous avez beau rire : vous croyez que je ne puis être choisie à cause de mon âge ? c'est ce qui vous trompe.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Si, pour mériter cet honneur,
Il faut d'abord être gentille,
Sur ce point là je n'ai point peur,
Et je ne crains aucune fille.
Je n'ai point l'âge... Oh! quant à ça,
Je prouverai tout le contraire :
Plus on est jeune, plus on a
Ce qu'il faut pour être rosière.

GEORGES.

Avec d'aussi bonnes raisons, point de doutes qu'on ne vous choisisse.

VICTOIRE.

Rien de plus certain... C'est que je n'ai pas perdu mon temps, moi... j'ai visité, j'ai sollicité tous ceux qui ont quelque crédit... Ils ont ri d'abord comme vous, quelques-uns même ont eu l'air de se moquer de moi; mais, en m'examinant mieux, tous ils m'ont promis leur voix.

LOUISE.

Ainsi, te voilà rosière.

VICTOIRE.

Grâce à mon adresse! car il en faut toujours un peu... J'ai flatté l'un, donné un coup d'œil à l'autre, souri à celui-ci, baissé les yeux devant celui-là... Ah! je me souviens de mon origine... j'ai fait merveille sous mon habit à la française.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Lorsqu'un Anglais jusqu'à présent
Me rencontrait sur son passage :
Bonjour, Miss, au même moment,
Me disait-il en son langage.
Pour moi que ce triomphe est doux!
On ne me croira plus Anglaise...
Je viens, en les séduisant tous,
De prouver que je suis Française.

LOUISE.

C'est fort mal, ce que vous avez fait là.

VICTOIRE.

Il n'est rien qu'on ne fasse pour être rosière, et ce n'est jamais mal... entendez-vous, mademoiselle Louise.

GEORGES, *à part.*

La drôle de petite folle!

VICTOIRE.

Tenez, demandez plutôt a madame Milson...

GEORGES.

A ma tante?

VICTOIRE.

La voilà.

SCENE III.

LES MEMES, Madame MILSON.

MADAME MILSON *arrivant, un papier à la main.*

Bonne nouvelle, mes enfans, surcroît de bonheur!

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est, ma tante?

VICTOIRE, *à part.*

On lui a dit que je serais couronnée, c'est sûr. (*haut à madame Milson.*) Madame Milson! vous savez donc ce qui en est? Ils ne veulent pas le croire... J'espère que vous me donnerez votre voix.

MADAME MILSON.

Comment, ma voix?

VICTOIRE.

Oui, votre voix... je vais être rosière... tout le monde me l'a promis en secret... Est-ce que ce n'est pas cela que vous veniez....

MADAME MILSON.

Non point du tout.

LOUISE, *riant à Victoire,*

Ma sœur, donnez-lui donc un coup d'œil.

MADAME MILSON.

AIR : *Vaudeville des maris ont tort.*

Perdez cet espoir téméraire,
Il est ici hors de saison.
Sachez qu'il faut qu'une rosière
Ait au moins l'âge de raison.
Voyez quelle est votre jeunesse!
Vit-on jamais dans aucun temps
La couronne de la sagesse
Parer la tête des enfans?

VICTOIRE.

Certainement, quand on ne trouve pas de grandes personnes pour la porter.

GEORGES.

Mais, ma tante, cette bonne nouvelle....

MADAME MILSON.

AIR : *Vaudeville des Petits Savoyards.*

Déjà l'amitié t'environne ;
Cependant consulte ton cœur :
Mon cher Georges, à ton bonheur
Ici ne manque-t-il persoune?

GEORGES.

Vos soins, que je ne puis payer,
M'ont fait retrouver une mère ;
Ils n'ont jamais pu me faire oublier
Que je suis privé de mon père.

MADAME MILSON.

Il arrive, mon ami ! il arrive ! peut-être aujourd'hui.

GEORGES.

Se pourrait-il ?

LOUISE.

Quel bonheur !

MADAME MILSON, *ouvrant une lettre.*

Ecoutez...

(*Elle lit.*)

« Ma chère sœur,

« Le ciel a comblé tous mes vœux ! Je ne forme plus que » celui de revoir ma patrie, mon fils et vous surtout, à qui » je dois tant pour les soins que vous avez pris de sa jeunesse..... (*parlant*) Ce cher frère ! comme je vais l'embrasser ! il ne te reconnaîtra pas.

GEORGES.

Ah ! je le reconnaîtrai, moi. Mon cœur me dira : c'est lui.

LOUISE.

Et le mien, Georges.

VICTOIRE.

Et le mien, donc ?

MADAME MILSON, *lisant :*

« Depuis dix ans que j'ai quitté l'Angleterre, ma fortune

» s'est élevée bien au-delà de mes espérances. (*parlant*) Je me sens toute attendrie !

GEORGES *et* LOUISE.

Il revient donc !

VICTOIRE.

Il a fait fortune !

MADAME MILSON, *lisant :*

« Je n'ai pas oublié que j'en suis redevable à ce mortel » généreux qui me fit remettre par vous, dans ma prison, » une somme considérable dont une partie fut employée à » appaiser mes créanciers, et dont l'autre est devenue la » source de ma fortune actuelle.» (*parlant*) Ah ! cela est bien vrai, mes amis... Georges, ton pauvre père a été bien malheureux.

LOUISE.

Georges, comme je l'aimerai !

MADAME MILSON, *lisant :*

» Je veux tout employer pour découvrir mon bienfaiteur.» (*parlant*) Je ne le connais pas, mais je crois qu'il n'est pas aussi loin de nous qu'il le paraît.

GEORGES *et* LOUISE.

Vous croyez.

MADAME MILSON, *lisant :*

« Je m'embarque, et, si les vents me sont favorables, » j'arriverai à Hartwell en même temps que ma lettre. »

LOUISE *et* GEORGES.

Il peut arriver aujourd'hui.

VICTOIRE.

Bon ! je le solliciterai ; ce sera une voix de plus.

MADAME MILSON, *lisant :*

» Adieu, ma sœur... Il me tarde de vous embrasser et de » presser mon fils contre mon cœur.

» GEORGES MILLER. »

GEORGES.

Ah ! ma tante, quel beau jour !

LOUISE.

D'après tout ce que m'en a dit mon père, M. Miller est un homme fort respectable.

MADAME MILSON.

Certainement.... Oh! il n'a pas la gaîté de M. Lefranc. Il est anglais, c'est tout naturel: il est même un peu brusque, entêté, mais, du reste, c'est un parfait honnête homme.

(*On entend la ritournelle de l'air qui suit.*)

VICTOIRE.

Voilà tout le village qui se rend ici pour choisir la Rosière.

SCENE IV.

Madame MILSON, GEORGES, LOUISE, VICTOIRE.

CHŒUR DES VILLAGEOIS *entrant.*

AIR : *Allemande de Mozart.*

Ah! pour nous quel moment
Charmant!
Quelle fête
S'apprête!
On va couronner en ce jour
La sagesse et l'amour.

UNE VILLAGEOISE.

J'puis mériter
Le prix que l'on propose.
J'viens m'présenter;
Mais je n'ose y compter.
C'est si flatteur!...

VICTOIRE.

Pour moi, d'avoir la rose,
Si j'ai l'bonheur,
Ça m'f'ra beaucoup d'honneur!

CHŒUR.

Ah! pour nous quel moment
Charmant! etc.

GEORGES, *bas à Louise.*

Louise, ici
Sur toi je me repose.

LOUISE, *bas à Georges.*

Je t'ai choisi,
Tu seras mon mari.
Si mon bonheur
Est d'obtenir la rose,
Crois-en mon cœur,
C'est pour te faire honneur.

CHŒUR.

Ah! pour nous, etc.

MADAME MILSON.

On va choisir,
Déjà tout se dispose...,
Un souvenir,
Hélas! vient me saisir.
Quelle douceur
D'aspirer à la rose!
Mais, par malheur,
Je n'ai plus cet honneur.

CHŒUR.

Ah! pour nous quel moment
Charmant!
Quelle fête
S'apprête.
On va couronner en ce jour
La sagesse et l'amour.

VICTOIRE.

Madame Milson, va-t-on bientôt nommer la Rosière?

MADAME MILSON.

Voilà tout le monde rassemblé... Nous n'attendons plus que M. Lefranc... C'est lui qui doit vous lire les conditions qu'il faut remplir pour être nommée Rosière. Tiens, je crois que je l'entends... Il s'annonce toujours en chantant.

(*On entend la ritournelle de l'air qui suit.*)

LEFRANC, *dans la coulisse :*

AIR : *Vive un tambourin qui nous réveille.*

Allons gai, que l'on chante, qu'on danse,
Faisons, mes amis,
Comme à Paris.

SCENE V.

LES MEMES, LEFRANC, *arrivant en chantant.*

LEFRANC.

(*Même air.*)

Allons, gai, que l'on chante, qu'on danse,
Fesons, mes amis,
Comme à Paris.

Vraiment je crois être en France
Quand je vois tout le monde heureux
Et joyeux.

Vraiment je crois être en France
Ici quand je vois
De si jolis minois.

CHŒUR.

Allons, gai, etc.

LEFRANC.

Bonjour, madame Milson... Bonjour, mes enfans.

MADAME MILLER.

Toujours le même, M. Lefranc; vous ne connaissez que la gaîté.

LEFRANC.

Et j'ai là une jolie connaissance, j'espère.

AIR : *Ah! que de chagrins dans la vie!*

Ah! que de plaisir dans la vie!
Partout il s'en offre à mes yeux.
Rire sans cesse est ma folie,
Et quand je ris, je suis heureux.
Je m'abandonne à mon joyeux délire...
Si la mort vient... loin d'en être abattu,
A son aspect je veux mourir de rire,
Pour mourir comme j'ai vécu.

MADAME MILSON.

Nos anglais ne meurent jamais de cette maladie-là.

LEFRANC.

Ils ont tort... Ah! ça... nous voilà tous... Il faut procéder à la nomination de la Rosière.

LOUISE, *à part.*

Je tremble!

VICTOIRE, *à part.*

Voici le moment de mon triomphe.

LEFRANC.

Avant tout... que les jeunes filles se rangent de ce côté, et que les vieilles passent par ici... (*aucune ne bouge.*) Eh bien! est-ce que vous ne m'entendez pas?.. Je vais les trouver, moi, les vieilles.

(*Il va dans les rangs, en prend une et la fait passer de l'autre côté; ainsi de suite.*)

AIR : *Courons d'la brun' à la blonde.*

Allons donc, passez, Madame,
Vous avez vos soixante ans.

(*A une autre*) :

Vous aussi, l'on vous réclame.

LA VIEILLE.

Mais je suis dans mon printemps.

LE FRANC, *à une autre.*

Vous n'êtes pas admissible.

(*A une autre*) :

Vous avez des cheveux blancs.

LES VIEILLES.

Ah! grand Dieu! que c'est pénible!

LEFRANC, *aux autres vieilles.*

Allons, sortez des rangs.

LES VIEILLES.

Mais j'ai trente ans,
Vingt-cinq ans,
Trent'-six ans,
Quarante ans,
Et je puis grâce au sort
Avoir la rose encor.

LEFRANC.

Cela n'est pas possible.

C'est cela... les vieilles à ma gauche, les jeunes filles à ma droite et les garçons dans le milieu.... Vous, madame Milson, vous présidez les femmes; et moi, les hommes!...

UNE TRÈS-VIEILLE, *donnant le registre à madame Milson.*

J'ai recueilli toutes les voix... et voilà le registre...

LEFRANC.

Silence!....

(Pendant que les vieilles femmes et les hommes parlent bas entr'eux, les jeunes filles chantent de leur côté à mi-voix.)

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

AIR : *Ces cadets-là quelle audace.*

Dieu tout-puissant
Daigne en ce moment
Ne pas tromper mon attente !
Comblant mes vœux,
Fais à tous les yeux
Que je paraisse innocente.

CHŒUR DES VIEILLES, *à mi-voix.*

Quels doux apprêts !
Qu' j'ai d' regrets !
Ce beau prix je l'aurais
Si j' pouvais
Rajeunir mes attraits !

CHŒUR DES HOMMES, *à mi-voix.*

Je m' marierais sans frayeur,
Si l'objet d'mon ardeur
Obtenait un honneur
Si flatteur.

LEFRANC.

Avec la couronne on r'cevra
Un mari plein d' tendresse....

VICTOIRE, *à part.*

Tant mieux, car c'est dans tout cela
L' mari qui m'intéresse,

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Dieu tout-puissant,
Daigne en ce moment
Ne pas tromper mon attente !
Comblant mes vœux,
Fais à tous les yeux
Que je paraisse innocente.

LES VIEILLES ET LEFRANC.

Dieu tout-puissant,
Daigne en ce moment
Ne pas tromper mon attente !
Comblant nos vœux,
Découvre à nos yeux
Quelle est la plus innocente.

LES JEUNES GARÇONS.

Dieu tout-puissant,
Daigne en ce moment
Favoriser mon amante !
Comblant mes vœux,
Fais-la dans ces lieux
Paraître la plus innocente.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de M. Doche.

LEFRANC, *le registre à la main.*

Silence ! il faut se taire....
Ecoutez
Toutes les qualités
Que doit avoir une Rosière.

TOUTES.

Nous écoutons;

LEFRANC.

Vous allez les savoir.
D'après la coutume établie,
Il faut d'abord être jolie...

TOUTES, *très-haut.*

Ah ! j'ai d' l'espoir ; j'ai d' l'espoir.

LEFRANC.

Silence ! il faut se taire.
Ecoutez
Toutes les qualités
Que doit avoir une Rosière.

TOUTES.

Nous écoutons.

LEFRANC.

Vous allez les savoir;
Il faut surtout être discrette,
S'admirer peu dans le miroir,
Ne pas trop aimer la toilette ;
Il faut enfin être, c'est un devoir,
Sage, modeste et point coquette...

TOUTES, *très-bas.*

Ah ! j'ai d' l'espoir ; j'ai d' l'espoir.

LEFRANC.

Je vois chacune se taire,
C'est très-bien ;

A dire il ne me reste rien,
Sinon qu'à nommer la Rosière.

TOUTES.

Si c'était moi.

LEFRANC, *ouvrant le livre, et comptant.*

Quel est ce choix ?
Un, deux, trois, quatre...

LOUISE, *à part.*

Ah ! comme je sens mon cœur battre.

LEFRANC.

Une seule à toutes les voix...

VICTOIRE, *à part.*

Plus de doutes,
C'est moi qui les ai toutes,
J'avais leur parole d'honneur.

LEFRANC.

Que vois-je ! c'est Louise.

TOUTES.

Louise.

LOUISE, GEORGES ET LEFRANC.

Quel bonheur !

VICTOIRE.

Ce n'est pas moi.

TOUTES.

Quelle surprise.
Hé bien, je vous l'avais prédit ;
C'est une injustice criante ;
L'intrigue seule est triomphante ;
On accorde tout au crédit.

UNE JEUNE FILLE, *se présentant.*

C'est une injur' qu'on vient de m' faire !
Dira-t-on que je cherche à plaire ?
Mais entre nous,

(*Regardant Louise qui a les yeux sur Georges.*)

J'en sais un' qu'on n' dit pas coquette
Et qui pourtant fait les yeux doux.

LEFRANC.

Pour être Rosière il faut être discrette...
Franchement l'êtes-vous ?

UNE JEUNE FILLE.

Ai-je quelque défaut funeste ?
Qu'on m'en cite un...

LEFRANC.

Entre nous
Pour être Rosière il faut être modeste,
Franchement l'êtes-vous ?

UNE JEUNE FILLE.

Mais moi j'ai de la modestie ?

LEFRANC:

Pour être Rosière, entre nous,
Il faut être la plus jolie...
Franchement l'êtes-vous ?

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Qu'elle surprise,
C'est Louise
Qui remporte ce prix si doux !
Elle a moins de défauts que nous.

LES HOMMES, LES FEMMES ET LOUISE.

Quelle surprise !
{ C'est Louise.
{ Moi Louise.
Je / Qui } remporte ce prix si doux !
Et tous les cœurs en sont jaloux.

LEFRANC.

Ma fille, il te faut maintenant choisir un époux.

LOUISE.

O mon père, c'est bien facile...

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Georges sois mon époux ; c'est toi
Que mon cœur aimera sans cesse ;
Déjà tu m'as donné ta foi,
Et je t'ai donné ma tendresse.
Si j'étais Reine, mon plaisir
Serait de te donner un trône...
N'ayant pas de trône à t'offrir,
Je t'offre au moins une couronne.

GEORGES.

Il n'en faut pas davantage pour me rendre aussi content qu'un Roi !...

LEFRANC.

C'est comme si tu l'étais !...

AIR : *Un homme pour faire un tableou.*

En s'mariant on devient Roi,
Puisqu'à dev'nir père on s'dispose ;
Un père, un Roi c'est selon moi
Absolument la même chose.
D'sa famille un père est chéri,..
Un Roi, seconde Providence,
Par un peuple entier est béni...
Voilà tout la différence.

GEORGES.

C'est vrai !

VICTOIRE.

J'avais envie d'épouser Georges, c'est ma sœur qui l'épouse ; tant mieux, du moins ça n'sortira pas d'la famille !...

LEFRANC.

Ah ! ça, mes enfans, à ce soir le couronnement....

UN PAYSAN, *accourant.*

Madame Milson ! M. Georges !... v'là M. Miller.

GEORGES ET MADAME MILSON.

Mon père ! mon frère !

LEFRANC.

Mon ami !

SCENE V.

LES PRECEDENS, MILLER. *Dès que Miller paraît tous les Villageois l'entourent, lui prennent la main et lui font mille amitiés.*)

CHŒUR.

AIR : *Vaudeville de la Garde nationale.*

Livrons-nous à l'allégresse :
On rira
L'on chant'ra
L'on dans'ra :
C'est la fête d'la sagesse,
Et monsieur Miller en sera.

GEORGES, *se jetant dans les bras de son père.*

Mon père !

MILLER.

Mon fils !

MILLER.

Et de quelle fête serai-je donc ?

VICTOIRE, *à part.*

Quel mauvais caractère !

LEFRANC, *lui prenant la main.*

Mon cher Miller, vous n'avez pas oublié celui qui habitait ce château ?

MILLER, *vivement.*

L'oublier !... ce serait perdre le souvenir de la vertu même.

LEPRANC.

Eh bien ! c'est lui que nous fêtons aujourd'hui.

MILLER.

Je reste !

LEFRANC.

On est convenu de choisir tous les ans à pareil jour une Rosière !

MILLER.

Je l'approuve.

VICTOIRE, *à part.*

C'est bien heureux !

LEFRANC.

Et de la marier à celui qu'elle aime.

MILLER.

Je la dote.

VICTOIRE, *à part.*

Il a du bon !

MADAME MILSON.

Et c'est Louise, la fille de M. Lefranc que nous avons choisie.

MILLER.

Votre fille, M. Lefranc !... cela ne m'étonne pas !

LEFRANC. *prenant sa fille par la main.*

Je vous la présente M. Miller.

LOUISE.

Je tremble.

GEORGES, *bas à Louise.*

Ne craignez rien.

MILLER, *à Louise.*

Approchez, ma chère enfant !... mériter le prix de la vertu, c'est être reine entre vos égales.

GEORGES.

Ah ! mon père ! c'est bien vrai !

MILLER.

Quel est son futur ?

LEFRANC.

Ma foi, voisin, votre fils me l'a demandée, et je la lui ai promise.

MILLER.

Mon fils !... diable tant pis....

LOUISE ET GEORGES.

Ciel !

LEFRANC.

Comment tant pis !

MILLER.

Vous n'êtes pas anglais, votre fille ne peut épouser mon fils.

LOUISE, *à part.*

Malheureuse !

GEORGES.

Mon père !...

LEFRANC, *riant.*

Voilà de l'esprit national !

MILLER.

Oui, monsieur, mon fils n'épousera jamais une étrangère.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Je suis Anglais !... mon ame est fière
D'appartenir à mon pays.
Les femmes par toute la terre
Gouvernent toujours leurs maris.
Mon fils n'aura jamais en mariage
Qu'une Anglaise je le promets ;
Afin qu'il soit même dans son ménage
Sous un gouvernement anglais.

LEFRANC.

Vos raisons ne valent pas le diable.

AIR *de Marianne.*

Qu' vous préfériez votre industrie,
A la nôtre, cela s' conçoit;
Puisque l'on a pour sa patrie
Un penchant quelque part qu'on soit.
Je vous approuve
Puisque je trouve
Chez nous en tout
Plus d'esprit, plus de goût;
Et que la France
Dans la balance
Doit à mes yeux, l'emporter de beaucoup.
Mais sur le point qui nous divise,
Ce qui m' rattache à votr' pays,
C'est qu' parmi ses meilleurs produits,
Je compte ma Louise.

MILLER, *à part.*

Le diable d'homme! il raisonne comme un Anglais!

LEFRANC.

Songez donc, M. Miller, qu'il y a vingt ans que je suis en Angleterre, et que ma fille n'en a que dix-huit!

MILLER.

C'est égal!

LEFRANC.

C'est votre dernier mot?

MILLER.

Oui.

LEFRANC.

Eh bien! moi, je vous dis que non!... (*A Louise et à Georges.*) Allons, mes enfans, ne vous désespérez pas, il reviendra... (*Aux Villageois.*) Et nous, mes amis, allons tout préparer pour le couronnement.... Il ne faut pas que la fête soit troublée.... surtout de la gaîte morbleu!... Si j'étais triste aujourd'hui j'en mourrais de chagrin.

(*Il se met à la tête des Villageois, Georges fait des signes d'adieux à Louise, et ils se séparent,*)

CHŒUR DE VILLAGEOIS, *en sortant.*

Qu'on se livr' à l'allégresse,
On rira,
L'on chant'ra,
L'on dans'ra;
C'est la fête de la sagesse,
Et M. Miller en s'ra.

SCENE VI.

Mr. MILLER, Madame MILSON.

MILLER.

Et toujours M. Miller en sera ! Ces diables de Français, ils chanteront toujours... tout cela est votre faute, ma sœur.

MADAME MILSON.

Ma faute, c'est celle de l'amour, mon frère.

MILLER.

L'amour de son pays.... Voilà les sentimens qu'il fallait inspirer a mon fils.

MADAME MILSON.

Quelle plus belle union pourriez-vous former ? Une fille qui a remporté le prix de la vertu.

MILLER.

Elle a le cœur français, vous dis-je, comme son père ! et tous ceux qui sont ici, lui ressemblent.... C'est juste d'ailleurs.

MADAME MILSON.

Il y a si longtemps qu'ils sont en Angleterre.

MILLER.

AIR : *Vaudeville de partie carrée.*

Ils ont beau changer de patrie :
Ils sont français, même au milieu de nous.
Il n'en est pas, je le parie,
Qui, de ce nom, ne soit fier et jaloux.

MADAME MILSON.

De ce beau nom, qu'ils ont couvert de gloire,
Ils ont droit de s'énorgueillir ;

MILLER.

Mais si l'Anglais est forcé de le croire,
Doit-il en convenir ?

Ainsi, ma sœur, tous vos raisonnemens sont inutiles... Je vais parler à Georges et s'il me résiste, je le fais partir dans deux jours pour les Indes.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

Madame MILSON *seule.*

Pour les Indes... Faire partir mon neveu pour les Indes!... Ah! nous verrons, mon frère.

SCENE XVIII.

Madame MILSON, LEFRANC.

LEFRANC.

Eh bien!

MADAME MILSON, *vivement.*

Il ne veut rien entendre.

LEFRANC.

Diable! Voilà un anglais qui a la tête un peu picarde.

MADAME MILSON.

Ah! mon cher Lefranc, pourquoi Louise n'est-elle pas la fille d'un anglais?

LEFRANC, *riant.*

Bien obligé, madame Milson... dites plutôt pourquoi votre frère est-il si entêté?

AIR : *Vaudeville de la robe et les bottes.*

Je blâme cette humeur altière.
Anglais, soyons amis enfin;
Nous nous donnions la mort naguère,
Maintenant donnons-nous la main.
Puisqu'il n'existe plus de guerres,
Pourquoi ces haines entre voisins?
Quand tous les rois vivent en frères,
Tous les peuples doiv't être cousins.

MADAME MILSON.

Il veut faire partir son fils pour les Indes.

LEFRANC.

C'est un peu loin.

MADAME MILSON.

La pauvre Louise en mourra de chagrin.

LEFRANC.

De chagrin! oh que non! ma fille est bien ma fille... Ecou-

tez, je veux tenter un dernier moyen qui, j'espère, réussira... Mais il faut que Miller soit à la fête avec son fils... Pour le déterminer à y venir; dites-lui que je connais la personne qu'il cherche depuis si long-temps.

MADAME MILSON.

Vous la connaissez...

LEFRANC.

Oui, je la connais... et je la lui ferai voir à la fête, vous pouvez le lui promettre...

MADAME MILSON.

Vous me rendez l'espérance.

LEFRANC.

AIR : *Vaudeville quitte à quitte.*

J'ai l'espoir
De l'émouvoir
Ce soir...
Ne soyez point chagrine
J'ai de bons pressentimens,
Et nous unirons nos enfans.

MADAME MILSON.

Si je n'me r'tenais,
J' vous embrasserais.

LEFRANC.

Ne vous r'tenez pas voisine!

(*Elle l'embrasse.*)

Et moi, si je ne me retenais.....

J'vous rendrais soudain
Ce baiser divin!

MADAME MILSON.

Ne vous r'tenez pas voisin.

(*Il l'embrasse.*)

ENSEMBLE.

LEFRANC.

J'ai l'espoir
De l'émouvoir
Ce soir.
Ne soyez plus chagrine,
J'ai de bons pressentimens,
Et nous unirons nos enfans.

MADAME MILSON.

Il espère l'émouvoir.
Ce soir.
Je ne suis plus chagrine;
J'ai de bons pressentimens.
Et nous unirons nos enfans.

(*Madame Milson sort.*)

SCENE IX.

LEFRANC *seul.*

Oui, mon projet est excellent... Ah ! Ah ! M. Miller ! nous verrons si vous résisterez à cela.

SCENE X.

LEFRANC, VICTOIRE.

VICTOIRE, *accourant.*

Mon père ! mon père ! vous ne savez pas ? ce gros anglais que nous n'avons pas vu depuis deux ans... milord Splinn, est ici avec milady Splinn... Il arrive de France... Il vient pour la fête.

SCENE XI.

LES MEMES, Milord SPLINN, MILADY.

(*Milord entre en donnant le bras à Milady.*)

MILORD, *à la cantonnade.*

Petite Williams, je disais à vos de rester avec les chevaux les bras croisés, et de manger l'avoine dans l'auberge. Venez, milady, et soyons dans le gaîté.

MILADY.

Yes, milord.

LEFRANC.

Milord et milady, soyez les bien venus.

MILORD.

Yes.. nous étions bien venus pour le divertissement de la Rosière.

AIR : *Ménage de garçon.*

En arrivant en Angleterre,
J'apprends qu'en cet lieu que j'ai vu,
On va choisir pour la Rosière,
Et l'innocence et la vertu;
Que l'on couronne la sagesse...
Je pars pour ce village-là,
Afin que Milady connaisse
Ce que c'était que tout cela.

C'est que dans ce Paris je n'en avais pas rencontrées, n'est-ce pas milady ?

MILADY.

Yes ! yes ! mon ami !

LEFRANC.

Vous êtes resté longtemps à Paris, milord.

MILORD.

Yes... j'avais paru dans *la route de Paris*, il y a deux ans... Miladi, elle ne donnait pas d'héritiers à moi, cela avait donné a moi le splinn et pour guérir toutes les deux le médécine avait ordonné à milady de prendre l'air de France et à moi de suivre le régime de Paris.

AIR : *Vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Nous suivîmes cette ordonnance,
Et ma gaîté revint dès-lors ;
Ma femme, grâce à l'air de France,
Me donna deux petits Milords.
Quel pays pour le mariage !...
En moins de deux ans j'eus deux fils...
Je quittais bien vîte Paris
Pour n'en avoir pas d'avantage.

LEFRANC.

Oh ! la France est un pays très-productif !

MILADY.

Yes, yes.

MILORD.

Milady ne voulait pas encore parti... Elle voulait attendre pour avoir le petite lady...

MILADY.

Oh ! yes mon ami.

MILORD.

Oh ! oh ! qu'est-ce que vous dites ? ..:. je voulais pas... je avais assez d'enfantillage pour le moment.

MILADY.

Mon ami, les maris de Paris ils ne se fâchaient jamais pour cette bagatelle.

MILORD.

Oh ! c'est vrai... ils étaient toujours contens. C'est singulier tous les Français qui me voyaient ils riaient.

LEFRANC.

Vous avez, sans doute, fait voir à milady tout ce qu'il y a de beau à Paris.

MILORD.

Yes... je avais montré toutes les grandes choses... les chevals de Franconi, les animaux du jardin des plantes, et plus je avais mené elle chez les hommes de génie, chez les frères provençaux, les Verry, les Baleines, etc.

LEFRANC.

Diable ! vous avez du goût !

MILORD.

Je avais dîné à la table de tous ces messieurs.

LEFRANC.

Ah ! ça, puisque vous revenez de Paris,

AIR : *Vaudeville Figaro.*

Donnez-nous, je vous en prie,
Des nouvelles de celui
Qui veille sur ma patrie
Et que nous fêtons ici ?

MILORD.

Le France il était ravie,
Tous les cœurs y sont joyeux.

LEFRANC, *aux Villageois.*

Ah ! comme il doit être heureux.

MILORD.

Oui, il était dans le santé, dans le joie et dans l'amour de tous les cœurs ; et quand j'avais quitté Paris, on apprêtait beaucoup de fêtes pour aujourd'hui et toutes les spectacles ils faisaient l'annonce de morceaux de circonstance... Il y avait un spectacle qu'on disait le malice, le badine.... le chanson pour le pointe... où j'avais vu le acteur qui fesait moi si risiblement... ah ! ah ! ah !

LEFRANC.

Le Vaudeville.

MILORD.

Yes, le Vaudeville ! il avait affiché le Rosière de Hartwell. Je vu la répétition avant de partir, et je venais pour voir si le Rosière d'ici elle ressemblait à le Rosière du Vaudeville.

LEFRANC.

Mais elles doivent se ressembler à quelque chose près.

SCENE XIII.

LES MEMES, VICTOIRE *accourant.*

Mon père ! mon père ! voilà encore un anglais de distinction qui arrive avec toute sa famille pour la fête... En descendant de voiture, il a demandé si milord Splinn n'était pas dans le village... Je suis bien aise que vous y soyez encore.

MILORD.

Godem, moi j'en étais très-fâché, je gageais que c'était le sir Scott...

VICTOIRE.

Justement, je crois avoir entendu ce nom.

MILORD.

Oh ! oh ! le fureur il commençait.... et vous avez dit à lui.

VICTOIRE.

Que vous étiez au château.

MILORD.

Oh ! le fureur il augmentait... et vous avez laissé lui ?....

MILORD.

Je lui ai montré le chemin, et il me suit.

MILORD.

Oh ! le fureur il était tout-à-fait dans le comble... Godem ! sir Scott, ce était mon ennemi de capitale.

LEFRANC.

Votre ennemi !

MILORD.

Mes amis, comme je ne pouvais contenir mon emportement... je retire moi... dites à lui que j'étais parti pour Londres.

LEFRANC.

AIR : *L'agréable voyage.*

Que ce jour vous rassemble.
En ces lieux arrêtez vos pas.
Vous trinquerez ensemble.

MILORD.

Mon ami, ça ne se peut pas.

S'il se présente à ma vue,
Je le sens, en vérité,
Il faudra que je le tue...
Je fuis par humanité.

(*Il sort.*)

CHŒUR.

La frayeur fait qu'il vole.
Il est déjà loin de ces lieux.
J'aurais trouvé fort drôle
De les voir ici tous les deux.

LOUISE.

Ah mon Dieu! voilà l'autre qui accourt par ici... Sa femme et ses enfans tâchent de l'arrêter.

VICTOIRE.

Le voilà.

SCENE XIII.

LES MEMES, Sir SCOTT, Milady SCOTT, Miss SCOTT, Sir EDOUARD, Miss JENNY.

Sir Scott entre le premier. Sa femme le retient; miss Scott retient sa mère, sir Edouard sa sœur, et et Jenny retient son frère. La famille va tout en diminuant, Jenny tient un polichinelle.

SIR SCOTT, *entrant.*

Godem!.. n'arrêtez point moi.

MILADY.

Mon ami, je mettais vous en arrêt!

LEFRANC.

La plaisante famille!

MILORD.

Non, je voulais la mortalité de lui.

MIDADY, *se jetant à ses genoux.*

Mon méri!

MISS SCOTT, *de même.*

Ma mère!

ÉDOUARD, *de même.*

Mon père!

JENNY, *de même.*

Mon papa!

(*Elle met son polichinelle aussi à genoux.*)

LEFRANC.

Et Polichinelle aussi!

MILADY.

Vous voyez toute votre famille.

MILORD.

Godem! voulez vous bien ne pas vous plier comme ça devant le villageoise française! (*Il les relève l'un après l'autre.*)

MILADY.

Mon meri.

MILORD.

Je disais à vos de taisez-vous. (*à Lefranc*) Messieurs, on disait à moi que le milord Splinn il était ici por le réjouissance, je demandais à vos de me donner lui pour le correction.

LEFRANC.

Monsieur, milord Splinn n'est plus ici... Il vient de partir pour Londres il y a un quart d'heure.

SIR SCOTT.

Godem!

MILADY, MISS, ÉDOUARD, JENNY, *riant.*

Quel bonheur!

SIR SCOTT.

Qu'est-ce qui avait dit quel bonheur!

(*Il les regarde, et tous prennent un air triste.*)

MILADY.

Ce était pas moi.

MISS.

Ni moi.

ÉDOUARD.

Ni moi.

JENNY.

Ni moi.

MILORD.

A la bonne heure! Cet milord Splinn il était comme mon ombre, je le poursuivais toujours sans pouvoir le attrapper.

LEFRANC

Vous lui en voulez donc beaucoup !

MILORD.

Si je lui en voulais... Il m'avait fait l'impertinence la plus démesurée .. c'était à Calais... nous étions fort... serrés... pressés d'arriver à Paris, et je donne des louanges à une grande carrosse de berline pour porter nous vîtement... Le milord Splinn il paya double louanges au coquine de carrosse et il était parti dedans sans personne, en disant qu'il fallait autant de place pour lui toute seul que pour moi et toute ma famille ensemble.

LEFRANC.

C'est un peu fort.

MILADY.

Yes, ce était fort mal.

MISS.

Yes !

ÉDOUARD.

Yes !

JENNY.

Yes !

MILORD.

Et il avait fallu mettre nous dans le diligence où le scélérate de postillonne il avait couché nous deux fois sur le terre, et j'avais froissé le bras.

MILADY.

Et moi le cou.

MISS.

Moi, le dent.

ÉDOUARD.

Et moi le nez.

JENNY.

Et moi le....

MILORD.

Taisez-vous..... Alors nous étions arrivés à Paris pour faire les visites du jour de l'an ; pour venger moi, jé avais cherché Milord dans les comédies, dans les mélodrames, dans restaurateurs, dans les danseuses, dans lé Palais Royal ; jé était toujours venu trop tard. Enfin, jé lé cou-

rais jusqu'à en Angleterre, et quand j'allais lé tuer ici, il était encore parti vivant.... c'était désagréable.

AIR;

Ah ! j'enrage ! (*bis.*)
De me remettre en voyage ;
Ah ! j'enrage. (*bis.*)
Après lui je cours
Toujours.

MILADY.

Peut-être qu'il vous tuera.
Ah ! pour mon cœur quelle épreuve,
Je mourrais si j'étais veuve.

MILORD.

On ne meurt pas de cela.

LEFRANC.

Oubliez votre vengeance.

MILORD.

Jé voulais pas consentir.

LEFRANC.

On jouit par la clémence.

MILORD.

Je ne voulais pas jouir.

CHŒUR.

LES PAYSANS.

Il enrage
De se remettre en voyage.
Il enrage,
Vains discours,
Il court toujours.

MILORD, *sortant.*

Ah ! j'enrage.
De me remettre en voyage.
Ah ! j'enrage.
Après lui je cours
Toujours.

(*Milord sort en entraînant avec lui sa famille qui veut le retenir.*)

SCENE XIV.

LEFRANC, GEORGES et LOUISE.

LOUISE, *accourant avec Georges.*

Ah ! mon père ! Georges va partir....

LEFRANC, *gaîment.*

Pour les Indes, je le sais.... c'est un joli petit voyage!

GEORGES.

Vous riez; M. Lefranc!...

LEFRANC.

Veux-tu que je pleure.... Attends.... n'entends-je pas la musique!...

AIR: *Zig zag dondon.*

L' tambourin, la chanson,
L' violon,
Comme ça vous anime:
On danse à l'unisson,
L' flon flon.
C'est un' joie unanime.
Rien que l'approch' du moment,
Fait que me v'la gai, content...
Dès que l' plaisir va naître,
D'avance je m'en réjouis,
Jugez c' que ça doit être,
Une fois que j'y suis.

GEORGES.

Ah! M. Lefranc, je ne vous croyais pas si insensible.

LEFRANC.

Moi, insensible!... si tu savais ce que je vais faire pour toi.... du courage! J'attends ton père.... le moment décisif approche.

GEORGES.

Mais s'il ne se décide pas?

LEFRANC.

Ah! s'il ne se décide pas!... il faudra bien nous décider nous?

GEORGES, *vivement.*

Oui, M. Lefranc.... il faudra nous décider.

LEFRANC.

A nous séparer pour toujours.

LOUISE.

Pour toujours!

GEORGES.

Nous séparer.... non, jamais,... Vous devez un jour retourner en France, m'avez-vous dit... c'est une occasion de partir plutôt... je vous suivrai.

LEFRANC, *avec chaleur.*

Comment nous suivre? quitter votre père?

GEORGES.

N'est-ce pas vous qui m'en avez servi jusqu'à présent? Et si Louise....

LOUISE.

Arrêtez, Georges! Ah! quelque bien qu'un autre ait pu vous faire, votre père doit, en rentrant chez lui, retrouver sa place dans le cœur de son fils!

GEORGES.

Et vous aussi Louise.... je ne l'aurais pas cru.

LOUISE.

AIR : *L'Amour est un Dieu volage.*

Ah! comment faut-il vous-même,
Vous juger à votre tour?
Comment croire à votre amour?
Que serez-vous dans un jour?
Quand d'un père qui vous aime,
Vous osez braver la loi.

LEFRANC.

Viens, ma fille, embrasse-moi!
L'honneur qu'on vient de te faire,
Tu ne l'as point usurpé.
Voilà comme une Rosière
Prouve qu'on n's'est pas trompé.

(*A part.*) Les pauvres enfans! comme ils s'aiment!... ça fait plaisir à voir!... Allons, allons, il est temps que la fête commence.

(*Il va dans le fond du théâtre, et chante.*)

AIR : *Enfans de la Provence.*

Enfans, joyeux de France!

SCENE XV.

LES MEMES, TOUS LES VILLAGEOIS.

TOUS LES VILLAGEOIS, *entrant.*

Enfans, joyeux de France,
Vous voilà tous déjà.
Quand la gaîté commence,
Nous sommes toujours là.

Pour s'réjouir,
Se divertir, } (*bis.*)

Ah! quel plaisir
De s'réunir. } (*bis.*)

GEORGES, *à Louise.*

Vois que Lucie est ma tristesse,
J'ai bien plus de tendresse
Que toi.

LOUISE.

Que moi ?

LEFRANC.

Finissez donc,
Vous perdez la raison.
Soyez moins fous
Et chantez avec nous.

CHŒUR.

Joyeux enfans de France, etc.

MADAME MILSON, *à Miller arrivant*

Cédez à ma prière ;
Unissez-les mon frère !
Unissez-les.

MILLER.

Non, non, jamais.

LEFRANC.

Arrivez donc,
Et montrez plus d'raison.
Pour être époux
Ils n'attendent plus que vous.

CHŒUR.

Joyeux enfans de France,
Vous voilà tous déjà,
Quand la gaîté commence,
Nous sommes toujours là.

Pour s'réjouir,
Se divertir,
Ah ! quel plaisir.
De s'réunir.

MILLER.

Est-ce pour cela que vous m'avez donné rendez-vous ici ?

LEFRANC.

Je tiendrai ma promesse.

AIR *Nouveau de Doche.*

Parce que ma fille est française,
Rendre malheureux votre fils
Vouloir lui donner une anglaise.

MILLER.

C'est par amour pour mon pays.

LEFRANC.

A ce r'fus, rien n' vous autorise ;
S'lon moi, vous raisonnnez fort mal,
Et vous faites une sottise.

MILLER.

C'est par esprit national.

Vous n'en avez pas assez vous autres !

LEFRANC.

Revenez de votre erreur.

Même air.

Par une sincère alliance,
Voir enfin les peuples unis...
Mais s'il le faut, par leur vaillance,
Faire respecter leur pays,
Pour un Roi toute leur espérance
Montrer un amour sans égal...
Des Français maintenant, je pense,
Voilà l'esprit national !

MILLER.

C'est fort bien ; mais vous devez me faire connaître mon bienfaiteur... celui à qui je dois la liberté et tout ce que je possède.

LEFRANC.

AIR *de Psyché.*

Je vais vous satisfaire ;
Ce mortel vertueux,
Ce sage qu'on révère,
Va paraître à vos yeux !
Par ma toute-puissance,
Qu'il se découvre ici...

(*Les deux charmilles du fond s'ouvrent et laissent voir un petit temple en verdure : le buste de Louis XVIII est sur l'autel.. Une couronne de Lys est sur sa tête... Au dessous du buste on lit cette inscription :* « AU SAGE DE HARTWELL ! »

MILLER.

Ciel ! c'est le Roi de France !

LEFRANC.

C'est lui !

(*Les villageois chantent ce chœur à mi-voix, avec un respect religieux.*)

AIR : *Vive Henri Quatre.*

Quel jour prospère !
Je n'sais plus où j'en suis. } (*bis.*)

De r'voir not' père,
Tout mes sens sont ravis;
Et tout c'que j'puis faire,
C'est d'crier *Viv' Louis!*

MILLER.

Quoi! c'est Louis qui est venu à mon secours, dans mon malheur!

LEFRANC.

Il n'a pas demandé si vous étiez français.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Tu vois quelle était ta folie;
Devant tes yeux est ton sauveur.
Il n'est pas né dans ta patrie,
Et cependant il t'a rendu l'honneur.
A son régard, à son air de clémence,
A la noblesse de ses traits,
A l'amour qu'inspir' sa présence,
Reconnais le Roi des Français...

MILLER, *se jetant dans les bras de Lefranc.*

Ah! M. Lefranc!... mon ami, comment vous résister? (*à Georges*) Epouse ta Rosière!

GEORGES *et* LOUISE.

Mon père!

VICTOIRE.

Quel dommage que je ne le sois pas!

LEFRANC.

Je savais bien que j'en viendrais à bout!..

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

LES MEMES, Sir SCOTT ET SA FAMILLE.

SIR SCOTT..

Je disais à vos que j'arriverais encore pour le couronnement...

LEFRANC.

Ah! c'est vous milord... Je vous croyais parti pour Londres.

SIR SCOTT.

Yes... mais dans le milieu de la route j'avais rejoint milord Splinn... et je l'avais tué.

TOUS.

Tué.

SIR SCOTT.

Le plus agréablement du monde.

AIR :

Dès que j'ai vu mon adversaire,
A lui j'ai donné mon cartel,
Et nous avons, pleins de colère,
Commencé ce fameux duel.
Mais sans faire un pas en arrière,
Dans mon courage peu commun,
Je me suis conduit de manière
Que des deux il n'en reste qu'un.

Cet un, c'est moi ! . . .

MADAME MILSON.

Louise, tu as mérité le prix ; viens le recevoir en présence de notre bienfaiteur.

LEFRANC.

Et n'a-t-il pas lui-même autrefois, dans son exil, couronné une Rosière ?

GEORGES.

Certainement.... Tout le monde se rappelle ce que lui dit la jeune fille, en recevant la couronne.

AIR : *Romance du marin.*

Pour prix d'une faveur si grande,
Lui dit-elle, baissant les yeux :
SIRE, que le ciel vous la rende,
Et que les Français soient heureux !
Enfin, le ciel appaisant sa colère,
Rendit la couronne à LOUIS,
Et tous les vœux de la jeune Rosière
Aussitôt furent accomplis !

(*Ici Louise s'incline devant le buste du Roi, et, pendant que Georges chante le couplet suivant, madame Milson la couronne.*)

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Quel doux tableau j'admire ici,
Et qu'il est d'un heureux présage !
Quel cœur ne serait attendri,
En voyant une telle image !...
Dans ce prix, je suis de moitié,
Et je crois voir dans mon ivresse
L'innocence que l'amitié
Couronne devant la sagesse.

VICTOIRE.

Ma sœur est bien heureuse d'avoir la Rose, j'aurais bien voulu pouvoir faire ce petit cadeau à quelqu'un.

LEFRANC.

Mes amis, nous voilà tous contens! (*Montrant le buste du Roi.*) Nous avons notre père au milieu de nous.... Pour terminer ce beau jour, chantons et dansons devant lui; ce n'est pas la première fois qu'il aura vu danser ses enfans.

MILLER.

Oui, mes amis, et n'oubliez jamais que c'est à Louis que vous devez votre bonheur....

LOUISE.

Oh! nous ne serons pas long-temps à l'en aller remercier.

MILLER.

Partout ce prince est aimé... partout il fait des heureux!

VAUDEVILLE.

MILLER.

AIR *nouveau de Doche.*

Les vertus partout savent plaire;
Mais jusqu'à présent je gardais
Tous mes vœux pour notre Angleterre,
Et je n'aimais que les Anglais.
Vaincu par la reconnaissance,
Maintenant je sens, mes amis,
Qu'on peut aimer le Roi de France,
Sans être né dans son pays.

VICTOIRE.

On dit qu'les Français's sont coquêtes;
Elles ont raison, selon moi:
Car plus elles font de conquêtes,
Plus ell's soumett't de cœurs au Roi.

Aucune d'elles ne balance
Pour faire à son Roi des amis.
On peut dir' que les dam's, en France,
Font tout pour servir leur pays.

LEFRANC.

J'ai vu d'une terre chérie
Exiler l'honneur, les vertus.
J'avais beau chercher ma patrie;
Hélas! je ne la trouvais plus.
Maintenant quelle différence!
Je vois enfin briller les lis,
Et je vais retrouver en France
L'honneur, mon Prince et mon pays.

MADAME MILSON.

Près des belles, plein d'éloquence,
Le Français est galant, poli:
Tout le monde veut voir la France;
Moi, je veux la connaître aussi.
Pour faire avec vous ce voyage,
Je pars, je vous en avertis;
J'espère bien que je suis d'âge
A voir encore du pays.

GEORGES.

Après une cruelle absence,
Ram'ner avec lui les beaux-arts;
A Thémis rendre sa balance;
Arrêter le glaive de Mars;
Lui-même oublier sa vengeance
Pour réunir tous les partis.
Ah! voilà comme un Roi de France
Fait le bonheur de son pays.

SCOTT.

Mon ame était émerveillée,
Tant que je bois le Chambertin,
Et le vin de Côte-Grillée,
Et le Champagne, si divin.

Le vin d'Orage est bon, je pense,
Et le Bordeaux et le Chablis...
Comme tout cela pousse en France,
J'étais fort bien dans ce pays.

LOUISE, *au Public.*

Aujourd'hui, la France en délire,
Chante un Monarque généreux,
Et nos auteurs, je puis le dire,
D'être Français sont glorieux.
Dans le tableau qu'ils font paraître,
Ils sont bien sûrs d'être applaudis,
Si vous avez pu reconnaître
L'esprit et le cœur du pays.

PORTHMANN, Imprimeur, rue Sainte-Anne, n°. 43,
vis-à-vis la rue Villedot.

PHILIPPE rôle de LA DOUCEUR, et Mlle MINETTE rôle de VALENT

dans le Tambour et la Vivandiere

Th. du Vaudeville. Vaudeville.

Lurieu, Jules Joseph Gabriel de

LE TAMBOUR

ET

LA VIVANDIERE,

OU

LA CAPITULATION,

VAUDEVILLE HISTORIQUE, EN UN ACTE,

PAR M. J. GABRIEL, parent

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 9 OCTOBRE 1816.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle. HUET-MASSON, Libraire, rue St.-Honoré, n°. 204, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-Royal, au 2me., vis-à-vis le Café de la Régence.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA DOUCEUR, Tambour français.	M. *Philippe.*
VALENTINE, jeune Vivandière, Nièce de Friberg. . . .	Mlle. *Minette.*
FRIBERG, Meûnier, Allemand d'origine.	M. *Edouard.*
ROULMANN, son Neveu. .	M. *Guénée.*
UN COMMANDANT FRANÇAIS.	M. *Fontenay.*
UN MAJOR ALLEMAND. . .	M. *Fichet.*
UNE ESTAFETTE ALLEMANDE.	M. *Réné.*
SOLDATS FRANÇAIS ET ALLEMANDS.	

L'action a lieu en 1660, *sous Louis XIV.*

LE TAMBOUR
ET LA VIVANDIERE,
OU LA CAPITULATION.

Le Théâtre représente une campagne ; au fond une rivière, à droite un moulin à eau, dont la rivière baigne le pied ; quelques marches conduisent à la porte du moulin ; à gauche de la porte est une large fenêtre, sans châssis, disposée de manière que l'on puisse apercevoir tout ce qui se passe dans l'intérieur. Au bas de la fenêtre est un soupirail de cave, fermé par des barreaux. Un arbre tient le milieu de la scène ; à la partie du moulin qui fait face à l'arbre, on aperçoit une autre porte qui conduit au caveau.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDANT, SOLDATS.

(*Au lever du rideau, des soldats français sont occupés à construire une palissade, qui, partant des bords de la rivière, arrive à l'arbre près du moulin.*)

LE COMMANDANT.

AIR : *Je suis le petit Tambour.*

Mes amis, travaillez tous
Pour défendre ce passage ;
De montrer ici du courage
Tout français doit être jaloux.

CHŒUR, *en travaillant.*

Mes amis, travaillons tous,
Travaillons avec courage,
Et pour défendre ce passage,
Mon commandant, comptez sur nous.

LE COMMANDANT.

Que personne ne s'absente,
Que l'on fasse son devoir ;
Si l'ennemi se présente,
Il nous faut bien le recevoir ;
Et je conserve l'espoir
Qu'il ne peut tromper notre attente ;
Nous ne quitterons pas ces lieux
Sans être victorieux.

REPRISE.

Mes amis, travaillons tous, etc.

LE COMMANDANT, *à un Officier.*

Le canon qui a grondé ce matin, m'annonce que nous ne tarderons peut-être pas à être attaqués sur ce point. Je viens de donner des ordres pour que notre détachement qui campe ici près, se tienne sur pied ; j'attends aussi une estafette du général. Qu'il me tarde d'apprendre le résultat de l'affaire !

(*Il entre dans le moulin en causant avec l'officier.*)

SCENE II.

VALENTINE, SOLDATS.

VALENTINE, *arrivant du côté opposé.*

(*Elle a un petit baril sur le dos, et un panier au bras.*)

AIR : *Des Landes.*

Je suis la p'tit' vivandière
D'un régiment de français ;
Cela prouve assez, j'espère,
Que j'sommes faite aux succès.
De leurs exploits j'aime à croire
Qu'ils peuvent s'enorgueillir,
Car ils ont, en fait d'victoire,
Plus d'un joli souvenir,
Sans mentir, (*bis.*)
Cela fait toujours plaisir. (*bis.*)

Allons, camarades, parlez, je suis à vos ordres. (*Plusieurs soldats s'approchent d'elle*). Que faut-il vous servir ?....

(*Roulement de tambour en dehors ; tous les soldats quittent leurs travaux et entrent dans le moulin.*)

SCENE III.

VALENTINE, *seule.*

Là, voyez pourtant au moment où j'allais faire du commerce.... Malgré cela je n'ai pas à me plaindre, et depuis que monsieur La Douceur m'a décidée a prendre ce métier, cela va bien. La Douceur !.. quel joli nom ; c'est un des tambours du détachement qui est venu occuper le moulin de mon oncle.

AIR : *Vaudeville de l'arbre de Vincenne* (de Doche.)

L'autr' jour, en tombant à mes g'noux,
Il m'dit : j'vous aime.... m'aimez vous ?
Répondez, j'en serai fort aise....
Il fait l'amour à la française.
Ces malins mèn'nt le sentiment
Tambour battant. (*4 fois.*)

Même air.

A la ville, il faut en conv'nir,
On voit tous les jours sans courir
Mainte prude que l'on contemple,
Qui d'la vertu donne l'exemple,
Mener souvent plus d'un amant
Tambour battant. (*4 fois.*)

SCENE IV.

VALENTINE, LA DOUCEUR, *sortant du moulin.*

LA DOUCEUR.

Ah! mademoiselle Valentine, j'étais impatient de vous voir.

VALENTINE.

Ah ! c'est toi, La Douceur ; tiens, il n'y a qu'un instant que je pensais....

LA DOUCEUR, *vivement.*

A moi ?

VALENTINE.

Certainement, et je me disais....

LA DOUCEUR, *de même.*

Comme il m'aime, ce cher La Douceur ! je finirai par l'aimer aussi.... Vous disiez-vous cela, mademoiselle ?

VALENTINE.

Je finirai....

LA DOUCEUR.

Eh! bien?...

VALENTINE.

C'est fini, La douceur; sais-tu que mon oncle s'est apperçu que tu me faisais la cour, et qu'il m'a défendu..... Ma tante avait bien affaire aussi d'épouser en secondes nôces, monsieur Friberg, l'allemand le plus entêté.... Il est vrai qu'elle n'avait qu'à se louer, disait-elle, de la manière dont il soignait son moulin. Ah! c'est qu'elle était là, ma tante..... Mais elle aurait pu tout aussi bien épouser un français, un compatriote enfin.... Ah! si elle vivait encore.....

LA DOUCEUR.

Monsieur Friberg n'a-t-il pas un neveu qui sert chez l'ennemi?

VALENTINE.

Oui, un nommé Roulmann, dont je t'ai dévisagé le portrait, et que mon oncle voudrait me faire épouser. Il faut l'entendre me répéter tous les jours, (*prenant l'accent allemand*) c'est un garçon blein de gonduite, un pon allemand qui a décha gatre ans de service, et le grade de caporal, et on ne sait bas ou cela beut le gonduire..... (*Elle rit.*)

LA DOUCEUR.

Je voudrais bien que cela pût le conduire par ici. Il sert peut-être dans le corps ennemi qui est en présence? A la première affaire je veux le chercher, je le connaîtrai entre mille, et dussé-je ne battre la charge que de la main gauche, cette autre coupera les oreilles à monsieur Roulmann.

VALENTINE.

Eh bien! j'aurai assez de guignon pour que cela n'arrive pas.

LA DOUCEUR.

Mais dites-moi seulement que vous ne cesserez jamais de m'aimer.

VALENTINE.

Moi, cesser de t'aimer!... Oh! dieu.

LA DOUCEUR.

Ce n'est pas assez de le dire.

VALENTINE.

Que faut-il donc encore?

LA DOUCEUR.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Lorsqu'auprès de jeune beauté,
Tête à tête un amant soupire,
Il faut qu'il puisse en liberté
Lui peindre son brûlant délire ;
Il faut qu'un tiers ne vienne pas
D'amour blâmer le moindre geste ;
Que loin des oncles, des papas,
Il lui prouve sans embarras.

FRIBERG, *dans le moulin.*

Valentine !...

VALENTINE, *finissant l'air.*

Plus tard tu me diras le reste. (*bis.*)

LA DOUCEUR.

Je vous laisse. (*Il sort par la gauche.*)

SCENE V.

VALENTINE, FRIBERG, *sur la porte du moulin.*

FRIBERG.

Valentine... (*l'apercevant.*) Ah ! tu ne vois point venir le nouveau garçon meûnier que je attendais ?

VALENTINE.

Non, mon oncle.

FRIBERG.

Il tarde bien. (*A part.*) Se serait-il laissé surprendre ? (*Haut.*) J'aurais été au devant de lui, mais ces damnés Français ne me laissent pas un moment pour pouvoir resbirer seulement.

VALENTINE.

Vous pouvez sortir, je resterai, moi.

FRIBERG.

Oui, pour que ce diable de tambour vienne vous en conter, je le vois sans cesse toujours rôder par ici : il en veut à votre cœur, c'est sûr.

VALENTINE.

Cela n'est pas un crime.

FRIBERG.

Non, mais c'est une scélératesse ; auriez-vous envie de

faire le même extravagance que votre mère qui justement a décha épousé un tampour?

VALENTINE.

Comment donc mon oncle.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Au bout d'un an, mon père,
Devint tambour-major;
Elevée à la guerre,
Je me souviens encor
Que plein de hardiesse,
Quand marchent nos guerriers,
L'on remarque sans cesse
Les tambours les premiers.

FRIBERG.

C'est pon, c'est pon!

SCENE VI.

LES PRECEDENS, ROULMANN, *déguisé en garçon meûnier; ensuite* LA DOUCEUR.

FRIBERG.

Ah! ah! voilà le garçon que je attendais.

ROULMANN, *entrant avec précaution.*

Foui, lui-même, qui vient ici pour une mission importante, très-importante.

FRIBERG, *de même.*

J'ai appris ton arrivée, et je devine ce qui t'amène : tu viens sans doute?....

(*La Douceur paraît derrière la palissade. Il fait des signes d'intelligence à Valentine.*)

ROULMANN.

Mon machor il est gurieux de savoir ce qui se basse ici, et il m'a choisi comme le plus malin de son réchiment pour lui en rendre bon compte.

FRIBERG.

AIR : *Je suis né natif de Férare.*

Tu vas débloyer ton adresse,
De peur qu'en toi l'on regonnaisse
D'un héros les nobles façons.

ROULMANN.

Personne n'aura de soupçons. (*bis.*)

FRIBERG.

Ah! c'est qu'il y va de ton tête,
Entends-tu pien? Brends-moi l'air bête
Des plus imbécilles garçons.

ROULMANN.

Foui, je vas suivre vos leçons. (*bis.*)

Les Français seront attaqués vers une heure, et chassés de cette bosition, c'est sûr.

FRIBERG.

Bien sûr.

ROULMANN.

Ya, mon machor a promis qu'il les battrait. (*A l'oreille.*) Sont ils bien en force ici?

FRIBERG.

Ils sont deux cents au moins.

ROULMANN.

Terteif! deux cents! c'est beaucoup, j'en préviendrai touchours ma machor.

FRIBERG.

En attendant, vòici ton future, tu pourras avoir une petite conversation avec elle.

ROULMANN.

M'adore-t-elle touchours comme vous me l'avez dit?

FRIBERG.

Touchours.

ROULMANN.

C'est qu'avant de lui donner mon main, je veux être bien assuré de son amour; car vous le savez:

AIR: *J'ai vu le parnasse des dames.*

Lorsque son femme est infidèle,
Un mari n'a plus qu'à mourir.

FRIBERG.

Taisez-vous, petite cervelle,
Vous ne savez pas réfléchir;
Si d'une femme l'inconstance
Mettait son époux au cercueil,
En Allemagne, ainsi qu'en France,
Ah! que de familles en deuil.

VALENTINE.

Voyons donc ce nouveau garçon. (*S'approchant d'eux.*) Quoi! c'est monsieur Roulmann.

LA DOUCEUR, *au fond.*

Roulmann!

ROULMANN.

Texple! elle m'a reconnu.

FRIBERG.

Ne crains rien, elle est disgrette. Valentine, ne vas pas jaser au moins, entends-tu? C'est que s'il était découvert, il serait bientôt.... (*Il fait le geste de coucher en joue.*) N'est-ce pas, Roulmann?

ROULMANN.

Foui, mon oncle, foui.

(*La Douceur qui a passé du côté du moulin, donne un coup de baguette sur son tambour, cela fait tressaillir Friberg et Roulmann.*)

FRIBERG, *s'efforçant de rire.*

Ah! c'est vous monsieur La Douceur.

LA DOUCEUR.

Monsieur Friberg, nos officiers vous demandent.

FRIBERG.

J'y vas, j'y vas. (*A Roulmann.*) Toi, mon garçon, attends-moi ici, je reviens tout de suite.

(*Il sort par la gauche.*)

SCENE VII.

ROULMANN, VALENTINE, LA DOUCEUR.

Il se cache derrière la palissade.

ROULMANN.

(*A part.*) Qu'elle est cholie! (*haut.*) Matemoiselle Valentine! vous serez bientôt mon petite femme.

VALENTINE.

Ah! vous croyez ça, monsieur Roulmann.

ROULMANN.

Ya.... ya.... c'est décidé avec ma oncle.

VALENTINE.

Mais avec moi?

ROULMANN.

Avec vous aussi. M. Friberg veut que vous épousiez un brave, et je me suis présenté.

AIR : *Du ballet des Pierrots.*

On me cite pour la courage,
Et j'ai surtout en combattant,
Beaucoup de prudence en partage.

VALENTINE, *à part.*

Cela se devine aisément.

ROULMANN.

Jamais je ne m'en fais accroire;
Au régiment je suis connu
Pour aimer le fruit de la gloire.

VALENTINE, *de même.*

Comme on aime un fruit défendu.

ROULMANN.

Aussi, c'est bien décidé :

AIR : *R'lan tan plan, tambour battant.*

Par mon amour et par mon zèle;
J'avre résolu désormais,
De vous prouven, Mademoiselle,
Que che vaux meilleur qu'un Français.

(*La Douceur s'avance.*)

Qu'un Français... Que d'une bourade.
Aujourd'hui je veux....

LA DOUCEUR, *le saisissant par le bras.*

Un instant.

R'li, r'lan;
Ce Français-là, mon camarade,
Vous mènera tambour battant.

(*Il le pousse rudement.*)

ROULMANN.

Comment, comment, che suis le garçon meûnier de M. Friberg.

LA DOUCEUR, *le contrefaisant.*

Foui, ma oncle, ... vous êtes un honnête espion que je livrerai à mon commandant.

VALENTINE.

Ça serait pourtant dommage.

LA DOUCEUR.

Si vous n'étiez le neveu de monsieur Friberg, qui a l'honneur d'être l'oncle de mademoiselle Valentine.

VALENTINE.

Laissons-le s'en aller.

LA DOUCEUR.

Non pas, je deviendrais son complice. Je le fais mon prisonnier; et cette espèce de cave, où votre oncle met son bois, sera sa prison jusqu'à nouvel ordre.

ROULMANN.

Terteif!

LA DOUCEUR.

Corbleu! ne faites pas la moindre résistance, il y va de votre tête au moins.... entrez là; et prenez patience.

ROULMANN.

Mais, camarade.

LA DOUCEUR.

Allons, allons, (*il l'enferme dans le caveau, dont il met la clef dans sa poche*) et trouvez-vous fort heureux, caporal Roulmann, de n'être connu que de moi.

SCENE VIII.

LA DOUCEUR, VALENTINE.

LA DOUCEUR.

Nous verrons venir les autres, on les attend de pied ferme; mais ce que l'on vous dit pour vous détourner de m'épouser, fera-t-il quelqu'impression sur votre cœur?

VALENTINE.

Que tu me connais mal! Mon oncle me citait, il n'y a qu'un instant, l'exemple de ma mère; eh bien! de même qu'elle a suivi son mari, je suivrai le mien par-tout ou la guerre le conduirait. Le bruit ne me fait pas peur, et quand j'eus le malheur de perdre mon père, je savais déjà battre le tambour.

(*On bat le rappel dans le moulin.*)

SCENE IX.

LES PRÉCEDENS, LE COMMANDANT, OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

(*On fait un roulement.*)

LE COMMANDANT.

Mes amis, un ordre que je reçois, à l'instant même, du général, va m'offrir l'occasion d'acquérir encore une

nouvelle preuve et de la bravoure et du dévouement qui vous anime tous. (*Valentine entre dans le moulin.*) Ecoutez : (*il lit*), « M. le commandant, différens corps ennemis » manœuvrent sur les bords de la rivière dont nous » défendons le passage.

» Je vous ai confié le poste du moulin rouge, croyant » que celui de la ferme, situé sur la même rive, serait » bientôt occupé par un autre détachement, sur l'arrivée » duquel je comptais hier.

» Un émissaire m'apprend que l'ennemi va tenter une » double attaque sur les deux points.

» Ne pouvant disposer d'aucun régiment, et le poste de » la ferme étant le plus important, je vous charge de le » faire occuper de suite par votre détachement, et de vous » défendre comme c'est votre habitude : c'est vous dire » que je compte sur votre zèle, et la bravoure de vos » soldats. »

(*Parlant*)

Vous l'avez entendu ?

AIR : *Du vaudeville de Bayard.*

L'ennemi nous menace.

TOUS.

Nous saurons le braver.

LE COMMANDANT.

Vous avez de l'audace.

TOUS.

Nous allons le prouver.

LE COMMANDANT.

S'il faisait résistance...

TOUS.

Qu'il craigne nos mousquets.

LE COMMANDANT.

Montrez de la vaillance.

TOUS.

Nous sommes tous Français. (*bis.*)

LE COMMANDANT.

Mes amis, nous allons, par une marche prompte, nous porter sur le poste de la ferme....; cependant, j'aurais besoin d'un seul homme de bonne volonté, qui restât encore ici quelque temps, se plaçât en védette en vue de l'ennemi, et, par son adresse, lui fît croire que ce poste

Même air.

Le soldat aurait tort, je pense,
Si les bontés du général
Du désordre et de la licence
Pour lui devenaient le signal.
Or, par la Douceur tout s'ajuste,
Et mon pouvoir va s'affermir.
Si ce que je m'ordonne est juste,
Je m'obéis avec plaisir.

Ne perdons pas un temps précieux. Feignons de parler à un détachemeut assemblé, et prenons-nous-y de manière que notre prisonnier lui-même en soit la dupe. (*Prenant un ton d'autorité.*) Soldats! que l'on transporte au milieu de la place d'armes, les fusils, les munitions (*d'un ton soumis*), et les vivres; mon général? (*Reprenant un ton d'autorité.*) A la bonne heure! et les vivres.

(*Pendant que la Douceur apporte sur le théâtre des fusils, quelques gibernes et des vivres, Roulmann frappe à la porte du caveau où il est enfermé.*)

ROULMANN, *qu'on ne voit pas.*

Che n'entendre plus personne, si ma oncle pouvait me délivrer. (*Appelant.*) M. Friberg, ma cher oncle. (*Frappant plus fort.*) Jesus mengot!

LA DOUCEUR.

Oh! oh, notre prisonnier fait le mutin? si je plaçais une sentinelle à sa porte ?... non, diable! je serais trop embarrassé de faire occuper tous les autres postes.... (*Il ferme la palissade.*)

ROULMANN, *de même et frappant à coups redoublés.*

Ma très-cher oncle....

LA DOUCEUR.

Attends, attends. (*Elevant la voix.*) Tambour, qu'on batte le rappel, et que tout le monde s'assemble sur la place d'armes. (*Après avoir prêté l'oreille.*) Il ne dit plus rien. (*Il range l'un à côté de l'autre, les fusils contre la palissade, et puis d'une voix forte.*) Soldats, je vous ai tous réunis pour que vous fussiez présens au conseil que va tenir l'état-major, je m'attends à une prochaine attaque; le nombreux détachement qu'il a fallu envoyer au poste de la

la ferme a un peu diminué nos forces. (*Il visite les fusils.*) Vos armes sont en état. C'est bien, maintenant; buvez un coup, buvez-en deux, buvez-en quatre; le vin double le courage... et votre commandant va vous donner l'exemple. (*Il boit.*)

ROULMANN, *qu'on ne voit pas.*

Tout le monde m'avre donc oublié dans zette brison.

LA DOUCEUR.

Mais ce pauvre diable? oh! il ne manquera de rien. (*il passe a Roulmann, par la chartière du caveau, du pain et une bouteille de vin.*) Tenez, caporal, voici votre pitance.

AIR : *De Fielding.*

Je sais bien qu'un jour de bataille
Je ne suis jamais endormi;
Que bravant le feu, la mitraille,
Je marche droit à l'ennemi;
Que jamais je ne délibère
Pour lui porter un coup certain;
Mais prisonnier... en lui je vois un frère
A qui je dois tendre la main. (*bis.*)

Allons, encore un coup; à la santé de mademoiselle Valentine. (*Il boit.*)

SCENE XI.

LA DOUCEUR, VALENTINE.

VALENTINE, *appelant de l'autre côté de la palissade.*

La Douceur, La Douceur?

LA DOUCEUR, *prenant son fusil.*

N'ai-je pas entendu?.... Qui vive?.... répondez morbleu!

VALENTINE.

C'est Valentine; je suis seule.

LA DOUCEUR, *ouvrant la palissade.*

C'est elle! (*A Valentine.*) L'ennemi vous aurait-il surprise en route?

VALENTINE.

A peine étions-nous au milieu de la forêt, qu'à travers les arbres nous avons apperçu un corps d'allemands dont la moitié a pris un détour pour aller attaquer la ferme; l'autre moitié marchait de ce côté, je tremblais pour toi, lorsqu'un de tes camarades me dit que si tu te laissais surprendre, tu serais bientôt fait prisonnier; rien ne peut me retenir; je cours de toute la vitesse de mes jambes, et enfin j'arrive pour te presser de quitter ces lieux, ou partager avec toi tous les dangers qui te menacent.

LA DOUCEUR.

Chère petite.... l'état-major ne devrait pas du tout être content de votre arrivée; mais le soldat ne doit que vous en aimer davantage.

VALENTINE.

Comment?

LA DOUCEUR.

C'est que ma garnison a résolu de se défendre jusqu'à la dernière cartouche.

VALENTINE.

La garnison?... on ne m'avait pas dit.... Mais je ne vois ici que toi.

LA DOUCEUR, *souriant.*

Nous ne sommes pas davantage.

VALENTINE.

Et tu veux résister?.... (*Le jour baisse.*)

AIR: *Vaudeville de Gille en deuil.*

Fuir est le parti le plus sage;
Par la prudence il est dicté.

LA DOUCEUR.

De l'honneur, le noble langage,
Du Français est seul écouté.

VALENTINE.

A grands pas l'ennemi s'avance
Et compte sur un prompt succès.

LA DOUCEUR.

Tant mieux; j'en conçois l'espérance
De le voir bientôt de plus près.

ENSEMBLE.

VALENTINE.

Fuir est le parti le plus sage ;
Par la prudence il est dicté.
Je crains bien qu'ici ton courage
Ne soit plus que témérité.

LA DOUCEUR.

Rester est un parti plus sage ;
Par mon courage il m'est dicté ;
De l'honneur, le noble langage,
Du Français est seul écouté.

VALENTINE.

Contre tant d'ennemis combattre ?
Seul.

LA DOUCEUR.

Quoi ! depuis votre retour,
Ici ne sommes-nous pas quatre ?
Vous et moi, la gloire et l'amour.

ENSEMBLE.

VALENTINE.

Ma bouche quitte le langage
Que la crainte m'avait dicté,
Et je sens qu'à ton courage,
Mon cœur timide est exalté.

LA DOUCEUR.

Rester est un parti plus sage, etc.

LA DOUCEUR, *d'un ton d'autorité.*

Mademoiselle Valentine.... C'est le général qui vous parle je vous fais mon aide de-camp. Soldats, que l'on porte sans plus tarder ces fusils et ces munitions dans le fort. (*A Valentine.*) et vous, vous y resterez en observation.... Quant à La Douceur, en qui je mets toute ma confiance, il fera sentinelle ici jusqu'à ce que sa présence soit nécessaire dans la citadelle.... En avant, marche.

(*Valentine aide La Douceur à porter les fusils et les gibernes dans le moulin.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, UN MAJOR ALLEMAND, *suivi d'un* SOUS-OFFICIER; *ils paraissent de l'autre côté de la palissade, et ensuite* ROULMANN *au soupirail.*

LE MAJOR.

AIR : *d'Azémia.*

Ne vois-tu rien?

LE SOUS-OFFICIER.

Non, rien.

LE MAJOR.

N'entends-tu rien?

LE SOUS-OFFICIER.

Je n'entends rien.

LE MAJOR.

Point d'imprudence,
Tout ira bien.
Pour faire une reconnaissance,
Il faut montrer de la prudence;
Faisons silence,
Tout ira bien.

LE COMMANDANT.

Ne vois-tu rien?

LE SOUS-OFFICIER.

Non, rien.

LE MAJOR.

N'entends-tu rien?

LE SOUS-OFFICIER.

Je n'entends rien.

LE MAJOR.

Nous devons cependant approcher des retranchemens. Ah! voilà une palissade..... Allons doucement, car si les sentinelles nous entendaient....

ROULMANN, *au soupirail.*

Enfin che suis parvenu à cette cholie croisée, ça n'a pas été sans mal.

LE MAJOR.

Le moulin ne doit pas être loin; che suis content beaucoup fort d'être venu moi-même reconnaître ces lieux.

ROULMANN.

J'ai bassé déjà mon grosse tête.

LE MAJOR.

On a parlé.... Chut!

ROULMANN.

Tâchons encore, tandis qu'il n'y a pas de sentinelle, si je pouvais m'echapper par ici. (*Il fait des efforts.*)

LE MAJOR.

Che ne crois pas me tromper, c'est la voix de Roulmann. (*Appelant à voix basse en s'approchant de la palissade.*) Roulmann?....

LA DOUCEUR, *qui est descendu.*

Qu'entends-je?

ROULMANN.

Dieu me pardonne, c'est ma machor. Ma machor, est-ce vous?

LE MAJOR.

Eh! certainement, approche de cette palissade.

ROULMANN.

Che ne le puis, ma machor, je suis retenu sous clef, ils m'ont fait prisonnier.

LE MAJOR.

Che m'en doutais.... Ne t'inquiète pas, tu seras bientôt libre; mais parle vite, combien y avre-t-il de Français ici?

LA DOUCEUR, *à part.*

Ecoutons....

ROULMANN.

Deux cents au moins, ma machor, et tous bien résolus....

LA DOUCEUR, *de même.*

Bravo!

LE MAJOR.

Deux cents! tu es bien sûr?

ROULMANN.

Fort sûr, ma machor.

LE MAJOR.

Tiaple! ils sont plus que nous, che ne les croyais pas aussi nombreuses; mais che suis encore à deviner pourquoi ils n'ont pas placé par ici de sentinelle avancée.

LA DOUCEUR, *d'une voix forte.*

Qui vive?

VAUDEVILLE FINAL.

LE COMMANDANT.

AIR : *De la ronde française* (de Porro.)

Amis, au son du tambour,
Chantons après la victoire ;
Les favoris de la gloire
En France ont reçu le jour.

S'il faut d'un grand capitaine
Raconter tous les hauts faits,
L'on cite d'abord Turenne,
Et Turenne était français.

TOUS.

Amis, au son du tambour, etc.

LA DOUCEUR.

Pour déjouer à la guerre
De l'ennemi les projets,
Villars, Catinat, j'espère,
Etaient aussi deux français.

TOUS.

Amis, au son du tambour, etc.

VALENTINE.

N'craignant aucune anicroche,
Marchant à d'nouveaux succès,
Sans peur comme sans reproche,
Bayard était un français.

TOUS.

Amis, au son du tambour, etc.

FRIBERG.

Prenez donc des airs plus graves...
Je crois qu'ils le font exprès.

LA DOUCEUR.

Nous nommerons tous nos bravès....

FRIBERG.

Nommez donc tous les français.

TOUS

Amis, au son du tambour, etc.

VALENTINE, *au Public.*

Messieurs, de votre indulgence
Nous d'vons sentir les effets ;
Lorsqu'on chante la vaillance,
N'doit-on pas plaire aux français ?

LA DOUCEUR.

Quand nous montrons nos talens,
Si la critique nous guette ;
Fait's-lui battre la retraite,
Et moi je vais battre aux champs.

TOUS.

Quand nous montrons nos talens, etc.

Imprimerie PORTHMANN, rue Ste.-Anne, n. 43.

GUSMAN D'ALFARACHE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

Jean Henri

PAR MM. DUPIN ET EUGÈNE.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 22 OCTOBRE 1816.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle. HUET-MASSON, Libraire, rue St.-Honoré, n°. 304, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-Royal, au 2me., vis-à-vis le Café de la Régence.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSMAN D'ALFARACHE.	M. *Philippe.*
BERTRAND, riche Orfèvre, Oncle de GUSMAN.	M. *Edouard.*
ROSINE, Nièce de BERTRAND.	Mlle. *Rivière.*
DON MESQUINOZ, Prétendu de ROSINE.	M. *Guénée.*
CUISTADOR, Aubergiste. .	M. *Hyppolite.*
PEDRILLE, Ami de GUSMAN.	M. *Fontenay.*
BAMBINOZ, premier Garçon de la Noce.	M. *Justin.*
CHŒUR DE PARENS.	

La Scène est à Tolède.

GUSMAN D'ALFARACHE.

Le Théâtre représente un Jardin attenant à la maison de Cuistador, à droite du spectateur un grand berceau de verdure, à gauche vers le fond et faisant face au spectateur, une Auberge avec cette inscription : Cuistador Aubergiste ; *dans le fond et à travers les arbres on aperçoit la ville de Tolède.*

ACTE Ier.

SCENE PREMIERE.

GUSMAN *seul, en habit déguenillé.*

VOILA donc les lieux où je suis né, ces lieux où l'on m'a méconnu, où d'avares parens se sont enrichis de mes dépouilles ! murs de Tolède, après six ans d'absence, en quel état revoyez-vous Gusman d'Alfarache !

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Toujours, dit-on, le plaisir nous transporte,
Quand on revoit son pays, ses parens ;
Mais quand tous deux nous ont mis à la porte,
Les souvenirs ne sont pas très-touchans.
J'ai su loin d'eux me suffire à moi-même,
Du monde je suis citoyen ;
Oui, ma famille est aux lieux où l'on m'aime,
Et mon pays partout où je suis bien.

Mon camarade Pédrille ne revient pas ; aura-t-il des nouvelles ?..... Il fait une chaleur..... Attendons-le sous ces arbres ; ils dépendent sans doute de cet hôtel, mais pour se reposer on n'offense personne.

AIR :

Si, comme un sage le prétend,
Cette vie
Est une comédie,
Remplissons nos rôles gaîment,
Et chantons jusques au dénouement!

Faut-il donc être
Fier d'un emploi,
Où je ne doi
Qu'un seul instant paraître?
Aujourd'hui maître,
Hier valet;
Demain peut-être
Où monarque, ou sujet?
Mais, chefs, soldats,
Rois et prélats,
Ne faut-il pas
Arriver à la tombe?
Plus de héros,
Plus de rivaux...,
La toile tombe;
Nous sommes tous égaux!

Si, comme un sage le prétend,
Cette vie
Est une comédie,
Remplissons nos rôles gaîment,
Et chantons jusques au dénouement!

SCENE II.

GUSMAN, PEDRILLE.

GUSMAN.

Ah! te voilà, Pédrille..... Eh bien! qu'as-tu appris?.... ma belle inconnue.....

PÉDRILLE.

Calme-toi; tout est perdu.... ainsi, ce n'est pas la peine de nous tourmenter! J'ai découvert ta belle inconnue.... et je sais qui elle est....

GUSMAN.

Eh bien! elle est....?

PÉDRILLE.

La plus jolie couturière de cette ville; et l'on rend justice au mérite: dans deux heures, elle se marie.

GUSMAN.

Es-tu bien sûr ?

PÉDRILLE.

Oh! très-sûr; tu peux même prendre des informations, car le prétendu n'est pas loin, il est arrivé hier, et loge en cette auberge.

AIR : *Ces Postillons sont d'une maladresse.*

Dans un instant la noce doit se faire,
N'y pensons plus, crois-moi, c'est le plus sûr,
Et tu ne comptes pas, j'espère,
Etre invité par le futur.

GUSMAN.

L'hymen est un banquet, sans doute,
Où seul doit siéger le mari;
Mais que de gens, sans qu'il s'en doute,
Viennent dîner chez lui.

PÉDRILLE.

Ce n'est pas que tu n'ayes des droits à être garçon de la noce, car je te soupçonne d'être de la famille.

GUSMAN.

Moi, de la famille ?

PÉDRILLE.

Au moins cousin.

GUSMAN.

Cousin, une noce; comment sais-tu tout cela ?

PÉDRILLE.

Comment, comment.... Il faut prendre la peine de m'écouter.... Tu sais qu'il n'y a que deux églises dans ce quartier, et depuis ce matin j'étais en embuscade dans celle de St.-Dominique, bien persuadé que ta belle inconnue la fréquentait.

GUSMAN.

Elle y est venue ?

PÉDRILLE.

Au contraire; je n'ai vu paraître personne, et alors j'ai présumé qu'il fallait nécessairement qu'elle allât dans l'autre.

GUSMAN.

Et tu l'as trouvée là ?

PEDRILLE.

Justement. Mes pressentimens ne me trompent jamais....

J'ai suivi elle et sa duègne, et les ai vu entrer chez un joaillier: et comme elles n'en sortaient pas, j'ai présumé qu'elles étaient chez elles. — Quel est ce joailler? ai-je demandé à un voisin. — Le seigneur Bertrand.

GUSMAN.

Mon oncle!

PÉDRILLE.

Lui-même!..... Ah! tu vas voir.... N'a-t-il pas une fille? — Non, il n'a qu'une nièce. — Et alors j'ai présumé que puisqu'elle était nièce de ton oncle, elle devait être ta cousine.

GUSMAN.

Eh! fais-moi grâce de tes présomptions.

PÉDRILLE.

Alors, le voisin m'en a raconté plus que je n'en voulais savoir. — « Le seigneur Bertrand marie sa nièce Rosine à un riche habitant de Ségovie; on dit qu'il lui donnera une dot, moi je n'en crois rien; mais dans tous les cas, Dieu sait comme il l'a acquise, et ce n'est pas la peine de dépouiller un parent pour en enrichir un autre; chacun connaît sa conduite avec ce pauvre Gusman d'Alfarache, son neveu, qu'il a feint de ne pas reconnaître, à qui il a nié un dépôt de cinquante mille francs, et enfin qu'il a chassé comme un mendiant, non pas que ce ne fût un mauvais sujet, un libertin, mais enfin..... » — Et alors j'ai présumé que c'était toi, et je suis venu tout te raconter, indigné qu'un homme tel que toi..... un homme dont je répondrais comme de moi-même, ait pour oncle un aussi grand fripon.

GUSMAN.

Que veux-tu? tous les jours on est exposé à avoir des parens qui ne vous ressemblent pas.

PÉDRILLE.

C'est comme moi, j'ai un oncle qui est bien le plus honnête homme!

GUSMAN.

Allons...., allons...., il faut mettre la main à l'œuvre; aussi bien, les cinquante mille francs me tiennent au cœur.

PÉDRILLE.

Ils nous viendraient bien à point, car nous n'avons pas un maravédis.

GUSMAN.

Nous emprunterons.... Est-il si étonnant qu'on emprunte?

PÉDRILLE.

Non, mais il serait bien étonnant qu'on nous prêtât; dans tous les cas, ce ne sera pas sur gage.

GUSMAN.

Désespérerais-tu de mon étoile?

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

T'ai-je jamais trompé dans mes oracles?
Auprès de moi craindrais-tu le destin;
Et devons-nous regarder les obstacles,
Quand la fortune est au bout du chemin?
En pareil cas, c'est moi seul que j'écoute,
Sans calculer quel sort m'est réservé;
Et je ne songe à mesurer la route
Que lorsque je suis arrivé.

Faisons donc notre plan..... Pauvre, on m'a dédaigné..... Riche, on s'empressera de m'accueillir.... Il faut donc imposer d'abord à mes parens par mon faste et ma magnificence.

PÉDRILLE.

Eh! regarde-toi donc.... avec un tel habit.

GUSMAN.

Qu'est-ce qu'il a, mon habit? il est bien.

PÉDRILLE.

Oui, mais il est déchiré.

AIR: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Un bel habit est un point nécessaire;
Ne risquons rien sans un pareil appui.
C'est par l'éclat qu'on trompe le vulgaire;
On y voit mal quand on est ébloui.
Qu'il se rencontre un défaut, une tache,
Tout disparaît sous un manteau doré;
Mais comment veux-tu qu'on les cache
Lorsque l'habit est déchiré?

GUSMAN.

Je songerai à en avoir un autre.

PÉDRILLE.

Songe plutôt à avoir à dîner..... Il y a long-temps que je n'ai mangé, et tu as beau dire qu'on s'y habitue....

GUSMAN.

Tu as raison; où dînerons-nous.... Cette hôtellerie me paraît achalandée; ne m'as-tu pas dit que le prétendu y

demeurait.... Nous l'aurons sous la main ; je loue l'appartement au second.

PÉDRILLE.

Hein ?....

GUSMAN.

Oui, ce quartier me plaît, attends.... cependant je fais une réflexion.

PÉDRILLE.

A la bonne heure ; car il n'y a pas de raison.

GUSMAN.

Tout décidé...., je prendrai le premier ; il ne me sera pas plus difficile de payer le premier que le second.

PÉDRILLE.

Mais....

GUSMAN.

Un rien t'étonne..... Que diras-tu si sans bourse délier je te fais loger dans cette hôtellerie et traiter comme un grand seigneur, et sans tromper personne ? car d'avance j'avertirai notre hôte que je ne payerai pas.

PÉDRILLE.

Il nous mettra à la porte.

GUSMAN.

Il sera trop heureux de nous recevoir, et je crois même qu'il nous offrira sa bourse. Tais-toi, le voici sans doute ; fais comme moi, et sois à ton rôle.

SCENE III.

LES PRÉCEDENS, CUISTADOR.

CUISTADOR, *à la cantonnade.*

Voyez le coquin.... le gueux.... le misérable.... Oser nier, quand je le prends sur le fait.... Boire un verre de vin, et du vin étranger, encore.... hors d'ici à l'instant.

PÉDRILLE.

Oh ! le vilain avare ; il ne nous hébergera jamais gratis.

CUISTADOR, *avançant.*

Hein ?.... qu'est-ce ?.... des étrangers devant ma porte, voudraient-ils entrer ? Point de malle, de valise, ce sont des maraudes ; habit déchiré, ce sont des coquins.

PÉDRILLE.

Quand je te le disais, l'habit fait son effet.

GUSMAN, *faisant semblant de ne pas voir Cuistador.*

Oui, mon cher Comte, tu as beau rire de ma folie, moi j'aime les déguisemens (*Bas à Pédrille*) Vas donc. (*Haut.*) Depuis que j'ai quitté le palais du vice-roi, mon oncle, tu ne peux pas t'imaginer combien l'incognito m'a procuré d'aventures piquantes.

CUISTADOR.

Qu'est-ce qu'ils disent donc?.... Un vice-roi.... (*Il va se cacher sous le berceau de fleurs, et écoute.*)

PEDRILLE.

Cependant vous permettrez, M. le Duc....

CUISTADOR, *à part.*

Un duc!....

GUSMAN.

Encore.... je t'ai défendu de me donner ce nom.

AIR : *De Lantara.*

Tu sais bien qu'ici mon Altesse
Est ton égale en ce moment;
Ce n'est pas perdre ma noblesse,
Que de l'oublier un instant.
Perdre son nom, c'est peu de chose, certe.

PÉDRILLE.

C'est beaucoup, moi, je le soutien :
Combien de gens, s'ils faisaient cette perte,
Se trouveraient réduits à rien.

CUISTADOR.

Un altesse dans mon auberge!

GUSMAN.

Je suis curieux de savoir comment on nous recevra sous ce costume. Le maître de cette hôtellerie voudra sans doute nous ongédier. (*A haute voix.*) Il nous traitera pour le moins de larauds..... Oh! j'y suis fait; ça m'est arrivé tant de fois!

CUISTADOR, *toujours à part.*

Ca ne m'arrivera pas.

PEDRILLE, *feignant de se tromper.*

Mais, monseigneur.... je veux dire camarade.... pourquoi vos.... pourquoi t'exposer ainsi?

GUSMAN.

Ah! mon ami, la probité est si rare.

PÉDRILLE.

A qui le dites-vous?

GUSMAN.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Sous cette enveloppe grossière,
J'éprouve mes sujets nombreux,
Et pour juger leur caractère,
J'ai voulu tout voir par mes yeux.
Crois mon expérience extrême,
Tous les hommes ne valent rien.

PÉDRILLE.

Ah! monseigneur, je le vois bien,
Les a tous jugés par lui-même.

GUSMAN.

Mais si par hasard il s'en trouvait dont je reconnusse la franchise et la loyauté, ils doivent s'attendre aux marques les plus touchantes de mon estime.

CUISTADOR.

Quelle gaucherie j'allais faire!

GUSMAN.

Tu auras soin de faire tenir une centaine de pistoles à ce malheureux cabaretier qui nous logea hier au soir.

PÉDRILLE.

Oui, à l'auberge de la belle étoile.

GUSMAN.

Un repas détestable, je n'ai jamais plus mal soupé.

PÉDRILLE.

Nous pouvons même dire que nous n'avons pas soupé du tout.

GUSMAN.

N'importe; il nous l'a offert de bon cœur et sans exiger de nous aucun payement.

AIR : *Jean Jeannot.*

Prends garde qu'il ne connaisse
La main qui le soulagea,
Et qu'il l'ignore sans cesse.

PÉDRILLE.

Ah! je vous reconnais là;
Oui, celui que votre Altesse
Comble ainsi de ses bienfaits,
Ne s'en aperçoit jamais.

CUISTADOR.

C'en est assez..... montrons-nous, et faisons semblant de n'avoir rien entendu.

SCENE IV.

LES MEMES, CUISTADOR *entrant, et faisant du bruit.*

GUISTADOR.

Hum.... hum.... Peut-on savoir ce que veulent ces Messieurs? veulent-ils me faire la faveur d'entrer chez moi? Bon vin, bon gîte, et bonne table.

GUSMAN.

Seigneur aubergiste, nous vous remercions, mon camarade et moi, nous ne logeons pas d'ordinaire en si belles hôtelleries.

PÉDRILLE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Pour nous votre hôtel est trop cher,
Et nous aimons la promenade;
Par goût nous logeons en plein air:
Demandez à mon camarade.

GUSMAN.

Oui, nous fuyons les grands repas,
Sans qu'aucun de nous soit malade;
Quelquefois nous ne soupons pas:
Demandez à mon camarade.

CUISTADOR.

(*A part.*) Son camarade; les y voilà. (*Haut.*) Eh! pourquoi donc, Messieurs? chez moi, il n'en coûte pas plus cher qu'ailleurs.... on y est mieux, et voilà tout.

GUSMAN, *à Pédrille.*

Il a l'air d'un honnête homme.

CUISTADOR, *à part.*

Il me prend pour un honnête homme, il ne se doute de rien. (*Haut.*) Par St.-Jacques de Compostelle! C'est bien moi qui demanderais un maravédis de trop à un voyageur?

GUSMAN.

J'en suis persuadé, et c'est pour cela que je ne veux pas vous tromper; nous pourrions faire beaucoup de dépense chez vous.... et notre bourse ne nous permet pas....

CUISTADOR.

Que ne le disiez-vous?.... vous n'avez pas d'argent....?

Eh bien! moi, j'en ai, vive dieu! Jérôme Inigo Cuistador n'est pas un juif; non, seigneurs cavaliers.

AIR *de Marianne.*

Morbleu, vous allez me connaître;
Puisque vous ne pouvez payer,
Chez moi vous parlerez en maître,
Et vous logerez au premier.
Je veux, j'entends
Que tous mes gens
A vous servir soient prompts et diligens.
D'un malheureux
Lorsque je peux
Faire le bien,
L'or ne me coûte rien.
Non, jamais je ne le regrette;
Par les bienfaits je m'enrichis.
(*A part*)
Que j'en loge ainsi vingt gratis,
Et ma fortune est faite.

GUSMAN.

Nous sommes capables de nous en aller sans payer, et je suis même sûr que nous ne vous payerons pas. (*A Pédrille.*) Tu vois que je le préviens.

CUISTADOR.

Et vous croyez que je recevrais votre argent.... Ah! vous ne me connaissez pas: si les hommes sont frères, c'est pour s'obliger.

AIR: *Cet arbre apporté de Provence.*

Si j'ai plus que le nécessaire,
Partager est un devoir, je crois.
Nous descendons tous du même père,
Et nous avons tous les mêmes droits.
Le monde est une famille entière.

GUSMAN.

Et si je me trouve sans argent,
C'est qu'il faut que notre premier père
M'ait oublié dans son testament.

CUISTADOR.

C'est ça.....

GUSMAN.

Je dois vous prévenir aussi que nous aimons la bonne chair, et surtout à avoir nos aises.

CUISTADOR.

(*A part.*) Ils se trahissent. (*Haut.*) Qu'à cela ne tienne.

Vous n'avez qu'à parler, toute la maison est à vous, et je vais vous faire préparer le plus bel appartement.

GUSMAN, *lui prenant la main et d'un air mystérieux l'amenant au bout du théâtre.*

Mon cher Hôte!

CANON.

Air de M. Doche.

Ce qu'on donne à l'indigence
N'est jamais, jamais perdu;
Et le ciel, quand il y pense,
Récompense la vertu.

PÉDRILLE.

Avant peu vous pourrez connaître
Que la probité,

GUSMAN.

L'honneur,

PÉDRILLE.

Et cætera.

CUISTADOR.

C'est clair, je comprends tout cela.

PÉDRILLE.

Aucun de nous ne vous paîra, peut-être;
Mais ce sera... ce sera...
Le Ciel qui vous paîra.
Car....

GUSMAN.

Car.

CUISTADOR.

Car.

ENSEMBLE.

Ce qu'on donne à l'indigence
N'est jamais, jamais perdu,
Tôt ou tard la Providence
Récompense la vertu.

(*Cuistador rentre dans l'hôtellerie.*)

SCENE V.

GUSMAN, PEDRILLE.

Eh bien! qu'en dis tu? Venez maintenant, seigneur don Bertrand, nous vous recevrons dans le bel appartement, au premier.... Il est fâcheux que notre costume ne réponde pas.

PÉDRILLE.

Oui, le mien est assez bon pour un valet; mais le tien est trop modeste pour un maître.... J'entends du bruit; voyons ce que ce peut être.

SCENE VI.

PEDRILLE, GUSMAN, *dans le fond:* DON MESQUINOZ, *avec un habit magnifique.*

MESQUINOZ.

Je crois qu'en cet état je puis me présenter chez don Bertrand.... Je vais prendre le plus long, afin de faire voir ma parure à toute la ville de Tolède.

PÉDRILLE.

C'est le futur!

GUSMAN.

Le bel habit!

MESQUINOZ.

Je crois que je ferai sensation avec ce pourpoint; hier, déjà, à la promenade, c'était à qui me montrerait au doigt. Par exemple, on me l'a un peu manqué.... Il est un peu large....

GUSMAN.

Emprunter l'habit du futur, ce serait un coup de maître.

MESQUINOZ.

Je fais une réflexion. Pourquoi avant la noce n'irai-je pas voir le seigneur Benarez, ce gros chanoine qui doit me recommander au duc de Medina-Cœli, pour me faire avoir une place de corrégidor à Ségovie..... Un chanoine! c'est une très bonne recommandation..... S'il allait me procurer

une entrevue avec son excellence.... Je suis sûr qu'elle aurait du plaisir à me voir.

GUSMAN.

J'y suis; il va me le prêter. Dis comme moi et sois à ta réplique.

SCENE VII.

MESQUINOZ, GUSMAN, PEDRILLE, *entrant en scène.*

GUSMAN, *le saluant à droite.*

Monsieur.....

PÉDRILLE, *le saluant à gauche.*

Monsieur....

GUSMAN.

N'êtes-vous pas le jeune seigneur qui vous promeniez hier soir au Prado?

MESQUINOZ.

Moi-même.... Ils me prennent pour un jeune seigneur. Comme ils regardent mon habit!

GUSMAN.

Nous venons de la part du duc de Medina-Celi... Je suis son tailleur.

PÉDRILLE.

Et moi son laquais.

MESQUINOZ.

Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi.

GUSMAN.

Son excellence vous a vu hier à la promenade avec cet habit, et elle l'a trouvé si galant qu'elle veut absolument s'en faire faire un tout pareil.

MESQUINOZ.

Je suis trop flatté! Quel bonheur! Quand ce serait un fait exprès.

GUSMAN.

Ce qu'il y a de plus heureux, c'est que je viens au nom de son altesse emprunter votre habit et l'emporter.

MESQUINOZ.

Et vous dites donc que c'est heureux pour moi?

PÉDRILLE.

C'est une marque de faveur très-distinguée.

MESQUINOZ.

Justement, dans ce moment j'ai besoin de la protection de M. le duc.

GUSMAN.

Vous êtes sûr de l'obtenir. Mais qu'est-ce que vous regardez?

MESQUINOZ.

C'est qu'il me semble que pour un tailleur de la cour, vous avez là un habit qui aurait besoin de pièces.

GUSMAN.

Monsieur, c'est que je suis un tailleur honnête homme.

AIR *de la Partie carrée.*

L'état, d'ailleurs, ne fait plus rien qui vaille;
Tout dégénère, et Dieu sait à quel point!
Oui, sur vingt habits que l'on taille,
A peine, hélas! gagne-t-on un pourpoint!
Nos grands seigneurs, devenus économes,
Ont comprimé l'élan de mes ciseaux;
Enfin, chacun, dans le siècle où nous sommes,
S'arrache les morceaux.

Voilà pourquoi je n'en ai pas. Mais dépêchez, il n'y a pas un moment à perdre; il faut demain matin que monseigneur ait son habit.

MESQUINOZ.

C'est qu'aujourd'hui il faut que je paye le mien. Je me marie... Si son altesse voulait seulement attendre.

GUSMAN.

Attendre!.... Ne connaissez-vous pas les grands; on ne les sert bien qu'en les servant promptement.

MESQUINOZ.

Voyez-vous, j'ai beaucoup d'autres habits.... Mais pour l'instant je n'ai que celui-là d'un peu propre; mon petit jaune est usé, et mon gris camelot a le juste-au-corps déchiré, avec les manches pareilles.

AIR:

AIR : *On culbute par compagnie.*

Comment oser dans cet état
Rendre visite à ma future?

GUSMAN.

Pour vous parer d'un vain éclat;
Vous devez trop à la nature.

PÉDRILLE.

Abjurez un art emprunté.

GUSMAN.

Oui, la vérité seule est belle.

MESQUINCZ.

J'estime fort la vérité;
Mais doit-on s'habiller comme elle?

GUSMAN, *vivement.*

Nous pouvons arranger tout cela... Vous montez dans votre chambre et vous vous y renfermez..... Si votre oncle vient, vous êtes chez le duc de Medina-Cœli, qui vous a fait demander en son palais. Moi, j'emporte l'habit, je me dépêche, j'agis, je prends mes mesures, et dans une heure je vous le rapporte.... Il ne m'en faut pas davantage.

AIR : *Non più andrai.* (Delle Nozze di Figaro.)

Dès demain vous voyez son altesse
Qui, pour vous, sur-le-champ s'intéresse.
Vous avez pour charmer son altesse,
Votre esprit
Et surtout votre habit.

MESQUINOZ.

Quoi! vous croyez, en conscience?

GUSMAN.

Du succès je réponds d'avance.

MESQUINOZ.

Je ne fais plus de résistance,
J'obéis à son excellence.

GUSMAN *et* PÉDRILLE.

Ah! pour nous quel heureux destin.

GUSMAN.

Allons, courage,
Vite à l'ouvrage;
De mon message,
Tout me présage
L'heureuse fin.
Quoi! demain, etc.

Ah! l'heureuse circonstance,
Notre sort est décidé,
Et tout cède à l'influence
Qu'exerce un habit brodé.

Auprès de son excellence,
Mon destin est decidé,
Et tout, etc.

(*Ils entrent dans l'hôtellerie.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration.

SCENE PREMIERE

PÉDRILLE, GUSMAN, *sortant de l'hôtellerie, vêtu des habits de Mesquinoz.*

GUSMAN.

Eh bien ! que dis-tu de ce déjeûner ?

PÉDRILLE.

Ma foi, j'y ai fait honneur.

GUSMAN.

Et les soins..... les égards.... Ah ! ça, tu ne m'en veux pas de ne t'avoir point donné l'altesse....

PÉDRILLE.

Tout le monde ne peut pas être grand seigneur..... Il n'y aurait plus de valets-de-chambre....

AIR : *Du Verre.*

J'étais né pour être servi ;
Mais la fortune me délaisse :
Tout comme un autre j'ai suivi
Le char brillant de la déesse.
Mais ses amans, ses courtisans,
En foule assiégeaient la portière ;
N'ayant plus de place dedans,
Elle m'a fait monter derrière.

GUSMAN.

(*Même Air.*)

Le hasard seul fixe les rangs
Parmi cette foule enivrée ;
Mais il déplace en même temps
L'habit de cour et la livrée.
Ce char, qui traîne tant de gens,
N'a qu'à rencontrer une ornière...
Tout culbute, et l'on voit dedans
Ceux qui jadis étaient derrière !
Ah ! ça, dis-moi ?.... Le futur ?

PÉDRILLE.

Sous la clef.

GUSMAN.

Notre hôte ?

PÉDRILLE.

Est à nos ordres, ainsi que toute la maison.

GUSMAN.

Et mon oncle, ma cousine, toute la famille ?

PÉDRILLE.

Vont arriver dans l'instant. Je leur ai fait dire qu'avant la cérémonie, le futur voulait leur donner dans son hôtel un grand déjeûner.

GUSMAN.

Bon, mes amis, vous voilà tous en jeu.... Il est temps de commencer... Il ne s'agit plus que d'avoir là.... sous la main deux ou trois cent mille francs....

PÉDRILLE.

Nous les aurons...

GUSMAN.

T'es-tu procuré cette cassette ?

PÉDRILLE.

C'est fait.

GUSMAN.

Tu l'as bien fermée ?

PÉDRILLE.

En voici la clef. N'as-tu pas peur qu'on ne vole ce que nous y avons mis ?.... des cailloux.

GUSMAN.

Maintenant, tu remettras cette lettre à son adresse.

PÉDRILLE.

A Don Gusman d'Alfarache ! Comment, c'est à toi ?

GUSMAN.

Tu me la remettras quand je te ferai signe..... Mais voici notre hôte ; tais-toi.

SCENE II.

LES MEMES, CUISTADOR.

CUISTADOR.

Ces Messieurs sont-ils satisfaits ?! (*à part.*) Tudieu, quel habit Monsieur le duc a déjà commencé à trahir l'incognito; ne faisons semblant de rien et redoublons de zèle.

Tout est prêt pour l'hyménée,
Et l'on n'attend plus que vous.

PREMIER GARÇON DE LA NOCE.

Qu'il est doux d'être garçon d'la noce !
On tient les gants du marié,
On fait avancer le carrosse,
Et puis l'on s'en retourne à pié !

CHŒUR.

Pour cette, etc.

BERTRAND.

Comment, Mesquinoz ne paraît pas.... Je devine, la toilette de noces.

BAMBINOZ.

Il est bien étonnant que le cousin ne soit pas encore prêt. La cérémonie est pour midi... Et nous tenons onze heures trois quarts.

ROSINE.

Je vous réponds qu'il n'est pas cela et que nous avons le temps.

BERTRAND, *à Bambinoz.*

Voyez donc, seigneur Bambinoz.... Pressez-le, hâtez sa toilette... Tout est prêt à l'église, et l'on va nous attendre.

BAMBINOZ.

Ah ! ah ! se faire attendre le jour de ses noces.

(*Il entre dans l'auberge.*)

SCENE IV.

LES PRECEDENS, *hors Bambinoz.*

BERTRAND.

N'être pas encore prêt ! Moi qui, pour arriver à temps, vient de brusquer une excellente affaire. (*Tirant de sa poche un écrin.*) Un écrin de 60,000 francs qu'on m'a laissé pour 50,000. Si j'avais eu le temps de marchander... Eh bien ! qu'est-ce, Rosine ? D'où vient cet air sérieux ?... Tu verras, tu verras, je te promets que tu l'aimeras.

ROSINE.

Je n'ai pas dit cela.

BERTRAND.

Comment, comment ?

ROSINE.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Quand vous nous donnez l'un à l'autre,
Dans l'hymen par vous projeté,
C'est mon goût, bien moins que le vôtre,
Que votre cœur a consulté.
De vous plaire je suis jalouse,
Et j'obéis à votre loi ;
Oui, c'est pour vous que je l'épouse...,
Si vous pouviez l'aimer pour moi !

SCENE V.

LES PRECEDENS, BAMBINOZ.

BAMBINOZ.

Le croirez-vous ?... Le futur n'y est pas... il est sorti !

TOUS.

Il est sorti ?

BERTRAND.

Au moment d'aller à l'église ?

BAMBINOZ.

Il y a là un monsieur qui m'a dit de sa part qu'on retardât la cerémonie de quelques heures ; que le duc de Medina-Cœli l'avait fait demander pour la place que vous savez...

BERTRAND.

Le duc de Medina-Cœli ! c'est autre chose... mais ce n'est pas moins très-embarrassant ! La famille qui est invitée... Seigneur Bambinoz, passez à l'église... dites que c'est différé... et vous, messieurs...

BAMBINOZ.

Ah ! le cousin a fait dire qu'on déjeunât en l'attendant, vous pouvez commander en son nom.

BERTRAND.

C'est bon ! ça fait passer le temps... Entrez, messieurs ! (*à part.*) Le duc de Medina-Cœli ! (*a Rosine.*) Hein ? n'es-tu pas trop heureuse ? Entrons, entrons.

(*Ils vont pour entrer ; la porte de l'auberge s'ouvre ; Pédrille sort le premier le chapeau à la main... Tous s'arrêtent.*)

SCENE VI.

LES PRECEDENS, GUSMAN.

GUSMAN, *à la cantonnade.*

Alvar, vous aurez soin que ma voiture m'attende au Prado. Si le comte de Torgas vient me visiter, vous lui direz que je serai ici de retour dans la soirée.

BERTRAND ET LES GENS DE LA NOCE, *ôtant leur chapeau.*

C'est quelque grand seigneur.

GUSMAN.

Quels sont ces bonnes gens?

PÉDRILLE.

Monseigneur, c'est une noce.

GUSMAN.

Entrez, entrez... que je ne vous dérange pas.

(*Ils entrent tous en le saluant.*)

Et vous, Pédrille, tachez de vous informer dans cette ville de la demeure du seigneur Bertrand.

(*Bertrand et Rosine s'arrêtent.*)

BERTRAND.

Que me veut-on? Serait-ce pour un achat de pierreries?

GUSMAN.

C'est un joaillier des plus riches et des plus honnêtes de Tolède.

BERTRAND.

Un des plus honnêtes... Faisons-nous connaître. (*haut.*) Si monseigneur a besoin du seigneur Bertrand, je viens lui offrir mes petits services, car c'est moi-même.

GUSMAN.

Comment! il serait possible?... Eh! oui. Quoi! vous ne reconnaissez pas vos parens et vos meilleurs amis? Il ne vous souvient plus de Gusman d'Alfarache?

ROSINE, *avec joie.*

Mon cousin!

BERTRAND, *à part.*

En habit brodé! (*haut.*) Et oui, ce cher Gusman! (*à part.*) qui diable l'amène?

GUSMAN.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Depuis dix ans j'étais absent.

BERTRAND.

Mais qu'avez-vous donc fait, de grâce ?

GUSMAN.

Moi, j'ai fait fortune.

BERTRAND.

Vraiment !
Ce cher neveu ! que je l'embrasse.

GUSMAN.

Je puis le dire hautement :
Long-temps mon sort fut un problême ;
Mais je jouis en ce moment,
Et d'une fortune, et d'un rang,
Que je me suis faits moi-même.

BERTRAND.

Quoi ! tu serais devenu ?...

GUSMAN.

Qu'importe qui je puisse être ; qu'il vous suffise de savoir que j'ai voulu me retrouver au milieu de ma famille, parmi de bons parens tels que vous, mon cher oncle, qui m'aimeront et me chériront plutôt pour moi que pour ma fortune.

PÉDRILLE, *à part.*

Où diable veut-il en venir ?

GUSMAN.

Nous avons bien quelques petits comptes à régler ensemble... Vous avez à moi, à ce qu'on m'a dit, quelques milliers de pistoles qui me viennent de l'héritage de mon père... Mais, qu'il ne soit pas question de ces misères-là ; parlons plutôt de vous, de la famille... comment tout le monde va-t-il ?

BERTRAND.

Bien, très-bien ! Tu arrives fort à propos... C'est aujourd'hui que nous marions ta cousine Rosine.

GUSMAN.

Vous me permettez de lui faire mon compliment ?

(*Il l'embrasse.*)

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Que de grâces dans son maintien !
Qu'elle me paraît embellie !

BERTRAND.

Tu sais que Rosine n'a rien ?
Aussi, c'est moi qui la marie !
Elle n'est riche qu'en attraits !

GUSMAN.

Mais sa richesse est peu commune ;
Car chaque jour, je le croirais,
Semble ajouter à sa fortune !

Et il y a sans doute un grand repas.

BERTRAND.

Non, non ; je n'ai invité personne... Je déteste le faste, et puis il y a un peu de brouille dans la famille ; ils se sont très-mal conduits avec moi.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Je pourrais t'en dire de belles.

GUSMAN.

Eh ! songe-t-on à des querelles !
Un jour de noce, entre parens,
Doit terminer tous différens !

BERTRAND.

Aussi j'ai la délicatesse
De les inviter à la messe,
Parce que je suis bon chrétien !

PÉDRILLE, *à part.*

Et que cela ne coûte rien !

GUSMAN.

C'est donc moi qui vous donnerai à dîner ; je veux traiter toute ma famille pour célébrer mon retour. Pédrille, commandez le dîner le plus somptueux.

BERTRAND.

Diable !.. comptez-vous rester long-temps parmi nous ?

GUSMAN.

Non... Je quitte cette ville dès demain.

ROSINE.

Dès demain ?

GUSMAN.

J'ai même, avant mon départ, un service à vous demander.

BERTRAND.

Comment donc ? parle.

GUSMAN.

Oh ! rien... Ce sont deux ou trois cent mille francs que j'ai là haut en diamans.

BERTRAND.

Hein !

GUSMAN.

Pendant mon absence, il serait imprudent de les laisser dans une auberge.

BERTRAND.

Trois cent mille francs !

GUSMAN.

Et j'avais songé d'abord... Mais ce serait abuser de votre complaisance...

BERTRAND.

Pourquoi donc ?

GUSMAN.

Si je vous confiais ce dépôt...

BERTRAND.

Je le garderais, mon ami... et avec plaisir...

GUSMAN.

J'en étais persuadé... Là-dessus, je connais votre délicatesse... Je vous les remettrai donc tantôt... Mais courez, mon cher oncle, allez avertir mes chers parens.... Non, laissez-moi ma cousine... elle sera ici en famille.

SCENE VII.

GUSMAN, ROSINE.

ROSINE.

Ah ! mon cousin, que je suis aise de vous parler... Je n'ai d'espoir qu'en vous. Et ce mariage ?

GUSMAN.

Est-ce qu'il vous déplairait ?

ROSINE.

Oui, mon cousin.

GUSMAN.

Eh bien! ma petite cousine, il ne se fera pas, rassurez-vous... Votre futur est un sot...

ROSINE.

Oui, mon cousin...

GUSMAN.

M'aimez-vous mieux que lui?...

ROSINE.

Oui, mon cousin... Mais je n'oserais, vous êtes si riche!

GUSMAN.

Ah! si ce n'est que cela, rassurez-vous.

ROSINE.

AIR : *Vaudeville de Vadé à la Grenouillère.*

Le destin vous a protégé;
Mais pour nous un bonheur extrême,
C'est qu'il ne vous a point changé,
Vous me semblez toujours le même.
Quand c'est par un air insolent
Que plus d'un parvenu s'affiche,
Vous êtes doux et complaisant,
Et je vous en fais compliment,
Vous n'avez pas l'air d'être riche.

GUSMAN.

Eh bien! ma cousine, vous avez plus d'esprit que toute la famille.

ROSINE.

Que dites-vous?

GUSMAN.

La vérité. Il m'en coûterait trop de vous tromper. Apprenez....

SCENE VIII.

LES MEMES, BERTRAND, CHŒUR DE PARENS.

CHŒUR.

AIR : *Où peut on être mieux.*

O jour trois fois heureux!
Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille!
Ce fortuné retour
Le rend à notre amour.
Qu'ici la gaîté brille.

GUSMAN.

Mes chers parens,
Quels doux instans!

pas apporté avec elle ses diamans; et comme je sais que vous en avez de fort beaux je vous prie de me les prêter seulement pour un jour... Votre ami, etc. »

C'est fort embarrassant... Ceux que j'ai ne sont pas montés. (*à Pédrille.*) Dis à son valet qu'il m'est impossible...

PÉDRILLE.

Mais, monsieur, il va croire que c'est une défaite.

GUSMAN.

Tu as raison... D'ailleurs, c'est un homme à ménager, et plutôt que de le désobliger... J'aime mieux louer des pierreries... Vas prendre là-haut un millier de pistoles, et cours chez le premier joaillier... Tu en donneras le prix qu'il demandera.

BERTRAND, *à part.*

Diable! une bonne affaire. (*haut.*) Comment donc, mon neveu, et pourquoi aller si loin? Ne sommes-nous pas joailliers? Ces messieurs et moi sommes prêts à vous louer des diamans au prix que vous voudrez, plutôt pour vous rendre service, que pour le faible gain que nous prétendons en retirer.

TOUS.

Certainement!

GUSMAN.

Les juifs! (*haut.*) J'accepte avec reconnaissance.

BAMBINOZ.

Je me flatte de faire affaire avec vous, et vous serez content.

UN PARENT.

J'espère que le cousin me donnera la préférence... Je vais envoyer chez moi.

BERTRAND, *à part.*

Comme ils sont avides! (*haut.*) Point du tout, messieurs, je me flatte que ce sera avec moi... car j'ai la justement [illegible] écrin qui m'a coûté ce matin cinquante mille francs. J'ai [illegible] refusé d'en louer les diamans sur le pied de deux [illegible] par jour!.. Mais, pour mon neveu...

GUSMAN.

donne [illegible] assez beaux... [illegible]
mais, [illegible] lle, portez ces [illegible]

Mellos, et dites-lui que demain je lui en enverrai d'autres, car je ne veux pas desobliger ces messieurs, et je veux aussi leur prendre quelque chose.

(*Pédrille sort.*)

MESQUINOZ, *à la fenêtre de l'auberge.*

Le tailleur de monseigneur est bien long-temps à revenir... Ah ! mon Dieu ! qu'est ce que je vois donc là... L'oncle Bertrand et mon habit qui est près de lui !

TOUS.

Le cousin est trop bon !

GUSMAN.

Je suis fâché que ce message ait retardé notre dîner. Plaçons-nous, je vous prie...

SCENE X.

LES PRECEDENS, MESQUINOZ *en petite veste, sortant de l'hôtellerie.*

BERTRAND.

Que vois-je ? c'est mon futur neveu Mesquinoz !... Soyez le bien venu !... Nous vous croyions chez le duc de Medina-Cœli.

MESQUINOZ.

J'en suis tout revenu.

BERTRAND.

Dans cet acoutrement ?

MESQUINOZ.

Non ; c'est un petit négligé. (*à Gusman.*) Ah ! ça, monsieur, il y a assez long-temps que je vous attends... Me rendrez-vous mon habit ?

TOUS.

Son habit !...

GUSMAN, *froidement.*

C'est juste... quelle heure avez-vous, mon oncle ?

BERTRAND.

Cinq heures dans l'instant.

GUSMAN.

Je suis dans mon tort... Il y a plus d'une heure que je vous l'ai emprunté...

TOUS.

Emprunté ?

MESQUINOZ.

Et m'expliquerez-vous au moins comment je le retrouve sur votre corps ?

GUSMAN.

Dans un instant, vous allez le savoir. (*A Bertrand, en lui présentant une clef.*) Mon oncle, prenez cette clef..... Mon cher Cuistador, mes chers parens... Je vous dois une petite explication.... Je suis à vous dans la minute. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LES PRECEDENS, *excepté Gusman.*

BERTRAND.

Comment! c'est toi qui as prêté un habit à notre neveu Gusman ?

CUISTADOR.

Leur neveu... Comme ils sont dupes! il ne l'est pas plus que moi; sachez que c'est pour vous éprouver.

BERTRAND.

A d'autres!.. Je l'ai bien reconnu, peut-être ? C'est Gusman d'Alfarache qui est devenu un grand seigneur, et qui est notre parent.

CUISTADOR.

Lui! c'est un neveu du vice-roi, et je soupçonne que c'est le duc de Medina-Cœli lui-même.

MESQUINOZ.

Eh ? non, vous êtes tous dans l'erreur. C'est le tailleur du prince...' je le sais bien.

BERTRAND.

Son tailleur.... ah!... ah!... comme on l'a attrapé, ce pauvre Mesquinoz... un tailleur qui a pour vaisselle de voyage de l'argenterie comme celle-là.

CUISTADOR.

Comment ? mais elle est à moi, cette argenterie.

BERTRAND.

Et les pierreries qui sont dans cette cassette sont peut-être

à vous? (*Il l'ouvre avec la clef que Gusman vient de lui remettre.*) Des cailloux!

ROSINE.

Un papier! lisons :

« Je reconnais avoir reçu fidèlement de mon oncle Bertrand la somme de cinquante mille francs que mon père » avait mise chez lui en dépôt, de laquelle somme je lui » donne quittance.

« *Signé* GUSMAN D'ALFARACHE. »

BERTRAND.

Je suis atteré.

MESQUINOZ.

C'est en bonne forme. Ah! çà, vous lui deviez donc de l'argent?

TOUS LES PARENS.

Que vois-je?

SCENE XII.

LES PRECEDENS, GUSMAN *en habit déguenillé, comme à la première scène, Pédrille tenant à la main l'habit de Mesquinoz.*

GUSMAN.

Votre neveu Gusman... Aussi pauvre qu'autrefois, mais un peu plus rusé. L'apparence est tout pour vous, mes chers parens, et sous mon veritable costume vous m'auriez peut-être encore fermé votre porte.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

De cet habit l'influence
N'a seule acquis vos bontés.
(*A Mesquinoz.*)
Je vous le rends, et comptez
Sur notre reconnaissance.
Je vous dois tout mon esprit,
Je vous dois tout mon crédit;
Car je vous dois mon habit.
Ma conduite que l'on fronde,
N'est pas nouvelle, je croi,
Et bien d'autres avant moi
Avaient brillé dans le monde
Avec des habits pompeux
Qui n'étaient pas faits pour eux.

BERTRAND.

Comment! et mon écrin de cinquante mille francs?

GUSMAN.

Je le garde, et nous sommes quittes; j'aurais pu, en invoquant les lois, vous forcer à cette restitution... mais les procès sont trop chers, même à gagner. D'ailleurs, une pareille affaire n'aurait pas fait honneur à la famille. Restons donc comme nous sommes : chacun a recouvré sa fortune... et j'offre la mienne à ma chère Rosine; car vous voyez, seigneur Mesquinoz, que la dot est entre mes mains, et que la place de corrégidor n'est pas encore entre les vôtres. (*à Bertrand.*) Oui, mon oncle, vous donnez votre consentement. C'est à cette condition que je garderai le silence.

CUISTADOR.

Ah! çà, seigneur? et mon dîner?

PÉDRILLE.

Que nous demandez-vous? Nous vous avons prévenu que nous ne vous paierions pas.

GUSMAN.

Non, Pédrille, je cesse d'être grand seigneur, je paie mes dettes.

BERTRAND, *montrant Pédrille.*

Et ce fripon-là qui était aussi d'intelligence : ils pèsent dix-huit karats!

PÉDRILLE, *lui montrant une pierre.*

Vous ai-je trompé? En voilà une qui en pèse plus de vingt-quatre.

BERTRAND.

Allons, puisqu'il faut en passer par là, je puis au moins compter sur votre discrétion à tous.

GUSMAN.

En pouvez-vous douter? Ces messieurs n'ont-ils pas pour vous la même amitié que pour moi?

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *Vaudeville de Irons-nous à Paris?*

GUSMAN.

Quel plaisir en ces lieux j'éprouve,
Je vous revois après dix ans!
Ah! le vrai bonheur ne se trouve
Qu'au milieu de ses bons parens.
Oui, leur cœur nous chérit sans cesse;
Mais ici-bas pour être heureux,
Croyons toujours à leur tendresse,
Mais ne comptons jamais sur eux.

BERTRAND.

De la fortune dans ce monde,
Chacun veut briguer les faveurs ;
On court, on s'intrigue à la ronde....
Hélas ! pauvres solliciteurs,
Le hasard fait la réussite ;
Et pour parvenir aujourd'hui,
Vantez tout haut votre mérite,
Mais ne comptez jamais sur lui.

MESQUINOZ.

Voyez ces Rois, d'humeur guerrière,
Au loin conquérant des États,
Sur leur promesse mensongère,
Pauvres humains ne comptez pas ;
Mais au sein d'une paix profonde,
Ces rois qui bornent tous leurs vœux
A rendre le bonheur au monde,
Peuples, comptez toujours sur eux.

PÉDRILLE.

Voyez cette troupe frivole
Qui sans cesse assiège les cours ;
C'est vers le plaisir qu'elle vole ;
N'y comptez que dans les beaux jours.
Mais pour ces preux, pleins de vaillance,
Tandis que vous serez heureux,
Ne comptez pas sur leur présence ;
Mais au combat comptez sur eux.

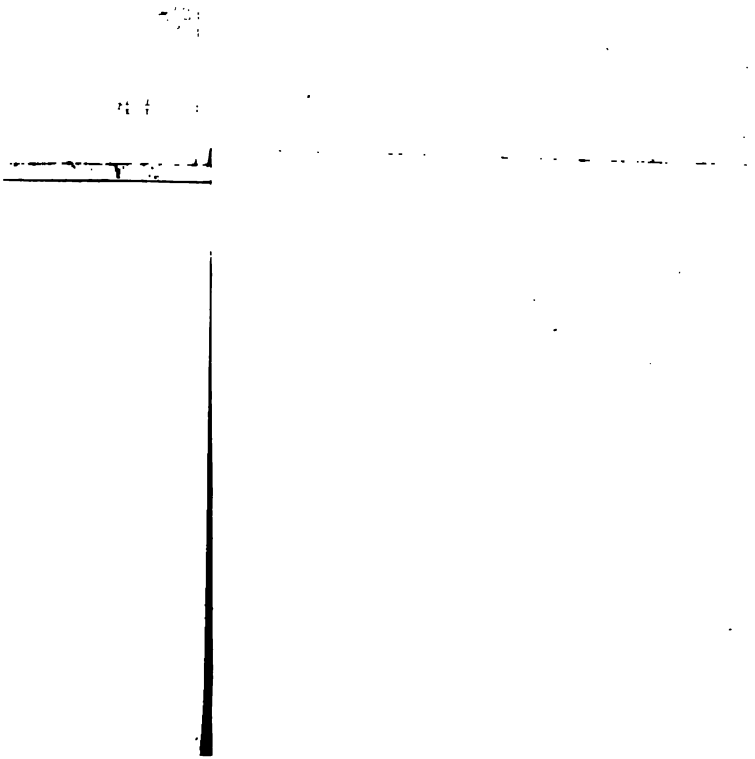
CUISTADOR.

Des aubergistes, vrai modèle,
Je suis un traiteur du bon ton,
Et moi jamais je ne me mêle
Des détails de notre maison ;
C'est un autre qui s'en acquitte :
Aussi ma femme, je le vol,
Rend bien justice à mon mérite,
Mais ne compte jamais sur moi.

ROSINE, *au Public.*

De recouvrer son héritage,
Gusman a trouvé le moyen ;
Mais s'il n'obtient votre suffrage,
A quoi lui servira son bien ?
Pour lui, Messieurs, je sollicite
Des juges indulgens et doux ;
Il compte peu sur son mérite,
Mais il compte beaucoup sur vous.

Imprimerie PORTHMANN, rue Ste.-Anne, n. 43.



LES

ONTAGNES RUSSES,

OU

LE TEMPLE DE LA MODE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. *****

ENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 31 OCTOBRE 1816.

PRIX : 1 franc 25 cent.

A PARIS,

FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, devart St.-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA MODE.	Mlle. Paulin Geoffroy.
M. POUSSIKOFF, inspecteur des Montagnes Russes	MM. Edouard ou Philippi
ARLEQUIN médisant.	M. Laporte.
M. DESBOUDOIRS, médecin	M. Fontenai
LÉONARD, son neveu	M. Guénée.
PHILIBERT cadet	M. Gontier.
DIAHU, cocher de fiacre	M. Joly.
Mad. DUCOMPTOIR, limonadière.	Mad. Bodin.
ROSE, sa nièce.	Mlle. Hermin.
Mlle. CRÉPON, Mlle. SURE, Mdes. de modes	Mlle. Minetti Mlle. Virginie
Curieux et Curieuses.	
Garçons de l'établissement des Montagnes.	M. Justin. M. Laporte fils

LES

MONTAGNES RUSSES,

OU

LE TEMPLE DE LA MODE,

VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

M. POUSSIKOFF, CHŒUR *de garçons et machinistes.* (Ils sont rangés sur une ligne; POUSSIKOFF les passe en revue.)

CHŒUR DE GARÇONS.

AIR : *Qu'un poète.*

Pour la pousse, (*bis*)
J'ai la main alerte et douce;
Et je pousse,
Sans secousse;
D'mon talent
Vous s'rez content.

2me. GARÇON.

Mon poing vigoureux et fort
Surpassera votre attente,
Je lève trois cent cinquante,
Sans faire le moindre effort.

1er. GARÇON.

Monsieur, ce n'est point un conte,
J'ai, l'autre semaine encor,
Débuté chez Monsieur Comte,
Dans les Hercules du nord,

TOUS.

Pour la pousse, etc.

POUSSIKOFF.

C'est bien, c'est bien : nous pourrons nous convenir.

1er. GARÇON.

Est-ce à monsieur le propriétaire de l'établissement que nous avons l'honneur de parler?

POUSSIKOFF.

Non, messieurs, je suis son premier commis, monsieur Poussikoff, gentilhomme russe, employé aux montagnes. (*tous saluent.*)

Messieurs.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Nous faisons un bruit du diable,
Depuis le quartier d'Antin,
Jusqu'au faubourg St.-Germain;
Le petit maître agréable
Se réveille avant midi,
Et dans son galant wiski,
Arrive avec miladi.

Renonçant même aux campagnes
De Saint-Cloud et de Passy,
Maint bon bourgeois vient ici;
Et, grâces à nos Montagnes!
En sortant de son faubourg,
Se croit à Saint-Pétersbourg.

Aussi, vu l'affluence, nous avons décidé d'ajouter une montagne de plus et de prendre un supplément de garçons pour la pousse.

1er. GARÇON.

Monsieur, quoique des derniers venus, nous espérons ne pas rester en arrière.

POUSSIKOFF.

Prenez-y garde, il ne faut pas croire qu'il n'y ait qu'à pousser, il y a des nuances à observer.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Qu'un financier, dans cette enceinte,
A votre service ait recours,
Pousses ferme, poussez sans crainte;
Ces messieurs-là pèsent toujours!
De nos théâtres quand les belles
Dans vos chars viennent se placer!
Un rien suffit; ces demoiselles
Ont l'habitude de glisser!

2me. GARÇON.

Monsieur, soyez tranquille, j'ai été machiniste à l'Ambigu.

1er. GARÇON.

Et moi, monsieur, garçon de théâtre à Feydeau; et là ça n'est pas comme ici, ça ne va pas comme sur des roulettes.

POUSSIKOFF.

C'est ce qu'on dit.

1er. GARÇON.

Et, du reste, en quoi consiste encore cette nouvelle invention ?

POUSSIKOFF.

Il n'y a pas autre chose.... On monte et on descend.

1er. GARÇON.

Ça n'est pas nouveau.

AIR : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Pardi, nous ne voyons que ça,
L'un vient, l'autre s'en va !
Et pour voir, si c'est un plaisir,
Du mond' qui roule, roule,
C'n'est pas la pein' de v'nir
Jusqu'au faubourg du Roule !

POUSSIKOFF.

Aussi n'est-ce pas cela qui fait notre fortune..... Il faut que vous sachiez qu'il y a une jeune divinité, vive, aimable, légère, à qui il a pris fantaisie de venir s'établir dans ce jardin, et quand elle va quelque part, tout le monde court après elle.

1er. GARÇON.

V'la une femme bien heureuse..... il faut donc que cette déesse soit bien aimable.....

POUSSIKOFF.

Mais..... pas toujours !

AIR : *Femme, voulez-vous éprouver.*

Bizarre et changeante en ses loix,
Et prenant le plaisir pour code,
Sur le sage elle étend ses droits ;
En un mot son nom est la mode !
En tous les temps, de la beauté
Elle sera la protectrice ;
Car son guide est la vanité,
Et son ministre, le caprice.

1er. GARÇON.

Eh mais..... quel est ce bruit ?

POUSSIKOFF.

Eh ! c'est monsieur Desboudoirs, docteur ordinaire des Montagnes russes. C'est qu'entre autres vertus, nos montagnes sont excellentes pour la santé..... Laissez-nous.

CHŒUR.

Pour la pousse, etc.

SCENE II.

POUSSIKOFF, DESBOUDOIRS, LÉONARD.

DESBOUDOIRS.

Doublez la dose, doublez la dose ; ça ne peut pas fai de mal.

POUSSIKOFF.

Eh ! à qui en avez-vous, docteur ?

DESBOUDOIRS.

C'est M. de Courte-Haleine à qui j'ai fait descend de suite nos deux montagnes...., et il ose me soutem qu'il a manqué de se trouver mal.

LÉONARD.

Dam ! mon oncle.... ; il dit que ça l'empêcherait d respirer....

DESBOUDOIRS.

Hé bien, qu'il ne respire pas ! Qu'est-ce que ça fait ! L montagnes, les montagnes...., je ne connais que ça pour l sànté !

AIR : *Vers le Temple de l'Hymen.*

J'ai prôné, cité, vanté
Des montagnes l'excellence ;
Car le plaisir est, en France,
Toujours bon pour la santé.
C'est le remède suprême ;
Puis, à l'appui du système,
Je dis voyez, ici même,
Nos entrepreneurs surpris
Ont la santé la plus forte ;
Et notre caissier se porte
Mieux que tous ceux de Paris.

Vous voyez que j'ai fait ce dont nous sommes convenu

POUSSIKOFF.

Croyez-vous que ce soit aussi l'avis de la faculté de mé decine ?...

DESBOUDOIRS.

Je ne vous dirai point.... Moi, je n'y vais jamais. Je m suis fait nommer médecin honoraire des premiers théâtr de la capitale...., et je ne sors pas des coulisses ; le mati aux montagnes.... Le soir à l'Opéra ! C'est moi qui arrang les indispositions de ces dames, lorsqu'elles ont des petite parties, ou qu'elles vont à leur maison de campagne ! J

vous présente mon neveu, un sujet distingué, qui a presque fait toutes ses études.

LÉONARD.

Monsieur....

POUSSIKOFF.

Il a une figure qui promet.

DESBOUDOIRS.

Comment donc ! c'est lui qui donne toutes mes consultations. Ce matin, les premiers sujets d'un théâtre lyrique sont venus me consulter sur une extinction de voix qui les tient depuis dix ans.

POUSSIKOFF.

Et qu'avez-vous ordonné ?

DESBOUDOIRS.

Léonard, dites ce que vous avez ordonné.

LÉONARD.

Je leur ai conseillé de chanter le vaudeville. Prenez, leur ai-je dit:

AIR: *la Meunière.*

Prenez de ce joyeux marmot
La grâce piquante :
Il ne raisonne jamais trop,
Il chante d'un ton bien moins haut;
Et même il déchante,
C'est ce qu'il vous faut.

Même air.

Il est vrai qu'il a le défaut
D'aimer la satire,
Sur le pédant et sur le sot,
Lançant toujours son petit mot;
Souvent il fait rire,
C'est ce qu'il vous faut.

Signé; LÉONARD, *docteur en médecine.*

POUSSIKOFF.

Voilà une ordonnance qui annonce le plus grand talent.

LÉONARD.

Ils ont suivi mon conseil, et ils ont commencé par trois petits actes sur les montagnes.

POUSSIKOFF.

Et que dira le vaudeville ? Il aurait droit de se fâcher.

DESBOUDOIRS.

Il est accoutumé à ce qu'on empiète sur son domaine.

AIR *des Pierrots.*

On chante par toute la ville,
On chante au café d'Apollon,
Monsieur Comte a son vaudeville,
On chante même à l'Odéon.

Le tyran dans la même salle,
Où *Boleslas* est attendu,
D'un petit *Pont-Neuf* nous régale
Avant d'immoler la vertu.

POUSSIKOFF.

Et comptez-vous présenter votre intéressant neveu à notre souveraine ?

DESBOUDOIRS.

Oui, mon intention est de le mettre à la mode. Pour commencer nous allons le marier.

LÉONARD.

Une jeune personne charmante.

POUSSIKOFF.

Riche, sans doute ?

DESBOUDOIRS.

Non; mais des espérances. Un oncle paralytique : c'est moi qui le traite.

POUSSIKOFF.

Il fallait amener votre prétendue aux Montagnes russes.

LÉONARD.

Ah ! moi je n'aime pas ces jeux-là; et ma prétendue n'y viendrait pas sans moi.

DESBOUDOIRS.

Et regarde donc ces deux dames en schall jaune, avec ce cavalier.

LÉONARD.

Je crois que c'est elle.... Quel est ce bruit ?....

(*On entend une ritournelle.*)

POUSSIKOFF.

C'est que les bureaux s'ouvrent, et voilà sans doute notre souveraine.

DESBOUDOIRS *à Léonard.*

Reste donc; je vais te présenter à la Mode.

LÉONARD.

Non, mon oncle, non; je reviens dans l'instant.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LA MODE.

(*Elle est en robe très-élégante, une couronne de fleurs sur la tête, et tient à la main un miroir.*)

AIR : *Bergerette, joliette* (*d'Aline*).

A mes loix toujours fidèles,
Jeunes beautés, accourez,
Et tous les jours plus nouvelles,
Par mes soins, vous charmerez!

Partout j'exerce mon empire,
Je dirige un regard, un sourire;
Si je fuis, chacun se retire.
Je commande... et rien
Sans moi, n'est bien.
Ma puissance,
Même en France,
Pourrait mettre en faveur la constance...
A mes lois toujours fidèles, etc.

(*A Desboudoirs.*)
Hé bien, docteur!

DESBOUDOIRS.

Madame, tout va bien. Les Montagnes entrent dans toutes mes ordonnances, et j'espère, avant peu, les faire prendre comme l'émétique et la vaccine.

LA MODE.

Je reconnaîtrai cela.... Et vous, seigneur Poussikoff, êtes-vous content de moi?

POUSSIKOFF.

Oui, Madame, tant que vous resterez parmi nous.... Et croyez que nos soins...., nos efforts....

LA MODE.

Ah! ne me parlez pas de cela.... Vos soins et vos efforts n'y feraient rien. Quand j'ai envie de m'en aller, rien ne peut me retenir.

AIR : *Vaud. du piège.*

De Mousseaux et de Frascati,
J'ai quitté l'abri tutélaire.
De Coblentz et de Tortoni,
J'ai mis en vogue la poussière.
Je donne au hasard mes honneurs;
O vous, à qui je suis propice,
Ah! n'expliquez pas mes faveurs
Et profitez de mon caprice!

POUSSIKOFF.

Hé bien, Madame! croiriez-vous que malgré votre protection on ose nous critiquer....

LA MODE.

Je voudrais bien voir....

POUSSIKOFF.

AIR : *Vaud. de Fanchon.*

C'est mon jardin, madame,
Qu'en ces lieux chacun blâme.

LA MODE.

Eh! moquez-vous de tout.

POUSSIKOFF.

Mais il est peu commode.

LA MODE.

Bon, qu'avez-vous besoin de goût?
Vous êtes à la mode,
Ça dispense de tout.

Même air.

Vois cet acteur en scène,
Qui deux fois par semaine,
A chanter se résout:
Les ariettes qu'il brode
Sont sans naturel et sans goût;
Mais il est à la mode,
Ça dispense de tout.

A propos, vous ignorez que je me fais pour vous des affaires terribles; de tous côtés on fait des réclamations....

POUSSIKOFF.

Tant mieux! comme c'est ici qu'on peut vous trouver, ça nous amène du monde.

DESBOUDOIRS.

Moi-même, je vous avais amené mon neveu, un jeune praticien qui va se marier, et que je vous recommande.

LA MODE.

Eh bien! nous le lancerons. Je veux qu'on me le présente.

DESBOUDOIRS.

Et il n'est pas là... je cours le chercher...

LA MODE.

Eh! n'est-ce pas lui?...

DESBOUDOIRS.

Non, non.. c'est un monsieur qui a l'air de mauvaise humeur.

LA MODE.

Que vous disais-je! je parierais que c'est encore quelqu'un qui vient se plaindre.

POUSSIKOFF.

Je crois le reconnaître... je l'ai déjà vu rue Richelieu... c'est un homme de mérite; mais il n'aime qu'à dire du mal, et il a été se loger aux Français.

LA MODE.

Eh bien! il est là à même.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, (*il est en habit à la française, chapeau à plumes, et la batte au côté.*)

ARLEQUIN, *à la cantonnade.*

Parbleu! riez, riez... c'est vraiment fort plaisant; et je ne savais pas, messieurs, être amusant. Si je pouvais seulement rencontrer La Mode, je vous la traiterais... n'est-ce pas elle?

LA MODE.

Pardon! si n'ayant pas l'honneur de vous connaître beaucoup....

ARLEQUIN.

C'est justement ce dont je me plains! Je me nomme monsieur Arlequin, et je me suis fait médisant... c'est un bel état, n'est-ce pas?

LA MODE.

Il y a beaucoup de gens comme il faut qui l'exercent.

ARLEQUIN.

Moi, je le fais en conscience; je n'épargne personne.

AIR : *Dorilas.*

Oui, je médis de la Cour, du Parnasse;
Je médis de tous les succès;
Je médis de nos gens en place,
Sans épargner les sous-préfets.
Il n'est travers que je ne fronde;
Enfin, dans mon juste courroux,
Je dis du mal de tout le monde,

LA MODE.

Et nul pourtant n'en dit de vous.

Qu'avez-vous à vous plaindre? vous jouissez de l'estime générale.

ARLEQUIN.

L'estime... c'est la vogue, la vogue qu'il me faut, et c'est de vous qu'elle dépend.

J'ai de l'esprit, chacun en convient dans la ville,
Moi-même le premier!... Moi qui suis difficile,
Et j'ignore pourquoi constamment en vos rigueurs,
Vous ne me jugez point digne de vos faveurs.

LA MODE.

Fermez donc; ce ne sont pas toujours les gens de mérite que je vais voir.

ARLEQUIN.

Et qui visitez-vous donc?

Serait-ce par hazard ces petits protecteurs,
De nos gais rieochets, tristes imitateurs,
Ou ces Fontainebleau dont le chemin nous lasse,
Et qui ne fut jamais le chemin du Parnasse,
Ou bien le Fils Vengeur, ou les Valladomir,
Crispin qui fait siffler, *Samson* qui fait dormir,
Tous ouvrages fameux, la gloire de la France,
Qui fatiguent un mois de leur longue existence?

LA MODE.

Mon dieu! quel drôle de ton!

ARLEQUIN.

Madame c'est le mien, je l'ai depuis vingt ans,
Vous même l'avez mis en vogue quelque temps.
Et vous n'attendez point qu'on fasse pour vous plaire
Ce que, pour le public, je n'ai jamais pu faire.
D'autres ont mes défauts, et n'ont pas mes talens.
Au lieu de conserver le ton qu'ici je prends,
Ne vaudrait-il pas mieux, dans mes fureurs postiches,
M'endormir posamment entre deux hémistiches.
— Faut-il en mataphore insultant le plafond,
Gasconner mes fureurs comme d'autres le font?
— Ou bien, psalmodiant sur un mode plus grave,
Du grenier où j'étais, redescendre à la cave...?
Et tant d'autres enfin, qu'ici vous esquissant...
Mais on dirait encor que je suis médisant!

LA MODE.

Certes, on aurait grand tort; et je ne vois pas trop ce qu'il vous reste à dire.

ARLEQUIN.

Ce qu'il me reste à dire; croyez-vous que les sujets me manquent?

Vaudeville de M. Guillaume.

Je me tairais quand je vois sur la scène
Regnard siffle, Marivaux applaudi!
Je me tairais lorsque de son domaine
Je vois Joconde injustement banni!
Je me tairais quand je vois à sa place
Ce Fiodor qu'on sifflait à bon droit!

LA MODE.

Il prend enfin !

ARLEQUIN.

Il prend comme la glace,
Oui, par l'excès du froid ! (*bis.*)

LA MODE.

Et venez-vous ici médire de nos montagnes ?

ARLEQUIN.

Oui, madame, je ne les ai pas encore vues ; mais c'est égal... je ne les épargnerai pas, ni vous non plus.

LA MODE.

Ce n'est pas le moyen de nous mettre bien ensemble ; mais, au fait, qu'avez-vous besoin de moi ?

AIR : *ce Magistrat.*

Les portraits que vos vers retracent
Seront toujours de tous les goûts !
Avec le temps les modes passent,
Le talent reste ; ainsi rassurez-vous ;
Tant qu'à Paris vivra la médisance,
Votre nom vivra respecté !

ARLEQUIN.

Ah grand merci ; c'est me donner d'avance
Mon brevet d'immortalité !

LA MODE.

Mais, tenez, si je ne me trompe, voilà de nouvelles réclamations, vous voyez que vous n'êtes pas le seul à vous plaindre.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Mme. DUCOMPTOIR, Mlle. ROSE, M. MARASQUIN (*mis dans le dernier genre.*) *Madame Ducomptoir est poudrée et couverte d'or et de diamans ; Rose, vêtue fort simplement.*

Mme. DUCOMPTOIR.

AIR : *Pégase.*

On m'a fait un rapport fidèle,
La mode habite ici, je croi,
Il faut bien me rendre chez elle,
Puisqu'elle ne vient pas chez moi !
Elle me doit justice entière ;
Car je suis, depuis quarante ans,
La charmante limonadière
Du joli café du Printemps !

(*Pendant ce couplet, Arlequin et monsieur Marasquin se sont fait de grandes salutations.*)

Mme. DUCOMPTOIR.

Qui pourra donc m'adresser à La Mode ?

LA MODE.

Vous y êtes.

ARLEQUIN.

Il me semble, au contraire, qu'elle n'y est plus.

Mme. DUCOMPTOIR.

Madame, je viens vous demander justice de vous et du public. (*à Rose.*) Saluez donc, petite fille..... Je fais tout ce qu'il faut pour me mettre à la mode..... Je me tiens au comptoir du salon et j'ai mis ma nièce à l'antichambre.... Saluez donc, petite fille !..... Un café magnifique, comptoir en acajou, des glaces partout, et je ne vois que moi... vous sentez que ça n'est pas agréable !

LA MODE.

Comment ! vous n'avez personne..... c'est que vous aurez négligé quelques-unes des précautions essentielles.

Mme. DUCOMPTOIR.

Point du tout, madame, tous mes garçons sont en grande tenue ; habit chocolat. culotte café et bas pistaches... (*montrant monsieur Marasquin*) vous en voyez un échantillon.

ARLEQUIN, (*à Marasquin.*)

Comment..... Ah ! monsieur, je vous demande bien pardon..... je vous prenais pour un homme comme il faut....

LA MODE.

Ah ! vous n'êtes pas le premier !

AIR : *L'amour qu'Edmon a su me taire.*

Pour obtenir la préférence,
Nos cafés se mettent en frais !
Et, de leurs salons, l'élégance
Surpasse celle des palais.
En se comparant dans la glace,
A ce monsieur si bien coëffé,
On est tenté d'offrir sa place ;
Et de lui servir le café...

Mme DUCOMPTOIR.

C'est-à-dire..... il vient bien quelques personnes.... mais ils s'arrêtent tous dans l'antichambre auprès de cette petite fille.

AIR : *Vaudeville de Partie Carrée.*

Jusqu'au salon, lorsque quelqu'un pénètre,
C'est toujours quelque vieux rentier,
Quelque ci-devant petit maître.
Fort en vogue,... au siècle dernier!
Ils parlent morale ou nouvelle;
Et quand ils ont philosophé,
Ils me disent que je suis belle
En prenant leur café.

LA MODE.

Je vois qu'il vous faut employer les grands moyens et je veux bien vous conseiller..... Vous n'avez pas de foule, n'est-ce pas?

Mme. DUCOMPTOIR.

Hélas! non.....

LA MODE.

Hé bien.... mettez deux gendarmes à la porte et vous verrez.....

ROSE.

Ah! oui..... comme chez notre confrère du Palais-Royal.

LA MODE.

AIR : *Ces positions sont d'une*, etc.

Ici d'ailleurs on ne trouve de charmes,
Qu'aux lieux où la foule paraît,
Et l'aspect de quatre gendarmes
Ne manque jamais son effet.

ARLEQUIN.

Ah! ce n'est pas toujours un signe,
A maint théâtre ils sont loin d'attirer,
Et l'on croirait plutôt que leur consigne
Est d'empêcher d'entrer.

Mme. DUCOMPTOIR (*à La Mode.*)

Si cependant le public tenait bon.....

LA MODE.

S'il résistait aux deux gendarmes, nous avons les journaux; faites dire du bien de vous....

ARLEQUIN.

Et du mal des autres..... voilà tout le secret..... je vous aiderai.

ROSE.

Monsieur est bien bon.

LA MODE, *à Arlequin.*

Ah! de la médisance! *Vous êtes orfévre, monsieur Josse.*

MME. DUCOMPTOIR, *à La Mode.*

Vous croyez donc que les journaux.....

LA MODE.

Sans doute..... je lis le matin dans une gazette..... c'est dans ce lieu que La Mode a établi son empire.... souvent je n'y ai jamais mis le pied, mais on prétend que j'y suis, ça me donne envie d'y aller, et tout Paris en fait autant.

ROSE.

C'est vrai..... c'est peut-être comme cela aux Montagnes Russes.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous en venez?

ROSE.

Ah! mon Dieu, oui..... et c'est une foule. Je n'oserai jamais.

ARLEQUIN.

Bah! vous vous y ferez..... il n'y a qu'à se laisser aller... je m'y rendais, et si ces dames veulent m'accepter pour guide.....

LA MODE.

Faisons mieux, transportez le café du Printems, et venez l'établir cet hiver aux Montagnes Russes..... je promets ma protection à votre jolie nièce.....

ROSE.

Me voilà à La Mode.

ARLEQUIN.

Eh bien! partons.

AIR: *Gai, gai.*

Venez, venez glisser,
Ce jeu vous plaira, sans doute.
Venez, venez glisser,
C'est moi qui veux vous lancer!

MME. DUCOMPTOIR.

Vas! c'est un tort d'hésiter...
C'est le premier pas qui coûte:
Une fois qu'on est en route
On ne peut plus s'arrêter.

Allons, allons glisser,
Ce jeu, etc.
Monsieur veut bien nous lancer!

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

LAMODE, DIAHU (*en cocher de fiacre et le fouet à la main*).

DIAHU (*parlant à la cantonnade.*)

Hohé! ho!... je vous dis que je vais ressortir... Faut donc qu'il s'y amuse bien; depuis trois heures me faire attendre: et mes chevaux qui s'impatientent, hohé! ho!

LA MODE.

Ah ça! à qui en avez-vous?

DIAHU.

A vos satanées montagnes, qui me feront damner, je pense, (*faisant une voix de femme*). Cocher, aux Montagnes Russes; mais vous ne passerez pas la barrière... C'est ça, traversez tout Paris, trente sous la course, et fouette cocher, hohé! ho! — Aujourd'hui, par exemple, j'ai pris un bourgeois que j'ai mené jusqu'ici;... Mais il ne revient pas; il allait aux Montagnes avec trois ou quatre demoiselles; et il sera tombé dans quelque précipice, hohé! ho! mais si ma course est perdue, c'est à vous que je m'en prends.

LA MODE.

Tu me connais donc?

DIAHU.

Pardi! vous m'avez fait gagner bien de l'argent à Paris, ne fût-ce qu'à la porte des spectacles. Tenez, il y a deux ans, rue Feydeau : c'était tous les soirs une queue de voitures; hohé! ho! et tous ceux que je ramenais, je les entendais, de dessus mon siége, qui chantaient en revenant;

Mais on revient toujours
A ses premières inclinations!

LA MODE.

Est-ce que ce ne serait plus de même?

DIAHU.

Ah! bien oui; maintenant ils chantent *Femme sensible*, sur l'air : *Va-t-en voir s'ils viennent Jean.* Il n'y a pas de risque que les voitures vous écrasent à la porte.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Ma fin' je n'y puis rien comprendre,
Mais l'monde ne veut plus donner;
Tout' la soirée il faut attendre...
Et l'on revient sans étrenner;
De rester trois heures d' la sorte,
Mes pauv' chevaux sont sur les dents,
Et souvent s'ennuy' à la porte,
(*Regardant.*) Ni pus, ni moins qu' s'ils étaient d'dans.

Mais, je n'aperçois pas mon jeune homme.

LA MODE.

Eh bien! tu peux entrer; je te permets de chercher.

DIAHU.

AIR : *Vaud. de l'Avare.*

J'vais voir ces Montagn' que l'on vante,
Qu'est qu' ça peut être? j' m'en dout' bien.

LA MODE.

Eh quoi! ce plaisir là te tente?

DIAHU.

Oh! madame, ne craignez rien,
On prétend qu'on vous précipite,
Et c'est trop rapide pour nous;
Je r'semble à nos ch'vaux, voyez-vous,
J'nons pas l'habitud' d'aller vîte.

C'est égal, je vais profiter de la permission. Encor un mot, si vous aviez une grâce à m'accorder, ce serait de remettre à la mode, les sapins; ils tombent; c'est fini: voilà les cabriolets qui les passent; hohé! ho! (*Il va pour sortir.*) Ah! mon dieu, je vous laisse en compagnie; car voilà une légion de demoiselles qui se dirigent de ce côté.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LA MODE, Mlle. CRÉPON, Mlle. SURE, chœur de marchandes de modes.

CHŒUR.

AIR : *Mon capitaine, mon colonel.*

Ma souveraine, ma souveraine,
J'accours à vos genoux,
Pour que j'obtienne (*bis.*)
Justice de vous...

LA MODE.

Eh, mesdames, l'une après l'autre s'il est possible !....

Mlle. CRÉPON.

Quoi, madame, vous ne nous reconnaissez pas ?

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

En ces lieux vous vous étonnez
De voir vos fidèles sujettes,
C'est grâce à nous que vous régnez,
Et nous étendons vos conquêtes...
De nos talens, l'heureux effet
Est porté jusqu'aux Antipodes.
Mon dieu, tout Paris nous connaît.

TOUTES, *faisant la révérence.*

Nous sommes marchandes de modes !

Mlle. CRÉPON.

Vous voyez des députées des Galeries de bois et de la rue Vivienne.

LA MODE.

Soyez les bien venues, mesdames, ou plutot mesdemoiselles.... il m'est doux de me retrouver au milieu de mes plus fidèles ministres..... mais je ne vous aurais pas reconnues à cette mise simple et décente.

Mlle. CRÉPON.

C'est que nous avons pris le grand uniforme, le tablier noir et l'air modeste.

LA MODE.

Prenons place.:... mesdemoiselles.....

Elles s'assoyent en cercle, La Mode est au milieu (à mademoiselle Crépon.)

Vous avez la parole.

Mlle. CRÉPON.

Madame.... c'est l'intérêt général qui nous amène ! vous ne sortez point des Montagnes Russes et vous ne voyez point ce qui se passe rue Vivienne..... le génie est éteint, l'industrie languit et nos magasins n'offrent plus rien de neuf...., demandez à ces demoiselles.

(*Toutes se lèvent et font la révérence.*)

Mlle. CRÉPON.

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.*

Ah ! vers nous revenez, ou bien
Nous ne répondons plus de rien ;
Aux modes anglaises on s'habitue,
Que deviendront les dames de Paris ?
On va, si cela continue,
Les prendre pour des miladis.

CHŒUR.

Ah ! vers nous revenez, etc.

Mlle. SURE.

Puisqu'on méconnaît le génie,
Je vois bientôt qu'il nous faudra
Partir toutes pour la Russie,
A la suite de l'Opéra.

CHŒUR.

Ah ! vers nous revenez, etc.

Mlle. CRÉPON.

Oui, pour peu que je le voulusse,
Je pourrais partir pour Asoph,
Nous connaissons maint seigneur russe,
Messieurs Tircoff et Jocriss'coff.

CHŒUR.

Ah ! vers nous revenez, etc.

LA MODE.

Mesdemoiselles..... voilà qui mérite considération !.... et sans sortir de ces lieux je saurai y mettre ordre !

Walse de Piccinni.

En ce séjour,
Je veux fixer ma cour !
Et tous les jours
Y voir nouveaux atours !

Je prétends que chaque belle
Vienne y disputer le prix,
Dût, cette mode nouvelle,
Faire enrager nos maris.

Et que par air,
On vienne cet hiver
Comme au concert,
Ou comme aux Philibert.

Je veux qu'à la Sibérie,
Empruntant ses witchouras,
La beauté plus aguerrie,
Ici brave les frimats.

En vain nos monts
Se couvrent de glaçons ;
C'est le bon ton,
Qu'importe la saison.

Je veux même qu'on déchire
Garniture et falbala,
Qu'est-ce au fait qu'un cachemire ?
C'est milord qui le paîra.

Ainsi je veux,
De mes sujets nombreux,
Ainsi je veux,
Contenter tous les vœux.

TOUTES.

Quel jour heureux !
Notre reine en ces lieux !
Quel jour heureux
Va combler tous nos vœux !

Mlle CRÉPON.

Je reconnais-là notre souveraine.... Vous verrez.... J'ai deux ou trois plans de capote qui sont les plus extravagans du monde...., et qui peuvent faire fureur. Je demande à vous en présenter un exemplaire....

Mlle SURE.

Et moi, Madame, je vous recommande mes chapeaux à la Crispin.

LA MODE.

Comment, à la Crispin.

Mlle SURE.

Oui, longs et plats.... Si vous pouviez les faire prendre...

LA MODE.

J'aurai de la peine!...

1ère. MARCHANDE DE MODE.

AIR : *du Ménage de Garçon.*

Qu'à moi, madame s'intéresse..?
Mon art est au dessus de tout!
Mais n'oubliez pas mon adresse,
Je demeure au *Temple du Goût!*

Mlle. CRÉPON, *lui donnant aussi une adresse.*

Je demeure à *la Providence.*
— Palais-Royal... près de Barba.

LA PLUS JEUNE, *faisant la révérence.*

Et moi, madame, *à l'Espérance,*
Passage du Panorama.

Mlle CRÉPON.

Mais puisque nous y voilà, si nous allions faire un tour aux Montagnes.

LA MODE.

Comment, Mesdemoiselles, toutes seules?...

Mlle CRÉPON.

Oh! nous trouverons du monde de connaissance!

AIR : *Courons aux Prés Saint-Gervais.*

Protégez-nous ici bas,
De vous, Madame,
On se réclame.
Protégez-nous ici bas,
Et surtout ne m'oubliez pas.

LA MODE.

Et vous dans la capitale,
De mon culte révéré
Conservez, chaste vestale,
Le feu sacré.

CHŒUR.

Protégez-nous ici bas, etc.

(*Elles vont pour sortir.*)

Mlle CRÉPON.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ce Monsieur-là?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS. PHILIBERT, *le mauvais sujet.*

AIR : *Vivent les Amours.*

Fuyant le bon ton
Du salon,
Je ris, je bois avec Rose ou Marton!
Et laisse nos amans transis,
Gémir dix ans près d'Iris,
De Chloris.

Du bonheur il faut profiter :
Pour l'acheter,
Je ne sais point compter.
Le destin
Peut changer soudain.
Est-on jamais certain
Du lendemain?

Fuyant le bon ton
Du salon, etc.

Mais un estaminet
Paraît,
Dont le billard est parfait,
Et me plaît.
J'entre, et du premier coup j'ai fait
La rouge au coin et la blanche au doublet!

Fuyant le bon ton
Du salon,
Je ris, je bois avec Rose ou Marton,
Et laisse nos amans transis
Gémir dix ans près d'Iris
De Chloris.

(*Apercevant la Mode.*)

Ah! la jolie personne !... Diable! une femme comme il faut! (*Apercevant les marchandes de modes.*) Quel bonheur! voilà des demoiselles.

TOUTES.

Bonjour, M. Philibert.

PHILIBERT.

Bonjour, mes charmantes. (*A part.*) C'est étonnant, je les connais toutes.

LA MODE.

En effet, c'est M. Philibert.

PHILIBERT, *à part.*

Elle me prend pour mon frère, l'homme de mérite.... C'est sûr....

LA MODE.

Comment, M. Philibert méconnaît ses amies ?

PHILIBERT.

Pardon, belle Dame ! Un diable de vin de Champagne que je viens de boire dans une société divine, me trouble un peu la vue.

LA MODE.

J'espère que vous ne venez pas ici pour vous plaindre de moi.

PHILIBERT.

Non, certainement, et vous m'avez traité....

LA MODE.

Comme vous le méritez.... Et cette fois, du moins, je suis d'accord avec la justice....

PHILIBERT.

Aussi je suis venu vous faire mes remerciemens, et voir ces Montagnes Russes qui partagent avec moi la vogue! C'est délicieux! j'en raffolle! La meilleure compagnie, toute sorte de monde ; c'est mon genre.

LA MODE.

Vous serez donc toujours....

PHILIBERT.

Oui.... Philibert le mauvais sujet. Grâce à vous, tout le monde me connaît.... Ainsi, quand je voudrais me cacher.

Air *du fleuve de la Vie.*

Femmes, des vertus les modèles,
Moi je vous admire tout haut !
Mais n'est-ce pas ? mesdemoiselles,
Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.
D'ailleurs c'est la règle commune,
Vous voyez bien par mes succès
Que ce sont les mauvais sujets,
Qui font toujours fortune.

Mais d'honneur.... vos Montagnes sont une invention admirable... Toujours du haut, du haut, du bas, c'est ma vie à moi... ; aussi je ne sors que le dernier du Jardin.

LA MODE.

Mais vous arrivez un peu tard ?

PHILIBERT.

C'est qu'avant de venir on déjeûne.

LA MODE.

C'est bien naturel.

PHILIBERT.

Tel que vous me voyez...., je suis ici avec des femmes charmantes.... Nous avons fait le plus joli repas....

LA MODE.

Est-ce toujours dans l'allée des Veuves?

PHILIBERT.

Vous riez.... Il y a peut-être de meilleurs traiteurs...., Mais pour le local, le sien est divin.... Des salons, des cabinets...., et puis des attentions : ça ne peut pas se payer!

LA MODE.

Aussi, souvent vous ne payez pas!

PHILIBERT.

Vous savez bien ce dîner de 54 francs que mon frère, l'homme de mérite, a soldé dernièrement.... C'était avec une de ces demoiselles que je l'avais fait....; mais je ne vous dirai pas laquelle.

Mlle CRÉPON, *à part.*

Comme ces mauvais sujets sont indiscrets!

LA MODE.

Il faut avouer que vous êtes d'un bien heureux caractère.

PHILIBERT.

De plaisirs en plaisirs.... Voilà ma loi!

AIR : *Gn'y a que Paris.*

Dès que pour moi le jour renaît,
Je fête une beauté nouvelle;
De l'Amour je vole au banquet,
Du banquet au bal qui m'appelle,
Et j'arrive au bonheur parfait
Par ricochet, (*4 fois*).

LA MODE.

C'est la bonne manière, et vous avez un bel exemple!....

Même Air.

Molière, en quittant ce séjour,
A Regnard transmit son génie;
Regnard le transmit à Dancour;
Dancour, pour consoler Thalie,
A Picard enfin le transmet
Par ricochet. (*4 fois*).

LA MODE.

Mais comment avez-vous perdu vos dames?...

PHILIBERT.

Ce sont elles qui m'ont perdu.... Elles aiment tant à glisser...., qu'elles sont toujours en avant ; de sorte que je les vois toujours en haut quand je suis en bas, et en bas quand je suis en haut... Ce n'est pas le moyen de nous rencontrer...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. DIAHU.

DIAHU.

Allons, c'est fini...., j'en serai pour ma course... Ohé! ho! (*Apercevant Philibert.*) Eh! Dieu me pardonne!... je crois que c'est lui. — Ma foi, not' bourgeois, v'là assez longtemps que je vous cherche....

PHILIBERT.

Ah! c'est vrai.... Hé bien! que me veux-tu?

DIAHU.

Je veux que voilà quatre heures que je vous attends.

PHILIBERT.

Est-ce que tu n'es pas fait pour ça?... Moi, je m'amuse.... Je suis avec ces Dames, et j'y reste.

DIAHU.

Ah! ce sont ces Demoiselles?... Eh! votre serviteur...; Vous ne me remettez pas?... C'est moi qui l'aut' dimanche vous ai mené à Belleville....

Mlle SURÉ.

Je ne vous connais pas.

Mlle CRÉPON.

Ni moi non plus! Que nous veut cet homme?

DIAHU.

A la bonne heure.... *Sufficit*... Nous autres, nous ne disons jamais rien.... Ohé! ho!... Renvoyez-moi, not' bourgeois.

PHILIBERT.

Volontiers! Qu'est-ce que je te dois?

DIAHU.

Trois heures pour mes chevaux, et une heure pour moi.

PHILIBERT.

Comment! une heure pour toi!...

DIAHU.

Depuis le temps que je vous cherche à pied dans le jar-

din.... A moins que vous n'aimiez mieux me payer à la course.... Mais elle était bonne....

PHILIBERT.

Ah ! celui-là est plaisant !... N'importe ; quatre heures à trois livres, c'est douze francs.

DIAHU, *tendant la main.*

Merci, not' bourgeois.

PHILIBERT, *fouillant dans ses poches.*

Hé bien, qu'est-ce que c'est donc ? me voilà sans argent. J'aurai tout dépensé aux Montagnes avec ces Demoiselles. (*A la Mode.*) Il faut avouer aussi que vous êtes trop chère... Quinze sous la minute !...

DIAHU.

Hé bien, not' bourgeois....

PHILIBERT.

Ecoute.... Tu sais bien le traiteur de l'allée des Veuves ?

DIAHU.

Celui où vous avez déjeûné ce matin ?

PHILIBERT.

Tu lui diras de te payer.

DIAHU.

Il a d' l'argent à vous, apparemment ?

PHILIBERT.

Non ; c'est que je lui dois notre déjeûner de ce matin.... Il ajoutera ces douze francs à la carte, et c'est mon frère, l'homme de mérite, qui paiera.... Il connaît bien son adresse.

LA MODE.

Tu peux te fier à lui ; je suis sa caution.

DIAHU.

A la bonne heure !... Ohé ! ho !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS. POUSSIKOFF.

POUSSIKOFF.

Ah ! Madame.... On se heurte, on se presse sur nos Montagnes.... Ça n'a jamais été plus brillant.... Voilà la quinzième robe de déchirée.... C'est un plaisir !...

LES MARCHANDES DE MODES.

Quel bonheur !

POUSSIKOFF.

Et dans l'instant même une grande princesse et une jolie soubrette viennent de se laisser tomber....

PHILIBERT.

Et je n'étais pas là! Courons vîte. Ces Demoiselles veulent-elles m'accepter pour cavalier?...

AIR : *Vaud. de haine aux femmes.*

Venez gaîment nous embarquer,
Moi j'aime quand la foule abonde.

Mlle. CRÉPON.

Non, vous avez là trop de monde,
Et je n'oserais me risquer;
Une fille sage et novice,
Voyez-vous bien, n'a pas besoin,
Lorsque par hasard elle glisse,
D'avoir tout Paris pour témoin.

PHILIBERT.

Pas de façons aux Montagnes Russes.

POUSSIKOFF.

D'ailleurs, c'est excellent pour la santé. (*On entend un grand bruit.*) Qu'est-ce que c'est donc?

SCENE XI.

Mme DUCOMPTOIR, ROSE, MARASQUIN, ARLEQUIN MÉDISANT, CHOEURS.

TOUS.

AIR *de la Contredanse des Petits Pâtés.*

Voyez un peu pour tout plaisir
Ce que l'on gagne
A cette montagne,
Mais voyez donc le beau plaisir,
Ah! je n'y veux plus revenir.

ROSE.

Ma robe n'est plus mettable.

ARLEQUIN médisant.

Mon épée est brisée.

Mme DUCOMPTOIR.

Montez donc encore dans ces maudits fauteuils!

AIR : *Une Fille est un oiseau.*

Le char renverse, et voilà
Toute la belle jeunesse
Qui court relever ma nièce,
Et chacun me plante-là,
Oui, d'un semblable caprice,

Je viens demander justice,
Lorsqu'en son printemps on glisse,
On les voit tous s'empresser;
Mais, dès qu'on tombe en automne,
On ne trouve plus personne
Pour se faire ramasser.

CHŒUR.

AIR : *Des Gardes-Marines.*

Mme. DUCOMPTOIR, ROSE, ARLEQUIN, etc.

Quel plaisir, (*bis.*)
Ah! c'est un jeu détestable,
Le tour est abominable,
Voyez donc quel beau plaisir:
Je n'y veux plus revenir.

LA MODE, PHILIBERT, LES MARCHANDES DE MODES.

Quel plaisir, (*bis.*)
Ah! vraiment c'est impayable,
C'est un jeu fort agréable,
Comme on doit s'y divertir:
J'y veux toujours revenir.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS. DESBOUDOIRS.

DESBOUDOIRS.

Hé bien! quand vous rirez! C'est excellent pour la santé. Aye! aye!

POUSSIKOFF.

Ah! M. Desboudoirs, qu'avez-vous donc?

DESBOUDOIRS.

Rien, une culbute!

POUSSIKOFF.

Et vous qui disiez que c'était si salutaire!

DESBOUDOIRS.

Je le dis encore.

Même Air.

Passe-temps délicieux,
Quelle douleur à la jambe,
L'homme en devient plus ingambe,
J'en serais, je crois, boiteux.
A ce traitement tout cède.
Oui plus la montagne est roide,
Et plus, monsieur, le remède
Devient efficace et prompt:
Malgré vos jérémiades,
Je jure que mes malades
Tous les jours la descendront.

CHŒUR.

Quel plaisir, etc. Quel plaisir, etc.

LA MODE.

Oui sans doute, nous avons ici un orchestre, et, comme dans toutes les fêtes champêtres, on danse...

DIAHU.

Et on glisse !

LA MODE.

Et pour achever de nous réconcilier, si M. Arlequin veut me donner la main, nous allons ouvrir le bal ensemble.

(*Arlequin, la Mode et mademoiselle Crépon, dansent une allemande. Après l'allemande :*)

CHŒUR.

Gaiment mettons-nous en train,
En cadence,
Qu'on commence,
Et si l'on tombe en chemin
L'amour vous donne la main.

LA MODE, *au public.*

AIR : *Du pot de fleurs.*

Divinité dans Paris révérée,
La mode dicte ses décrets,
Et sur ses pas, souveraine adorée,
Voit accourir tous les Français !
Oui, dans ce noble et beau pays de France,
La mode a toujours réussi ;
J'ai bien son nom, mais vous seuls aujourd'hui
Pouvez me donner la puissance.

CHŒUR.

Gaiment mettons-nous en train, etc.

FIN.

IMPRIMERIE D'A. BERAUD, FAUBOURG ST.-MARTIN, N° 70.

Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel

SANS-GÊNE

CHEZ LUI,

OU

CHACUN SON TOUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. DIEULAFOY ET GERSIN;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 3 DÉCEMBRE 1816.

PRIX I F. 25 C.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, boulevart Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SANS-GÊNE.	M. PHILIPPE.
Mme. SANS-GÊNE, sa femme.	Mme. HERVEY.
DUMONT, ami de Sans-Gêne.	M. EDOUARD.
HENRIETTE.	Mlle. HERMINIE.
EUGÈNE, Officier de Marine, époux d'Henriette.	M. ISAMBERT.
FORLIS, Major suisse, ami de Dumont.	M. HENRI.
LATREILLE, Valet de Dumont.	M. JUSTIN.
MARGUERITE, Gouvernante de Sans-Gêne.	Mme. BODIN.
Plusieurs Valets.	

La scène se passe dans une maison de campagne, voisine d'une petite Ville.

SANS-GÊNE

CHEZ LUI,

OU

CHACUN SON TOUR,

VAUDEVILLE UN ACTE.

SCENE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre représente un salon. D'un côté sont un petit secrétaire, une bergère, des fauteuils, et de l'autre une table servant de toilette*).

MARGUERITE, *occupée à nétoyer l'appartement:*

MADAME n'est pas levée. M. Sans-Gêne, depuis cinq heures du matin, est à la chasse... Occupons-nous de notre besogne... Quel drôle d'homme que ce monsieur Sans-Gêne! son mariage ne l'a pas changé du tout : ça devait être.

AIR : *Du Verre.*

L'Hymen n'est pas très-circonspect :
Et c'est un tort que l'on nous donne.
Pour le tenir dans le respect
Les femmes ont l'âme trop bonne.
Je subirai la même loi.
Si quelque jour l'hymen m'enchaîne,
Vous verrez même qu'avec moi
Mon cher époux sera *sans gêne.*

J'avoue que je ne conçois pas cet excès d'indiscrétion de mon maître. Cet homme-là est-il dans un salon? Le plus beau fauteuil est celui où il s'assied. (*Elle se met dans la bergère qui est voisine de la table*). Un papier est-il à sa portée, il le prend, et le lit sans scrupule. (*Elle prend une lettre sur la table et l'ouvre*). Ah! Ah!

C'est une lettre que Madame a oubliée-là. (*Elle lit*). « Nous approuvons, ma belle dame, toutes vos idées: » et, pour les exécuter, nous nous rendrons chez vous » au jour indiqué.... » Ouais ! qu'est-ce que cela veut dire ?... Eh ! que m'importe ? Ma maîtresse est une femme honnête; et il n'y a là aucune intrigue. Cependant elle m'étonne bien depuis quelque temps. Elle, que j'ai toujours vue si raisonnable et si polie, ne fait plus que rire des inconvenances de son mari. Il lui en échappe à elle-même de si fortes, que je croirais qu'elle a quelques projets !.... Non, c'est l'exemple qui l'entraîne, et c'est bien dommage. Témoin, le malheureux procès qu'ils ont à soutenir contre M. le Baron de Forlis ! Et d'où cela est-il venu ? D'une misère.

AIR : *De Mariane.*

De ce baron la tabatière
Se trouvait comme celle-ci.

(*Elle aperçoit une tabatière sur la table*).

Monsieur la voit, et toute entière
Dans la sienne il la verse ainsi.

(*Elle verse le tabac dans sa boîte*).

Chacun de rire :
Lui, sans mot dire,
Innocemment
Serre ainsi ce qu'il prend.
Alors on crie,
On l'injurie.
Amis, parens,
Des deux parts vont jurans.
On se prodigue les sottises :
Et voilà, d'après ce *mic-mac*,
Pour une prise de tabac
Dix familles aux prises.

Et Dieu sait ce que ça deviendra... Ah ! grand Dieu, quelle pluie !... Mais ne vois-je pas monsieur qui revient ?... Il n'est pas seul !... Où donc mon maître aura-t'il pêché ce compagnon ? Vous verrez qu'il l'aura ramassé quelque part pour lui prendre son parapluie.

SCÈNE II.

MARGUERITE, SANS-GÊNE, DUMONT.

SANS-GÊNE, *en habit de chasse.*

(Il a sous son bras un porte-manteau : il est couvert de la redingotte de Dumont, et il tient son parapluie tout ouvert).

Par ici, par ici, mon cher Dumont... L'heureuse rencontre! mais quel maudit orage! comme il est venu à l'improviste! Tu es peut-être un peu mouillé?

DUMONT, *s'essuyant avec son mouchoir.*

Le moyen de n'être pas trempé ? Une vaste cour à traverser, et tu t'empares à-la-fois de mon surtout et de mon parapluie.

SANS-GÊNE.

C'était pour garantir ton porte-manteau..... Les veux-tu?

DUMONT.

Il est bien temps.

SANS-GENE.

Bah ! ça ne sera rien; tu vois, ça passe tout de suite.

DUMONT.

A la bonne heure. (*à part.*) J'aurai bientôt mon tour.

SANS-GENE.

Mais, encore une fois, quel bonheur de t'avoir rencontré !

DUMONT.

Ma foi, c'est par hasard : j'allais chez mon gendre qui est établi, comme tu sais, dans la petite ville voisine. La peur du mauvais temps m'a fait prendre par le bois où j'ai été témoin de ta chasse.

SANS-GENE.

Pas vrai qu'elle est drôle ?

DUMONT.

Mais assez.

SANS-GENE.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

J'ai dans le parc du château
Fait mainte et mainte tournée!
Mais las! dans la matinée
Je n'avais pris qu'un moineau.

Je rentrais : par aventure
Le marquis passe en voiture ;
Ayant fait ample capture
De lapins, chevreuils, perdrix.
Discret, selon mon usage,
Je propose le partage :
Il accepte, et j'ai tout pris.

DUMONT.

Et voilà comme tu es discret?

SANS-GENE.

Oh ! tu n'as pas d'idée du changement qui s'est opéré en moi. — Marguèritte, serrez ces effets, après quoi vous ferez rendre à mon voisin son chien et son fusil. Le chien boite un peu et la platine du fusil est démontée : dites-lui qu'il laisse reposer Médor et qu'il fasse raccommoder sa platine, s'il veut que je les lui emprunte demain.

MARGUERITE.

Il suffit.

SANS-GENE.

Oui, mon ami, je ne suis plus le Sans-Gêne d'autrefois.

DUMONT.

Eh bien, tant pis.

SANS-GENE.

Pourquoi donc?

DUMONT.

Parce que c'était gai.

SANS-GENE.

N'est-ce pas?

DUMONT.

Assurément.

AIR *du Vaudeville de l'Avare.*

D'abord cette étrange manie
Vous étonne, mais on s'y fait.
Puis on rit ; puis on sent l'envie
D'imiter un fou qui vous plaît.
Puis vous n'en êtes plus les maîtres.
Je n'eus jamais tant de gaîté
Que le jour où je fus tenté
De te jetter par les fenêtres.

SANS-GENE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! c'est vrai : chez toi, n'est-ce pas? nous nous amusâmes bien. — Eh bien ! Marguerite.

AIR : *Des Fleurettes.*

Pourquoi donc ne pas faire
Ce que l'on vous a dit ?

MARGUERITE.

Un soin plus nécessaire
Ici m'était prescrit.
Le mal qu'à courir on se donne,
Se répare en buvant, dit-on.

(*Elle lui présente un verre de vin.*)

Prenez ceci c'est du bon.

DUMONT, *prenant le verre et le buvant.*

Merci, ma bonne.

SANS-GENE.

C'est ça ; voilà comme j'aime qu'on en use chez moi. (*à Marguerite.*) Mais donne-m'en un autre. — Cher Dumont, te voilà donc chez ton petit Zozo ?

DUMONT.

Pas pour long-temps. C'est demain la fête de ma fille.

SANS-GENE.

Oui, mais c'est aujourd'hui celle de ma femme.

DUMONT.

(*A part.*) Nous y voilà. Tu es marié ?

SANS-GENE.

Assurément.—Ça s'est fait en un tour de main ; comme je voulais faire avec ta fille.

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Un beau matin sur mes pas
Je vois une jeune brune :
On me vante sa fortune ;
Je lui présente mon bras.
Profitant de l'entrevue,
Je lui parle, elle est émue :
Je la presse, et dans la rue
Soudain je tombe à ses pieds,
De là je cours au bonhomme,
Je m'explique, j'ai la somme,
Et nous voilà mariés.

DUMONT.

Eh ! mon Dieu, quelle a été la femme si pressée ?

SANS-GENE.

La veuve Dolban.

DUMONT.

Je la connais beaucoup ; femme charmante, célèbre par ses talens, son esprit, sa raison.

SANS-GÊNE.

Laisse-donc, elle est plus folle que moi. Cette douce liberté que j'apporte dans le commerce de la vie, cette aisance, cette grâce ! Elle m'y surpasse de cent piques.

DUMONT.

Ah ! ah !

SANS-GENE.

Au point que je suis souvent obligé de la retenir... Nous avons pendant quelque temps habité la ville, mais ces gens de province... Ces petits esprits...

DUMONT.

Ne se sont peut-être pas prêtés à la gaieté de vos manières?

SANS-GENE.

Mon Dieu, non. Nous avons même, en ce moment, un procès très-injuste avec l'un d'eux. C'est ce qui nous a fait retirer dans cette campagne que ma femme a meublée, comme tu vois, assez commodément. Elle ne s'y plaît pas trop, elle tenait à ses sociétés de la ville. Mais moi, je me délecte ici, j'y cultive un jardin délicieux. Ah ! ah ! tu verras mes arbres, mes plantes, mes fleurs.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME SANS-GENE.

DUMONT, *apercevant madame Sans-Gêne.*

Voici sans doute la plus précieuse ?...

SANS-GENE.

Justement, c'est ma femme !

MADAME SANS-GENE.

Ah! mon cher monsieur Dumont, que je suis enchantée de vous voir ! (*bas*). Où sont donc vos enfans!

DUMONT, *bas.*

Ils paraîtront bientôt. (*haut*). Madame, je ne suis pas moins flatté de pouvoir vous offrir mon hommage, et vous féliciter tous les deux de votre bonheur.

MADAME SANS-GENE.

Oh! pour çà, c'est la vérité.

Air du Va[illegible] *Courtisan.*

[illegible]

P[illegible] Dieux.

Autour de nous l'hymen rassemble
Tout ce qui peut combler nos vœux ;
Aux champs, d'ailleurs, tout nous réveille ;
Tout conspire à nous égayer.
Et vous arrivez à merveille,
Mon cher, pour nous désennuyer.

SANS-GENE.

Tu vois comme elle est gaie ! et tu craindrais de me sacrifier une journée ?

MADAME SANS-GENE.

Comment est-ce que ce n'est pas toi qui as écrit à ton ami de nous honorer de sa visite ?

SANS-GENE.

Mon Dieu, non, c'est par hasard.

MADAME SANS-GENE, *à Dumont.*

Eh ! bien, j'en profite, et je vous retiens, au moins, pour la semaine. Après la manière aisée, amicale, dont mon mari s'est conduit chez vous, c'est le moins que vous nous devez.

DUMONT.

Ma foi, madame, puisque vous me pressez l'un et l'autre, avec tant de grâce, j'ai un mois de disponible, et je vous le sacrifie.

MADAME SANS-GENE.

Ah ! c'est charmant !

SANS-GENE.

Fort bien, mais tu sais que dès demain je suis obligé d'aller à la ville.

MADAME SANS-GENE.

Pourquoi faire ?

SANS-GENE.

AIR : *Eh ! ma mère, est-ce que je sais ça ?*

Le tribunal me demande,

MADAME SANS-GENE.

Qu'importe ? tu n'iras pas ;

SANS-GENE.

Si l'on m'impose une amende ?

MADAME SANS-GENE.

Mon ami, tu la payeras.

SANS-GENE.

Ce procès est si maussade !

MADAME SANS-GENE.

Je ne vois que la gaîté ;

SANS-GENE.

Mais si j'en devions malade?

DUMONT, MADAME SANS-GENE.

Nous boirons à ta santé.

MADAME SANS-GENE, *appelant.*

Oh là, vous autres (*des domestiques paraissent*), qu'on arrange le cabinet de mon mari pour en faire une chambre à coucher: la vue y est magnifique.

SANS-GENE.

C'est vrai; mais, mes livres, mes papiers.....

MADAME SANS-GENE.

Qu'on mette tout ça dans un sac et qu'on le porte au grenier.

DUMONT.

Oui, j'aime assez que les chambres soient libres et commodes. Cependant, ma fille qui m'attend.....

MADAME SANS-GENE.

On y a pourvu. Votre laquais m'a tout conté; vous alliez faire la fête de vos enfans; vous leur portiez deux méchans lapins; j'ai jetté ça à la rue, et l'ai remplacé par un gibier plus convenable.

SANS-GENE.

Quoi! mon gibier!

MADAME SANS-GENE.

Eh! oui: cette provision que tu viens de partager avec le marquis de Saint-Ange.

SANS-GENE.

Bon! et nous, et moi?

MADAME SANS-GENE.

On trouvera autre chose pour notre ami. (*à Dumont.*) Quant à votre sœur, votre cousine, votre gouvernante, dont vous craignez d'être séparé trop longtemps, on n'a qu'à leur écrire; j'écrirai aussi à vos enfans, qu'ils viennent tous sans se gêner, à cheval, en voiture, comme ils voudront: nos écuries sont grandes, nos remises sont immenses.

SANS-GENE.

Mais, où diable loger tant de monde?

MADAME SANS-GENE.

Bah! et le pavillon du jardin.

SANS-GENE.

Où j'ai formé ma superbe collection de coquillages, d'insectes, de minéraux ?

MADAME SANS-GÊNE.

On mettra tout cela à la cave, sous le hangard, n'importe, ça y sera à merveille ; nous formerons la société la plus aimable ; les jeux et les ris ne nous quitteront plus ; nous passerons ici un mois délicieux. (*aux domestiques.*) Monsieur accepte, qu'on exécute mes ordres.

(Les domestiques sortent.)

DUMONT.

Soit, madame, je me rends, que tout le monde vienne.

AIR : *Ballet des Pierrots.*

Votre bienveillance m'entraîne,
Dussions-nous paraître indiscrets ;
Je sens que, de l'ami Sans-Gêne,
La morale fait des progrès.
A Paris, elle a tant d'apôtres,
Qu'on n'est plus étonné pourquoi,
L'on voit tant de gens chez les autres,
Et jamais personne chez soi.

SANS-GENE.

Tu conviens donc que je ne suis pas si bête !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA TREILLE.

LA TREILLE.

Monsieur Dumont ?

SANS-GÊNE.

Quel est cet homme ?

DUMONT.

C'est mon valet.

SANS-GÊNE.

Ah ! je le reconnais, c'est le fils de La Treille.

LA TREILLE.

Je vous reconnais bien aussi, moi : c'est vous qui vous êtes en allé de chez nous sans nous donner pour boire.

SANS-GÊNE.

C'est vrai, je n'eus pas le temps. (*à Dumont.*) Mon ami prête-moi cent sous.

DUMONT (*les lui donnant.*)

Les voilà.

SANS-GENE.

Tiens, tu ne diras pas que je ne t'ai rien donné.

LA TREILLE.

Ah! monsieur, grand merci..... de la peine.

AIR : *Ayez cœur à l'ouvrage.*

Pardonnez, je vous conjure,
A mon incivilité.
Se peut-il qu'on fasse injure
A vot' libéralité
N'gn'y a qu'à voir cet air d'àisance
Que vous savez mettre à tout,
Pour conv'nir qu'la bienfaisance
Ne vous coûte rien du tout.

SANS-GENE.

Je suis comme ça moi.

DUMONT, *à La Treille.*

Hé bien, qu'as-tu à me dire ?

LA TREILLE.

Votre gendre, votre fille et un de leurs amis venaient au-devant de vous; ils ont reconnu votre cabriolet à la porte, ils m'ont demandé si vous étiez ici, et je viens vous demander à mon tour ce qu'il faut que je leur réponde.

MADAME SANS-GENE.

Oh! l'heureuse aventure! qu'ils entrent, et tout de suite.

LA TREILLE.

Ma fine, les voilà.

SCÈNE V.

LES MÊMES, EUGENE, FORLIS, HENRIETTE.

DUMONT, (*bas à ses enfans.*)

Attention à vos rôles.

MORCEAU D'ENSEMBLE : musique de Doche.

EUGENE, FORLIS ET HENRIETTE.

Madame, agréez notre hommage.

SANS-GENE.

bien-venus.

EUGENE, FORLIS ET HENRIETTE.

Pardonnez, si, contre l'usage,
De vous étant si peu connus,
Nous venons en cet équipage.

MADAME SANS-GENE.

N'êtes-vous pas de nos amis?
L'esprit, les grâces, en voyage,
Sont sûrs partout d'être accueillis.

à Sans-Gêne,

Mon cher, fais leur donc bon visage.

SANS-GENE.

Oui, vraiment, nous sommes ravis.

TOUS, *entre eux.*

On ne peut être plus jolie,
Ni plus polie.
Assurément,
On n'a pas un ton plus charmant.

SANS-GENE, *bas à sa femme.*

Il est permis d'être polie,
D'être jolie;
Mais cependant,
Il faut aussi qu'on soit prudent.

MADAME SANS-GENE.

Monsieur Dumont, pour nous complaire,
Reste avec nous un mois entier.
De mon aimable prisonnier,
Vous suivrez le destin, j'espère.

TOUS.

Très-volontiers... (*bis*).
Près d'une hôtesse aussi jolie,
On resterait six mois entiers.

SANS-GENE.

Et pourquoi pas toute la vie?

TOUS.

Très-volontiers (*bis*).
Ah! pour nous quel plaisir extrême!

EUGENE.

J'ai vu des arbres tout nouveaux.

DUMONT.

Moi, j'ai lorgué certains tonneaux.

FORLIS.

Moi des oiseaux.

EUGENE.

Moi, des canaux.

HENRIETTE.

Et moi toutes les fleurs que j'aime.

TOUS.

Nous pêcherons,
Nous chasserons,
Nous chanterons
Et nous boirons!
Bonheur suprême!
Tout sert ici notre désir.
Ah! quel plaisir! (bis).

DUMONT (*avec un signe d'intelligence*).

Va par quel heureux hasard monsieur le Major se trouve-t-il avec mes enfans?

FORLIS, *avec l'accent suisse.*

Je le dirai franchement. Etant à la veille de terminer une affaire importante, et sachant que vous deviez venir à Beauvais, je m'y suis rendu.....

DUMONT.

Pour me demander peut-être quelqu'argent sur les fonds que j'ai à vous?

FORLIS, (*à qui madame Sans-Gêne fait un signe.*)

Oui, *monsieur*, cent louis si vous le voulez bien.

DUMONT.

C'est juste; mais pour cela, mon cher monsieur, il faut nous rendre à la ville.

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

MADAME SANS-GENE.

Quoi! nous quitter? je ne le souffrirai pas. (*à Sans-Gêne.*) Mon ami, donne-moi ta clef.

SANS-GENE.

A quoi bon?

MADAME SANS-GENE.

Eh! mon Dieu, donne toujours. Ne vois-tu pas que ton ami attend?

SANS-GENE.

Mes cent louis?

MADAME SANS-GENE.

Ils sont précisément en or, et monsieur n'en sera pas du tout embarrassé. N'est-ce pas?

FORLIS.

Oh! mon Dieu non, de l'or, ça va partout.

SANS-GENE.

Mais, ma femme.....

MADAME SANS-GENE.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Mon cher, c'est une bagatelle
Que tu dois peu considérer;
Sans ce trait d'amitié fidèle,
Il faudrait tous nous séparer.
Ne fais donc pas cette grimace.
Pour cent louis faut-il heurter
L'ami qui vient de te prêter
Cent sous avec autant de grâce?

(*Elle lui prend sa clef, va ouvrir le tiroir de la table et donne l'argent à Forlis.*)

SANS-GENE, *à part.*

C'est un peu différent! Pour un million je ne ferais pas de ces choses là, moi; mais je m'en souviendrai: c'est peut-être du savoir vivre.

DUMONT.

En vérité, madame, c'est par trop obligeant, et au premier moment de loisir, je vous ferai ma reconnaissance.

MADAME SANS-GENE.

Oui, oui, ne songeons qu'à nos plaisirs.

SANS-GENE.

Va pour le plaisir. — Tiens, ma femme, (*en montrant Henriette.*) voilà le joli petit minois que j'ai adoré avant le tien; tu vois que je n'avais pas mauvais goût.

EUGENE.

Ah! monsieur, ce n'est pas moi qui dirai le contraire.

AIR : *Mon Père était pot.*

En connaisseur habile et fin
Vous placez votre flamme:
Et vous m'avez rendu plus vain
Des attraits de ma femme.
Je conviens de tout.
Mais si le bon goût,
Dont votre amour s'honore,
Brilla cette fois,

Il va vers madame Sans-Gêne.

Ce qu'ici je vois
Le prouve mieux encore.

(*Il lui baise la main.*)

MADAME SANS-GENE, *lui faisant une révérence.*

Monsieur!

SANS-GÊNE.

Diantre ! il ne se gêne pas ! — C'est égal, je m'empare de mes premières amours et vais leur montrer mon jardin. — Toi, ma femme, pendant ce temps-là, aie l'œil au déjeûner.

DUMONT.

Pour moi, je t'en dispense.

HENRIETTE.

Et moi aussi.

SANS-GÊNE.

C'est pour moi que je parle. — Hola, Marguerite, fais mettre ici le couvert, et près de mon assiette la petite volaille que j'ai fait réserver pour moi.

(*Il donne le bras à Henriette.*)

Allons, mes amis, qui m'aime me suive.

MADAME SANS-GÊNE.

Un moment, monsieur, qui m'aime reste.

FORLIS et EUGÈNE.

Et nous restons.

MADAME SANS-GÊNE.

Marguerite..... (*Elle lui parle bas.*)

MARGUERITE, *étonnée.*

Oh ! mon Dieu ! — Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCE NE VI.

FORLIS, MADAME SANS-GÊNE, EUGÈNE.

MADAME SANS-GÊNE.

Monsieur de Forlis, agréez mes remercîmens : cet accent étranger que vous avez emprunté fort adroitement, imposera davantage à mon mari.

FORLIS.

Que ne ferait-on pas pour vous plaire, madame ?

MADAME SANS-GÊNE.

Au surplus, vous le voyez, messieurs, ce cher époux, le meilleur et le plus honnête homme du monde, est plus impoli que jamais. Ses inconvenances multipliées m'ont privée de toutes mes sociétés ; elles nous ont fermé toutes les portes, et votre amitié ne pouvait venir me servir plus à propos dans l'utile leçon que je veux donner à cet indiscret.

AIR : *le Briquet.*

D'abord j'habitai la ville :
Mais son travers un beau jour,
Me jette dans le faubourg.
Là, sa manie incivile
S'accroissant avec le temps,
Me transplante dans les champs.
Enfin je me crois tranquille ;
Mais des champs bientôt chez moi,
Il m'exile, et, sur ma foi,
Peu sûre de cet asyle,
De votre appui j'ai besoin
Pour ne pas aller plus loin.

EUGENE.

Madame, comptez sur nous.

FORLIS.

Oui, comptez-y.

AIR : *Vaudeville du Mamelouck.*

A votre sexe, il importe
Que vous repreniez vos droits.
Vous promener de la sorte,
C'est blesser toutes les lois.

EUGENE.

Oui, c'est une atteinte infâme
Au sort commun des maris.
Puisque en tous lieux c'est la femme
Qui leur fait voir du pays.

FORLIS

Mais qu'allons-nous faire?

EUGENE.

L'amitié saura nous inspirer.

MADAME SANS-GENE.

Je l'espère. — Mais mon mari revient déjà. Entrez dans ce cabinet, je vous ferai part de mon dessein.

(Elle les fait entrer dans la salle à droite.)

La Treille ?

LA TREILLE.

(Il tient une assiette sur laquelle est une volaille, du pain un verre. Il a une bouteille sous le bras.)

Me v'la, madame.

MADAME SANS-GENE.

On t'a dit ce que tu avais à faire?

LA TREILLE.

Je le tiens, madame, n'ayez pas peur que ça m'échappe.

SCENE VII.

LA TREILLE, ensuite SANS-GÊNE.

(*Il va s'asseoir dans la bergère, et met son assiette sur ses genoux.*)

Oh! que c'est donc drôle! Je ne sais pas si c'est moi qu'on veut attrapper; mais qu'on m'attrappe toujours de même. (*Il mange.*) Cette volaille ne me paraît pas mauvaise.

SANS-GÊNE (*en dehors.*)

Ma foi, promenez-vous si vous voulez, je vais déjeûner. (*Il aperçoit La Treille qui mange.*) Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc là, toi?

LA TREILLE.

AIR: *Et lon lan la, etc.*

On dit que sur cette terre
Le bien d'l'un à l'autre va.
Que se gêner c'est mal faire
Quand ce qui nous plaît est là.
N' te gên' donc pas, mon petit Pierre.
N' te gên' donc pas, gobe moi-ça.

(*Il mange un gros morceau.*)

SANS-GÊNE, *s'approchant.*

Je crois, Dieu me pardonne, que c'est la petite volaille que j'avais fait réserver pour moi?—Dis donc?

LA TREILLE (*sans le regarder.*)

Même Air.

Mais si, mais ça a dit Rémonde,
Si j'en bois, qu'est-c' qu'on dira?
Qu'ça coule pour tout le monde,
L'eau, le vin *et cætera.*
N' te gên' donc pas, ma p'tite blonde,
N' te gêne donc pas, aval, moi çà.

(*Il boit le verre de vin qu'il a versé pendant le couplet.*)

SANS-GÊNE.

Attends, attends, mon drôle, je vais t'apprendre à ne pas te gêner. (*Il le saisit au collet, lui arrache le plat des mains. La Treille enlève la volaille et se sauve.*

LA TREILLE.

Aie aie!

SANS-GÊNE.

Ah! coquin!—Ma femme! Marguerite! ma femme!

SCENE VIII.

SANS-GÊNE, MADAME SANS-GÊNE, EUGÈNE FORLIS.

MADAME SANS-GÊNE.

Qu'as-tu donc, mon ami ?

SANS-GÊNE.

Comment ce que j'ai ? — Mon déjeûner ?

FORLIS, *une serviette à la main et reprenant son accent.*

Parfait, monsieur Sans-Gêne, parfait.

SANS-GÊNE (*à sa femme.*)

Je parle de mon déjeûner.

EUGÈNE (*de l'autre côté.*)

Excellent, monsieur.

SANS-GÊNE.

Quoi ! vous avez déjeûné sans moi ?

MADAME SANS-GÊNE.

Ces messieurs mourraient de faim.

SANS-GÊNE.

Et moi donc ?

MADAME SANS-GÊNE.

Tu es chez toi.

SANS-GÊNE.

Diantre, vous êtes lestes ! (*Il donne le plat vide à Eugène, qui le met sur le sécretaire.*)

FORLIS.

AIR : *Frère Jacques.*

Ceci doit-il vous surprendre,
Doit-il troubler vos esprits ?
Vous ne pouviez moins attendre,
De jeunes gens et d'amis.
Le bon vin,
Au festin,
Rend l'amitié si polie,
Et, près de femme jolie,
La jeunesse a toujours faim.

SANS-GÊNE, *voulant sortir.*

Il doit rester quelque chose ?

MADAME SANS-GÊNE.

Oh ! bien oui. — Les gens de ces messieurs.

SANS-GÊNE, *en colère.*

Eh bien ! grand merci.

MADAME SANS-GENE.

Allons, allons mon petit mari, point de querelle, point de bouderie. Qu'est-ce qu'un déjeûner de manqué ?

AIR *de la Croisée.*

Appaise toi, mon cher mari,
Reprends ton heureux caractère.
Notre dîner sera servi
Un peu moins tard qu'à l'ordinaire.
Tu connais mes soins complaisans,
Surtout ma prévenance extrême.
Je ne fais pas jeûner long-temps
Les personnes que j'aime.

Messieurs, dans un instant, je vous rejoins au jardin.

(*bas à Eugène et Forlis.*)

Je vous le livre.

SCÈNE IX.

FORLIS, SANS-GÊNE, EUGÈNE.

EUGENE, *avec enthousiasme.*

L'aimable femme !

FORLIS, *de même.*

La charmante femme !

SANS-GENE.

Oui, la bonne femme ! on voit bien, messieurs, que vous avez déjeûné.

EUGENE, *à Sans-Gêne.*

Vous n'avez pas d'idée des choses spirituelles qu'elle m'a adressées.

FORLIS.

Vous n'avez pas d'idée de la grâce avec laquelle elle m'a servi.

EUGENE.

Elle semblait chercher dans mes yeux tout ce que je pouvais désirer.

FORLIS.

Elle prévenait mon goût par tout ce qu'il y avait de plus délicat.

EUGENE.

Parbleu ! mon cher Sans-Gêne, je vous en fais juge.

FORLIS.

Oui; jugez lequel de nous deux vous semble avoir été le préféré.

EUGENE.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

De mille marques de faveur,
Elle m'a comblé sans partage.

FORLIS.

C'est moi qui captivais son cœur.
Enfin j'aurais été, je gage,
Son amant chéri,

EUGENE.

Et moi son mari,

ENSEMBLE.

Qu'elle n'eût pas fait davantage.

SANS-GENE.

Eh bien! ne vous dérangez pas. Savez-vous bien, messieurs, que c'est moi qui suis l'époux de la femme dont vous parlez?

EUGENE.

Oh! notre intention n'est pas de vous offenser. C'est par pure amitié que je vous demande votre avis.

FORLIS.

Moi, c'est pour confondre monsieur, qui, en toutes circonstances cherche à me ravir mes avantages.

EUGENE.

Et pourquoi vous flattez-vous mal-à-propos. (*bas.*) Allez donc.

FORLIS.

C'est vous qui vous flattez. (*bas.*) Allez vous-même.

EUGENE.

Laissez donc; est-ce que madame Sans-Gêne vous a adressé une seule parole?

FORLIS, *se fâchant.*

J'en ai donc menti?

EUGENE.

Ma foi....

FORLIS, *mettant l'épée à la main.*

Monsieur, vous m'allez faire raison tout de suite.

EUGENE, *de même.*

Tant qu'il vous plaira.

FORLIS.

Ni moi non plus; mais vous avez accepté l'arme de votre ami.

SANS-GENE.

AIR : *Dans mon printemps naïve et confiante.*

Eh ! qu'ai-je à voir, moi, dans cette équipée ?

FORLIS.

Ce n'est pas vous, monsieur, que je poursuis.

SANS-GENE.

Mais si j'attrappe un coup d'épée ?

FORLIS.

C'est votre ami que je punis.
A votre tour, courez après l'issue
Vous venger de qui vous a nui.
Bien libre à vous, monsieur, si je vous tue
De vous en prendre à lui.

En garde donc ?

SANS-GENE.

Ah! mon Dieu ! mon Dieu !

FORLIS.

Je vais vous montrer qu'on n'insulte pas impunément le major Forlis.

SANS-GENE.

Forlis ! vous seriez le parent du baron qui porte ce nom ?

FORLIS.

C'est mon frère. Je m'en fais honneur.

SANS-GENE, *jettant son arme.*

Ah ! monsieur, cessons de nous battre, nous sommes déjà assez brouillés.

FORLIS.

Comment donc ?

SANS-GENE.

N'ai-je pas le malheur d'être en procès avec monsieur votre frère ?

FORLIS.

Quoi ! vous seriez cet imprudent, cet indiscret, cet homme mal élevé qui lui a manqué si essentiellement ?

SANS-GENE.

Moi-même, monsieur, et vous devez voir si son procès est juste. — Moi, manquer aux convenances, aux politesses ! (*Il* lui présente un siège.) Asseyez-vous

donc, je vous prie. — Donnez-moi votre chapeau, votre épée, votre canne. — Permettez-moi d'appeler ma femme. (*Il frappe fortement à terre avec la canne de Forlis, et la casse en disant*) : ma femme ! ma femme ! (*il la lui rend.*) Vous aviez là un mauvais bâton. Ma femme, viens conter notre affaire à Monsieur. — Oh ! ciel ! moi impoli ! Daignez donc vous asseoir. (*Il se place dans la bergère et laisse la chaise à Forlis.*)

SCÉNE XII.

LES MÊMES, Mme. SANS-GENE.

MADAME SANS-GENE.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc de si pressé ?

SANS-GENE.

Voilà le frère de monsieur le baron de Forlis, qui veut bien avoir la bonté d'accommoder notre affaire.

MADAME SANS-GENE.

Ah ! monsieur, quel service vous nous rendriez !

FORLIS.

(*Ils sont assis tous trois au milieu du théâtre.*)

Je ne demanderais pas mieux, mais je vous avoue que mon frère, moi et toute la famille, nous tenons beaucoup fort à l'observation des convenances.

SANS-GENE.

Eh bien ! monsieur, vous allez voir si des personnes comme nous ne savent pas les respecter..... (*à part.*) Ces diables de guêtres me gênent horriblement. (*haut.*) Vous savez que la querelle a commencé pour une tabatière ?

FORLIS.

Oui, je sais que la vôtre ne s'en trouva pas mal.

SANS-GENE.

Bah ! une misère. — Oh ! je souffre trop, il faut que je les ôte. (*Il commence à ôter ses guêtres.*)

MADAME SANS-GENE, *s'en apercevant.*

Sans doute, c'était une misère ; mais vis-à-vis de certaines gens on doit prendre garde à tout.

SANS-GENE.

Je fus d'abord assez complaisant pour ne faire aucune

attention aux plaisanteries qu'on se permit sur mon compte.....

(*Il aperçoit madame Sans-Gêne, qui devant la glace d'une table de toilette, ôte son chapeau et arrange sa coiffure.*)

Mon Dieu! que fait-elle donc? — Hum! hum!

MADAME SANS-GENE. (*de même.*)

Et voilà qu'on prend pied de cette indulgence pour l'accabler d'injures.

SANS-GENE (*toujours regardant sa femme.*)

Alors, je riposte sans me gêner. — Hum! hum!

MADAME SANS-GENE.

Et de liberté en liberté, tout alla de mal en pis.

FORLIS.

C'est ce que je vois.

SANS-GENE, *se levant,*

Peste soit des femmes. — Hum! hum!

MADAME SANS-GENE (*une mèche de cheveux et un peigne à la main.*

Il importe donc, monsieur, que vous persuadiez à monsieur votre frère que personne n'est plus que nous asservi aux lois de la politesse.

AIR: *Ce jeune homme a depuis huit jours.*

Dites-lui bien que nous sentons
Tout ce qu'on doit aux bienséances.
Dites-lui que nous respectons,
Autant que lui, les convenances.
D'égards, de soins multipliés,
Notre conduite se compose.
En ce moment vous nous voyez,
Et c'est toujours la même chose.

Ainsi, plus de haine, plus de colère, que ce procès finisse et que tout soit oublié. Puis-je compter sur vous? (*Elle se lève.*) FORLIS, *se levant aussi.*

Ma foi, madame, je crois que non. Puisque tout ceci n'est qu'une affaire de politesse, ce que je viens de voir m'assure que vous gagnerez votre procès sans que je m'en mêle.

MADAME SANS-GENE.

Vous croyez?

FORLIS.

Oui, madame.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Monsieur, en me contant le fait,
Dérange sa chaussure.
Madame, en suivant le sujet,
Arrange sa coëffure.
Tous les deux vous justifiez
Le succès qui s'apprête;
Car vraiment de la tête aux pieds
On n'est pas plus honnête.

(Il sort en regardant Sans-Gêne d'un air très-sévère).

SCÈNE XIII.

SANS-GÈNE, MADAME SANS-GÈNE.

MADAME SANS-GÈNE.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire ?

SANS-GÈNE.

Eh ! parbleu, il est fâché !

MADAME SANS-GÈNE.

Pourquoi donc ?

SANS-GÈNE.

Ne l'as-tu pas entendu ? et par malheur il n'a pas tort. — Toi, qui as de l'esprit, du bon sens, qui as reçu une si bonne éducation, devant un homme respectable, qui d'un mot pouvait terminer toutes nos peines, tu t'amuses à arranger tes cheveux !

MADAME SANS-GÈNE.

Tu ôtais bien tes guêtres, toi ?

SANS-GÈNE.

Oui, mais il ne l'avait pas vu.

MADAME SANS-GÈNE.

Au surplus, tant pis pour lui.

SANS-GÈNE.

Non, ma femme, non, ça n'est pas bien; et je suis forcé de te représenter que tu pousses les libertés trop loin.

MADAME SANS-GÈNE.

Bah ! c'est toi qui me dis ça ?

SANS-GÈNE.

Oui, mon amie, il faut de la mesure et de l'à-propos en tout. C'est ma maxime.

AIR *du partage de la Richesse.*

L'aisance est une douce chose,
Pourvu que l'on en use bien.

Aller, venir, quand tout repose;
Ne se laisser manquer de rien :
Dormir quand tout le monde veille,
N'avoir que son plaisir pour loi :
Chez les autres, c'est à merveille,
Il faut se respecter chez soi.

MADAME SANS-GENE, *prenant à la main son chapeau qu'elle a laissé sur la toilette.*

Je crois que tu as raison : nous aurions dû nous observer davantage.

SANS-GENE.

Oui, ma bonne, observons-nous, faisons-nous aimer, respecter; les libertés trop fortes ne plaisent à personne. (*Il met dans le chapeau de madame Sans-Gène, ses guêtres et son mouchoir, qu'il a ramassés.*)

MADAME SANS-GENE.

Qu'est-ce que tu fais donc?

SANS-GENE.

Je te parle des convenances, des bienséances.

MADAME SANS-GENE.

Eh bien! tes amis t'attendent : va rejoindre la compagnie.

SANS-GENE.

Qui? ces gens-là? ma foi, j'en ai assez. D'ailleurs, ce procès me donne de l'humeur. J'ai la tête lourde; j'ai envie de reposer.

MADAME SANS-GENE.

Mais, mon ami, quand on a du monde chez soi.

SANS-GENE.

N'as-tu pas remarqué que ce monde-là est un peu indiscret? on s'empare de mon argent, de mon déjeûner : on me met l'épée à la main.... Si l'on prend ça pour des politesses, je ne m'y connais guère.

MADAME SANS-GENE.

Mais, ce sont des amis de l'enfance, des gens d'une gaîté, d'une folie.... Tiens, tiens, vois comme ils sont heureux.

SCENE XIV.

LES MEMES, DUMONT, EUGENE, HENRIETTE, LA TREILLE. (*Ils arrivent tous en tenant des buissons de fleurs, des rameaux, des branches d'arbres, etc.*

CHŒUR.

AIR *des petits Savoyards.*

Ah! quel séjour délicieux!
A ces bosquets la nature
Prodigua, sans mesure,
Ses trésors les plus précieux.
Ah! quel séjour, etc.

SANS-GÊNE.

Allons, mes arbres mutilés à présent; il ne manquait plus que ça.

DUMONT.

AIR *du Major Palmer.*

A ton goût, je rends hommage,
Ton jardin est enchanteur,
Et tu vois par ce ravage,
Comme il tente l'amateur!

SANS-GÊNE.

Quoi toutes mes fleurs écloses?
Mes plus rares arbrisseaux?

HENRIETTE.

J'ai cueilli toutes ces roses.

EUGENE.

J'ai coupé tous ces rameaux.

DUMONT.

Moi j'ai pris cette douzaine
De tes jolis papillons.

LA TREILLE.

Moi, pour avoir de leur graine,
J'ai fait ouvrir dix melons.

DUMONT.

Certaine plante étrangère
Qu'on ne trouvait que chez toi,
Etait fort mal dans ta serre,
Je l'ai fait porter chez moi;
Enfin, je ne suis pas bête.

SANS-GENE.

Mon vraiment, c'est assuré.

DUMONT.

Tu verras de ma conquête,
Quel parti je tirerai.
Pour me voir, dans peu, j'espère,
Tu vas te mettre en chemin;
Mon ami, dans mon parterre,
Tu verras tout ton jardin.

SANS-GENE.

Bien obligé. (*Il regarde sous la redingotte de Dumont.*) Mais, qu'est-ce que tu as donc là?

DUMONT.

Oh! ce n'est rien, c'est le bras d'une vieille statue que j'ai trouvée dans ton parc.

SANS-GENE.

Tu as cassé le bras de ma statue?

DUMONT.

Bon! il ne tenait presque pas, et il remplacera celui qui manque à mon Apollon. Tu sais bien, celui que tu fis sauter parce qu'il gênait ta balançoire.

SANS-GENE.

Eh bien! tu as de l'esprit, toi: tu vas donner un bras de Plutus à ton Apollon.

DUMONT.

Ça ne le gâtera pas.

SANS-GENE.

AIR *d'une Abeille toujours chérie.*

Mon cher, ce bizarre amalgame
Va te faire montrer au doigt.

DUMONT.

Mon cher, il chatouillera l'ame
De tous les rimeurs de l'endroit.
Apollon qui voit à sa suite,
Courir tant de maigres élus;
Les verrait courir bien plus vîte,
S'il avait les mains de Plutus.

Mais maintenant, à quoi vas-tu nous occuper?

MADAME SANS-GENE.

A quoi? à nos plaisirs.

SANS-GENE.

Oui, oui, divertissez-vous. (*A part.*) Il faut bien frir ce qu'on ne peut empêcher. Parbleu! il me vient

une idée (*il va à son bureau et prend une liasse de papier*). Mon cher Dumont, en t'amusant, fais-moi le plaisir de voir ce qu'on pourrait répondre à ce mémoire. — (*A Henriette, en lui remettant un tambour à broder.*) Vous, belle dame, continuez cette broderie, c'est un gilet pour moi. — (*A Eugène.*) Vous, jeune homme, voilà mon fouet, montez sur votre bête, et faites-moi l'amitié d'aller d'un temps de galop, dire au marquis de St.-Ange, que nous irons demain chasser avec lui. Ma femme va s'occuper du dîner, et moi, j'ai affaire là-dedans. (*Bas à sa femme.*) Je vais tâcher de faire un somme.

MADAME SANS-GÊNE.

Un somme! Oui, ne te gêne pas.

SANS-GÊNE *entrant dans le cabinet.*

Amusez-vous, mes amis, amusez-vous.

SCENE XV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ SANS-GÊNE.

MADAME SANS-GÊNE.

Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE.

Madame!

MADAME SANS-GÊNE.

Faites apporter ici des instrumens, et avertissez les musiciens de la noce, qui sont précisément au cabaret voisin.

DUMONT.

Au cabaret? ah! nous ne les aurons pas.

MARGUERITE.

Je m'en charge. (*elle sort.*)

DUMONT.

Que voulez-vous donc faire?

MADAME SANS-GÊNE.

De la musique: je sais que vous êtes tous amateurs. Suivons notre projet.

DUMONT.

Ah! parbleu! vous avez raison.

HENRIETTE.

Fort bien; mais quelle musique sommes-nous en état d'exécuter?

MADAME SANS-GENE.

Tout ce qui se présentera.

EUGENE.

Sans doute.

(*Des domestiques apportent des pupitres, des instrumens et de la musique.*)

AIR : *Pour un petit Babillard.*

Trève à notre modestie,
Sans crainte, essayons toujours.
D'une voix fraîche et jolie
N'avons nous pas le secours?
Une basse sans pareille,
Un cor d'un très-bel effet,
Puis un homme qui sommeille?
C'est un opéra complet.

(*En montrant le cabinet où est entré Sans-Gêne*).

DUMONT, *assez haut.*

Est-ce que Sans-gène ne sera pas des nôtres?

MADAME SANS-GENE, *de même.*

Oh! il a ses plaisirs à lui. — Tenez, messieurs, voici une scène assez comique d'un intermède nouveau. C'est une bacchante qui veut troubler le repos d'une femme qui l'a trahie. Elle commence ainsi.

(*Elle distribue à chacun un cahier de musique; Dumont prend la contrebasse; Eugène, le cor; Henriette, un autre instrument; et M. Sans-Gêne, avec un tambour de basque, se place près de la porte du cabinet.*

MORCEAU D'ENSEMBLE, de Doche.

Joyeux habitans de ces bois,
Faunes, Silvains, jeunes Dryades,
Joignez-vous aux folles Ménades,
Volez, accourez à ma voix.

TOUS.

Volez, accourez à sa voix.

MADAME SANS-GENE.

Grand tutti, mes amis, l'entrée est générale.

(*Grand Bruit d'orchestre.*)

MADAME SANS-GENE.

Plus fort que çà, que la cimbale
Et la trompette et la timballe,

Ici redoublent leurs efforts.
Il faut du bruit des cors
Que tout le vallon retentisse,
Et que l'ingrat soit au supplice.

CHOEUR.

Il faut du bruit des cors, etc.

(*Plus grand bruit d'orchestre*).

SANS-GENE, *dans le cabinet.*

Ma femme ! ma femme !

MADAME SANS-GENE.

C'est cela, vous êtes au fait,
Le Faune s'agite et murmure.

SANS-GENE, *en dedans.*

Holà ! ma femme, que diable faites-vous là ?

MADAME SANS-GENE.

Nous chantons, n'écoute pas.

(*à ses amis*).

Poursuivez la même mesure,
Vous allez voir un bel effet.

SANS-GENE, *de même.*

Ne pouvez-vous aller chanter plus loin ?

MADAME SANS-GENE, *faisant un grand bruit à la porte du cabinet avec son tambour.*

Le bruit redouble,
L'onde se trouble,
L'éclair a lui ;
Le Faune enrage,
Pendant l'orage
Tout s'est enfui.
Seule en cadence,
Je ris, je danse
Autour de lui.

(*Elle fait quelques pas en s'accompagnant de son tambour de basque, et répète les trois derniers vers.*)

SCENE XVI.

LES MÊMES, SANS-GÊNE.

SANS-GENE (*sortant tout-à-coup du cabinet, en robe de chambre et avec un petit bonnet de velours.*)

Que le diable vous emporte !

DUMONT.

Quoi, tu étais là ?

Sans-Gêne.

SANS-GENE.

Sans doute, j'y étais.

MADAME SANS-GENE.

As-tu un peu reposé, mon ami?

SANS-GENE.

Eh! le moyen, au milieu de ce vacarme infernal.

MADAME SANS-GENE.

Comment, nous avons fait du bruit avec une musique nouvelle? C'est étonnant.

SCENE XVII.

LES MEMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Monsieur, voici une lettre.

SANS-GENE.

Pour moi?

MARGUERITE.

On la dit très-pressée.

SANS-GENE.

Diantre, voyons. (*Il cherche ses lunettes.*) Où les ai-je mises? (*Il prend à Dumont ses lunettes qu'il a sur le nez.*) Ah! de mon avocat! c'est au sujet de mon procès.

DUMONT.

De celui dont tu me parlais ce matin?

SANS-GENE.

Précisément.

DUMONT.

Oh bien! mon ami, puisque tu as des affaires, nous allons nous retirer.

SANS-GENE.

Bah!

DUMONT.

C'est pour t'obliger. Tu vas t'amuser à ta chicane, nous allons nous divertir ailleurs. Il ne faut pas que des amis se gênent.

MADAME SANS-GENE.

Mais, messieurs, le dîner qui va être servi.

SANS-GENE.

Ce gibier dont ma femme se faisait un plaisir de te régaler.

DUMONT.

Eh ! mon Dieu ! tout va s'arranger.

AIR : *La plus belle Promenade.*

Dorval est sur notre route,
En passant, nous l'allons voir ;
Il n'aura rien, je m'en doute,
Mais ton offre y va pourvoir :
Ainsi donc plus de reproche.
S'est-on jamais mieux conduit ?
Ton gibier est à la broche,
Je vais l'emporter tout cuit.

EUGENE et HENRIETTE.

Adieu, monsieur Sans-Gêne.

DUMONT.

Adieu, mon cher Zozo, occupe-toi de ton affaire, c'est essentiel.

AIR *des Innocens.*

Allons, partons, prenons en main
Nos fleurs, nos fruits, notre feuillage,
Nous ferons gaîment le chemin
Sous l'ombrage
De son jardin.

CHOEUR.

Allons, partons, ect.

(*Ils reprennent les fleurs, le feuillage*, etc. *en répétant ce chœur.*)

SCENE XVIII.

SANS-GENE, MADAME SANS-GENE.

SANS-GENE.

Ils s'en vont tout de bon.

MADAME SANS-GENE.

Mon Dieu, oui.

SANS-GENE.

Eh bien ! voilà une impolitesse qu'on n'a jamais eue à me reprocher.

AIR : *M. Guillaume.*

Tels sont pourtant ces amis que l'on vante,
Et que l'on trouve, en tous lieux, si polis.
Un nouveau plaisir se présente,
Et soudain les voilà partis.
Ah ! je connais mieux, qu'on ne le soupçonne,
Les égards dûs à l'amitié.
Moi, je ne sors jamais de chez personne,
Qu'on ne m'ait renvoyé.

MADAME SANS-GENE.

C'est plus prudent !

SANS-GENE.

Les impolis ! les malhonnêtes ! Je vais dîner avec eux.

MADAME SANS-GENE.

Et ta lettre ?

SANS-GENE.

Bah ! on attendra la réponse.

MADAME SANS-GENE.

Mais, mon ami, notre intérêt ?... Il s'agit peut-être ?...

SANS-GENE.

De bêtises ? — Tiens, lis toi-même !

MADAME SANS-GENE *prenant la lettre.*

« Mon cher monsieur, votre procès est perdu. »

SANS-GENE.

Est-il possible ? (*Il jette les yeux sur la lettre.*) Oh ! mon Dieu, oui, perdu.

MADAME SANS-GENE.

« Contre tout usage reçu, vous avez visité vos juges en bottes et en redingotte. »

SANS-GENE.

Le beau mal ! pour des avocats, mettre des petits souliers qui me gênent ?

MADAME SANS-GENE.

« Vous leur avez adressé des billets sans signature. »

SANS-GENE.

Je n'avais pas le temps.

MADAME SANS-GENE.

« Vous n'avez pas donné d'étrennes aux domestiques. »

SANS-GENE.

Je crois bien : c'est toujours moi qui entrais le premier.

MADAME SANS-GENE.

« Et l'on vous à condamné à dix mille francs de dommage envers monsieur de Forlis. »

SANS-GENE.

C'est une atrocité !

MADAME SANS-GENE.

C'est une infâmie !

SANS-GENE.

Et ce Dumont qui m'emporte précisément le peu d'or qui me restait!

MADAME SANS-GENE.

Oh! ça, c'est une bagatelle.

SANS-GENE.

Bah! et s'il faut payer les dix mille francs?

MADAME SANS-GENE.

N'y a-t-il pas d'autres ressources?

SANS-GENE.

Ma foi, pas trop: à moins que nous ne vendions cette calèche qui est restée à la ville.

MADAME SANS-GENE.

Cette calèche? Tu ne l'as plus.

SANS-GENE.

Où est-elle donc?

MADAME SANS-GENE.

Il y a un mois que j'en ai payé le cachemire que tu as trouvé si joli.

SANS-GENE.

Et les chevaux?

MADAME SANS-GENE.

Ils étaient attelés en ce moment; ils sont partis avec.

SANS-GENE.

Comment? pour satisfaire une vaine coquetterie, tu as vendu ces pauvres bêtes?

MADAME SANS-GENE.

Pourquoi non?

AIR: *Le premier Poignard de France.*

Tu te fâches mal-à-propos,
La parure est essentielle.
Lui sacrifier des chevaux:
Est-ce donc chose si nouvelle?
Ces bonnes bêtes, Dieu merci,
Ne sont pas, malgré tes satires,
Les seules en France aujourd'hui
Qui donnent des cachemires.

SANS-GENE.

En ce cas, madame, vous en serez la première punie: je vais vendre les vieux diamans, dont j'ai hérité de ma mère, et que je vous réservais.

MADAME SANS-GENE.

Tu n'auras pas grand peine.

SANS-GÊNE.

Qu'est-ce à dire ?

MADAME SANS-GÊNE.

Je les ai donnés avant hier en paiement à ma marchande de modes.

SANS-GÊNE.

A ta marchande de modes ?

MADAME SANS-GÊNE.

C'était une dette sacrée, des objets de première nécessité.

AIR *du Pas redoublé.*

Des fleurs, des plumes, des rubans
Qui m'ont fait vingt conquêtes :
Quatre chapeaux et trois turbans
A renverser les têtes.
Un Pouf que tous nos étourdis
Ont suivi dans les rues ;
Puis un oiseau de paradis
Qui m'a portée aux nues.

SANS-GÊNE.

Il faut avouer, madame, que vous avez fait de belles choses pendant mon absence.

MADAME SANS-GÊNE.

J'ai fait ce que l'on fait partout ; ce que tu as fait toi-même en mille occasions.

SANS-GÊNE.

Ce que j'ai fait, ce que j'ai fait ! ah ! il est temps que j'éclate.

MADAME SANS-GÊNE

De la colère ? je vais te laisser.

SANS GÊNE.

Me laisser ! morbleu, c'est trop se moquer ; cette liberté avec laquelle vous agissez n'est pas d'une femme sensée. Il est des égards réciproques que l'on se doit en ménage et partout.

(*Madame Sans-Gêne s'éloigne peu-à-peu et sort.*)

Oui, madame, partout.

SCENE XIX.

SANS-GÊNE, *regardant de tous côtés.*

Eh bien ! elle est partie ! — Voilà les femmes ; parlez-leur raison, plus personne. — Allons, allons, ne perdons

pas la tête, écrivons à mes amis; j'en ai de si bons! — Mais auquel m'adresserai-je?

AIR : *La Comédie est une grande salle.*

Sur Lisimon, je puis compter, je pense?
Non, j'ai, chez lui, trop bu l'été dernier.
En Dorilas, j'aurais quelque espérance;
Mais, en partant, j'ai rossé son portier.
Avertissons Damis. — Pourtant j'hésite,
A ses dépens, j'ai donné certain bal.
Ah! je le tiens, Paul accourra bien vite;
Mais, par malheur, j'ai crevé son cheval.

N'importe, écrivons-lui.

(*Il se met à une table et il écrit.*)

SCENE XX.

SANS-GENE, MARGUERITE, les Domestiques de Gros-Pierre.

MARGUERITE.

Monsieur, avez-vous fini?

SANS-GENE.

Pourquoi donc?

MARGUERITE.

A cause du sécretaire et de la bergère qu'on va emporter.

SANS-GENE, *se levant.*

Qu'est-ce à dire?

MARGUERITTE.

Le voisin Gros-Pierre se marie; il n'avait pas de meubles convenables pour recevoir les gens comme il faut qu'il attend, madame lui a prêté les siens.

SANS-GENE.

Madame est donc folle?

MARGUERITE.

(*Elle fait signe aux domestiques d'emporter les meubles.*)

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Vous savez pour gros Pierre,
Jusqu'où vont ses bontés.
Les fauteuils, la bergère
Sont pour les invités :
La table est envoyée.
Tout l'office la suit,
Et pour la mariée,
On défait votre lit.

SANS-GENE.

(*Voyant les domestiques qui emportent les meubles.*)
Coquin, veux-tu bien laisser ça là?

MARGUERITE.

Mais la noce?

SANS-GENE.

Peste soit de la noce! (*aux domestiques*) si tu bouges.... (*à un autre.*) Si vous bougez! misérables! (*il se débat avec un d'eux, le meuble se brise, et il reste avec un morceau dans les mains qu'il lui jette à la tête.*) Ah! courons au plus vîte parler à ce drôle. — Mon habit, ma redingote, ma perruque?

MARGUERITE.

Bah! vous ne savez donc pas ce qui est arrivé?

SANS-GENE.

Quoi donc?

MARGUERITE.

M. Eugène, crainte du froid, a mis votre habit par-dessus le sien; sa femme s'est fait un coussin de votre redingote, et M. Dumont a emporté votre perruque pour remplacer la sienne qui était toute mouillée.

SANS-GENE.

Eh bien! me voilà joli garçon! — Vîte mes clefs, que j'en prenne d'autres.

MARGUERITE.

Vos clefs? madame les a toutes emportées en allant dîner avec vos amis.

SANS-GENE.

Quoi! ma femme est partie aussi? — Ah! pauvre Sans-Gêne! mais je le reconnais trop tard; je ne me suis gêné avec personne, personne ne se gêne avec moi. Tout le monde s'éloigne d'un indiscret, et cet heureux Sans-Gêne, qui se gorgeait chez les autres de ce qu'ils avaient de meilleur, n'a pas même aujourd'hui, chez lui, le dîner dont il a besoin. (*On entend sonner une cloche.*) Mais, qu'entend-je? Pourquoi cette cloche?

SCENE XXII.

SANS-GENE, SA FEMME, TOUS SES AMIS. (*Le fond du théâtre s'ouvre entièrement par des volets qu'on enlève, et l'on voit à table tous les amis de Sans-Gêne.*)

MADAME SANS-GENE.

Viens-donc, mon ami, nous t'attendons.

SANS-GENE.

Moi?

TOUS, *en quittant la table.*

AIR:

Eh! gai, gai, gai, plus de chagrin,
Viens donc, mon cher Sans-Gêne.
Eh! gai, gai, gai, viens, dans ton vin,
Noyer tout ton chagrin.

SANS-GENE.

Que voulez-vous dire?

DUMONT.

Que tout ce qui s'est passé chez toi ce matin n'a été qu'une petite revanche pour t'amener à l'heureux repentir dont nous venons d'être témoins.

SANS-GENE.

Se peut-il?

MADAME SANS-GENE.

Oui, mon ami, ton procès a été arrangé par les soins de M. Dumont et de M. Forlis. C'est précisément le jour où il devait être jugé que j'ai réuni tous ces messieurs, et les excès auxquels nous avons feint de nous livrer n'ont eu pour but que de t'inspirer cette utile réflexion, que tu n'oublieras pas; j'espère que si dans la société on ne se gêne pas pour le bonheur des autres, on ne peut jamais compter sur le sien.

SANS-GENE.

Ah! coquins, comme vous m'avez joué! mais, c'est égal, vous n'avez pas eu tort, et me voilà bien corrigé.

(*Pendant que ses amis chantent le vaudeville, il va tout seul se mettre à table.*)

VAUDEVILLE.

DUMONT.

Souvent trop de liberté
Peut nuire plus qu'on ne pense :
Nous savons ce qu'a coûté
Certain excès de licence.
Dans l'excès contraire, il est maint danger,
Trop fait pour séduire un peuple léger,
Quelle que soit notre inconstance,
Entre deux écueils, gardons le milieu :
Gênons-nous un peu,
Pour le bien de tous, gênons-nous un peu.

HENRIETTE.

Vous, coquettes de vingt ans
Que l'on trouve si légères,
Et dont les plaisirs bruyans
Sont marchandises si chères,
Mettez donc un terme à tous ces propos,
Montrez-nous qu'au sein d'utiles travaux,
Vous savez être bonnes mères ;
N'aimez que le bal, la table et le jeu :
Gênez-vous un peu.
Femmes de Paris, gênez-vous un peu.

MARGUERITE.

Vous, gens de loi si vantés
Que l'on accuse, sans preuve,
D'exercer de tous côtés,
Une griffe à toute épreuve,
Faites-donc enfin taire les jaloux ;
Montrez que Thémis a le cœur plus doux ;
Ne dépouillez plus que la veuve,
Le père, le fils, l'oncle et le neveu :
Gênez-vous un peu,
Messieurs du palais, gênez-vous un peu.

FORLIS.

Vous, auteurs peu fortunés
Qui prenant chez l'un, chez l'autre,
Sans scrupule, nous donnez
L'œuvre d'autrui pour la vôtre,
Pourquoi dérober à tort à travers ?
Puisqu'absolument il vous faut des vers,
Ne pillez plus que dans Molière,
Racine ou Boileau, Voltaire ou Chaulieu :
Gênez-vous un peu,
Messieurs les auteurs, gênez-vous un peu.

LA TREILLE.

Je fus jardinier jadis,
Mais ma femme, trop débonnaire,
Laissait prendre à mes amis,
Les plus bell' fleurs d'mon parterre,
Sans doute, il est beau de n'tenir à rien;
Mais il faut pourtant ménager son bien.
Désormais, lui dis-je, ma chère,
N'en donnez qu'à Paul, Jérôme et Mathieu;
Gênez-vous un peu,
J'aime aussi les fleurs, gênez-vous un peu.

EUGENE.

Vous, l'honneur du nom Français,
Guerriers de qui la vaillance
Etonna, par ses hauts faits,
Tour-à-tour chaque puissance;
A quoi bon, morbleu, courant les déserts,
Chercher d'autres cieux, chercher d'autres mers?
Ne défendons plus que la France,
Et ne mourons plus que de son aveu:
Gênons-nous un peu,
Braves compagnons, gênons-nous un peu.

SANS-GENE.

J'arrive un jour chez Damis.
Ah! quel spectacle agréable!
Il donnait à ses amis,
Un déjeûner délectable.
Ah! mon cher, dit-il, je te croyais loin,
Je ne peux t'offrir un seul petit coin:
Que parlez-vous de coin à table?
Pour vous obliger, je prends le milieu;
Gênez-vous un peu,
Me voilà placé, gênez-vous un peu.

MADAME SANS-GENE.

Un auteur au dénouement,
D'après un antique usage,
Vient demander humblement
Un bravo qui l'encourage;
Le nôtre est bien loin d'un pareil désir,
Si quelques défauts ont pû vous aigrir,
N'applaudissez, dans son ouvrage,
Que le chant, les vers, la prose et le jeu:
Gênez-vous un peu,
Soyez indulgens, gênez-vous un peu.

FIN.

Imprimerie d'A. BERAUD, Faubourg Saint-Martin, n°. 7.

GONTIER Rôle du COMTE ORY

Dubois D

A Paris.

Mr. GONTIER Rôle du COMTE ORY
dans la Pièce de ce nom. Vaudeville

el. et Sculp. A Paris, chez Martinet, Libraire, Rue du coq. St. Jean

Vos Maris, en Palestine.

LE COMTE

ORY,

ANECDOTE DU XIe SIECLE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. EUGÈNE SCRIBE et DELESTRE-POIRSON ;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 16 décembre 1816.

PRIX : 1 fr. 25 c.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY.

A PARIS,

Chez { MARTINET, Libraire du Théâtre du Vaudeville, rue du Coq, n° 13 ou 15, et au Théâtre du Vaudeville.
Mme LADVOCAT, Libraire, Galeries de bois, n° 197, au Cabinet littéraire, côté de la Cour.

1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALOÏSE, comtesse de Formoustiers, jeune veuve.....	Mme *Hervey.*
URSULE, demoiselle d'honneur d'Aloïse..	Mlle *Minette.*
RAGONDE, dame d'atours d'Aloïse.....	Mme *Bodin.*
LE COMTE ORY, seigneur châtelain.....	M. *Gontier.*
ISOLIER, page du comte.....	Mlle *Desbordes.*
Dames de la suite d'Aloïse.	
Chevaliers de la suite du comte.	

La scène se passe dans le château de Formoustiers.

Le Théâtre représente un Salon gothique avec trois portes de fond et deux latérales. Sur le premier plan, à droite, une cheminée sur laquelle brûle une lampe; sur le premier, à gauche, un balcon saillant sur la campagne.

LE COMTE ORY.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOISE, URSULE, DAME RAGONDE, Dames d'honneur de la Comtesse.

Au lever du rideau toutes les Dames, différemment groupées et travaillant à divers ouvrages d'aiguille, écoutent dame Ragonde qui achève une histoire.

RAGONDE.

AIR *de M. Guiné* (de l'Académie royale de musique).

Quoi ! répond-elle à l'hermite,
Dans votre pieux séjour,
Par vos soins on guérit vite
Du mal que l'on nomme amour ?
Ma fille, venez, courage !
Alors, le cœur plein d'émoi,
Lise entre dans l'hermitage ;
Mais jugez de son effroi :
Ce saint anachorète,
Ce dévot, ce prophète,
C'était lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory. } *bis.*

TOUTES LES DAMES.

Eh ! quoi, mesdames, c'était lui,
C'était ce méchant comte Ory.

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory.
Fier d'une brillante écharpe,
Si voyez beau damoiseau ;
Si voyez avec sa harpe
Accourir gai ménestrel ;
Si voyez berger fidèle,
Ou bien chevalier galant,
Qui dit que vous êtes belle
Et jure d'être constant.
Fuyez, fuyez, pauvrettes,
N'écoutez ces fleurettes :
C'est lui, c'est sans doute lui,
C'est le comte Ory. } *bis.*

TOUTES LES DAMES.

Le Ciel nous préserve de lui.
Fuyons ce méchant comte Ory.

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory.

URSULE.

Ah ! mon Dieu ! le vilain homme que ce comte Ory ! Pourtant on dit qu'il est charmant.

RAGONDE.

Voyez le grand mérite. Il est charmant, sans doute il est charmant ; c'est le seigneur le plus élégant, toujours brillant, toujours paré ; il n'a que cela à faire.

URSULE (*à la Comtesse*).

Mais, madame, comment n'a-t-il pas suivi son père et tous les autres seigneurs de la province qui combattent maintenant les Sarrazins ?

LA COMTESSE.

On dit que lors de leur départ, retenu par une fièvre ardente qui faisait craindre pour ses jours....

RAGONDE.

Bah !..... Est-ce que ces mauvais sujets-là meurent jamais ? Voyez-les à nos genoux.... A les en croire ils expirent toujours, et ils ne s'en portent que mieux. C'est comme nous quand nous nous trouvons mal.

URSULE.

Je ne suis point curieuse.... mais je voudrais bien le voir une fois dans ma vie, ce comte Ory.

CLAIRE.

Et moi aussi.

RAGONDE.

Miséricorde ! Et votre serment ?.. N'avons-nous pas juré à nos maris de vivre toutes renfermées dans le château de Formoustiers jusqu'à l'époque de leur retour ?

URSULE.

Moi, l'oublier !... Eh ! mon Dieu ! je me le répète tous les jours !....

AIR *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Ils partirent, quelles douleurs !
Nous restâmes dans ces tourelles.

CLAIRE.

Ils promirent d'être vainqueurs ;
Nous jurâmes d'être fidèles.

LA COMTESSE.

Leur valeur et notre vertu
Seront dignes l'une de l'autre.....

RAGONDE (*soupirant.*)

Oui ; mais leur serment n'a pas dû
Leur coûter autant que le nôtre.

CLAIRE.

Depuis trois ans n'avoir pas seulement vu l'ombre d'un homme !

RAGONDE.

Il est vrai qu'aucun ne pénètre ici, et l'on se croirait dans un monastère sans les caquets de ces dames ; la médisance et les romans.

TOUTES.

Comment donc, dame Ragonde ?

LA COMTESSE (*se levant.*)

Eh ! bien, mesdames... Je crains qu'en devisant ainsi vous n'ayez oublié l'heure du souper ; la nuit est close depuis long-temps.

RAGONDE.

Madame la comtesse a raison... Allons, mesdames, descendons au réfectoire.

TOUTES EN CHOEUR.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Toi qui vois notre souffrance,
Juste Ciel que je bénis,
Donne-nous la patience
D'attendre encor nos maris !
Viens, soutiens notre constance ;
D'elle dépend la vertu.
Dès qu'on perd la patience
Le reste est bientôt perdu.

(*Elles sortent.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, URSULE.

LA COMTESSE.

Eh bien, Ursule, vous ne les suivez pas?

URSULE.

Oh! non, madame; je n'ai point d'appétit... depuis qu'on m'a dit que la guerre était finie... et que nos maris pouvaient arriver d'un jour à l'autre.

LA COMTESSE.

Eh! qui vous a dit cela?

URSULE (*baissant les yeux.*)

Oh! je le sais de bonne part...., c'est-à-dire, je présume...

LA COMTESSE.

Voilà pourtant trois mois que je n'ai reçu des nouvelles du comte de Formoustier, mon frère...

URSULE.

Ni moi, de Gombaud, mon fiancé... Mais tant mieux... Je parierais qu'ils veulent nous surprendre. Pauvre Gombaud!

Vaudeville du petit Courrier.

Quittant l'objet de ses amours,
Que son adieu fut doux et tendre!
Hélas! je crois encore entendre
Les premiers mots de son discours!
Le clairon sonna : quel martyre!
Il se tut, et je crois pourtant
Que ce qui lui restait à dire
Était le plus intéressant!

LA COMTESSE.

Plains-toi donc! l'espoir au moins te reste.... Mais moi!... veuve à mon âge.... et de quel époux!...

AIR : *Rions, chantons, aimons, buvons.*

Sur ton sort je t'entends gémir.
Entre nous quelle différence!
Le veuvage est le souvenir.....
L'amour est plus; c'est l'espérance.

URSULE.

L'état de veuve a son plaisir,
Si j'en crois votre expérience,
Lorsqu'on garde le souvenir
Et qu'on ne perd pas l'espérance.

LA COMTESSE.

Que veux-tu dire, l'espérance?

URSULE.

Oui, Madame, votre petit cousin Isolier, le page de ce terrible comte Ory....

LA COMTESSE.

Bon! Isolier! un enfant!... D'ailleurs c'était le parent... le pupille de mon mari... qui l'aimait beaucoup! Et si j'ai consenti à le recevoir... c'était par égard pour la mémoire du défunt.... Tu sais, du reste, combien il me respecte...

URSULE.

Comment donc, Madame, il me disait encore hier : Ma chère Ursule, tu ne sais pas.... vous ne savez pas.... (car il me respecte aussi beaucoup, Madame...) combien j'idolâtre ma belle cousine....

LA COMTESSE (*vivement.*)

Il a dit cela.... (*Se reprenant.*) Eh bien! il n'aurait jamais osé m'en dire autant.

URSULE.

Ecoutez donc, Madame; il est en bien mauvaise école auprès de ce comte Ory, et il faut qu'il possède un bien bon naturel pour n'être pas plus mauvais sujet qu'il n'est.

LA COMTESSE.

Oh! voilà qui est décidé.... Ces dames d'ailleurs se croiraient autorisées par mon exemple.... Et je ne le recevrai plus... Je lui ai même déjà signifié, et s'il osait jamais...

(*On entend frapper en-dehors.*)

URSULE.

Madame.... on frappe à la petite porte de la tourelle.... Si c'était lui... (*Ouvrant la croisée du balcon.*) Ah! quel temps affreux!...

ISOLIER (*en-dehors.*)

Ursule, est-ce toi?

URSULE.

Oui, c'est moi... (*A la Comtesse.*) Madame, que faut-il faire ? Il a déjà attaché son cheval sous un arbre !

LA COMTESSE.

Dis-lui que je ne puis....

URSULE.

Ah ! Madame.... il a l'air d'avoir bien froid....

LA COMTESSE (*vivement.*)

Il a bien froid. — Mais aussi quelle audace, malgré ma défense !... Fais-le monter, Ursule. — Je vais lui parler... Tiens, descends par le petit escalier... Voici la clef.

URSULE.

J'y vais, Madame.

SCÈNE III.

LA COMTESSE (*seule.*)

Ursule a raison. La pluie tombe par torrens.... et en conscience on ne peut pas le laisser dehors, ce pauvre enfant !

AIR *du Vaudeville de Turenne.*

Il me souvient qu'inflexible et sévère,
En m'enfermant dans ce séjour,
Je fis le serment téméraire
De n'y laisser jamais entrer l'amour.
Oui, je jurai, redoutant ses outrages,
De lui fermer mon cœur et mon castel ;
Mais en faisant ce serment solemnel,
Je ne songeais point aux orages.

Mon Dieu ! qu'Ursule est lente ! (*Regardant par la fenêtre.*) Ah ! elle lui ouvre... Eh ! mais, je crois qu'il l'embrasse. Ne vous gênez pas, Monsieur ; je me repens maintenant de lui avoir ouvert ; oh ! oui, je m'en repens.... Le voici, il n'est plus temps.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, URSULE, ISOLIER.

ISOLIER (*mettant un genou en terre.*)

Bonjour, ma belle, ma bonne, ma divine cousine.

LA COMTESSE.

Votre cousine est très en colère contre vous, Monsieur; j'ai à vous gronder.... Mon Dieu! comme il a froid!.... Chauffez-vous, Monsieur.... chauffez-vous.... Je vous trouve bien hardi... Comment, malgré ma défense? — Dis donc, Ursule, il a peut-être faim! N'est-ce pas, Monsieur, que vous avez faim?... Eh! vite, Ursule, ces conserves qui sont sur mon oratoire.....

(*Ursule sort.*)

ISOLIER.

Ma bonne cousine!

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je vous enverrai Ursule pour vous ouvrir désormais. La pauvre petite....

ISOLIER.

Comment!... vous avez vu!...

LA COMTESSE.

Oui, j'ai vu qu'avec votre apparente timidité vous étiez le digne élève de votre maître.

URSULE (*rentrant*).

Tenez, beau chevalier.

(*Isolier se met à table; la comtesse est à côté de lui, le sert et le regarde manger — Ursule debout lui verse à boire*).

LA COMTESSE.

Aussi... a-t-on jamais vu courir les grands chemins à cette heure-ci?

ISOLIER (*la bouche pleine*).

C'est un message important dont j'étais chargé.

LA COMTESSE.

Encore quelque nouveau tour de ce méchant comte.

ISOLIER.

Oh! non... c'est au contraire une lettre pour lui... et qui pourra bien... (*A part.*) Diable!.. taisons-nous. (*Haut.*) C'était le plus long de passer par ici... (*regardant la comtesse*), mais c'était le plus beau!...

URSULE.

Oui, le plus beau... de la pluie à verse.

ISOLIER.

Bah ! en venant on ne la sent pas.... C'est quand je m'en irai...

LA COMTESSE (*le contrefaisant*).

Quand je m'en irai... Avec cet air calin, qui ne le prendrait pour l'ingénuité même ?.. Eh bien ! c'est là le digne conseiller et souvent le compagnon des tours félons que le perfide comte joue aux femmes.

ISOLIER.

Vous le savez... c'est mon père qui m'a placé ici en partant auprès du jeune comte.... et si ce n'étaient ses déloyautés en amour, il ne pouvait me choisir plus noble seigneur.

AIR *de la Romance.*

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la gloire n'aime rien que la beauté,
Et la bombance, les combats et la gaieté.

D'ailleurs,

AIR : *Ah ! daignez m'épargner le reste.*

Brave, généreux et galant,
Preux chevalier et noble prince,
On craint ses exploits... et pourtant
On le chérit dans la province.
Il voudrait, il le dit tout haut,
Voir chacun heureux à la ronde ;
Et même, hélas ! son seul défaut
Est de vouloir se mêler trop
Du bonheur de tout le monde.

(*En confidence*). Mais vous ne savez pas ?... Aujourd'hui je le crois amoureux.

LA COMTESSE.

Amoureux ?.... Est-ce qu'il est jamais autrement ?

ISOLIER.

Oh !.. cette fois, c'est sérieusement ! Imaginez-vous que ce matin il me fait appeler..

AIR *du Pot aux fleurs.*

« Holà, dit-il, holà mon page,
» Ici venez me conseiller ;
» A mon cœur rendez le courage.
» Amour me berce et ne puis sommeiller.
— « Hélas ! Seigneur, vos tourmens sont les nôtres ;
» Et l'amour, sensible à nos maux,
» Vous prive à la fin du repos
» Dont vous avez privé les autres. »

J'ignore le nom de sa belle ; car, pour la première fois, il a été discret..... Mais il paraît qu'elle est surveillée par un jaloux ou renfermée dans quelque moutier, car ce pauvre comte ne savait comment pénétrer près d'elle..... et c'est sur cela qu'il me consultait.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur... ?

ISOLIER.

Oh! je lui ai donné une idée ; je suis sûr qu'elle vous divertira... Sire, lui ai-je dit, il faut prendre.....

LA COMTESSE.

C'est bon, c'est bon ; je vous dispense des détails... Encore quelque perfidie...

URSULE (*à part.*)

Ah ! quel dommage !...

LA COMTESSE.

Écoutez donc..... j'entends du bruit dans les corridors.

URSULE.

Ce sont ces dames qui rentrent après le souper.

LA COMTESSE.

Comment ! il est déjà si tard ?... Allons, allons, monsieur, vite, il faut vous retirer.

ISOLIER.

Comment, ma belle cousine.....

LA COMTESSE.

Vous devriez être déjà bien loin... Tenez, prenez ces fruits, prenez encore ces gâteaux... Bonsoir... encore une fois bonsoir..... Ursule, ouvre-lui la porte et viens me rejoindre aussitôt.

(*Elle sort par une des portes latérales.*)

SCÈNE V.

ISOLIER, URSULE.

URSULE.

Vous vous en allez donc, monsieur Isolier ?...

ISOLIER.

Il le faut bien.

URSULE (*à voix basse.*)

Bah ! puisque vous voilà, quelques minutes de plus ou de moins !... Si vous m'acheviez cette histoire du comte Ory... que tout-à-l'heure vous aviez commencée ; que je la sache seulement.

ISOLIER.

Oui... pour aller la redire !...

URSULE.

Non, je l'oublierai tout de suite.

ISOLIER.

Imagine-toi que je lui conseillai, pour entrer dans ce moutier... de prendre parmi ses chevaliers.....

(*On entend frapper à coups précipités.*)

Qui peut à pareille heure... venir vous rendre visite?...

(*Le bruit redouble.*)

URSULE.

C'est à la grande porte du château... Je cours voir ce que c'est... Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! je ne saurai encore rien... Tenez, monsieur, descendez vite par cet escalier... surtout tirez la porte sur vous, et qu'on ne vous revoie plus... demain vous m'achèverez l'histoire... n'est-ce pas?.. Allons... partez et ne revenez jamais...

(*Elle sort par la porte du fond. On continue de frapper.*)

SCÈNE VI.

ISOLIER (*seul.*)

Voilà qui est singulier... Ceci se rapporterait-il aux dépêches dont je suis chargé?.. Oh!... non... il est impossible qu'avant minuit... (*Il regarde à la fenêtre à droite.*) Que de lumières dans la cour!.... toutes ces dames se serrent l'une contre l'autre... elles n'osent ouvrir... Si je descendais... Non, craignons de compromettre ma belle cousine.... Mais si c'était quelque aventure... si ma cousine était me-

nacée... si on attaquait le château... Oh ! non, je ne suis pas assez heureux pour cela.... J'entends monter ; c'est Ursule.

SCÈNE VII.

ISOLIER, URSULE (*entrant précipitamment.*)

URSULE.

Comment ! encore ici, Monsieur?

ISOLIER.

Pouvais-je partir sans savoir la cause de tout ce bruit ? Tu vas m'expliquer.

URSULE.

Non, Monsieur ; hâtez-vous de vous retirer... et laissez-moi entrer chez Madame...

ISOLIER.

Bah ! quand on y est, quelques minutes de plus ou de moins...

URSULE.

Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, c'est encore un nouveau tour de votre maître... de malheureuses pélerines qu'il poursuit et qui nous demandent l'hospitalité.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Je viens en bas de les trouver :
Si vous voyez leur contenance ;
Elles me priaient de sauver
Leur honneur et leur innocence.
De frayeur mon cœur hésitait ;
Mais la pitié fut la plus forte :
On ne peut, par le temps qu'il fait,
Laisser l'innocence à la porte.

ISOLIER.

Et combien sont-elles ?

URSULE.

Quatorze... je les ai comptées.

ISOLIER (*étonné.*)

Quatorze... et tu les as fait entrer ?

URSULE.

Sans doute... elles sont en bas dans le parloir...

ISOLIER.

Ici... dans le château ?

URSULE.

Oui... Elles attendent ce que Madame va décider de leur sort... Allons, vous voilà instruit, laissez-moi entrer... et hâtez-vous de vous retirer... Surtout fermez les deux portes sur vous.

(*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VIII.

ISOLIER (*seul.*)

Me retirer !... il s'agit bien de cela maintenant... Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ?... Oui, tout me le dit, voilà l'effet de mes conseils ; le comte et ses dévoués serviteurs sont maintenant dans cette enceinte, dans le castel de ma belle cousine. Grands dieux ! que faire ? Infortuné ! et pourquoi me plaindre ? je suis trop heureux, au contraire, de ne pas être parti, peut-être trouverai-je le moyen de déjouer les projets du Comte, d'empêcher l'entrevue qu'il desire avec tant d'ardeur... car s'il la voit, qui sait ? Ma cousine m'aime, mais elle est femme ; le rang du comte, l'offre de sa main peuvent l'éblouir... Non, veillons sur ma belle cousine, sur mon seigneur, et montrons-nous le digne page du comte Ory... On vient... Prévenir ma cousine ne servirait à rien ; le comte n'est pas homme à s'éloigner si la ruse ne l'y force... Cachons-nous sur ce balcon et tenons-nous prêt à tout événement.

(*Il entre sur le balcon et referme la croisée.*)

SCÈNE IX.

URSULE *sortant de l'appartement de la comtesse.*
LA COMTESSE.

URSULE.

Oui, madame, on va leur offrir le meilleur repas possible.

SCENE X.

Les précédentes; dame RAGONDE.

URSULE.

Eh bien, dame Ragonde, que font nos pélerines?

RAGONDE.

Ah, ma chère, elles avaient grand besoin du bon feu que je leur ai fait allumer dans le parloir; il fait un temps affreux.

ALOÏSE (*à part.*)

Pauvre Isolier!

RAGONDE.

Je crois que la frayeur les a rendu muettes, car elles ne disent pas un mot.

ALOÏSE.

Quatorze femmes! Et leurs figures? car je n'ai pas eu le temps de les examiner.

RAGONDE.

Leurs figures? figures extrêmement respectables, regards pleins d'expression.

URSULE.

Allons! ne perdons pas de temps...Je vais sur-le-champ leur faire servir à souper: après tant de fatigues, elles doivent en avoir bon besoin.

SCÈNE XI.

RAGONDE (*seule.*)

Mais voyez pourtant quel malheur d'être femme, d'être belle, à quoi nous sommes exposées! Ah! perfide comte Oryl.. si je te rencontrais.... si nous nous voyions face à face.... tu passerais un mauvais moment: comme je te traiterais!... (*Faisant un geste pour imposer respect*) Monsieur!....

AIR: *Vers le temple de l'hymen.*

Mainte beauté que je vois
Demande, au siècle où nous sommes,
Comment éloigner les hommes...
Eh! mon Dieu! regardez-moi:
Pour n'être point méconnue,

Il me suffit à leur vue
D'une certaine tenue,
D'un certain je ne sais quoi.
Aussi je ne les crains guères ;
Toujours les plus téméraires
Ont reculé devant-moi.

SCÈNE XII.

RAGONDE, le Comte ORY. (*Il porte une robe de pélerine et s'appuie sur un bourdon.*)

RAGONDE.

Ah! voici une de nos pélerines; celle qui regarde avec tant d'expression.

LE COMTE.

Pardon, ma belle demoiselle, d'oser m'adresser à vous aussi librement.

RAGONDE (*à part.*)

Ma belle demoiselle !..... Qu'elle est aimable !

LE COMTE.

N'êtes-vous point la maîtresse de ce château ?

RAGONDE.

Vous êtes trop bonne.... Dame d'honneur... tout au plus. Mon nom est Ragonde.

LE COMTE.

Eh bien, vertueuse Ragonde, pourriez-vous me faire parler à votre maîtresse ?

RAGONDE.

Impossible, ma belle dame. La comtesse ne peut voir personne.

LE COMTE (*à part.*)

Ah diable !.... (*Haut.*) Dites-lui que ce sont des pélerines.... qui reviennent de la Terre-Sainte.

RAGONDE.

De la Terre-Sainte !... Sauriez-vous par hasard des nouvelles de nos maris ?

LE COMTE.

De vos maris?... Justement; ce sont de leurs nouvelles que j'apporte.

RAGONDE.

Ah! je cours sur-le-champ.... je le dis à madame la comtesse, à tout le monde.... De nos maris! quel bonheur! Madame, un peu de patience; la joie.... l'émotion... Je reviens à l'instant.

SCÈNE XIII.

LE COMTE (*seul.*)

Je vais donc la voir cette superbe dame, cette belle cousine dont Isolier m'a tant de fois parlé! Pauvre Isolier! il était loin de se douter que son conseil extravagant me conduirait en ces lieux. C'est que toutes ces petites femmes sont charmantes. J'étais venu ici avec les intentions les plus raisonnables, et je ne sais déjà quelles idées.... J'ai laissé mes compagnons ou plutôt mes compagnes dans le parloir, et j'accours ici savoir quel destin me prépare l'amour, prêt à profiter de toutes les chances qu'il me présentera pour toucher le cœur de cette fière comtesse, et pour l'obliger enfin à me pardonner la ruse qui m'a conduit à ses pieds. Encore cette folie; dans peu de jours le retour de mon père peut me forcer à la sagesse.

AIR *de la Cavatine de Don Juan.* (Mozart.)

Vive folie
Par qui ma vie
Fut embellie.
Entend mes vœux.
Si mon délire
Ici m'attire,
C'est pour te dire
Derniers adieux.
J'en fais promesse,
Belle comtesse,
Sage maîtresse
De ce séjour.
Quand ma tendresse
A toi s'adresse,
Vers la sagesse
C'est un retour.
Vive folie
Par qui ma vie, etc.

Mais quel bruit!... Dieu me pardonne, ce sont ces dames qui parlent toutes ensemble.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE, RAGONDE, toutes les dames, excepté URSULE.

AIR : *Courons aux Prés-Saint-Gervais.*

CHŒUR.

Quoi ! vous apportez ici,
Noble et gentille pélerine ;
Quoi ! vous apportez ici
Des nouvelles de mon mari.

1re DAME.

Revient-il près de sa belle ?

RAGONDE.

Est-il frais et bien portant ?

2e DAME.

A-t-il battu l'infidèle ?

CLAIRE (*à voix basse.*)

Est-il constant ?

TOUTES.

Vous que le ciel guide ici,
Parlez, gentille pélerine,
Parlez, donnez-nous ici
Des nouvelles de mon mari.

LE COMTE (*regardant la comtesse.*)

Isolier avait raison.... elle est charmante.

LA COMTESSE.

Est-il vrai, madame, que la guerre soit terminée.... et que les seigneurs de cette province se disposent à revenir en France ?

LE COMTE.

La guerre est terminée, mesdames, mais non les exploits de vos maris; il leur reste encore trop à faire pour que vous puissiez compter sur leur prompt retour. Si cela continue ils convertiront toute l'Asie.

RAGONDE.

Que voulez-vous dire ?...

LE COMTE.

AIR : *Les Fillettes au village.* (de M. Hyp. de la Marre.)

1er COUPLET.

Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.
Pour leur croyance divine
Les belles n'ont plus d'effroi.
Et sultane et pélerine,
Ils soumettront tout, je croi.... (*bis.*)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

2e.

Du grand Soudan de Syrie
Ils ont pris tout le sérail,...
Voulant par une œuvre pie
Le convertir en détail.
Ils y restent, j'imagine,
Par zèle pour notre loi..... (*bis.*)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

TOUTES.

Vaudeville de l'Ecu de six francs.

Quoi ! nos maris, est-il possible ?
Voyez les traîtres, les ingrats.

1re DAME.

Le mien pour une autre est sensible !

RAGONDE.

Eh ! quoi ! le mien ne revient pas ?

CLAIRE (*à une autre dame.*)

Toi qui depuis long-temps soupires....

RAGONDE.

Hélas ! nos époux, je le voi,
Seront les soutiens de la foi,
Et nous en sommes les martyres.

LA COMTESSE.

Nous comptions sur leur retour... pour nous soustraire aux poursuites de ce terrible comte Ory.

RAGONDE (*au comte*).

Terrible, c'est le mot... vous le savez par expérience.

LE COMTE.

Oui, je sais plus que personne de quoi il est capable... (*A la comtesse.*) Mais qu'avons-nous besoin de protecteurs, madame? notre sexe ne peut-il se défendre par lui-même?

AIR: *Restez, restez, troupe jolie.* (de Duche.)

Formons une étroite alliance;
Liguons-nous toutes contre lui,
Et pour punir son arrogance,
Abaissons ce fier ennemi.
Oui, de vous seule il peut dépendre
Que tous ses torts soient expiés,
Et si nous pouvions nous entendre,
Il serait bien vite à vos pieds.

SCÈNE XV.

Les précédens, URSULE, puis les autres dames.

LA COMTESSE (*à Ursule*).

Eh bien, mes ordres ont-ils été exécutés?

URSULE.

Oui, madame: quand toutes nos pélerines ont été bien réchauffées, on les a fait passer dans le réfectoire; nous les examinions à travers les vitraux.... Grands dieux! quel appétit! les pauvres femmes! elles dévorent!

LE COMTE (*à part*).

Les traîtres!... ils vont me trahir.

URSULE.

Elles sont tellement reconnaissantes de notre accueil... qu'au moment où je suis entrée, elles voulaient toutes m'embrasser...

LE COMTE (*à part*).

Je l'aurais parié... morbleu!

LA COMTESSE.

Mais vous, madame, vous ne partagez point leur repas?

LE COMTE.

La crainte... et l'émotion m'ont ôté l'appétit.

LA COMTESSE.

Votre situation me fait faire une réflexion qui m'embarrasse.

LE COMTE.

Laquelle ?...

LA COMTESSE.

Comptez-vous sur-le-champ vous remettre en route ?

LE COMTE (*à part*).

(*Haut*) Mais, madame... à moins de risquer de retomber encore entre les mains du méchant comte... nous ne pouvons....

LA COMTESSE.

Je le sens bien.... Mais comment faire pour loger ainsi tant de monde ?

URSULE.

Mais, madame, nul inconvénient. Nous veillerons avec ces dames ; elles doivent savoir de belles histoires, et cela est si divertissant !

LE COMTE (*à part*).

C'est charmant.

AIR : *Beaux Damoiseaux et Demoiselles* (du Prince troubadour ; de *Méhul*).

Oui, noble dame et bachelettes,
Vous dirai mieux qu'un ménestrel
Tençons et récits d'amourettes,
Car j'en sais beaucoup, grâce au ciel !
Vous conterai récits de guerre,
Vous conterai joyeux refrain...
Enfin, si Dieu m'aide, j'espère
Vous en conter jusqu'à demain.

TOUTES.

Nous en conter jusqu'à demain !...

Mais dans ce moment je ne vous cache pas que je suis un peu fatigué et qu'un instant de repos...

RAGONDE.

Chacune de nous peut offrir l'hospitalité à ces dames..... Moi d'abord. Si madame veut accepter...

LE COMTE (*à part.*)

Je suis perdu !...

LA COMTESSE.

Non... je veux être pour ma part dans cette bonne action, et puisque madame a besoin de repos... (*prenant une lampe des mains d'une dame et la présentant au comte*) Suivez

ce corridor au bout duquel se trouve un cabinet attenant mon appartement. Dame Ragonde, indiquez à cette aimable personne....

RAGONDE.

Volontiers... Venez, madame.

LE COMTE.

AIR : *Un moment de gêne.* (des Rendez-vous bourgeois.)

Bonsoir, noble Dame ;
Croyez qu'en mon âme
N'oublierai jamais
D'aussi doux bienfaits.
Et bientôt peut-être
Avec loyauté
Saurai reconnaître
L'hospitalité.

CHŒUR.

Oui, le ciel peut-être,
Dans sa bonté,
Saura reconnaître
L'hospitalité.

(*Le comte sort avec Ragonde par la porte à gauche.*)

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, URSULE, toutes les dames.

URSULE.

C'est bien la personne la plus douce, la plus aimable.....

LA COMTESSE.

Avec toute son amabilité.... je lui trouve une figure singulière.....

URSULE.

Il est vrai qu'elle n'est point de la première jeunesse.

LA COMTESSE.

Non ; je veux dire dans ses manières....

URSULE.

Ecoutez donc ces pauvres femmes....

AIR : *Du Verre.*

A leur âge... c'est naturel !...
Si d'abord vous les aviez vues :
A peine d'un effroi mortel
Sont-elles encore revenues.

La poursuite de tels amans
Doit donner de l'inquiétude...
Surtout lorsque depuis long-temps
On en a perdu l'habitude !

LA COMTESSE.

De là vient sans doute cet air contraint... et ce maintien embarrassé que j'avais remarqué d'abord.

(*Ragonde rentre.*)

URSULE.

Et si vous voyiez les autres, Madame, c'est bien pire encore.... Ce comte Ory ne doute de rien....

RAGONDE.

Quel homme !

LA COMTESSE.

Heureusement..... nous n'en avons rien à craindre...

URSULE.

D'ailleurs nous venons de faire une bonne action.... et cela doit porter bonheur....

Reprise du CHŒUR précédent.

Prenons confiance,
Car, dans sa bonté,
Le ciel récompense
L'hospitalité.
Rentrons en silence, etc.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, URSULE.

URSULE (*sur le point de partir.*)

Madame, veut-elle accepter mes services ?

(*Allant chercher une robe dans le fond.*)

Comme Madame est bien ainsi ! Ah ! pauvre Isolier ! où es-tu ?

ISOLIER (*entr'ouvrant la fenêtre du balcon.*)

On s'occupe de moi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

URSULE.

Je dis qu'il donnerait bien des choses pour être à ma place.

LA COMTESSE.

Quelle folie!...

URSULE.

Lui, Madame, il serait trop heureux... et je suis sûre qu'au prix de tout son sang....

LA COMTESSE.

C'est bon.... retirez-vous....

URSULE.

Je me retire. (*Revenant sur ses pas.*) Madame, vous avez reçu des nouvelles de l'armée.... est-ce qu'on ne sait pas quand reviennent nos maris?...

LA COMTESSE.

Mon Dieu non.... Tous les soirs vous me faites la même demande.

URSULE (*tristement.*)

Bonsoir, Madame.

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, ISOLIER (*caché.*)

LA COMTESSE.

Enfin, me voilà seule, et je puis donc m'occuper de lui... Ce pauvre Isolier.... Dans quel état il doit être arrivé au château!... Qu'il m'en a coûté de le renvoyer par un temps aussi affreux!

ISOLIER.

Bonne cousine!

LA COMTESSE.

Aussi.... que mon frère revienne..... et j'espère bien qu'il ne s'en ira plus.... Comme il m'aime! comme il braverait tout pour moi!... jusqu'à la colère de son maître....

ISOLIER.

C'est ce que je fais. (*Sortant du balcon.*)

LA COMTESSE.

Ce n'est pas lui qui sera jamais audacieux ni mauvais sujet.... Jamais il ne voudrait compromettre.... (*L'apercevant et jetant un cri.*) Ah! qu'ai-je vu?

ISOLIER. (*mystérieusement.*)

Chut!... c'est moi.

LA COMTESSE.

Malheureux! vous ici! Que venez-vous faire? Me perdre.

ISOLIER.

Vous sauver.

LA COMTESSE.

Ingrat! dans quel embarras vous me mettez!...

ISOLIER.

Je viens vous en tirer....

LA COMTESSE.

Vous! Comment?

ISOLIER.

Chut!... parlons bas. (*Il va écouter à la porte du corridor.*) Je n'entends rien.

LA COMTESSE.

Que signifie?

ISOLIER.

Savez-vous à qui vous avez donné l'hospitalité?

LA COMTESSE.

A des pélerines infortunées poursuivies par le comte Ory....

ISOLIER.

Non.... Au comte Ory lui-même....

LA COMTESSE.

O ciel! quel affreux danger!

ISOLIER.

Ne nous alarmons pas, et voyons avant tout....

LA COMTESSE.

Il faut fermer cette porte.

ISOLIER.

Faible obstacle pour lui!...

LA COMTESSE.

Grands dieux!... j'entends marcher dans le corridor.

ISOLIER.

Si nous pouvions seulement gagner du temps... jusqu'à minuit: nous sommes sauvés.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

ISOLIER.

Je n'ai ni le temps.... ni le pouvoir de m'expliquer.... On vient. (*Il souffle la lampe.*)

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

ISOLIER.

Je vous sauve. (*Il s'empare de la mantille que vient de quitter la Comtesse.*)

Moi sur ce fauteuil ..... vous derrière ..... Chargez-vous seulement des réponses.

SCÈNE XIX.

Les précédens, LE COMTE (*en habit.*)

LE COMTE.

Me voici dans l'appartement de la comtesse... Quelle obscurité !

AIR : *Che Soave Zefiretto.* (Mozart.)

Approchons-nous en silence.
ISOLIER (*à la comtesse.*)
Silence !...
LA COMTESSE.
Silence !
LE COMTE.
Mon projet réussira. (*bis.*)
ISOLIER.
Mon projet réussira....
LE COMTE.
De l'adresse et de la prudence.
ISOLIER (*à la comtesse.*)
Prudence !...
LA COMTESSE.
Prudence !...
ISOLIER.
L'Amour nous protégera.
LE COMTE.
L'Amour me protégera.
(*Isolier fait signe à la comtesse de parler.*)

LA COMTESSE.

Qui va là ?

LE COMTE.

Comme sa voix est émue ! C'est moi, cette pauvre pélerine à qui vous avez donné l'hospitalité.

LA COMTESSE.

Vous m'avez fait une frayeur... j'en tremble encore...

LE COMTE.

Pas plus que moi... je vous jure : c'est même cela qui m'amène. Je n'ai pu rester dans mon appartement. Il semble qu'à deux on ait moins peur.

ISOLIER (*à part.*)

Oui, quand on est deux....

LE COMTE.

Et j'ai même besoin de savoir que vous êtes là... auprès de moi....

(*Rencontrant Isolier.*)

AIR : *Sans être belle on est aimable.* (d'Ambroise.)

Est-ce bien vous ?
LA COMTESSE (*répondant.*)
Oui, c'est moi-même.
LE COMTE.
Hélas ! ma frayeur est extrême...
(*Prenant la main d'Isolier.*)
Elle se dissipe soudain...
Depuis que je sens cette main.
LA COMTESSE (*à part.*)
Eh ! mais, il croit tenir ma main.
LE COMTE.
Mon cœur à se calmer commence.
LA COMTESSE (*à part.*)
La frayeur fait battre le mien.
LE COMTE (*serrant sur son cœur la main d'Isolier.*)
Enfin, elle est en ma puissance.
ISOLIER (*à part.*)
Comme il me tient !
LE COMTE (*à part.*)
Ah ! je la tiens.
LA COMTESSE (*à part.*)
Je puis la lui laisser, je pense ;
Son bonheur ne me coûte rien.
TOUS TROIS.
Ah ! je la / le } tiens.

LA COMTESSE.

Maintenant, n'est-ce pas, vous pouvez rentrer dans votre appartement ?..

LE COMTE.

Non, cela me serait impossible.... Je ne sais quel charme me retient en ces lieux.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

LE COMTE.

Oui... je vous abusais. Vous voyez en moi le plus tendre et le plus fidèle des amans.

LA COMTESSE.

Grands dieux !

LE COMTE (*retenant Isolier dans le fauteuil.*)

Ne cherchez point à vous éloigner. Pouvez-vous douter de mon respect... de ma soumission?... Je vous ai vue ce matin, et votre aspect seul a décidé de mon retour à la vertu...

LA COMTESSE.

A la vertu !

LE COMTE.

Oui, tout m'est possible si vous me permettez de vous revoir...

LA COMTESSE.

Me revoir !

LE COMTE.

On le peut sans danger, sans indiscrétion. J'ai déjà remarqué au bout de ce corridor une secrette issue...

ISOLIER (*à part.*)

Il n'a pas perdu de temps.

LA COMTESSE.

Eh! qui vous a donné le droit de vous introduire avec cette audace?...

LE COMTE.

Mon amour... vos cruautés... Mais, je vous l'avoue, l'idée d'une pareille ruse ne me serait jamais venue... c'est un de mes conseillers... un page, un mauvais-sujet...

LA COMTESSE (*à Isolier.*)

Comment, Monsieur?...

ISOLIER.

Ce n'est pas vr... (*La comtesse lui ferme la bouche avec la main.*)

LE COMTE.

Pourriez-vous m'en croire capable? moi! le comte Ory !..

AIR *de la romance du comte Ory.*

Ah ! de mon âme
A la fin connaissez
La vive flamme.

(*Il baise la main d'Isolier, qui, dans le même moment, baise celle de la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Ah ! comme vous me pressez !...

LE COMTE (*avec expression*).

Vrai Dieu, Madame,
Peut-on vous aimer assez ?...

(*On entend un grand bruit au-dehors.*)

Qu'entends-je ?

(*Le Comte rentre dans le corridor et Isolier sur le balcon.*)

SCÈNE XX.

LE COMTE, ISOLIER *cachés*; RAGONDE, URSULE, les autres dames (*arrivant par le fond avec des flambeaux*).

AIR : *Ah! quel scandale!*

CHŒUR.

Ah ! quel scandale abominable !
Ah ! quelle horrible trahison !

LA COMTESSE.

Répondez-moi, qu'avez-vous donc ?

RAGONDE.

Madame..... Ces pélerines....

LA COMTESSE.

Eh bien !... où sont-elles ?

RAGONDE.

Elles sortent de table... Mais qui s'en serait jamais douté?

AIR *du Calife de Bagdad.*

Ah ! qui jamais pourrait le croire ?
Quelle honte pour ce saint lieu !
En passant près du réfectoire,
J'entends : *morbleu, sanbleu, parbleu !*
Lors je m'approche avec mystère :
Ces dames buvaient à plein verre,
En criant : guerre à la beauté,
Vive l'amour et la gaîté !

LA COMTESSE.

Guerre à la beauté!

RAGONDE.

J'ai compris quel danger me menaçait... J'ai été sur-le-champ prévenir ces dames, et nous accourons toutes....Tenez, ne les entendez-vous pas ?...

(*On entend en dehors :*)

Chantons le vin et la beauté ;
Vive l'amour et la gaîté....

SCÈNE XXI.

Les précédens ; chevaliers de la suite du comte ORY (*paraissant à la porte du fond. Leur robe de pèlerine est entr'ouverte et laisse voir leurs habits de chevaliers.*)

CHŒUR DE FEMMES (*se pressant autour de la comtesse.*)

Grands dieux ! hélas ! protégez-nous.

CHŒUR DES HOMMES.

Belles, pourquoi nous fuyez-vous ?
Vous nous voyez à vos genoux.

(*Ils font un pas vers elles. L'horloge du château annonce minuit, et l'on entend sonner le beffroi..... Ils s'arrêtent tous étonnés.*)

SCÈNE XXII.

Les précédens ; le COMTE (*sortant du corridor*).

LE COMTE.

D'où vient ce bruit ? Serions-nous menacés ?

ISOLIER (*sortant du balcon en face*).

C'est minuit, et nous sommes sauvés.

LE COMTE.

Que vois-je ? Isolier en ces lieux !

ISOLIER.

Vous y êtes bien, monseigneur ; il faut venir vous y chercher. C'est une lettre que depuis plusieurs heures je suis chargé de vous remettre.

LE COMTE.

Mais Dieu me pardonne, tu es arrivé par la fenêtre ?....

ISOLIER.

On doit tout braver, monseigneur, pour le service de son prince.

LE COMTE.

Fripon !... Voyons de qui est cette lettre....

ISOLIER.

De monseigneur.... votre auguste père.

LE COMTE.

De mon père !... (*Lisant*) « Mon cher comte, je serai au » château cette nuit même... (*à part.*) Cette nuit ! Tous les

» gentilshommes de mon vasselage et le brave comte de For-
» moustiers arriveront à minuit dans leurs castels dans le des-
» sein de causer à leurs nobles dames une douce surprise ».

TOUTES LES DAMES.

A minuit! Ce sont eux!

URSULE. (*sautant de joie.*)

C'est mon mari!

LE COMTE (*poursuivant.*)

« Quant à moi qui n'ai pas les mêmes motifs pour me
» cacher, je t'envoie par Isolier la nouvelle de mon arri-
» vée »... Grands Dieux! que pensera-t-il en ne me trouvant pas au château?

ISOLIER.

Mon prince... voulez-vous que je vous donne un conseil?

LE COMTE.

C'est ton habitude.

ISOLIER.

Vous avez déjà eu l'adresse de remarquer au fond de ce corridor une secrette issue....

LE COMTE.

Comment?

ISOLIER.

Elle donne sur la campagne.

LE COMTE.

Ah! traître!.... tu sais....

ISOLIER.

Entendez-vous le beffroi?... Laissez les maris faire leur entrée triomphale, et donnez à votre compagnie l'exemple d'une sage retraite....

LE COMTE.

Tu pourrais avoir raison... et tu vas nous guider...

ISOLIER.

Mon prince, j'aurai soin de fermer la porte sur vous... Le comte Formoustiers est mon cousin, et je dois rester pour le recevoir....

LE COMTE.

Je devine une partie de la vérité... Allons, mesdames, au revoir.... Adieu, charmante comtesse... Nous n'aimons pas plus à rencontrer des frères que des maris... Mais je n'oublierai point certain baiser.

ISOLIER.

Las! monseigneur... je n'étais pas digne de cette précieuse faveur...

LE COMTE.

Comment ! c'était toi ?... Ah ! pauvre comte ! à qui t'es-tu joué ! (*A voix basse.*) Mesdames, je vous demande le secret et promets de le garder.

AIR *du Vaudeville du Mamelouck.*

Oui, sans bruit et sans escorte,
Pendant que chaque mari
Entrera par cette porte,
Nous, sortons par celle-ci. ...
Ne bougez, troupe craintive...
Nous sommes faits à cela..
Faites que l'Hymen arrive,
Prudemment l'Amour s'en va.

AIR : *De la Sorbonne.*

Vous pourtant,
Croyez-m'en,
Ayez la prudence
De ne point en faire part;
Gardez le silence,
Car
Que chez lui
Un mari
Trouve un téméraire,
Cela peut arriver, mais
Cela doit se taire.
Paix !

URSULE.

Quel bonheur !
Ouvrons-leur ;
Vite, ouvrons, Madame.
Pourtant quand on vient si tard
On prévient sa femme,
Car
On peut voir
Tout en noir...

RAGONDE.

En France, ma chère,
Un époux arrive... mais
Sait toujours se taire.
Paix !

LA COMTESSE.

Quand pour nous
Nos époux
Sont si débonnaires,
N'allez pas à notre égard
Être plus sévères,
Car :
Que l'auteur
Par malheur
N'ait pas su vous plaire,
Cela peut arriver... mais
Cela doit se taire.
Paix.

FIN.